

## SOMMAIRE-CONTENTS

Troisième Colloque roumaino-italien <i>Parallèles historiques et culturelles entre la romanité orientale et l'Italie méridionale dans l'Antiquité et le Moyen-Âge</i> , Iași-Tulcea, 11-17 septembre 2000. Chronique des travaux (Nicolae Ursulescu).....	1
Le message adressé aux participants par le Doyen de la Faculté d'Histoire de l'Université de Iași (Ioan Ciupercă).....	7
Saluto del coordinatore dei partecipanti dell'Università di Bari (Rodolfo Striccoli) .....	9
*	
RODOLFO STRICCOLI, LUCIANO LOPOPOLO, Il sito neolitico di Carrara San Francesco presso Bisceglie (Bari) e suoi riscontri culturali con l'area balcanico-mediterranea .....	11
RUXANDRA ALAIBA, Meluța Marin – studiosa degli aspetti religiosi delle culture agricole .....	27
NICOLAE URSESCU, Les commencements de l'incinération dans le Néolithique de la Roumanie et de l'Italie .....	39
NECULAI BOLOHAN, La Penisola Balcanica e le regioni vicine nella Media e Tarda Età del Bronzo. Breve considerazioni.....	51
ELENA MUNTEANU, Sulle relazioni tra l'Italia settentrionale e la Transilvania nell'età del Bronzo .....	59
GAVRILĂ SIMION, Un nouveau point de vue sur la théorie de Vasile Pârvan concernant le rapport entre la civilisation du Fer au nord de l'Italie et celle des régions carpatho-danubiennes .....	67
MIHAIL VASILESCU, Études sur la crédibilité d'Hérodote.	
I. Les pharaons Sésostris, Phéron et Protée .....	83
ALDO LUISI, Ovidio e il Danubio .....	127
ȘTEFAN CUCU, Publius Ovidius Naso – messager de la latinité dans la région pontique et danubienne .....	135
VICTOR HEINRICH BAUMANN, Italic Elements in the Istro-Pontic Rural Region (2 <sup>nd</sup> century BC - 3 <sup>rd</sup> century AD) .....	141

SERGIU HAIMOVICI, Les caractéristiques de l'élevage de la période romaine du Nord de la Dobroudja (II <sup>e</sup> -III <sup>e</sup> s. ap. J-C) dans un lot de paléofaune du site de Telița-Amza .....	153
LUCREȚIU MIHAILESCU-BÎRLIBA, La mobilité sociale dans le cas des serviteurs impériaux en Illyricum: le témoignage des monuments .....	175
OANA IONEL, <i>Vilici</i> nell'amministrazione finanziaria dell'Italia centro-meridionale e la Dacia .....	185
AURELIAN LUCACI, L'urbanistica nell'Italia settentrionale e Scythia Minor (secoli IV-VI d.C.). Aspetti comparativi .....	193
DOMENICO LASSANDRO, Reno e Danubio nei <i>panegirici latini</i> .....	205
TRAIAN DIACONESCU, Iordanes. Considerazioni sulla ritirata di Aureliano dalla Dacia Traiana .....	211
MARCELLO MARIN, La prosa d'arte cristiana latina. Note introduttive .....	227
VITO SIVO, Il Mezzogonio d'Italia e la prima crociata in alcuni testi letterari .....	245
FLORIN PINTESCU, Présences de l'élément viking dans l'espace de la romanité orientale en contexte méditerranéen.....	257
LUIGI PIACENTE, Realta', fede e cultura nell' <i>Itinerarium</i> di Anselmo e Giovanni Adorno (1470-1471) .....	273
GH. MĂNUCU-ADAMEȘTEANU, INGRID POLL, Un'oggetto a carattere religioso del XIII secolo rinvenuto a Isaccea .....	283
ANNA MARIA TRIPPUTI, Un Angelo come avvocato. Confronti tra la tradizione agiografica orientale e la letteratura popolare pugliese .....	297
MARIUS ALEXIANU, ROXANA CURCĂ, Témoignages épigraphiques sur l'affriquée <b>ts/tz</b> en latin et en thraco-dace .....	309

#### CHRONIQUE

L.MIHAILESCU-BÎRLIBA, L'activité scientifique de la Chaire d'Histoire Ancienne et d'Archéologie (1998-2000).....	315
N.URSULESCU, Rodolfo Striccoli, <i>Professeur d'honneur</i> de l'Université "Al.I.Cuza" de Iași .....	331
<b>Abréviations</b> .....	339

**Studia Antiqua et Archaeologica, VIII, Iași, 2001**

**TROISIEME COLLOQUE ROUMAINO-ITALIEN  
*PARALLELES HISTORIQUES ET CULTURELLES ENTRE LA  
ROMANITE ORIENTALE ET L'ITALIE MERIDIONALE DANS  
L'ANTIQUITE ET LE MOYEN-ÂGE, IAȘI – TULCEA, 11-17  
SEPTEMBRE 2000***

**CHRONIQUE DES TRAVAUX DU COLLOQUE**

L'une des formes les plus importantes concernant la matérialisation des accords de collaboration scientifique et didactique entre l'Université „Al.I.Cuza” de Iași (le Département d'Histoire Antique et d'Archéologie et le Département de Langues Classiques) et l'Université d'Etudes de Bari (le Département de Sciences de l'Antiquité et le Département d'Etudes Classiques et Chrétiennes) est représentée par le colloque biennal qui se propose d'identifier et d'approfondir les aspects communs de l'évolution historique et culturelle depuis la Préhistoire jusqu'au Moyen-Âge, dans les deux espaces appartenant à la civilisation européenne d'origine méditerranéenne et romaine. Après le déroulement du premier colloque à Iași, le septembre 1996 (SAA, V, 1998, p. 1-3; **Quaderni medievali**, 43, 1997, p.203-208) et du deuxième à Bari, l'octobre 1998 (SAA, VI, 1999, p. 245-249; **Quaderni di Invigilata Lucernis**, 9, 2000), la responsabilité d'organiser la troisième édition est revenue à l'Université de Iași. Afin de continuer l'idée, mise en pratique dès la première édition (quand une partie du Colloque s'est déroulée dans le département de Suceava), d'offrir aux hôtes une palette plus large de l'histoire roumaine, la troisième édition a été aussi organisée en collaboration avec une autre institution, respectivement l'ICEM de Tulcea, dont la Faculté d'Histoire de l'Université de Iași a de permanentes et étroites relations de collaboration scientifique; ainsi, on a donné aux invités italiens la possibilité de connaître une partie des monuments antiques et médiévaux de la Dobroudja, ainsi que le monde mirifique du Delta du Danube.

L'Université de Bari a été représentée par cinq professeurs (Rodolfo Striccoli – co-organisateur des colloques de la part italienne; Anna Maria Tripputi; Aldo Luisi; Marcello Marin; Vito Sivo); d'autres

---

deux (Luigi Piacente et Domenico Lassandro) n'ont pas réussi d'y venir, mais ils ont envoyé leurs communications.

L'ouverture du Colloque a eu lieu mardi le 2 septembre, dans la salle du Sénat de l'Université. De la part du Rectorat, l'allocution de salutation a été adressée par le Chancelier de l'Université, le prof. Teodor Dima, membre de l'Académie Roumaine et de la part de la Faculté d'Histoire par le doyen Ioan Ciupercă. Le professeur Rodolfo Striccoli a adressé son allocution au nom des collègues italiens et il a présenté le volume avec les Actes du deuxième Colloque, imprimé dans des conditions graphiques excellentes dans la collection *Quaderni di „Invigilata Lucernis”*, Bari, 2000. Les allocutions ont mis en évidence les étapes de la collaboration et la volonté de développer et de diversifier les relations entre les deux Universités. En tant qu'organisateur du Colloque, nous avons présenté le programme de cette édition.

Dans la première séance ont présenté des communications: prof. Rodolfo Striccoli (*L'insediamento neolitico di Carrara San Francesco nel Sud-est italiano e i suoi riscontri strutturali e culturali nei siti coevi dell'area balcanica*), chargé de cours Neculai Bolohan (*La Péninsule Balkanique et la dynamique culturelle dans les zones avoisinantes dans la période du Bronze Moyen et Tardif*), candidate au doctorat Elena Roxana Munteanu (*Sulle relazioni tra l'Italia Settentrionale e la Transilvania nell'Età del Bronzo*), prof. Attila László (*La région du Bas-Danube et le monde méditerranéen vers l'an mille av.J-C*), maître de conférences Mihail Vasilescu (*Hérodote et le pharaon Sésostris*), prof. Marcello Marin (*La prosa d'arte nell'antica letteratura cristiana latina*), prof. Traian Diaconescu (*La ritirata di Aureliano dalla Dacia Traiana nei testi di Iordanes – Romana 217*), candidat au doctorat Aurelian Lucaci (*L'urbanistica nell'Italia Settentrionale e la Scythia Minor: secoli IV-VI d.C. Aspetti comparativi*) et chargé de cours Florin Pintescu de l'Université de Suceava, (*Présences vikinges dans l'espace de la romanité orientale en contexte méditerranéen*).

L'après-midi a été réservé à la visite de quelques monuments historiques et culturels de la zone centrale de la ville de Iași.

Le 13 septembre les participants au colloque sont partis vers Tulcea. Avant d'arriver à Tulcea, on a visité le chantier archéologique d'Isaccea, où on explore la cité romaino-byzantine de Noviodunum, le plus important endroit de passage du Danube, dans la proximité du Delta. Les explications

y ont été offertes avec beaucoup de compétence par dr. Victor Baumann (le directeur adjoint du Musée d'Archéologie de Tulcea) et par dr. Gh. Măncu-Adameșteanu. De même, on a visité la base de recherche, aménagée dans l'enceinte de la grande cité.

Au Musée de Tulcea nous avons été accueillis avec une particulière amabilité par le directeur de l'Institut de Recherches Eco-Muséales, dr. Gavrilă Simion, co-organisateur du Colloque. M. le Directeur a choisi l'endroit d'hébergement pour les participants à la base archéologique de Celic-Dere, près de Tulcea, placée dans un merveilleux milieu naturel et dans la proximité de quelques vestiges historiques et archéologiques.

Jeudi, le 14 septembre, au Musée d'Archéologie de Tulcea on a déroulé la deuxième séance, où ont présenté des communications: prof. Nicolae Ursulescu (*Les commencements de l'incinération dans le Néolithique de la Roumanie et de l'Italie*), dr. Gavrilă Simion (*Un nouveau point de vue sur la théorie de Vasile Pârvan concernant le rapport entre la civilisation nord-italique de l'Âge du Fer et celle du milieu autochtone*), prof. Anna Maria Tripputi (*Un Angelo come avvocato: confronti tra la tradizione agiografico orientale di San Michele e la letteratura popolare pugliese*), maître de conférences Ștefan Cucu de l'Université de Constanța (*Publius Ovidius Naso – messager de la romanité au Pont-Euxin*), prof. Aldo Luisi (*Ovidio e il Danubio*), dr. Gh. Măncu-Adameșteanu et Ingrid Poll (*Un oggetto a carattere religioso del XIII secolo rinvenuto a Isaccea*).

Vers le midi, les participants au Colloque ont assisté au vernissage de l'exposition *Paléochristianisme et christianisme sur le territoire de la Roumanie (IIIe-XIe s.)*, organisée par le Ministère de la Culture et le Musée National d'Histoire de la Roumanie; ainsi, on a offert la possibilité de connaître directement une série de témoignages précieux et rares sur la vie chrétienne du territoire de l'ancienne Dacie – une attestation supplémentaire de l'appartenance de ce territoire au monde romain.

L'après-midi a été dédié à la visite de quelques intéressants objectifs historiques et musées du département de Tulcea: le musée ethnographique de Babadag, la cité byzantine tardive d'Enisala (reutilisée pendant la domination ottomane en Dobroudja) et la cité grecque d'Orgamé (Argamum, dans la période romaine), située près de la localité Jurilovca, au bord du lac Razelm.

Vendredi, le 15 septembre, dans la troisième séance, ont présenté des communications: dr. Victor Heinrich Baumann (*Les éléments italiques*

*dans le milieu rural de la Dobroudja romaine), assistant Lucrețiu Mihailescu-Bîrliba (La mobilité sociale dans le cas des serviteurs impériaux en Illyricum: le témoignage des monuments), prof. Vito Sivo (Il Mezzogiorno normanno-svevo e le crociate in alcuni testi letterari) et le chargé de cours dr. Marius Alexianu (Sur la genèse de la consonne «ts» en roumain). De même, on a présenté les communications des professeurs Domenico Lassandro (La realtà del Danubio nella letteratura tardoromana) et Luigi Piacente (Realtà, fede e cultura nell'itinerarium di Anselmo e Giovanni Adorno, 1470-1471), qui n'ont pas réussi faire le déplacement.*

Après chaque communication présentée dans les trois séances on a posé des questions et on a porté des discussions; à cette occasion, on a suggéré des thèmes et des problèmes pour les colloques suivants. Les discussions ont continué aussi à l'occasion de la visite de l'exposition permanente du Musée d'Archéologie.

D'autres monuments et musées du département de Tulcea on a visité l'après-midi du même jour: le Musée d'Ethnographie et le Musée d'Art de Tulcea, le *martyrion* de Niculițel (le IVe siècle ap. J-C), la cité romaine de Murighiol (probablement l'antique Salsovia), la grande nécropole hallstattienne tardive de Celic-Dere et le monastère de nonnes de la même localité.

Dans le dernier jour, le 16 septembre, on a organisé une excursion au Delta du Danube, avec le navire-laboratoire de l'ICEM, occasion de connaître une partie des paysages uniques qui ont déterminé la déclaration de cette zone comme réserve de la biosphère de la Terre.

A la fin de l'excursion, à Celic-Déré, les organisateurs ont présenté les conclusions générales sur le Colloque, qui a été considéré une étape importante pour le développement de la collaboration entre les deux Universités; on a ouvert aussi la perspective d'un accord de collaboration entre l'Université de Bari et l'ICEM de Tulcea.

Dimanche, le 17 septembre, les hôtes italiens ont été conduits à Bucarest, d'où ils ont fait leur retour à Bari par l'avion.

En conformité au protocole entre les deux Universités, le suivant colloque se déroulera en 2002 à Bari.

*Nicolae Ursulescu*



Salle du Sénat de l'Université "Al.I.Cuza" de Iași. Le Doyen de la Faculté d'Histoire de Iași, M. le Prof. Ioan Ciupercă adresse son salut aux participants au Colloque



Musée d'Archéologie de Tulcea. Aspect d'une séance de communications



Visite à la cité d'Enisala (dép. de Tulcea).



Participants au Colloque dans le Delta du Danube.

**Studia Antiqua et Archaeologica, VIII, Iași, 2001**

**LE MESSAGE ADRESSÉ AUX PARTICIPANTS PAR LE DOYEN  
DE LA FACULTÉ D'HISTOIRE DE L'UNIVERSITÉ DE IAȘI**

Chers invités, chers collègues!

C'est un grand plaisir et, en même temps, une grande honneur de vous souhaiter une chaleureuse *Bienvenue* de la part de mes collègues et de la direction de notre Faculté.

Notre présence ici, dans un beau jour de septembre fait augmenter notre espoir dans une collaboration fructueuse et réciproquement avantageuse.

Lorsque je pense aux nombreuses difficultés rencontrées et surmontées, permettez-moi, chers collègues, de me rejouir sur une victoire dûe exclusivement à la volonté, à l'intelligence et à la passion humaine.

Je suis heureux de souligner que la rencontre d'aujourd'hui est importante d'abord du point de vue scientifique; il y a aussi un autre aspect à souligner, celui de l'expérience et de l'approche interhumain: l'ancienne parenté entre nos peuples, sur laquelle vous discuterez avec les arguments des spécialistes, est perceptible et se matérialise dans une communication et une connexion sur des objectifs essentiels.

Je suis convaincu qu'au fur et à mesure qu'on se connaît mieux, nous avons la chance de nous délivrer de toute sorte de préjugée. Évidemment, il y a plusieurs plans où les préjugées doivent être écartées et, dans ce sens, je n'exclus pas le domaine scientifique, mais tout au contraire. Ainsi, nous avons la chance de l'union de nos destins et de nos efforts, afin de récupérer la vérité; nous avons la chance d'intensifier l'échange d'informations dans notre communauté scientifique, capable de dépasser les frontières politiques ou d'autres obstacles.

Mes préoccupations concernent l'histoire du XX<sup>e</sup> siècle (et elles me passionnent beaucoup), mais j'ai appris de mes collègues archéologues à sortir de l'aire restreinte de la spécialisation; ainsi, nous sommes obligés à regarder – *sine ira* – vers les choses anciennes, tandis que mes collègues archéologues sont obligés de tourner vers les problèmes de notre siècle; en fait, nous tous sommes à la recherche des certitudes.

En connaissant les risques de la généralisation, je suis pourtant enclin à croire qu'il y a des caractéristiques communes à tous les archéologues: ils apprécient et recherchent la vie passée et ils se rejouissent également de la vie présente. Ils apprécient en même mesure tout ce qui se trouve sous la terre, mais aussi les édifices en plein air. Le travail des archéologues, concrétisé dans un effort récupérateur et compensatoire à la fois, fait preuve de leur sens de la réalité et de leurs aspirations vers la vérité historique.

Je souhaite aux participants à cette manifestation qu'ils bénéficient de belles journées, que la beauté intérieure harmonise à la beauté existant à l'extérieur. Je vous souhaite des communications destinées à inciter les débats, concrétisés finalement dans un volume qui sera respecté, lu et cité par les spécialistes.

Soyez les bienvenus en Roumanie! Nos âmes ont la chaleur nécessaire de vous accueillir, et notre esprit a le pouvoir et la compréhension de vous recevoir et, éventuellement, de vous assimiler en tant que de véritables amis.

Je souhaite de tout mon cœur un succès total aux travaux du Colloque!

*Prof. Ioan Ciupercă*

**Studia Antiqua et Archaeologica, VIII, Iași, 2001**

**SALUTO DEL COORDINATORE DEI PARTECIPANTI  
DELL'UNIVERSITÀ DI BARI**

Quale coordinatore per l'Università di Bari della Convenzione di cooperazione esistente con l'Università "Al. I. Cuza" di Iași, a nome del Rettore, prof. Aldo Cossu e dei colleghi della Facoltà di Lettere e Filosofia, dei Dipartimenti di Scienze dell'Antichità e di Studi Classici e Cristiani e di quanti altri interessati ai nostri scambi scientifico-culturali e umani, insieme con i colleghi qui presenti (Anna Maria Tripputi, Marcello Marin, Aldo Luisi, Domenico Lassandro e Vito Sivo), porgo e ricambio al Magnifico Rettore dell'Università di Iași, ai colleghi delle Facoltà di Storia e di Lettere, del Seminario di Archeologia e a tutti gli organizzatori di questo Convegno sia di Iași che di Tulcea e, in particolare, all'amico Nicolae Ursulescu, che, oltre ad essere un caro fratello, ha rappresentato e rappresenta un solido punto di riferimento dei nostri scambi operativi, compresi quelli relativi all'organizzazione di questo nostro ulteriore incontro culturale, a tutti porgo e ricambio il nostro più cordiale e affettuoso saluto non disgiunto dal vivo ringraziamento per la premurosa e generosa accoglienza e ospitalità ancora una volta riservateci, ma soprattutto per aver promosso e organizzato in maniera encomiabile questo III Convegno scientifico-culturale che consentirà di consolidare ancor di più i nostri legami di amicizia anche attraverso le ulteriori conoscenze che ascolteremo in questi giorni dalle varie relazioni.

Certo è trascorso quasi un decennio dal nostro primo incontro al XII Congresso Internazionale dell'U.I.S.P.P. di Bratislava e da allora ad oggi scambi culturali e didattici tra noi colleghi e tra studenti delle due Università ce ne sono stati sia grazie alla Convenzione di cooperazione tra le due Università, sia al Progetto Socrates, fino a consolidarsi in ben tre Convegni di studi che, a mio avviso, sono serviti a far conoscere dei nostri Paesi realtà storico-culturali solo apparentemente diverse, ma non nell'essenza se viste nelle comuni origini indoeuropee e in molti altri avvenimenti storici del nostro remoto passato, aspetti che attendibilmente emergeranno anche in questo nostro ulteriore incontro.

Naturalmente non ripeterò in questa sede quanto è stato fatto in tutti questi anni, peraltro riscontrabile negli Atti del I e del II Convegno che ho

l'onore e il piacere di mostrare agli astanti quale ulteriore risultato del nostro cammino, ma mi limiterò a ricordare soltanto le relazioni culturali e didattiche degli ultimi due anni consistite in più scambi tra docenti per ricerche scientifiche e lezioni seminariali e tra studenti delle due Università grazie anche alle possibilità economiche offerteci dai progetti Socrates, relazioni che ovviamente intendiamo continuare e possibilmente intensificare con altre iniziative, una delle quali potrebbe essere l'interscambio di campi-scuola archeologici di studenti e professori da realizzare nei prossimi anni. Tuttavia altre iniziative che possano soddisfare la reciproca curiosità scientifica, possono essere concordate sia nei giorni di questo Convegno, sia in altre circostanze successive.

In conclusione, con questo spirito di fattiva collaborazione esprimo a tutti i presenti i miei più fervidi auguri di buon lavoro sia per la buona riuscita di questo Convegno, sia per ogni altra iniziativa che serva a consolidare sempre più e nel tempo i nostri rapporti di amicizia e di collaborazione scientifica e didattica. Grazie!

*Prof. Rodolfo Striccoli*

**Studia Antiqua et Archaeologica, VIII, Iași, 2001**

**IL SITO NEOLITICO DI CARRARA SAN FRANCESCO PRESSO  
BISCEGLIE (BA) E SUOI RISCONTRI CULTURALI CON  
L'AREA BALCANICO-MEDITERRANEA**

**RODOLFO STRICCOLI e LUCIANO LOPOPOLO**  
(Università degli Studi di Bari)

L'insediamento di Carrara San Francesco, oggetto di questa mia relazione, si trova nella immediata periferia orientale della città di Bisceglie e fa parte di un'area recintata per lo più coltivata ad ortaggio, dove dal 1995 ad oggi ho eseguito quattro campagne di scavo archeologico, i cui risultati più significativi intendo illustrare a questo autorevole Uditorio, non senza gli opportuni riscontri con le regioni balcanico-mediterranee in sintonia con le tematiche del Convegno.

Allo stato della ricerca, sono stati investigati complessivamente mq 350 di superficie, di cui 325 mq riguardano l'ampia area principale di indagine che ha restituito i maggiori dati archeologici, sia quantitativi che qualitativi, e che sarà oggetto di ulteriori ampliamenti futuri (fig. 1), mentre i rimanenti 25 mq si riferiscono ad un primo saggio stratigrafico esplorativo effettuato nella prima campagna in un'area piuttosto arida e con vegetazione steppica, il quale concerneva un deposito sedimentario scarsamente potente (appena cm 20/25 fino al fondo roccioso), del tutto rimescolato da precedenti lavori agricoli e cosparso da non molti materiali prevalentemente ceramici appartenenti a più epoche preistoriche e storiche fino ai giorni nostri e quindi poco utili, se non indicativamente, alla nostra ricerca che, invece, mirava in primo luogo ad accettare in chiave stratigrafica i momenti più antichi di frequentazione antropica del sito.

Ma tali prime risposte interessanti e incoraggianti al prosieguo dell'indagine venivano offerte dal successivo saggio 2 che, eseguito in un'area abbastanza prossima a potente humus archeologico ammantato da rigogliosa vegetazione, ha restituito fino al fondo roccioso, situato nel settore 2 a ca. cm 80 di profondità, interessanti dati stratigrafici e le prime parziali testimonianze monumentali in situ.

Infatti, a partire dal basso, sono stati individuati sostanzialmente tre momenti distinti dell'occupazione stabile del sito, collocabili nel

Neolitico antico (fig. 2) tra la fase evoluta e la fase finale (Guadone-Rendina II e Lagnano da Piede-Masseria La Quercia-Rendina III) con tracce di frequentazione occasionale successive anche di fasi neolitiche e protostoriche (orizzonte Passo di Corvo, Serra d'Alto, Diana-Bellavista, ecc.). In particolare, la fase di frequentazione meglio documentata risulta essere la terza che, presente in tre settori del saggio, ha restituito nel settore 2 i resti di una deposizione d'individuo adulto che erano stati sistemati in una semplice fossa in giacitura secondaria a scopo cultuale, come lasciavano intendere gli avanzi di pasto e ceramici rinvenuti insieme, mentre nel settore 3 una parziale struttura litica absidata di una probabile capanna e nel settore 4 residuale pietrame di crollo di possibile muro perimetrale. Sul livello di queste strutture residuali si era sedimentato altro deposito sedimentario sostanzialmente rimescolato che, tuttavia, documentava i successivi momenti preistorici e storici di occupazione del sito con lunghe soluzioni di continuità.

Pertanto i dati raccolti, oltre a rispondere positivamente alle istanze e attese che sempre accompagnano la ricerca, hanno offerto elementi interessanti e indicativi al prosieguo della stessa che, in primo luogo, ha mirato alla messa in luce delle parziali strutture affioranti.

Infatti nella successiva campagna di scavo del 1997 si è provveduto all'ampliamento del precedente saggio 2 lungo il versante occidentale e meridionale per una superficie complessiva di 75 mq suddivisa in tre distinti riquadri di mq 25 cadauno al fine di evidenziare in primo luogo l'intera struttura litica absidata emersa solo in parte nella precedente indagine, nonché la reale consistenza del pietrame di crollo presente lungo il margine ovest del precedente saggio.

Quindi si è scavato nei predetti riquadri fino al piano delle testimonianze monumentali *in situ* messe in luce in precedenza ed è stata evidenziata in tutte le sue parti residue la parziale struttura litica absidata che con ogni probabilità risultava essere un ampio fondo di capanna a pianta appena rettangolare, orientata in senso nord-sud, lunga m 6 e larga m 5,5 e costituita da due ambienti absidati contigui e con accessi differenti: quello ad ovest più grande con apertura lungo il lato est a ridosso dell'abside; l'altro più piccolo ad est con la probabile apertura sul lato sud. Hanno in comune la zona centrale della pavimentazione che con ampia buca nel mezzo per attendibile grosso palo di sostegno è lastricata a doppio filare, mentre la parte ad ovest appartenente al primo ambiente è costipata

---

di fitto pietrisco a differenza di quella ad est dell'altro ambiente che ne è quasi priva, ma che, in compenso, mostra all'altezza dell'area absidata parziale cordone litico quale divisorio tra la zona absidata a nord e la zona sostanzialmente quadrata a sud, richiamante verosimilmente quello evidenziato nell'analogia e coeva struttura di Balsignano presso Modugno (Bari) (RADINA 1994) e di Passo di Corvo nel Tavoliere (TINÉ 1983). Forse la stessa divisione era presente pure nell'altro ambiente ad ovest, dove le due parti erano distinte dal margine settentrionale della pavimentazione pietrosa che tuttavia non interessava l'area absidata, la quale era occupata prevalentemente da solo deposito terroso che ricopriva una seconda deposizione d'individuo adulto, rannicchiata e in questo caso in giacitura primaria, sistemata in senso ovest-est e occupante sostanzialmente l'intera area absidata. Questa sepoltura, a differenza della prima, era stata sistemata, sì in una semplice fossa, ma all'interno della capanna e non aveva ne' corredo funerario, né avanzi rituali di alcun genere, come peraltro è ricorrente costume dei Neolitici antichi del Sud-est italiano. Infatti tanto i reperti contestuali raccolti, quanto l'esame al  $^{14}\text{C}$  dei resti umani eseguito presso l'Istituto di Fisica delle Particelle del Politecnico Federale di Zurigo (comunicazione del dr. Bonani ETH 21724) hanno attribuito sia la deposizione che il contesto culturale di appartenenza al Neolitico antico finale, vale a dire al 5090-4833 B.C.

Altro dato rilevante concerne l'inizio di una struttura muraria delimitata da doppio filare lastricato residuale e larga in genere tra m 1 e m 1,5, emersa nel settore ovest che attigua a quella absidata della capanna si sviluppava da est verso ovest, scomparendo dopo un breve tratto sotto il vicino deposito, oggetto delle successive indagini.

Anche nel settore nord è stato evidenziato un altro breve tratto di probabile muro a secco, costituito in prevalenza da pietrame di crollo, il quale, contiguo anch'esso alla parte absidata dell'attiguo fondo di capanna, si estendeva in senso sud-nord scomparendo dopo breve tratto nel vicino deposito che in tal modo è diventato oggetto con ogni probabilità della prossima campagna di scavo.

Quindi sia nel 1998 che nel 1999 sono stati eseguiti ulteriori scavi che hanno riguardato il versante occidentale dell'area principale di scavo fino ad allora indagata, sia pure appena allargata verso nord nella sua estremità.

In particolare, nel 1998 è stata ampliata lungo il lato ovest la precedente area di scavo di altri m 3, ossia pari ad un superficie complessiva di mq 30, suddivisa in due uguali riquadri di mq 15 cadauno. Lo scopo precipuo è stato quello di evidenziare in tale area la continuazione e l'andamento del probabile muro a secco residuale emerso nell'attiguo riquadro dell'anno precedente a ridosso della parte absidata dell'attendibile fondo di capanna, nonchè quello di saggiare fino al fondo roccioso in qualche luogo libero da strutture il deposito sottostante per meglio documentare le fasi più antiche di frequentazione del sito, come lasciavano intendere i pochi dati raccolti nel limitato sondaggio condotto nel saggio 2/1995.

Ma la ricerca ha riguardato anche lo scavo di un'altra superficie (mq 10x4) situata a ca. m 15 dal lato ovest dell'area principale di scavo. L'intento in questo caso e' stato quello di voler verificare in chiave comparata la realtà archeologica in un altro luogo del sito in esame che, tuttavia, fosse facilmente congiungibile attraverso scavi successivi all'area principale che nel frattempo si andava sempre più ampliando.

Nel 1999, quindi, sono state indagate due ampie aree del sito rispettivamente di mq 110 e mq 45, solo apparentemente distinte, ma in realtà la più estesa era di raccordo tra le superfici dei saggi degli anni precedenti e l'altra di ulteriore ampliamento ancora lungo il lato ovest e per un breve tratto pure lungo il lato nord dell'intera superficie indagata che allo stato attuale della ricerca, è opportuno ricordarlo, misura complessivamnte mq 325, esclusi i 25 mq del saggio 1/1995 rivelatosi poco utile al prosieguo della ricerca.

Procedendo nel dettaglio e secondo l'ordine sopra indicato, lo scavo di allargamento dell'area principale eseguito nel 1998 ha consentito di portare alla luce nel riquadro settentrionale materiali litici di crollo e battuto di calpestio frammissi a reperti ceramici prevalentemente impressi e litici, riferibili anch'essi alla fase evoluto-finale del Neolitico antico associati a resti faunistici, probabili avanzi di pasto. Detto pietrame sparso alla rinfusa attendibilmente altro non era che avanzo di muro a secco che in senso trasversale attraversava da est ad ovest l'area del riquadro settentrionale fino a congiungersi, come ha poi chiaramente evidenziato il successivo scavo del 1999, al tratto di muro emerso nel distante saggio di confronto effettuato a m 15 del lato ovest dall'area principale, dove il predetto muro residuale pare unirsi all'estremità di un ulteriore muro a

---

secco che da sud va verso nord attraversando quasi interamente la fascia occidentale della predetta area in esame. Tuttavia la presenza di strutture litiche definite e ancora da definire non ha consentito d'indagare in profondità il deposito sottostante, tranne che nel settore nord-est dove giacevano in assoluta sconnessione anatomica i pochi e frammentari resti antropici di una terza deposizione, appartenente in questo caso ad un bambino di età compresa tra i 5 e i 7 anni, desunta in particolare dalla compresenza nell'alveo mascellare di incisivi permanenti e decidui.

La predetta area interessata dalla precaria sepoltura misurava in lunghezza cm 60 in direzione est-ovest e in larghezza cm 50 in direzione nord-sud ed era delimitata sui quattro lati da pietrame anche lastricato, mentre i suoi pochi resti craniali e toracici più significativi interessavano solo il settore orientale dell'area sepolcrale, consentendoci così di scavare in profondità nel settore opposto sia per ricercare altri eventuali avanzi della piccola deposizione che in realtà non c'erano, ma in compenso vi era qualche frammento brunito con decorazione impressa riferibile alla ricorrente fase evoluto-finale del Neolitico antico, sia per individuare altre eventuali fasi più antiche che tuttavia non sono emerse, trattandosi di deposito sabbioso-argilloso archeologicamente sterile.

In sintesi, lo scavo di quest'area di confronto ha messo in luce sia la deposizione residuale del predetto infante in probabile giacitura secondaria ma in precario e parziale stato di conservazione, sia il menzionato muro a secco che in direzione nord-sud, oltre a intercettare nell'estremità sud l'altro muro proveniente da est, sembrava interessare buona parte dell'intera area di scavo che nel settore sud è apparso cosparso di altro pietrame allo stato del rinvenimento non definibile.

Sulla scorta dei rilevanti e indicativi risultati conseguiti nelle precedenti indagini, nel 1999 è stata condotta la quarta campagna di scavo che ha riguardato le due già menzionate ampie aree del sito, ossia la più estesa (mq 110) di raccordo tra le superfici dei saggi precedenti e l'altra più ridotta (mq 50) che era di ampliamento lungo l'intero lato ovest e per un breve tratto lungo il lato nord. In particolare, la predetta area di raccordo nell'ambito del liv. III (mediamente tra cm 40/42 e cm 50/55) ha evidenziato un lungo e largo tratto lastricato (sostanzialmente a doppio filare) di probabile muro a secco che in senso trasversale attraversava quasi per intero la zona centrale dell'area in esame per ricongiungersi ad ovest sia con il tratto di muro presente nell'area di confronto scavata nell'anno

precedente, sia con quello emerso nell'area di ampliamento saggiate nell'anno in esame, mentre in direzione est detta struttura muraria, dopo una interruzione di ca. m 5 dovuta alla presenza di un'ampia apertura di accesso oppure a distruzione causata da fatti contingenti sconosciuti relativamente recenti, sembrava continuare, situato com'era lungo la stessa direzione, con il tratto di muro attiguo ad ovest della struttura absidata del fondo di capanna a due ambienti contigui evidenziata nel 1997.

Inoltre nei riquadri di ampliamento lungo il lato ovest il predetto muro a secco residuale pareva che si congiungesse ad angolo retto con un altro attendibile muro a secco che in senso nord-sud attraversava appena obliquamente tutta la superficie in esame per terminare con una probabile "porta" d'accesso all'area delimitata dal lungo muro a secco, larga ca. cm 80 e costituita a sud da lastre basali piatte anche sovrapposte e a nord da grosso blocco litico quadrato, lungo cm 80 e largo cm 40 disposto in senso est-ovest. Ma in detta area di ampliamento non era presente solo il muro citato, bensì ne era stato evidenziato anche un secondo che a ridosso dei precedenti riquadri scavati nel 1998 e dei saggi di ampliamento in esame in senso obliquo pareva che convergesse verso l'angolo retto del lungo muro residuale precedentemente descritto, mentre l'area interposta tra le due strutture murarie era apparsa interessata da esteso pietrame ciottoloso casualmente ammassato. Altri brevi tratti ciottolosi di pavimento residuale sono apparsi sia nell'angolo sud-est che in quello nord-est della ricordata ampia area di raccordo, dove tuttavia era sormontato da altro pietrame ammassato, riferibile con ogni probabilità ad una fase più tarda di utilizzo del sito, attendibilmente quella finale del Neolitico antico, oppure quella di Serra d'Alto, come fanno ritenere anche alcuni reperti ceramici figurini ivi raccolti. Altro pietrame, sia ammucchiato che sparso a caso, è stato messo in luce in tutti i saggi scavati, pietrame che tuttavia non ha suggerito la presenza di altre strutture litiche definibili, strutture che forse sono state distrutte definitivamente dai continui interventi umani subiti dal sito nel tempo. Tuttavia permane la speranza di poter trovare qualche utile indizio al riguardo nel prosieguo dell'indagine e per questo motivo tale pietrame non è stato rimosso, come tutto il pietrame evidenziato, di cui si nutre qualche speranza.

Infine nel settore nord-ovest dell'area di raccordo è stato effettuato fino al fondo roccioso un ulteriore sondaggio stratigrafico che ha consentito di confermare anche in quest'area, a partire dal basso, un primo

---

livello sabbioso-argilloso giallo-rossiccio sostanzialmente sterile sedimentato su roccia lastricata e segnata da fenditure più o meno profonde. Solo la sua superficie, situata mediamente a cm 25 dal predetto fondo roccioso, è stata occupata stabilmente durante la già menzionata fase evoluto-finale del Neolitico antico da comunità antropica ad economia mista (agricoltura, allevamento e pesca-caccia), dando vita ad un vero e proprio villaggio forse delimitato da un largo muro a secco perimetrale con presenze abitative (capanne absidate) e sepolturali (semplici tombe terragne o appena circoscritte da pietrame, sia all'interno che all'esterno delle abitazioni) che hanno interessato tutto il liv. III, ossia da cm 55/52 a cm 42/40 ca. del deposito, anche se sulla sua superficie sono stati raccolti pure alcuni frammenti ceramici riferibili alle facies Serra d'Alto e Diana-Bellavista, indicanti chiaramente la presenza di una frequentazione antropica successiva più occasionale e saltuaria che stabile e duratura, così com'era stata in precedenza. Conferme di queste compresenze culturali, come ho già accennato in precedenza, si sono avute nei due livelli superiori II e I, rispettivamente di cm 20 cadauno, i quali sono risultati non solo in questi riquadri in esame ma in tutta l'area di scavo rimescolati da remoti e recenti lavori agricoli che in realtà hanno compreomesso quando non proprio distrutto ulteriori dati in situ, restituendo soltanto generico pietrame rimosso e materiali ceramici, litici, ferrosi e di ogni altro genere riferibili a più epoche culturali (dal Neolitico ai nostri giorni) assemblati tra di loro a conferma, comunque, di una continua fruizione antropica del sito non senza ovviamente soluzioni di continuità anche di lunga durata.

Allo stato della ricerca, altro non è possibile dire sia sulla stratigrafia culturale del sito, sia sulle strutture monumentali finora evidenziate, comprese le tre tombe terragne appartenenti allo stesso orizzonte culturale del Neolitico antico, fase evoluto-finale, come peraltro ha confermato il già citato esame al  $^{14}\text{C}$  eseguito sui resti ossei della seconda deposizione che è stata datata tra il 5090 e il 4833 B.C. Comunque, allo stato, non mancano dubbi e problemi che si spera di chiarire e risolvere nelle ricerche future.

Tuttavia i dati culturali e monumentali finora emersi, oltre a permetterci d'inquadrare l'insediamento nell'ambito delle appena menzionate fasi II e III del Neolitico antico del Sud-est italiano, in quanto trova stretti raffronti culturali nei siti coevi di Rendina II e III (CIPOLLONI SAMPÒ 1977-1982), del Guadone (TINÉ, BERNABÒ BREA 1980), Monte

---

Aquilone (MANFREDINI 1972), Lagnano da Piede (MALLORY 1984-1987), Masseria La Quercia (TRUMP 1966), Ripa Tetta (TOZZI 1980; TOZZI, VEROLA 1991), Balsignano presso Modugno (Bari) (RADINA 1994), Scamuso (COPPOLA 1987), Trasano presso Matera (GUILAINE, CREMONESI 1987), Torre Canne (COPPOLA 1981) e Torre Sabea nel Salento (CREMONESI, GUILAINE 1987), tanto per citare alcuni dei siti più rispondenti, mostrano anche dei chiari riferimenti tanto con l'area balcanica, quanto con l'area mediterranea, a cominciare dal Vicino Oriente.

Infatti è cospicua la presenza della ceramica impressa accompagnata dalle prime manifestazioni della ceramica dipinta in nero e in bruno ad indicare, secondo la tesi diffusionistica, l'avvenuta "colonizzazione" dell'Italia sud-orientale da parte di gruppi antropici egeo-anatolici che attraverso gli scali intermedi di Leucade e Corfù, come attesta il sito di Sidari (SORDINAS 1970), siano approdati in parte sulle isole Tremiti, come hanno evidenziato le ricerche condotte nell'isola di San Domino (FUSCO 1965), in parte lungo le coste adriatiche, dando origine ai numerosi villaggi costieri e dell'entroterra, qual è appunto l'insediamento di Rendina sulle rive dell'Ofanto che attesta tutte e tre le fasi del Neolitico antico sud-orientale italiano (CIPOLLONI SAMPÒ 1977-1982). Allo stato della ricerca pare che sia stata pure individuata la regione di provenienza dei fautori della ceramica impressa, la quale sarebbe lungo le coste anatoliche (Cilicia) e siro-libanesi, dove sono stati rinvenuti numerosi elementi di riscontro, in particolare nei siti di Mersin - Anatolia sud-orientale (GARSTANG 1953), Ugarit - Siria (CONTENSON 1977), Byblos - Libano (DUNAND 1973) e Azarea - Palestina (ANATI 1973). E' stata, infatti, la seriazione stratigrafica di Ugarit ad evidenziare l'*iter* evolutivo della ceramica impressa pugliese che va dalla decorazione impressa casuale e asintattica ai motivi sintatticamente organizzati, costituendo un vero e proprio linguaggio artistico in armonia con la forma vascolare. In particolare nel suo livello Va sembra essere presente la seconda fase della ceramica impressa pugliese e quindi anche quella del sito di Carrara San Francesco, la quale si caratterizza in un repertorio decorativo abbastanza variegato e sintatticamente organizzato. Tuttavia, a cominciare dalla fine della fase Va ( $5234 \pm 84$  B.C.) si assiste ad una graduale diminuzione percentuale della predetta ceramica impressa a vantaggio della ceramica decorata con la sola ingubbiatura rossastra, mentre nella successiva fase

---

IVc le ceramiche brunite e ingubbiate diventano dominanti e caratterizzanti della fase di appartenenza.

Comunque nella diffusione avvenuta, vuoi per contatto e acculturazione, vuoi per vero e proprio processo di colonizzazione da parte di gruppi egeo-anatolici, la Grecia ha avuto un ruolo determinante nella formazione delle comunità neolitiche europee. Sembra accertato, infatti, che la diffusione del fenomeno neolitico attraverso la mediazione delle popolazioni macedoni e tессaliche avvenne tramite due direttive di propagazione: quella orientale che raggiunse la Bosnia, l'Ungheria e la Romania caratterizzandosi nella cultura di Starčevo con le sue diversificazioni culturali locali e quella centro-occidentale che invece si diffuse prevalentemente lungo le coste dalmate, albanesi e italiane, manifestando il complesso della ceramica impressa adriatica che, sin dalla fase più antica, è parte integrante e ben s'inquadra nell'ambito più ampio della ceramica impressa mediterranea, pur con le diverse articolazioni regionali anche in questo caso.

Quindi dallo stesso centro diffusionale greco derivano tanto il complesso culturale neolitico dell'Europa orientale, dove si manifestò anche il processo di neolitizzazione romena, quanto quello balcanico-adriatico, in cui si sviluppò pure la diffusione neolitica dell'Italia meridionale. Naturalmente le notevoli differenziazioni tra le due sfere culturali, presenti sin dalle loro fasi iniziali, sono dovute alle mediazioni operate dai sostrati mesolitici ed epipaleolitici regionali, tantoche in Romania per esempio la neolitizzazione è avvenuta progressivamente dalle zone meridionali e occidentali verso le aree settentrionali e orientali elaborandosi gradualmente attraverso strutture culturali e psicologiche delle diverse comunità indigene (URSULESCU 1995). Infatti è noto che le prime comunità neolitiche romene sono caratterizzate dalla cultura di Criș che insieme a quella iugoslava di Starčevo e ungherese di Körös forma un unico complesso culturale a rappresentare il Neolitico antico delle aree centrali e settentrionali dell'Europa sud-orientale. A questa fase pare riferirsi l'insediamento di Gura Baciu I della Transilvania centrale, fatto risalire a prima del 6000 a.C. e caratterizzato da abitazioni seminterrate. La ceramica di tale fase è in prevalenza dipinta in bianco su fondo rossastro e pare che derivi da area egeo-anatolica, trovando stretti riscontri nelle facies culturali greche Protoseesklo e nelle vicine culture di Karanovo I ed Anzabegovo (GIMBUTAS 1972). Tuttavia, mentre in Romania la cultura

neolitica a ceramica dipinta in bianco su fondo rossastro si afferma nella prima metà del VI millennio a.C., in Italia meridionale le prime manifestazioni neolitiche non compaiono prima della seconda metà dello stesso millennio. Secondo Ursulescu (1995), sarebbe stato questo lasso di tempo, sia pure breve, ad aver determinato due correnti culturali così diverse tra di loro, ossia quella carpata e quella adriatica. Lo stesso studioso è, inoltre, dell'avviso che, per quanto riguarda la prima corrente, i suoi aspetti culturali si sarebbero diffusi direttamente dall'Anatolia e dalla Grecia verso le zone carpatiche, dove si sarebbero mantenute sostanzialmente inalterate rispetto a quelli dell'area di diffusione, mentre nella propagazione verso l'Italia meridionale avrebbero avuto un ruolo determinante le soste intermedie della Grecia e delle coste siro-libanesi, dove i contatti con i gruppi neolitici del Vicino Oriente determinarono un complesso omogeneo, frutto delle tante esperienze praticate e vissute, difficilmente scindibili e individuabili.

Dello stesso avviso sono pure gli studiosi Ammermann e Cavalli Sforza (1984) che, basandosi sulla "mappa isocroma" della diffusione dell'agricoltura in Europa, sostengono che la diffusione della stessa e della cultura neolitica produsse due complessi distinti, scissi da una chiara linea di demarcazione che andava dalla Bosnia centrale al Montenegro fino a raggiungere l'Albania. Dopo una fase iniziale di sedentarizzazione da parte dei primi gruppi di tradizione paleomesolitica e l'avvenuto consolidamento culturale delle singole zone con il relativo affievolimento nel tempo delle differenze tra i due complessi, si determinò un lento processo amalgamativo e di interscambio che sfociò in una maggiore omogeneità strutturale e culturale, costituendo la peculiarità generale del successivo Neolitico medio. Attestano ciò lungo il confine tra le due regioni le numerose testimonianze di complessi culturali, in cui sono compresenti le caratteristiche sia della cultura di Starčevo che della cultura adriatica a ceramica impressa. Infatti nell'insediamento di Podgorie in Albania (PRENDI, ANDREA 1981) è stata evidenziata una simile situazione culturale consistente nel rinvenimento nei livelli superiori di ceramica impressa di tipo adriatico e nei livelli inferiori della tipica ceramica dipinta in bianco su fondo rosso chiaramente riferibile all'area greco-anatolica. Pure nell'Albania settentrionale è presente la ceramica dipinta in bruno su fondo rosso, tipica della cultura di Starčevo. Infatti il sito neolitico di Obre I nella Bosnia centrale (BENAC 1973) è l'insediamento più orientale che, insieme

ad elementi della cultura di Starčevo, presenta ceramica impressa di tipo adriatico, in quanto risulta ben collegato con la costa e quindi con le zone della cultura dalmata di Smilčić. In particolare, la fase Ia di Obre con il 52% della sua ceramica impressa, di cui il 36% decorata con il "rocker pattern", mostra strette affinità tipologiche e stilistiche con la ceramica impressa di Carrara San Francesco. Inoltre, secondo il suo scopritore, questa realtà archeologica sarebbe la testimonianza più persuasiva che gli abitanti di Obre praticassero l'esogamia.. Il sito, comunque, è stato datato all'inizio del V millennio, vale a dire sostanzialmente alla fase II del Neolitico antico sia del ricordato villaggio di Rendina che del nostro sito di Carrara San Francesco.

Pure a cavallo tra il VI e il V millennio i rapporti tra i due complessi culturali, quello orientale e quello centro-occidentale balcanico, diventano piu' intensi a tal punto che ad est dei Balcani e nell'area carpatica avviene la diffusione della ceramica impressa proveniente proprio dalla cultura a ceramica impressa di Smilčić (BATOVIC 1958-1959; 1960-1961). Naturalmente la sua diffusione raggiunge anche le aree della cultura di Starčevo e la sua regione settentrionale interessata dalla cultura di Körös. È ovvio che tale influenza è biunivoca nel senso che nell'ambiente a ceramica impressa di Smilčić e' pure presente la ceramica la ceramica dipinta e incisa propria della cultura di Starčevo. Quindi in questa fase d'intensi rapporti culturali tra i due versanti adriatici l'insediamento di Carrara San Francesco risulta particolarmente paradigmatico, in quanto presenta strette affinità tipologiche e tecnologiche con la cultura di Smilčić, Obre I, con le culture di Kolsh (KORKUTI 1983) e Konispol del Neolitico antico albanese e, per quanto riguarda gli aspetti strutturali piu' significativi, con la cultura di Lepenski Vir nella Serbia orientale (SREJOVIĆ 1971; COCCHI GENICK 1994, fig. 6:A), nonchè nel Neolitico antico di Byblos (DUNAND 1973, fig. 9). Questi insediamenti, compreso il nostro, hanno avuto un ruolo importante nell'aver sovrapposto le esperienze, mediato gli aspetti culturali e amalgamato le identità di regioni molto tipicizzate nelle loro fisionomie, ma aperte a quel processo di acculturazione e assimilazione attiva degli influssi esterni ben evidenziati principalmente nel sito di Obre I.

Questo, sia pure in chiave generale e sintetica, è il quadro d'insieme che emerge dal raffronto culturale tra le due sponde adriatiche nell'ambito del loro processo di neolitizzazione, in cui anche il nostro sito di Carrara San Francesco, con le sue caratteristiche culturali e strutturali finora

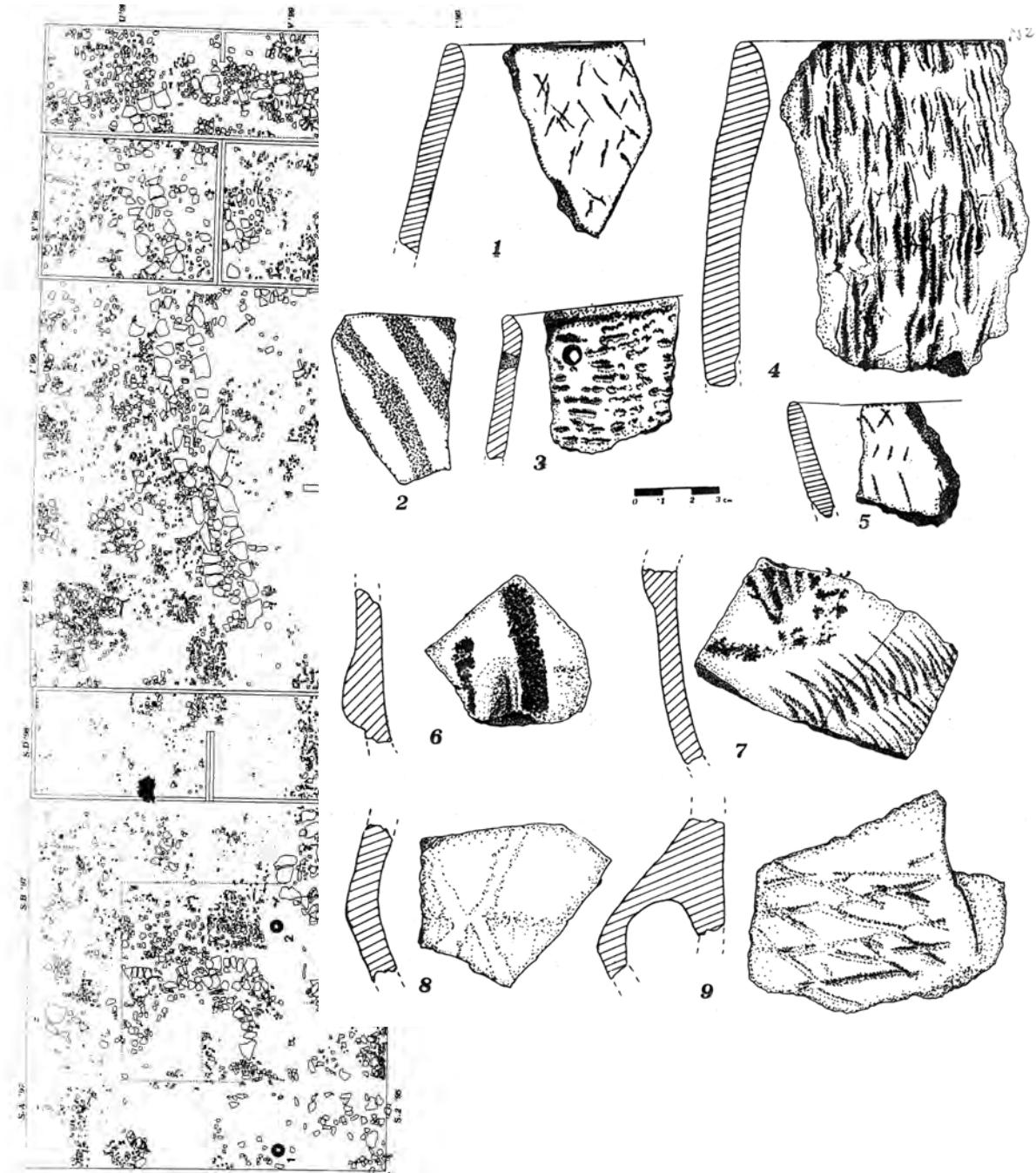
emerso, offre un contributo non secondario alla conoscenza delle relative tematiche e problematiche, contributo che si spera di poter ancora accrescere con le ricerche future.

### BIBLIOGRAFIA

- AMMERMANN Albert J., CAVALLI SFORZA Luigi  
 1986 *La transizione neolitica e la genetica di popolazioni in Europa*, Ed. Boringhieri, Torino.
- ANATI Emmanuel  
 1973 *Hazorea*, I, Capodimonte.
- BATOVIĆ Šime  
 1958-1959 *Neolitiske kultne posude iz Smilčića*, Arheološki Vestnik, IX-X, pp. 79-93.  
 1960-1961 *Neolitiske nalaziste u Smilčiu*, Diadora, II, pp. 31-115.  
 1966 *Stariji neolit u Dalmaciji*, in col. *Dissertationes*, II, Archeološko društvo Jugoslavije, Archeoloski Muzej Zadar.
- BENAC Alojz  
 1973 *Obre I. A neolithic settlement of the Starčevo-Impresso and Kakanj cultures at Raskršće*, Wissenschaftliche Mitteilung des Bosnisch-Herzegovischen Landesmuseums Sarajevo, 27-28, pp. 5-171.
- CIPOLLONI SAMPÒ Mirela  
 1977-1982 *Scavi nel villaggio neolitico di Rendina (1970-1976). Relazione preliminare*, Origini, XI, pp. 183-323.
- COCHI GENICK Daniela  
 1984 *Manuale di Preistoria. II. Neolitico*, Museo Preistorico e Archeologico "Alberto Carlo Blanc", Viareggio.
- CONTENSON Henri de  
 1977 *Le néolithique de Ras Shamra V d'après les campagnes 1972-76 dans le sondage S.M*, Syria, 54, p.1 ss.
- COPPOLA Donato  
 1981 *Nuove ricerche nell'insediamento di Torre Canne (Fasano -Brindisi)*, RSP, XXXVI, pp. 261-279.  
 1987 *L'insediamento neolitico di Scamuso*, in *Atti della XXV Riun. Scient. Ist. Ital. Preist. Prot.*, pp. 223-234.
- CREMONESI Giuliano, GUILAINE Jean

- 
- 1987 *L'habitat de Torre Sabea (Gallipoli, Puglia), dans le cadre du Néolithique ancien de l'Italie du Sud-Est*, in *Premières communautés paysannes en Méditerranée occidentale. Actes Coll. Intern. C.N.R.S.*, Paris, pp. 377-385.
- DUNAND M.  
1973 *Fouilles de Byblos*, t. V, Paris.
- FUSCO Vincenzo  
1966 *Resti di un insediamento neolitico nell'isola di San Domino alle Tremiti*, in *Atti X Riun. Scient. Ist. Ital. Preist. Prot.*, pp. 71-90
- GARSTANG John  
1953 *Prehistoric Mersin*, Oxford.
- GIMBUTAS Marija  
1972 *Excavations at Anza, Macedonia*, Archaeology, 25, pp.112 ss.
- GUILAINE Jean, CREMONESI Giuliano  
1987 *L'habitat néolithique de Trasano (Matera, Basilicate). Premiers résultats*, in *Atti XXVI Riun. Scient. Ist. Ital. Preist. Prot.*, pp. 707-719.
- KORKUTI Muzafer  
1983 *L'habitat néolithique du Kolshi*, Iliria, 13, pp. 11 ss.  
1985 *Neolithikum und Chalkolithikum in Albanien*, Akademie der Wissenschaften, Heidelberg.
- MALLORY James P.  
1984-1987 *Lagnano da Piede. I. An Early Neolithic Village in the Tavoliere, Origini*, XIII, pp. 193-290.
- MANFREDINI Alessandra  
1972 *Il villaggio trincerato di Monte Aquilone nel quadro del Neolitico dell'Italia meridionale*, Origini, VI, pp. 29-274.
- PRENDI Frano, ANDREA Z.  
1981 *Nouvelles données sur le Néolithique en Albanie*, Iliria, 11, pp.15-30.
- RADINA F.  
1994 *Modugno (Bari), Balsignano*, Notiziario delle attività di tutela, Soprintendenza Archeologica per la Puglia, Taras. Rivista di Archeologia, XIV, I, Taranto, pp.39-40.
- SORDINAS A.  
1970 *Investigations of the Prehistory of Corfu during 1964-1966*, Balkan Studies, V.
- SREJOVIĆ Dragoslav

- 1971 *Lepenski Vir*, London.
- STRICCOLI Rodolfo
- 1996 *Bisceglie (Bari), Carrara San Francesco*, Notiziario delle attivita' di tutela, Soprintendenza Archeologica per la Puglia, Taras. Rivista di Archeologia, XVI, I, pp. 18-20.
- 1999 *Bisceglie (Bari), Carrara San Francesco*, Notiziario delle attivita' di tutela, Soprintendenza Archeologica per la Puglia, Taras. Rivista di Archeologia, XIX, I, pp.21-22.
- TINÉ Santo
- 1983 *Passo di Corvo e la civiltà neolitica del Tavoliere*, Ed. Sages, Genova.
- TINÉ S., BERNABÒ BREA Maria
- 1980 *Il villaggio neolitico del Guadone di S. Severo (Foggia)*, RSP, XXXV, pp.45-74.
- TOZZI Carlo
- 1988 *Contributo alla conoscenza del villaggio neolitico di Ripa Tetta (Lucera)*, in *Atti VI Conv. Preist. Prot. St. Daunia*, pp. 11-19.
- TOZZI C., VEROLA M.L.
- 1991 *La campagna di scavo 1990 a Ripa Tetta (Lucera, Foggia)*, in *Atti XII Conv. Preist. Prot. St. Daunia*, pp. 38-46.
- TRUMP David H.
- 1966 *Central and Southern Italy before Rome*, London.
- URSULESCU Nicolae
- 1995 *Aperçu comparatif sur le Néolithique de la Roumanie et du sud de l'Italie*, SAA, II, pp. 41-57.



---

Fig. 2 - Carrara San Francesco (Bisceglie - Bari), Ceramiche impresse (1, 3-5, 9),  
dipinte (2, 6,8) e impresse e dipinte (7) dal saggio 2 del 1995

Studia Antiqua et Archaeologica,VIII, Iași, 2001

**MELUȚA MARIN - STUDIOSA DEGLI ASPETTI RELIGIOSI  
DELLE CULTURE AGRICOLE**

RUXANDRA ALAIBA  
(Istituto Romeno di Thracologia,  
Filiale di Iași)

Gli studi pubblicati da Meluța Marin dal 1948 al 1955 hanno come base il lavoro breve, ma fertile di archeologo tra gli anni 1942 e 1946, svolto in Romania, negli anni difficili della seconda guerra mondiale e nel periodo seguente<sup>1</sup>. Sono gli anni in cui la storiografia archeologica europea postbellica si orientava di nuovo verso la conoscenza e la valorizzazione delle vecchie civiltà agricole. In questo senso, anche il territorio romeno offriva un campo fertile che si distingue con diverse scoperte. In questo ambiente, Meluța Marin fissò la sua attenzione, ovviamente verso le culture agricole componenti della *Vecchia Europa*: Criș, Vinča, Turdaș, Boian, Gumelnița e Precucuteni-Cucuteni<sup>2</sup>, con le estensioni necessarie verso le culture del sud del Danubio o dell'est dell'Europa. Radu Vulpe è stato il modello da cui ha imparato, all'Università di Iași, i segreti del mestiere e anche il desiderio di definizione, di sistemazione e di generalizzazione, che si lasciano indovinare nelle sue prime pubblicazioni e successivamente in quelle della Università di Bari, in Italia.

**1.1.** I lavori di Meluța Marin sono entrati nell'ultimo decennio, nel circuito storiografico del centro e dell'est d'Europa, grazie alla diligenza e

---

<sup>1</sup> Approfittiamo dell'occasione per ringraziare il professore Nicolae Ursulescu che ci ha messo a disposizione i lavori pubblicati da Meluța Marin.

<sup>2</sup> Per la denominazione delle culture usa il termine di civiltà. Secondo Samuel Huntington „le civiltà sono delle entità culturali” e in base alle sue opinioni „esistono almeno dodici grandi civiltà” (1998, 56, 63), diverse dalle società primitive, per la loro stabilità, urbanità e i loro scritti. Ma lo stesso Huntington e anche Adda Bozeman prevedono il legame dei termini: „Civiltà e cultura si riferiscono anche al modo di vita...la civiltà rappresenta un atto di cultura” (1998, 58). Ambedue implicano „i valori, le regole, le istituzioni e i modi di pensare” (BOZEMAN 1975, 1). Mediante la scoperta e la pubblicazione, per l'area Cucuteni-Tripolie, di alcune dimore d'aspetto protourbano, accetta l'utilizzazione del termine civiltà, *come gran documento di cultura*.

Ursulescu, che ha tradotto in romeno gli articoli scritti in italiano. Proprio lui ha divulgato dati legati alla sua attività archeologica, professionale e anche informazioni che riguardano la sua vita<sup>3</sup>, nel 1996 in *Pontica*, e nelle riviste di Iași, tra gli anni 1996-1997 (AȘUI, serie *Storia*) e 1998 (SAA). Oggi, la loro pubblicazione parziale, soprattutto nell'Italia, il suo paese d'adozione, ma anche la loro integrazione nel circuito bibliografico centrale ed est-europeo forma parte, per diritto, degli scritti di valore. Analizzarli di nuovo, in rapporto agli studi apparsi nel frattempo, ci fa scoprire più chiaramente le idee che l'autore ha dettagliato in quel momento o solo quelle che ha intuito. Oggi, possiamo dire che Meluța Marin ha aperto nuove direzioni d'investigazione delle culture agricole, soprattutto quelle della loro religione che, anche oggi, offre campo fertile a quelli che si occupano delle civiltà della Vecchia Europa. La loro importanza ci permette di ricordare l'affermazione dello studioso Benedetto Croce, riguardante „la contemporaneità” permanente della storiografia.

**1.2.** Dei lavori pubblicati alla metà del secolo XX, tre la definiscono come studiosa degli aspetti religiosi delle vecchie civiltà agricole<sup>4</sup> e su questi insisteremo soprattutto. Il primo rappresenta la prima sintesi legata alla *Plastica antropomorfa cucuteniana nella Dacia* (1948). I due successivi lavori pongono il problema delle altre forme di manifestazione della vecchia religione agricola. L'analisi dell'*ornamento antropomorfo e zoomorfo sulla ceramica neo-eneolitica di tipo Vinča-Turdaș-Criș* (1954) e la presentazione *Del motivo antropomorfo di Petreni e il suo significato* (1955), dipinto su un vaso ovoidale, possono essere considerate come un'unica forma di valorizzazione simbolica di una rappresentazione mitica,

<sup>3</sup> Ha finito la Facultà di Lettere dell'Università di Iași, sezione di storia antica ed archeologia, tra gli anni 1938 e 1942, dopo di che negli anni 1943 e 1946 ha occupato il posto d'assistente alla Cattedra d'archeologia e preistoria di Iași, coordinata da Radu Vulpescu. Con lui e anche con Ecaterina Dunăreanu-Vulpescu ha partecipato agli scavi di Izvoare (distretto Neamț), di Costești, Giurgești (distretto Iași) e Petreni (distretto Bălți, Bessarabia).

<sup>4</sup> Ricordiamo la definizione di Cicerone (*De natura deorum*) per la religione, considerata da Victor Kernbach (1995, 533) come avente un senso quasi moderno, *Iustitia erga deos religio dicitur* („Il compimento del debito verso le deità si chiama religione”).

venerata dai membri delle tribù Cucuteni-Tripolie. Così come anche Nicolae Ursulescu ha osservato (1996), „la loro valorizzazione è importante non solo per la conoscenza dell’archeologia neo-eneolitica, ma soprattutto per la storia delle credenze religiose”.

Alla splendida *civiltà Cucuteni-Tripolie* si è avvicinata sia mediante la partecipazione a nuovi scavi, come quelli di Costești, sui quali ha anche pubblicato nel 1951, sia per mezzo della investigazione di questa religione, come abbiamo già menzionato, attraverso lo studio della scultura. Ha conosciuto, per la maggior parte, le collezioni di plastica dei cantieri situati a Izvoare, Ruginoasa, Fedeleșeni, Cucuteni, Giurgești, Costești, Dolhești, Petreni ecc., sulla base delle quali ha realizzato, nell’ambito delle ricerche dell’area Cucuteni-Tripolie, „la prima sintesi di plastica antropomorfa cucuteniana dalla Dacia” (1948), dopo la pubblicazione di una sintesi per il tripoliano dell’Ucraina, firmata da Nikolai Makarenko (1927) e per quello della Polonia, di H. Cehak (1931).

**2.1. La plastica antropomorfa.** La ricchezza e la diversità della plastica cucuteniana spiega i tentativi ripetuti di sistemazione in diretto accordo con il suo ruolo. Forse, le statuette rappresentavano gli oggetti d’attrezzatura, modellati per sostituire la divinità venerata in certe situazioni rituali e ceremoniali. Come anche per certi vasi o oggetti di culto, le statuette erano probabilmente manipolate con cura da *persone iniziate*, dopo di che, spesso, erano *distrutte con violenza e abbandonate* (BIBIKOV 1953, 263; GHINOIU 1999, 46 ss.). Nell’analisi della plastica antropomorfa, Meluța Marin è partita da un *criterio di classificazione di massima generalità della spiritualità universale*, dal viso della divinità venerata (GHINOIU 1999, 127).

Grazie ai seguenti criteri: la forma, il sesso, la posizione delle statuette e il loro ornamento, ha potuto osservare le caratteristiche cucuteniane e compararle con altre culture (MARIN 1948, 21). In questo modo, la plastica antropomorfa della fase A si distingue grazie alla posizione inclinata da quella con profilo verticale della fase B (MARIN 1954, 19); la rappresentazione della testa appena schizzata con il naso *en bec d’oiseau* della fase A, differisce da quelle delle statuette Vinča-Turdaş, con forma triangolare, romboidale o sferica o Gumelnița, con forma discoide, romboidale o sferica (MARIN 1948, 23); “per lo stesso senso le qualità devono essere le stesse”: seno, fianchi esagerati, la descrizione del triangolo sessuale, ecc. Lo studio della forma le dà la possibilità di

generalità per le statuette della vecchia Europa, dei Balcani, dell'Egeo, dell'Asia Minore, della Mesopotamia, e per quelle d'Oriente (MARIN 1951, 94-95) e l'enunciato di una massima generalità, la scultura, sotto il rapporto della religione, imprime alle culture agricole l'universalità. „Non dobbiamo pensare immediatamente alle emigrazioni” quando cogliamo l'avvicinamento delle forme, e quindi delle idee (MARIN 1948, 55).

Da qui, anche la negazione dell'esistenza di un tempio della divinità. La supposizione di un possibile tempio è annullata „Questa ipotesi cade, però, se si tiene presente un solo fatto e cioè che le figurine per quanto molte e differenti presentano tutte gli stessi caratteri comuni, che simboleggiano gli attributi di una sola divinità ” (MARIN 1948, 52). La mancanza di un tempio della divinità rafforza di nuovo l'idea dell'universalità delle rappresentazioni specifiche della religione *monoteistica*, in cui *la divinità è femminile*, il maschile apparendo come *successivo* a questa. Non conta il modo in cui si fa l'interpretazione, la dualità femminile e maschile, in assenza della quale la creazione non sarebbe esistita, è sempre presente nella plastica. In questo modo è permanente nella plastica (MARIN 1948, 54; 1951, 94). Secondo questa religione „le funzioni primordiali della creazione, della fecondità, della maternità”, rappresentano l'essenza di una „forza superiore” all'uomo (MARIN 1955, 4). In questo modo Meluța Marin ha intuito un senso iniziatico del culto, metafisico nella sua essenza.

**2.2. Le rappresentazioni zoomorfe** hanno un ruolo ben definito per ogni sede, così come fa vedere la plastica di Costești, „considerata come *ex-voto*, semplice simbolo o piuttosto divinità (se pensiamo al bue Apis o all'uccello Ibis in Egitto), come prova che gli animali non erano distaccati dall'uomo, sia che servissero per l'alimentazione, sia che fossero compagni di lavoro” (MARIN 1951, 96).

Il ruolo della plastica zoomorfa è stato presentato nello studio fatto nel 1948, in genere come supporto per una ampia definizione della religione neolitica. „Il numero grande di queste rappresentazioni zoomorfe ci dimostra che, con la religione neolitica, siamo passati ad una religione nella quale l'animale sacro è strettamente legato alla divinità antropomorfa” (MARIN 1954, 94). Di che animale sacro parla? Nel culto agricolo, il toro è uno degli animali più utilizzati per associarlo alla

divinità, dal più antico neolitico delle civiltà mediterranee e del Oriente Vicino „Con i loro simulacri, l'uomo neolitico voleva sia simboleggiare la fecondità di questi animali, sia, e ciò ci sembra più vicino alla realtà, proteggere con le loro immagini le ricchezze animali dalla morte, dalle malattie, dagli spiriti maligni. Tali simulacri dovevano esercitare quindi un'azione magica. La caratteristica comune a tutte queste figure è il loro valore protettivo e utilitario. Così si spiega come dappertutto le protomi animali ai vasi o accessori rappresentano degli animali domestici.” (MARIN 1954, 93-94).

Spesso, le vecchie religioni agricole imprimevano alla ceramica una forma antropomorfa o zoomorfa. Nella maggior parte dei casi, la forma antropomorfa del vaso si completava con un manico, protome o scena zoomorfa. Al vasaio di queste culture spettava „dare ai vasi o ai loro accessori almeno un elemento che ricordi le sembianze della divinità stessa o di un animale sacro alla divinità”. Gli „bastano pochi tratti per una figura umana, o due corna e un muso per una figura animale” (MARIN 1954, 92-93). Per le culture agricole si esprimeva una delle forme di manifestazione della dualità, così come è stata definita per le religioni dell'India da parte di uno dei migliori interpreti di questa, Heinrich Zimmer (1994, 132): „Esistono parecchie modalità di rappresentare la diversità tra l'Assoluto in un insieme di contrari antagonistici, ma cooperanti... È una convenzione che si è sviluppata con una insistenza particolare nelle tradizioni indù e buddista tardiva”.

Meluța Marin, come ha osservato anche Nicolae Ursulescu (1996-1997, 209), apporta *una spiegazione audace*, nel modo d'analizzare „la relazione tra la divinità femminile della fecondità e l'animale che rappresentava le sue qualità”.

In questo modo, Meluța Marin spiegava chiaramente la dualità. Da una parte, la divinità femminile e dall'altra, una figura maschile, entrambe sostituite da statuette d'argilla. D'altra il maschile poteva essere rappresentato ancora da un animale sacro, di solito dei bovidi, con corna: il selvatico o il toro, rappresentato plasticamente in diverse modalità. Questa dualità costituisce *coincidentia oppositorum* e non la dualità che può essere in ogni rappresentazione femminile o maschile. Ad essa si aggiunge, ovviamente, la rappresentazione androgina (URSULESCU 1999). La dualità nelle religioni agricole racchiude proiezioni di una forza „le funzioni primordiali della creazione, di fecondità, di maternità” e „principio

Non sappiamo se l’animale rappresentava già le sue qualità come succede nelle religioni dell’India<sup>5</sup>. Ma, nelle civiltà di Gumelnita e Cucuteni-Tripolie, la Dea, di solito, si mostra, su una testa di toro, a Căscioarele-*Ostrovel* (DUMITRESCU 1974, 252, fig. 277; 1977, 577-579, fig. 1<sub>1-c</sub>) o selvatico a Bil’če Zlote-*Peščer Verhni* (ČERNÝŠ 1982, 242, pl. LXXIV/15).

**3.1.** Meluța Marin riprende, da un altro punto di vista, le discussioni su un motivo, anche oggi, unico nell’ambiente della civiltà Cucuteni-Tripolie, grazie allo studio pubblicato nel 1955 e l’ultimo riguardante la Vecchia Europa.

Tra le prime ricerche archeologiche all’interfluvio Prut-Nistru, fatte da E. von Stern, sono anche gli scavi alla stazione di Petreni. Tra i vari materiali apparsi quello che ha attirato di più l’attenzione è stato un vaso ovale dipinto in due colori, forma frequente della fase B. La metà superiore si presenta come una semisfera che, al centro, si apre per formare il collo corto. Sulla semisfera, dalla base del collo fino al centro del vaso per mezzo di due linee nere larghe il registro si è limitato a sviluppare la scena, di stile ε<sub>1a</sub><sup>6</sup>, definita con l’aiuto di pittura a due colori, utilizzando sul fondo bianco il moro e mediante „la grandezza degli aspetti decorativi, caratteristica di questo stile” (NIȚU 1984, 67). Il disegno si è conservato molto bene. La metà inferiore di forma biconica, è rimasta non dipinta.

All’interno del registro si alterna due volte un motivo antropomorfo, unito a un altro, geometrico. Il motivo antropomorfo è composto da tre forme triangolari sovrapposte, con la punta in giù. Il primo è previsto con una testa rotonda (la parte superiore del vaso è molto danneggiata) con braccia lunghe dipinte con un motivo „a scalla”, che finisce con cinque dita. Il secondo busto ha rappresentate le braccia. Alla

<sup>5</sup> „Il simbolo zoomorfo collocato sotto è interpretato come portatore della figura umana e chiamato *veicolo* (*vāhana*). Questo veicolo è una rappresentazione duplicata dell’energia e del carattere della divinità (ZIMMER 1994, 70). Allo stesso tempo, Shiva è raffigurato sul toro, la dea, sua consorte, sul leone, il loro figlio, la divinità con testa d’elefante Ganesha sul topo” ((ZIMMER 1994, 62 e fig. 53).

<sup>6</sup> Cronologicamente, Frumușica completa lo schema di Cucuteni con la fase B<sub>1b</sub>, esistente anche a Valea Lupului I, Petreni e Șipenit (NIȚU 1978-1979, 95, fig. 3).

sua base appaiono due macchie bianche triangolari, il terzo non ha le braccia rappresentate (MARIN 1955, 4, fig.1a-b). Il motivo geometrico è segnato nel centro da una croce chiusa. Come su altri vasi, due strisce lineari con le linee finali ingrossate si piegano dal cerchio verso il limite basso del registro o verso quello alto. Vicino al disco si piega un'altra striscia verticale sempre verso il limite superiore. Fra questi inarcamenti esistevano forse imbuti coperti di nero.

Dal punto di vista del motivo geometrico, la scena assomiglia a motivi d'aspetto libero o metopico, sia spiraliformi a Ghelăiești (distretto Neamț), Mărgineni (distretto Bacău) e Vladimirovka (Ucraina, il bacino Bug) (NIȚU 1984, fig. 26/1-3; 27/3) sia ellittiche a Popudnja e Petreni (Ucraina) (NIȚU 1984, fig. 26/5-6; 27/4). La scena del vaso di Petreni è stata raffrontata alla ceramica di Elam, di stile I bis, di Susae e Tell-Halaf, e anche a quella scoperta a Tépé Moussian, nel Vicino Oriente. All'ultima stazione si presenta la figura umana moltiplicata in orizzontale (POTTIER 1912, fig.129, 176). L'autore, continuando a cercare motivi simili, si ferma davanti a quelli rappresentati mediante la moltiplicazione del corpo, delle braccia, nell'ambiente delle forme religiose specifiche dell'India indù e buddista nei secoli VII e VIII prima di Cristo e successivi (MARIN 1955, 6-7). Il significato del motivo antropomorfo di Petreni e Tépé Mousson è stato collegato, dal punto di vista religioso, alla rappresentazione femminile pre-ariana, comune a tutti popoli mediterranei, simbolo della vegetazione, della fecondità e della maternità, per indicare la sua energia feconda e la sua pluralità di espressioni mediante una sovrapposizione di corpi, sia solo verticale come a Petreni, sia orizzontale e verticale come a Tépé-Mousson, con più di un paio di braccia (MARIN 1955, 14).

Per B.A. Rybakov (1961, 22-23) la croce chiusa è un noto simbolo solare e il motivo è una rappresentazione maschile moltiplicata<sup>7</sup>, forse Puruja con forma di „giganti di figura insolita, circondati da uccelli rotolati dai cieli”. Il motivo è stato interpretato ugualmente nella mitologia vedica, che parla del sacrificio del gigante Puruja e della creazione del mondo dai suoi resti (*Rig Veda*, X/90). Il vaso è stato considerato, da Dan Monah (1997, 186-187), come „un unicum difficilmente interpretabile”, la pittura è forse „il risultato di poter immaginare” una rappresentazione archetipica,

<sup>7</sup> A Petreni hanno scoperto delle statuette maschili con diagonale (AMBROJEVICI 1933, 31, fig. 6).

di quello che è noto come il mito di Puruja.

Agli esempi dati da Meluța Marin possiamo aggiungere la scoperta di Parel, vicino a Bombay. La scultura datata al 600 prima di Cristo, un grande blocco di quasi 13,5 piedi, ha in basso la figura gigantesca di Shiva<sup>8</sup>. La trinità sulla colonna centrale rappresenta la stessa essenza in tre ipostasi. In altre parole, si tratta della rappresentazione della essenza fondamentale (ZIMMER 1994, 130-131). Nel Tibet, nel bel palco del tempio di Lhasa, a centro è Buddha, da lui radiando i quattro quarti e i quattro punti, otto manifestazioni della sua essenza, che si distinguono con l'aiuto dei colori, dei gesti e delle loro qualità specifiche (ZIMMER 1994, 139).

**4.1. Conclusioni.** La modalità di affrontare questi problemi del neo-eneolitico romeno, seguola Meluța Marin non soltanto come buon

---

<sup>8</sup> „Uscendo in su da questa divinità, vediamo la seconda...Poi, da questa seconda divinità esce la terza, stendendo dieci braccia in un semicerchio come una corona e sostenendo gli utensili emblematici: una spada, un rosario e qualche oggetto indefinito, una catena, uno scudo, un oggetto circolare con manico, ed un vaso con acqua – simboli dell'eroe cosmico, il dominatore delle forze demoniache, ma anche dell'asceta archetipico, il rappresentante della spiritualità” (ZIMMER 1994, 128, fig. 32). Nell'essenza, la scultura rappresenta „tre figure principali che costituiscono un pilone di tipo **lingam**...accresciute da altre che appaiono alla destra e alla sinistra di queste” (ZIMMER 1994, 129) per realizzare „una descrizione della **exfoliere** di Shiva in tre forme o aspetti (*tri mūrti*). Le Pure di Shiva sostengono che questa divinità, la personificazione dell'Assoluto, si trasforma in una manifestazione sotto la forma di *sattva*, la prima delle tre guna o qualità della materia cosmica – in questa tappa di manifestazione, la qualità della serenità e della pace la rappresentano Shiva e Vishnu. In quel momento, l'essenza divina si riposa in e con se stessa, protetta da ogni impulso creatore; tutte le sue qualità ed energie si equilibrano reciprocamente, in uno stato d'armonia senza movimento. Ma quest'atteggiamento sonnolento e statico...si trasforma poi in movimento. Il loto appare dalle acque, Brahmà sorge per l'esistenza. L'universo comincia a svilupparsi, Shiva con l'aspetto di Vishnu appare come una emanazione. Il Brahmà Creatore – la figura centrale della colonna assiale del monumento. Questa è la divinità sotto l'aspetto di *rajas*, la seconda delle tre guna o qualità – quella dell'attività, dell'energia impetuosa e dell'emozione. Qui, l'Essere Supremo svolge il mondo fantastico dalla sua propria sostanza. Infine, si sviluppa un terzo aspetto, quello di Kāla-Rudra, il Tempo onnivoro, ingoiache tutto quello che è stato realizzato. Questi è Shiva sotto il suo aspetto strettamente distruttivo, provocache la dissoluzione periodica dell'universo. Kāla-Rudra è la personificazione della sostanza divina sotto l'aspetto di *tamas* – la qualità o il principio dell'oscurità, dell'occlusione, della rabbia, dell'ottusità ...” (ZIMMER 1994, 130).

archeologo, ma anche come raffinata interprete delle fonti specifiche di questo campo. Meluța Marin, prima di altre sintesi sulla storia delle religioni della Vecchia Europa, tra le quali ricordiamo *La Storia delle Religioni* di Mircea Eliade (1949), la sintesi di Marija Gimbutas (1956), coglie con chiarezza la base comune, specifica delle civiltà agricole (1948), l'esistenza e l'importanza dei simboli creati dalle culture agricole nell'intero spazio euro-asiatico e nord-africano, simboli modificati, ma conservati dalle culture indo-europee.

Dal principio, manifesta uno spirito selettivo quindi critico, destinato a tirar fuori dall'arte preistorica cucuteniana quello che poteva servire per intuire la sua universalità. Lei ha anche uno spirito polivalente, seguendo una linea sperimentata per le culture agricole da Pia Laviosa Zambotti (1943), ma anche piena di grandezza, prefigurando il modo d'interpretazione che sarà caratteristico di Marija Gimbutas. Due prospettive complementari dovrebbero abbracciare contemporaneamente questa opera: una è quella della storiografia romena che si è formata sue momento e dopo la seconda conflagrazione mondiale, l'altra quella del pensiero storico universale, al quale Meluța Marin sempre si è riferita.

Cercando d'intuire il messaggio trasmesso dai suoi lavori, finiamo con una osservazione di René Guénon per il quale i simboli costituiscono la scienza sacra: „Così, conformemente alla cultura indù, ogni figura, per esempio, una statuetta, simboleggiando tale o tale aspetto della Divinità , deve essere considerata solo come „un supporto”, un punto d'appoggio per meditare” (GUÉNON 1997, 16).

Traduzione Nicoleta Alexandrescu

**BIBLIOGRAFIA**

AMBROJEVICI Ceslav

1933 *L'époque néolithique de la Bessarabie du Nord-Ouest*, Dacia, III-IV, 1927-32, p. 24-45.

BIBIKOV S.N.

1953 *Poselenie Luka-Vrubleveckaja na Dnestre*, MIA, 38.

BOZEMAN Adda

1975 *Civilizations Under Stress*, Virginia Quarterly Review, 51 (winter 1975), p.1-18.

CEHAK H.

1930-1931 *L'art plastique dans la culture énéolithique de la céramique peinte en Pologne*, Swiatowit, XIV.

ČERNYŠ Ekaterina K.

1982 *Eneolit Pravoberženoj Ukrayny*, in *Eneolit SSSR*, Moskva, p. 165-320.

DUMITRESCU Vladimir

1934 *La plastique anthropomorphe en argile de la civilisation énéolithique balkano-danubienne de type Gumelnita*, JPEK, 8 (1932-1933), p. 49-72, pl. 11-14.

1974 *Arta preistorică în România*, Bucureşti.

1977 *Despre un fragment de vas zoomorf de tip mai puțin comun de la Căscioarele*, SCIVA, 28, 4, p. 577-583.

GIMBUTAS Marija

1956 *The Prehistory of Eastern Europe*, Buletin of the American School of Prehistoric Research, 20, Peabody Museum, Harvard University.

GHINOIU Ion

1999 *Lumea de aici, lumea de dincolo*, Bucureşti.

GROSSE O.

1894 *Die Anfänge der Kunst*, Friburgo-Lipsia.

GUÉNON René

1997 *Simboluri ale științei sacre* (trad. Marcel Tolcea e Sorin Șerbănescu), Bucureşti.

HUNTINGTON Samuel P.

1998 *Ciocnirea civilizațiilor și reafcerea ordinii mondiale*, Oradea.

KERNBACH Victor

1995 *Dicționar de mitologie generală*, Bucureşti.

- LASSANDRO Domenico (a cura di)
- 1995 *Pertransierunt beneficiendo. In memoria di Demetrio e Meluta Marin*, Quaderni di „Invigilata Lucernis”, 3.
- MAKARENKO Nikolai
- 1927 *Sculpture de la civilisation trypolienne en Ukraine*, JPEK, p. 119-130.
- MARIN D. Meluța
- 1948 *La plastica antropomorfa cucuteniana nella Dacia*, RSP, III, 1-2, p. 17-57.
- 1951 *Stătuienea neo-eneolitică de la Costești (Jud.Baia)*, Orizonturi (Stuttgart), III, 7-12 (iulie-dec.), p. 89-98.
- 1952 *Cîteva precizări cu privire la cronologia celui mai vechiu neolic din România (Civilizația Boian A)*, Orizonturi (Stuttgart), IV, 1, p. 88-90.
- 1953 *Cîteva precizări cu privire la cronologia celui mai vechiu neolic din România (Civilizația Gumelnița)*, Orizonturi (Stuttgart), V, 1-2 (ianuarie-iunie), p. 91-95.
- 1954 *L'ornamento antropomorfo e zoomorfo sulla ceramica neo-eneolitica di tipo Vinča-Turdaş-Criș*, Revue des Études Roumaines (Paris), II, p. 75-95.
- 1955 *Il motivo antropomorfo di Petreni e il suo significato*, Annali della Facoltà di Lettere e Filosofia dell'Università di Bari, II, p. 3-16.
- MONAH Dan
- 1997 *Plastica antropomorfă a culturii Cucuteni-Tripolie*, Piatra Neamț.
- NIȚU Anton
- 1943 *Originea orientală și sensul religios al motivului antropomorf cucutenian de la Petreni (Basarabia)*, Studii și cercetări istorice, XVIII, p.197-206.
- 1978-1979 *Criterii actuale pentru clasificarea complexelor ceramicii și periodizarea etapelor culturii cucuteniene (I)*, Cerclst, S.N., IX-X, p. 93-162.
- 1984 *Formarea și clasificarea grupelor de stil A-B și B ale ceramicii pictate Cucuteni-Tripolie*, AIIAI, suppl.V.
- POTTIER Eduard
- 1912 *Étude historique et chronologique sur les vases peints de l'Acropole de Suse*, in *Mémoires de la délégation en Perse*, XIII, Parigi, 1912, t.II, 3.

*i mifologija zemledel'cev eneolita*, SA, 2, p.13-33.

## URSULESCU Nicolae

- 1994 *Aspecte ale spiritualității cucuteniene în lucrările cercetătoarei Meluța Marin*, Pontica, XXVII (1996), p. 19-24.  
1996-1997 *Cariera italiană a doi universitari ieșeni: Demetrio și Meluța Marin*, AȘUI, s. Istorie, XLII-XLIII, p. 203-213.  
1998 *Il periodo di Iași nella formazione e nell'attività di Meluța Marin*, SAA, V, p. 197-206.

## VULPE Radu

- 1939 *The Culture of Moldavia Four Thousand Years Age revealed in excavations in the Bistritza Valley*, The Illustrated London News, vol. 194, nr. 5226, 17 iun. 1939, p. 1123-1125.

## ZAMBOTTI Pia-Laviosa

- 1943 *Le piú antiche culture agricole europee (l'Italia, i Balcani, l'Europa centrale durante il neo-eneolitico)*, Milano.

## ZIMMER Heinrich

- 1994 *Mituri și simboluri în civilizația indiană*, București.

**Studia Antiqua et Archaeologica, VIII, Iași, 2001**

**LES COMMENCEMENTS DE L'INCINÉRATION DANS LE  
NÉOLITHIQUE DE LA ROUMANIE ET DE L'ITALIE**

NICOLAE URSULESCU  
(Université de Iași)

Les rites funéraires, par leur chargement spirituel et par la signification complexe des symboles qui accompagnent les rituels, ont attiré toujours l'attention des chercheurs. Chaque déviation au-delà des normes funéraires qui dirigent une communauté impose la découverte d'explications qui échappent souvent à la logique habituelle. Dans ce sens, le remplacement de l'inhumation par l'incinération, en différents endroits et moments, cache une vraie "révolution" sur le plan de la spiritualité de ces communautés, ainsi que dans la modalité de réfléchir leurs rapports avec l'environnement, même si, en apparence, rien on n'a changé spectaculairement dans l'aspect de la vie quotidienne.

Longtemps, les commencements de l'incinération ont été mis en relation avec l'Âge des Métaux, comme une conséquence naturelle de la domination du nouveau culte du soleil, quand le feu devait libérer l'âme pour son élévation aux déités ouraniennes. Ultérieurement, on a prouvé que les premières incinérations apparaissent dès l'Énéolithique (ou le Néolithique récent, tardif, selon d'autres schémas de périodisation), quand on constate déjà un accroissement du rôle des déités masculines, ouraniennes.

Pourtant, la documentation archéologique récente a montré que l'incinération a accompagné l'inhumation, en divers endroits du continent européen, déjà dès le début du Néolithique, c'est-à-dire à partir du VI<sup>e</sup> millénaire (ou même le VII<sup>e</sup>, après les dates radiocarbon calibrées).

Ainsi, sur le territoire de la Roumanie la plus ancienne incinération est signalée dans le site de Gura Baciului (près de Cluj) et appartient au plus ancien horizon culturel néolithique à céramique au nord du Danube, Gura Baciului-Cârcea, contemporain à la civilisation Protosesklo de Thessalie. Il s'agit de l'une des sept tombes découvertes jusqu'à présent dans cet habitat (LAZAROVICI, MAXIM 1995, 186-187). Les os brûlés ont été déposés dans une petite fosse, située sous la base d'une habitation qui se

place dans le niveau de transition entre la II<sup>e</sup> et la III<sup>e</sup> étape d'habitat de ce site. La fosse avait 55-60 cm de diamètre et contenait de la cendre, du charbon menu et des os fortement calcinés. Au-dessus de la fosse a été placée une grosse pierre, qui avait les traits faciaux (les yeux et la bouche) faiblement ébauchés, ce qui rappelle la tradition des têtes en pierre de Lepenski Vir.

On sait que les communautés du groupe culturel Gura Baciului-Cârcea, qui a été récemment intégré dans la civilisation Protostarčevo (PAVÚK 1993), dans leur avancement vers le Nord, ont compris aussi le territoire détenu auparavant par les communautés de la culture acéramique Lepenski Vir-Schela Cladovei. Probablement qu'ils ont englobés quelques-uns des membres de cette dernière culture (URSULESCU 1998, 197). De cette manière, on pourrait expliquer la présence, à Gura Baciului, de quelques grosses pierres sommairement ébauchées en forme de tête humaine (idem 1998a, 63). L'emplacement d'une telle grosse pierre sur la tombe à incinération de Gura Baciului pourrait être de même mis en relation au culte du soleil, parce que les traits faciaux ébauchés en pierre étaient orientés vers l'Est et devenaient plus évidents surtout au lever du soleil. D'autre part, on sait que le point de départ de toutes les religions qui ont connu l'incinération a été le culte du soleil (CABALSKA 1973, 270).

Dans l'aire du complexe culturel Starčevo-Criş/Körös, à proximité de la frontière d'ouest de la Roumanie, à Gorzsa-Kovácsanya, près de Hódmezővásárhely (le comitat de Csóngrad, Hongrie), on a trouvé dans un vase anthropomorphe, des os calcinés d'un nourrisson et des restes de céréales (GAZDAPUSZTAI 1957, 6, 12-13; MÜLLER-KARPE 1968, 367, 476 et pl.186/1). Tenant compte du caractère singulaire de cette tombe, ainsi que de la déposition des restes calcinés dans un vase anthropomorphe féminin, avec des grains de blé, cette incinération a été considérée un sacrifice humain offert aux dieux (BOGNAR-KUTZIÁN 1966, 251; MÜLLER-KARPE 1968, 367). Donc, dans ce cas, il ne s'agirait pas d'une utilisation proprement-dite du rite de l'incinération, en sens funéraire, mais d'un sacrifice humain, à crémation, probablement en liaison avec une offrande de fondation (MAKKAY 1989, 160, n.6). Dans ce cas, l'offrande offerte à la déité de la Terre devait être purifiée par le feu et puis enterrée.

Une situation similaire pourrait être dans le cas du vase découvert par hasard à Ibrány (comitat de Szabolcs-Szatmár, au Nord-Est de l'Hongrie), qui a été attribué, sur la base du décor, soit au groupe d'Esztár,

soit celui de Szatmár, les deux appartenant à la phase ancienne de la culture de la céramique linéaire du bassin de Tisza (KALICZ, MAKKAY 1977, 134, no.150 et pl.94/5). À l'intérieur du vase, conservé au musée de Debrecen, on a trouvé quelques os humains calcinés (KOREK 1960, 38 et pl.3/23).

Nous observons qu'entre les deux enterrements, celui de Gura Baciului et celui de Gorzsa (éventuellement celui d'Ibrány), bien que rapprochés du point de vue chronologique et appartenant à la même aire culturelle, il y a cependant de différences essentielles.

Les mêmes apparitions sporadiques de l'incinération, à un niveau néolithique ancien, sont aussi attestées sur le territoire de l'Italie. Ainsi, dans la grotte de Continenza, près du village de Paterno, dans la plaine de Fucino, la zone montagneuse d'Abruzzes, on cite l'existence de quelques tombes à incinération, appartenant au Néolithique ancien, avec une céramique *Impresso* tardive (GRIFONI CREMONESI 1985, 722-728, fig. 2-3), où quelques fragments rougeâtres polis, peints à noir, sont présents, en rappelant le style de Masseria La Quercia (GRIFONI CREMONESI 1985, 722), spécifique pour le sud de l'Italie. Il s'agit d'un groupe de quatre vases, couvert par les os calcinés d'un adulte. Deux vases contenaient les os, toujours calcinés, de deux enfants, de 4 et 8 ans (GRIFONI CREMONESI 1985, 722 et fig. 2/1-2; 3/1-2); dans un troisième vase il y avait des traces d'ocre et le quatrième ne contenait rien. Dans la grotte, il y avait d'autres urnes avec des restes cinéraires ont existé, mais celles-ci ont été détruites par des fouilles clandestines (GRIFONI CREMONESI 1985, 722 et fig. 3/5,6,8). Il n'en s'agit pas d'un habitat permanent, mais seulement de présences occasionnelles, intermitentes, liées à la pratique du culte funéraire (GRIFONI CREMONESI 1985, 726). Il semble que de telles grottes ont été tenues pour de lieux sacrés, à travers plusieurs civilisations, par la perpétuation de la tradition (GRIFONI CREMONESI 1985, 726). Donc, l'incinération de la grotte de Continenza a eu de même, presque sûr, un caractère sacré, en représentant jusqu'au présent un *unicum* dans le Néolithique du type *Impresso* de l'Italie.

Bien sûr, un caractère de culte présentent également les tombes à incinération de la grotte de Pavolella du nord-est de la Calabrie, placées dans un niveau ancien du style Scaloria, contemporain avec la civilisation de Passo di Corvo (CARANCINI, GUERZONI 1987: apud STRICCOLI 1995, 9), c'est-à-dire avec le début de l'Énéolithique en Roumanie (URSULESCU

---

1995, 46). À ce niveau d'incinération suit, dans l'étape récente du style Scaloria, un niveau d'inhumation (STRICCOLI 1995, 9).

D'ailleurs, sur le territoire de la Roumanie aussi, au début de l'Énéolithique (étape liée pour la plupart de la diffusion graduelle des phénomènes culturels du type Vinča), on rencontre de nouveaux cas isolés d'incinération. D'abord, il s'agit de la célèbre fosse rituelle de Tărtăria (dép. d'Alba), où, à côté de trois tablettes en argile avec de signes symboliques et de 26 idoles, on a trouvé des restes humains incinérés (VLASSA 1963); cette structure appartenait au niveau de la civilisation de Turdaş de cet habitat.

Ensuite, dans la station éponyme du groupe culturel de Suplac (dép. de Bihor) certaines tombes à incinération ont apparu isolément, avec la déposition des os calcinés tant en urnes que directement en fosses (IGNAT 1985, 275-278; 1986, 20-21; 1998, 57-60).

A ce niveau chronologique, le phénomène de l'incinération connaît une diffusion assez large dans l'Europe centrale, tant aux groupes tardifs et très tardifs du grand complexe à céramique rubanée (STEKLÁ 1956, 771; VOIGT 1963; MÜLLER-KARPE 1968, 128, 366) qu'à la civilisation de Lengyel (KALICZ 1985, 98-99) et puis il se manifeste dans l'Énéolithique évolué, même sous la forme de quelques nécropoles d'incinération, du type rencontré dans la civilisation de Tiszapolgár (ŠIŠKA 1964; 1968, 161; 1972).

De même, dans la Péninsule Balkanique le rite de l'incinération est sporadiquement utilisé dans les cultures néolithiques thessaliennes. La première apparition est représentée par une petite nécropole découverte en 1972 à la marge du *tell* de Souphli Magula, qui contenait 11 tombes avec la déposition des os calcinés et de quelques vases du type Protosesklo directement en fosses (GALLIS 1975, 241-258; 1982: apud LICHARDUS et alii 1985, 232). Cette nécropole est placée approximativement au même niveau chronologique avec la tombe d'incinération de Gura Baciului, en Transylvanie.

Il faut mentionner que des tentatives d'incinération partielle ont existé auparavant en Grèce, dès Mésolithique, ainsi que deux squelettes (un homme et une femme) de la grotte de Franchti (CULLEN, COOK 1991, 305) le montrent. Il semble qu'il s'agit d'un rituel lié au rôle purificateur et transformateur du feu (CABALSKA 1967, 79; BÂRZU 1978, 480; BACHELARD 1989, 98-102).

Puis, on a découvert d'autres nécropoles à incinération en Grèce, dans le cadre des civilisations de Sesklo, à *Argive Heraeum* en Argolide (BLEGEN 1937, 24 et suiv.), de Dimini (la phase ancienne, Tsangli), à Plati Magoula Zarkou (GALLIS 1982: apud LICHARDUS et alii 1985, 239) et de Larissa, dans une autre marge du *tell* de Soufli Magoula, avec au moins sept tombes en urnes (BIESANTZ 1959; VOIGT 1963, 204; MÜLLER-KARPE 1968, 128; LICHARDUS et alii 1985, 54). On remarque le fait qu'en Thessalie l'incinération, bien qu'elle apparaisse de même comme un phénomène isolé, celle-ci est documentée pourtant non seulement par de tombes singulaires, mais aussi par de petites nécropoles.

Des tombes à incinération (tant en urnes que directement sur le sol) ont été aussi signalées à Vinča (la phase A), mais leur position chronologique dans le cadre de ce *tell* est incertaine (MILOJČIĆ 1949, 267, 273 ; M. GARAŠANIN 1956, 209; H. DUMITRESCU 1957, 372; HOFFMANN 1973, 89; PARZINGER 1993, 215-216). Ultérieurement, dans la phase B, le rite de l'incinération est devenu habituel (HOFFMANN 1973, 89).

De même, des apparitions sporadiques de quelques tombes à incinération (parfois, seulement partielle) ont été signalées chez les groupes sous-néolithiques de chasseurs, pêcheurs et éleveurs du Nord de l'Eurasie et de la zone de steppe (HÄUSLER 1962 ; 1964, 66).

Ces témoignages disparates de l'utilisation de l'incinération dans le Néolithique européen nécessitent d'abord des explications concernant l'origine et les modalités de diffusion de cette pratique funéraire. Comme dans le cas de tout le Néolithique européen, la plupart des chercheurs qui se sont occupés de ce problème ont marché toujours à la ligne classique et confortable de chercher l'origine de l'incinération dans le Proche-Orient. Si une telle explication pouvait être valable quand les tombes à incinération les plus précoces de l'Europe étaient connues seulement de l'Énéolithique, la documentation actuelle de certaines tombes encore plus anciennes, dès les commencements du Néolithique, pose sous le point d'interrogation cette possibilité de transmission. Ainsi, l'attribution culturelle à un Natufien ancien des os calcinés provenant d'environ 75 d'individus de Mugaret el-Kebarah reste incertaine (JIRKU 1956, 75: apud HOFFMANN 1973, 90).

Pour l'Anatolie une tombe à incinération, datable au Néolithique ancien, est connue à Çatal Hüyük (PARZINGER 1993, 374). Une autre, du nord de la Mésopotamie a été découverte à Yarim Tépé II – le VII<sup>e</sup> niveau et

---

date du VII<sup>e</sup> millénaire (OATES 1978). En revanche, au Sud de la Mésopotamie et en Égypte les preuves sont beaucoup plus tardives, vers la fin du IV<sup>e</sup> millénaire.

Ainsi, en Égypte les tombes à incinération sont connues pour la première fois dans la civilisation de Nagada (VOIGT 1963, 196), qui précède l'apparition de l'État sur les rivages du Nil.

Au Sud de la Mésopotamie, de telles tombes ont apparu seulement dans l'enceinte des temples (Nippur, Shingul, El-Hibba) et ont appartenu évidemment à quelques prêtres sumériens, adeptes du mysticisme astral, basé sur le rôle purificateur du feu (CABALSKA 1967, 78; 1973, 270; ELIADE 1991, 174). Donc, on peut y supposer que l'incinération ait été initialement réservée pour un groupe limité d'initiés ("les fils du Soleil"), afin de faciliter leur union avec le dieu solaire, quand leur âme rompait la liaison avec le corps (idem 1973, 271).

De même, à Gezer, en Palestine, on a découvert un véritable four crématoire, daté dans la première moitié du III<sup>e</sup> millénaire et attribué à une population pré-sémitique (HOFFMANN 1973, 90). Dans ce sens, G. Contenau (1927, 83) considère que l'incinération et l'inhumation dénoteraient l'existence des races différentes, c'est-à-dire la population pré-sémitique aurait pratiqué l'incinération, tandis que les tribus sémitiques s'auraient inhumé. C'est une possible explication pourquoi dans les textes d'origine sémitique (*Le Code de Hammourabi*, 25, 157; *L'Ancien Testament: Lévitique*, chap.10, 1-2, *Le livre de Josué*, chap.7, 15, 25, *Livres des Nombres*, chap.16, 35) la crémation des coupables était l'une de plus sévères punitions (CABALSKA 1967, 78), voire avec l'intervention directe de la divinité.

En revenant à l'Europe, nous croyons qu'il faut y chercher encore d'autres explications pour les premiers cas d'incinération, parce que leur datation est beaucoup plus ancienne au regard du Proche-Orient. D'abord, on doit constater qu'il s'agit de deux types de tombes: isolées et groupées en petites nécropoles.

Les tombes isolées peuvent être considérées comme une déviation du rite habituel de l'inhumation. Leur présence pourrait avoir plusieurs explications:

a) L'explication ayant à la base des analogies ethnologiques (SCHLENTHER 1960, 2) considère l'incinération comme une punition divine pour une personne qui s'aurait abattu des règles de la communauté et, par conséquence, ne peut pas être inhumée. La même situation était quand

---

le décès n'a pas été provoqué d'une cause naturelle, étant considéré une punition divine (par exemple, une maladie infectieuse, une noyade, l'attaque de quelques animaux, etc.).

b) L'incinération était la conséquence d'un sacrifice rituel et les restes de l'incinéré étaient déposés en terre, avec des offrandes riches, pour l'invocation de la fertilité (ELIADE 1991, 274). Dans cette catégorie on peut encadrer les incinérations en grottes (comme celles de l'Italie) ou l'enfant incinéré, trouvé avec des céréales, dans le vase anthropomorphe de Gorzsa (Hongrie). Évidemment, dans ce cas, le sacrifié bénéficiait d'un autre rite funéraire, différent de celui habituel.

c) L'incinération pouvait être réservée à certains personnages avec une position spéciale dans la communauté, comme les *chamans* (magiciens, sorciers) ou les prêtres; dans ce sens, l'exemple le plus éloquent est représenté par les tombes à incinération des temples mésopotamiens.

d) Il peut s'agir aussi de personnes originaires d'une autre communauté, où l'incinération était pratiquée. Dans ce cas, il faut supposer que dans la nouvelle communauté existait au moins encore une personne de même origine avec l'incinéré, afin d'appliquer le rituel de l'endroit d'origine, inconnu pour les autres habitants de la communauté d'adoption. Nous croyons que c'est la situation de la tombe de Gura Baciului (Transylvanie), n'étant pas y exclue une présence étrangère, peut-être d'une communauté thessalienne, où l'incinération était utilisée.

e) Dans l'explication des rites funéraires on a invoqué aussi l'idée de la peur du "cadavre vif" (le revenant), qui pouvait faire mal aux vivants, d'autant plus qu'il existait la suspicion que le défunt avait eu des pouvoirs surnaturels. Dans cette situation, la crémation du défunt aurait pu paraître une solution salvatrice (CABALSKA 1967, 84). Mais, cette explication se trouve partiellement en désaccord avec la situation constatée archéologiquement, à savoir qu'aux personnes incinérées on accorde tous les honneurs (SCHLENTHER 1960; CABALSKA 1967) et les restes du corps ne sont pas épargnés, mais soigneusement ramassés et déposés, avec des offrandes, dans une tombe. Donc, il est difficile à soupçonner que, par l'incinération, on voulait une destruction complète du corps, un anéantissement de la mémoire des décédés.

Dans le cas des nécropoles à incinération, telles celles de Thessalie, on constate qu'elles font une note discordante au regard de celles à

---

inhumations d'autres habitats contemporaines de la même civilisation. La cause pourrait consister dans le fait que la respective communauté avait adopté une nouvelle croyance religieuse, celle de l'immortalité de l'âme. Mais, la consolidation et la diffusion d'une nouvelle conception religieuse supposent une continuité temporelle, la transmission, à travers plusieurs générations, de quelques croyances, rituels et coutumes. L'évidence archéologique montre qu'au Néolithique il y a seulement un très petit nombre de tombes à incinération dans le cadre de ces nécropoles, ce qui nous suggère que la respective habitude n'a duré plus d'une génération. Donc, cette transformation temporaire du rite funéraire pourrait être considérée une sorte de réforme religieuse, que, à un moment donné, le chaman (sorcier) ou le prêtre de la respective communauté a essayé de l'imposer, en se basant sur son prestige parmi ses prochains. Ces personnages pouvaient présenter l'innovation en tant qu'un ordre divin, ainsi que les prophètes de diverses religions procéderont dans les périodes proto-historique et historique. D'habitude, de telles personnages "sacrées", prédestinées à devenir les chefs spirituels de leur communauté, voyageaient beaucoup dans le monde et apprenaient de divers secrets et mystères, qu'ils les appliquaient ultérieurement dans leur communauté (ELIADE 1951; MERCIER 1992). L'un de ces mystères pouvait être aussi la conception qui se trouvait à la base de l'incinération et que le chef spirituel d'une communauté néolithique essayait, par diverses motivations, de l'imposer aux autres membres de la collectivité. Mais, il semble que la tradition liée à l'inhumation était plus puissante et que "l'expérience" de l'incinération cessait en même temps avec la vie du respectif "réformateur".

Il passera encore longtemps jusqu'au moment où, à l'Âge du Bronze, le rite de l'incinération deviendra vraiment l'expression matérielle d'une nouvelle religion d'origine ouranienne, répandue sur de vastes espaces. Cependant, les preuves sporadiques de la pratique de l'incinération dès les commencements du Néolithique nous permettent de saisir le fait que les germes de cette nouvelle religion ont coexisté, à côté du culte prédominant de la Grande Déesse-Mère, dans le cadre d'un système polythéiste, spécifique aux populations néolithiques et énéolithiques (ELIADE 1991, 275-276).

C'est pourquoi, le problème de l'incinération mérite, même dès son début, un abord attentif et nuancé. Pour l'éclaircir il faut corroborer tant les

données archéologiques-historiques que celles ethnologiques. Bien sûr, une première exigence est d'établir le plus exactement possible le contexte archéologique, car autrement n'importe quelle explication peut être totalement ou partiellement erronée. La partie la plus difficile de l'interprétation consiste dans le fait que rien n'est fortuit au rituel funéraire et qu'au-delà du chaque aspect concret se cache une idée, une croyance, qui a imposé la respective matérialisation. Rien que le déchiffrement de ces idées et croyances nous pourraient approcher de l'explication réelle des cas d'incinération archéologiquement constatés.

## BIBLIOGRAPHIE

- BACHELARD Gaston  
1989                   *Psihanaliza focului*, Bucureşti.
- BÂRZU Ligia  
1978                   *Istoria universală veche*, I, Bucureşti.
- BIESANTZ H.  
1959                   *Die Ausgrabungen bei der Souphli-Magula*, ArchAnz, p. 56-74.
- BLEGEN Carl W.  
1937                   *Prosymna*, Cambridge.
- BOGNÁR-KUTZIÁN Ida  
1966                   *Das Neolithikum in Ungarn*, ArchAustr, 40, p. 249-277.
- CABALSKA Maria  
1967                   *Quelques remarques sur le rite à incinération en Europe préhistorique*, ArchPolona, X, p. 77-101.  
1973                   *Étude sur la religion des peuplades concernant l'incinération*, in *Actes du VIII<sup>e</sup> CISPP*, III, Beograd, p. 269-273.
- CARANCINI G.L., GUERZONI R.P.  
1987                   *Gli scavi nella Grotta Pavarella presso Cassano all'Ionio (CS)*, in *Atti della XXVI Riunione Scientifica dell'Istituto Italiano di Preistoria e Protostoria*, p. 783-792.
- CONTENAU George  
1927 *Manuel d'archéologie orientale*, I, Paris.

---

CULLEN Tracey, COOK Della C.

- 1991 *Mesolithic Cremation at Franchti Cave, Greece: Evidence and Implications*, communication présentée à la session de l'Institut d'Archéologie d'É.U.A. (27-30 déc. 1990), apud AJA, 95, 2, p. 305.

DUMITRESCU Hortensia

- 1957 *Din activitatea arheologilor iugoslavi*, SCIV, VIII, 1-4, p. 365-373.

ELIADE Mircea

- 1951 *Le Chamanisme et les techniques archäiques de l'extase*, Paris.  
1991 *Eseuri*, Bucureşti.

GALLIS Kostas

- 1975 *Cremation burials since Early Neolithic Age in Thessalia*, Athens Annals of Archaeology, 8, 2, p.241-258.  
1982 *Kauseis nekron apo te neolithike epochi sti Thessalia*, Athenai.

GARAŠANIN Milutin

- 1956 *Die Bestattungssitten im balkanisch-anatolischen Komplex der jüngeren Steinzeit*, Glasnik (Sarajevo), XI, p. 205-258.

GAZDAPUSZTAI Gyula

- 1957 *The settlement of the Kőrős culture at Hódmezővásárhely-Gorza*, ArchÉrt, 84, p.3-13.

GRIFONI CREMONESI Renata

- 1985 *Nuovi dati sul mesolitico e nel neolitico nella Piana del Fucino*, in: *Studi di paletnologia in onore di Salvatore M. Puglisi* (a cura di Mario Liverani, Alba Palmieri, Renato Peroni), Roma, p. 717-729.

HÄUSLER Alexander

- 1962 *Die Grabsitten der mesolithischen und neolithischen Jäger- und Fischergruppen auf dem Gebiet der UdSSR*, Wissenschaftliche Zeitschrift der Martin-Luther-Universität Halle-Wittenberg, Ges.-Spr. R., XI/10, p. 1141-1206.  
1964 *Übereinstimmungen zwischen den Bestattungssitten von Jäger- und Fischergruppen und der Kulturen des donauländischen Kreises*, Arbeits- und Forschungsberichte zur sächsischen Bodendenkmalpflege, 13, 1964, p.51-72.

HOFFMANN Edith

- 1973 *Zur Problematik der bandkeramischen Brandbestattungen in Mitteleuropa*, JMV, 57, p.71-103.

- 
- IGNAT Doina
- 1985           *Un mormînt de incinerație descoperit în aşezarea neolitică de la Suplacu de Barcău, Crisia, XV*, p. 275-278.
  - 1985           *Considerații asupra începuturilor ritului de incinerare în nord-vestul României*, SympThrac, IV, Oradea, p. 20-21.
  - 1998           *Grupul cultural neolic Suplacul de Barcău*, Timișoara.
- JIRKU A.
- 1956           *Die Ausgrabungen in Palestina und Syrien*, Halle.
- KALICZ Nándor
- 1985           *Neolithisches Dorf in Aszód*, Aszód.
- KALICZ Nándor, MAKKAY János
- 1977           *Die Linienbandkeramik in der Grossen Ungarischen Tiefebene*, Budapest.
- KOREK Józef
- 1960           *Verbreitung der liniarkeramischen Kultur auf dem Alföld*, A Móra Ferenc Muzeum Evkönyve (Szeged), 1958-1959, p.19-52.
- LAZAROVICI Gheorghe, MAXIM Zoia
- 1995           *Gura Baciului*, Cluj-Napoca.
- LICHARDUS Jan et alii
- 1985           *La Protohistoire de l'Europe*, Paris.
- MAKKAY János
- 1989           *Foundation Sacrifices in Neolithic Houses of the Carpathian Basin*, in *Valcamonica Symposium III-1979: Proceedings. The Intellectual Expressions of Prehistoric Man: Art and Religion*, Capo di Ponte - Milano, p.157-167.
- MERCIER Mario
- 1992           *Chamanisme et chamans*, St. Jean-de-Braye.
- MILOJČIĆ Vladimir
- 1949           *South-eastern elements in the prehistoric civilisation of Serbia*, The Annual of the British School at Athens, XLIV, p.258-306.
- OATES Joan
- 1978           *Religion and Ritual in sixth millennium b.c. in Mesopotamia*, World Archaeology, I, 2, p. 225-251.
- PARZINGER Herrmann
- 1993           *Studien zur Chronologie und Kulturgeschichte der Jungstein-, Kupfer- und Frühbronzezeit zwischen Karpaten und Mittleren Taurus*, 1-2, Mainz am Rhein.
- PAVÚK Juraj

- 
- 1993            *Beitrag zur Definition der Protostarčevo-Kultur*,  
Anatolica, XIX, p. 231-242.
- SCHLENTHER Ursula  
1960    *Brandbestattung und Seelenglauben*, Berlin.
- ŠIŠKA Stanislav  
1964    *Gräberfeld der Tiszapolgár-Kultur in Tibava*, SlovArch, 12, 2, p. 293-356.  
1968    *Die Tiszapolgár-Kultur in der Slowakei*, SlovArch, 16, 1, p. 61-175.  
                  1972    *Gräberfelder der Lažnany-Gruppe in der Slowakei*, SlovArch, 20, 1, p. 107-175.
- STEKLÁ Maria  
1956    *Sépultures du peuple à céramique spiralée et pointillée*, ARozh, VIII, 5, p. 697-723 et 770-771.
- STRICCOLI Rodolfo  
1994            *Le Néolithique dans l'Italie du Sud et en Sicile*, SAA, II, p.1-40.
- URSULESCU Nicolae  
1995    *Aperçu comparatif sur le Néolithique de la Roumanie et du Sud de l'Italie*, SAA, II, p. 41-57.  
                  1998. *Courants culturels d'origine anatolienne dans le Néolithique Balkano-Carpaticque*, in *Préhistoire de l'Anatolie. Genèse de deux mondes. Actes du Colloque international, Liège, 28 avril-3 mai 1997* (sous la direction de Marcel Otte), ERAUL 85, Liège, p. 193-213.  
1998a    *Incepiturile istoriei pe teritoriul României*, Iași.
- VOIGT Theodor  
1963    *Zur Problematik der spätneolithischen Brandbestattungen in Mitteleuropa*, JMV, 47, p.181-242.

**Studia Antiqua et Archaeologica, VIII, Iași, 2001**

**LA PENISOLA BALCANICA E LE REGIONI VICINE NELLA  
MEDIA E TARDA ETÀ DEL BRONZO.  
BREVE CONSIDERAZIONI**

NECULAI BOLOHAN  
(Università di Iași)

Nel presente contributo tenteremo di avvicinarci da un punto di vista metodologico e tematico al problema dei possibili paralleli tra l’Italia Meridionale e la Penisola Balcanica, avendo come punto di partenza la premessa che la Penisola Balcanica ha rappresentato, nell’Età del Bronzo, il centro di irradiazione culturale per alcune regioni secundare o terziarie.

Il nostro lavoro prenderà in considerazione l’evoluzione culturale della Penisola Balcanica, la “zona del contatto” tra i Balcani e il Danubio, lo spazio carpato-danubiano e l’Italia Meridionale, compresa la Sicilia. Dal punto di visto geografico, l’areale abbraccia una grande varietà di forme di rilievo, delle reti idrografici ed è tributario ai bacini del Mar Nero, dell’Egeo e dell’Adriatico. I fattori climaterici delimitano due zone, una di clima temperato-continentale, l’altra di clima mediterraneo (subtropicale). Questi pochi punti di orientamento hanno potuto influire lo sviluppo culturale, la forma, il contenuto ed il destino dei rapporti culturali.

Per la buona conoscenza del periodo qui discusso ci vogliono alcune osservazioni sulla terminologia ed i confini cronologici specifici a questo grande areale. Ricordiamo che per l’intero spazio è stato adottato un sistema cronologico tripartito, però con alcune differenze per ogni singola zona, differenze considerate in funzione alla dinamica interna delle comunità, siccome, spesse volte, anche del tipo di contatti (rapporti fra le comunità). Dunque, senza insistere sugli artifici di questa cronologia, anche per Italia Meridionale vengono utilizzati, sulle datazioni storico-archeologiche, gli termini di Bronzo Medio 1-3 (1600-1300), Bronzo Recent (1300-1150) e Bronzo Finale (1150-900), (PERONI 1994, 161-185, 210-216, fig. 53, 79, 80); per la Penisola Balcanica – e qui intendiamo lo spazio della civiltà micenea – sono stati usati i termini di Medio e Tardo Bronzo/Medio e Tardo Elladico (~1700-1350; 1350-1150) (LÁSZLÓ 1999, 27-29; 2000, 53-55, con la bibliografia; VULPE 2001, 224).

Prima di

presentare, in breve, le evidenze archeologiche, riteriamo opportune alcune osservazioni sul modello, il contenuto e la dinamica delle relazioni fra le comunità. Perciò, ci fermiamo prima sul sintagma “relazione centro-periferia-marginalità”, sintagma apparso nell’ambito dell’antropologia sociale, culturale e economica del mondo anglo-sassone e nord europeo, e quale ha conosciuto un aumento fino a diventare una vera moda (ROWLANDS 1987, 4-5; HARDING 1992, 153-154, 158; SHERRATT 1992, 245-255). In realtà, il dibattito fa riferimento a due termini opposti – il centro e la periferia – termini ripetuti volte usati nel tentativo di spiegare la struttura dei sistemi economici regionali integrati. A questo scopo è necessario però prendere in considerazione dei coefficienti di difficoltà di grado variabile: il trasporto a lunga distanza, il costo elevato dei trasporti terrestri, le tecnologie rudimentari e la loro distribuzione non uniforme, il costo elevato di alcune materie prime, diventate, in seguito, un “lusso” (KILLIAN 1986, 283-284; ROWLANDS 1987, 5-8; BOUZEK 1985, 19-21; BOLOHAN 2000, 308).

Tuttavia, che cosa si intende con il termine centro del nostro sintagma? Esso suppone l’esistenza dei gruppi a interessi comuni, dove l’élite sociale è diventata consumatrice delle risorse prodotti da una comunità diversa, con vari mezzi di sfruttamento. D’altra parte, la periferia come termine suppone l’azione di denominare le comunità e le élites costretti di rispondere alle richieste di sovrapproduzione; un trasferimento vantaggioso per le varie élites, situate sia al centro che in periferia. Ovviamente, da questo rapporto centro/periferia risulteranno delle relazioni di interdipendenza, delle gerarchie, nuovi statuti sociali, una vera cosmologia del dono e del contro-dono, che funziona secondo certo principi: domanda, offerta, valutazione, concorrenza, diminuzione, subordinanza.

Partendo da questo schema, tenteremo di mettere in evidenza il modo in cui la Penisola Balcanica (il mondo miceneo), si sia definita come centro per alcune zone periferiche vicine o più lontane, fermandoci specialmente agli rapporti culturali transbalcanici e trans-adriatici.

La dinamica interna nel sud della Penisola Balcanica favorisce l’avanzamento graduale verso il nord delle comunità micenee (KILLIAN 1986, 286; BEJKO 1984, 123; PRENDI, TOUCHAIS 1996, 21). Questo movimento comincia già dal Tardo Elladico, quando sono attestate le prime presenze ad Iolkos, la terra di Giasone, considerato come il avanposto più lontano

(TRUMP 1983, 182). Già del Tardo Elladico IIIB queste comunità raggiungono la Pianura di Tessaglia; le presenze micenee aumentano nel Tardo Elladico IIIA, poi, nel Tardo Elladico IIIB a Volos è attestata una struttura insediativa micenea. Le scoperte micenee cominciano a diminuirsi tanto in numero quanto in quantità nel Tardo Elladico IIIC (SMIT 1989, 176). Il materiale archeologico riferibile alla civiltà micenea proviene al più di 40 località di Macedonia, nel periodo compreso tra il Tardo Elladico IIIA e il IIIB (SMIT 1989, 176; HOCHSTETTER 1982, 99-118).

Tra questi, solo tre sembrano essere propriamente detto micenee – tra esse Kastanas e Assiros (KILLIAN 1986, 285) e forse Torone situato alle estremità sudica della Penisola Calcidica (CAMBITOGLOU, PAPADOPoulos 1993, 296) – venendo considerate come delle “colonie” dove la popolazione indigena rimane la dominante\*. Allo stesso tempo, nello spazio d'estensione della civiltà micenea compaiono, cominciando dal Tardo Elladico, alcuni elementi che penetrano dall'Europa barbara, dalla zona nord-danubiana, situazione sostenuta della presenza della così detta “ceramica barbare” o “ceramica d'impasto” e qualche oggetto metallici, come per i livelli di distruzione di queste “colonie micenee” (KILLIAN 1980, 166-195; FRENCH 1989, 48).

Al nord dei Balcani fino al Danubio sosteriamo l'ipotesi dell'esistenza di una zona di contatto/zona di mistura culturale (aldilà del mondo miceneo o micenizzato del territorio peninsulare). Nello stesso periodo al nord del Danubio si sviluppano le comunità del “Bronzo classico”, comunità in possesso di ricchi giacimenti di rame, oro, electrum, sale, e che mantengono, proprio a causa di queste risorse, un importante ruolo nella metallurgia del bronzo del sud-est dell'Europa, nella circolazione dei beni culturali e la loro re-distribuzione nella zona prima menzionata, sia sulle vie terrestri, sia sulla via marittima. La prova di

\* Nel suo avanzamento verso “l'Europa barbara”, l'influsso miceneo è meglio ricevuto e rielaborato sulla costa dalmata che nell'entroterra. Perciò nell'entroterra le tecnologie e il modo di vita micenea pare di superare, secondo l'ultime date (BOUZEK 1986, 123, 132; STEFANOVICH, BANKOFF 1998, 279) la zona di Macedonia, ma sulla costa queste presenze sono da riscontrare fino all'estremo nord dell'Adriatico (TERZAN, MIHOVILIĆ, HÄNSEL 1999). La navigazione costiera porta ai contatti tra i micenei e la gente indigena dalla costa dalmata da una parte, dall'Italia Meridionale dall'altra (SHERRATT, SHERRATT 1991, 370). Non solo le presenze micenee uniscono le due sponde dell'Adriatico, ma anche i singoli riperti italici in contesti dalmati (Vajzë/Vlora) e dalmati che si trovano in alcuni siti archeologici di Puglia (Torre S. Sabino).

questi contatti è la carta della distribuzione spaziale dagli artefatti d'influenza o di fabricazione micenea o centro-europea in contesti indigeni (VULPE 1977, 110-111; BOUZEK 1985, 19-21).

Il discorso si fa più complesso nel caso dei influssi micenei nell'Italia Meridionale, dove a una fasi contraddistinta da contatti prevalentemente indiretti, del Bronzo Antico, segue un'altra, delle vere e proprie importazioni (VAGNETTI 1993, 145). Nell' Bronzo Antico gli influssi egeici giungono in Sicilia e la Isole Eolie, forse in seguito ai tentativi dell'Egeo d'imporsi nel Mediterranea Centro-Orientale (KRISTIANSEN 2000, 359-364, 389-391, fig. 311) – processo che va conoscere negli periodi seguenti un'amplificazione.

Con l'inizio del Bronzo Medio, cominciano le importazioni micenee – le ceramiche – in contesti pertinenti al Bronzo Medio 1 e 2 protoappenninici, e al Bronzo Medio 3, cioè appenninici (PERONI 1994, 247; VAGNETTI 1993, 145). Questa fase, Bronzo Medio 3, ci interessa particolarmente per gli paralleli che possono essere fatti con il Tardo Elladico IIIA; per esempio, le presenze micenee sono state attestate a Torre S. Sabina (PERONI 1994, 315), nell' ipogeo di Toppo Daguzzo (CIPOLLONI 1983, 54) dove è stata scoperta ceramica micenea; la stessa forma del tumulo di Torre S. Sabina trova risconti sulla costa dalmata, a Vajzë (BEJKO 1994, 110).

Nel Bronzo Medio e Tardo sono presenti, oltre le ceramiche micenee, quelle italo-micenee; ciò che esige la circolazione non solo dei merci, però anche degli artigiani (VAGNETTI 1993, 147). Non possono essere dimenticate, per i rapporti dell'Italia Meridionale con l'Egeo, le situazioni di Scoglio del Tonno, Coppa Nevigata, Porto Perone – insediamenti a struttura complessa, dominati da un'elite che entra, certamente, in contatto con i centri di potenza micenei (PERONI 1994, 204-206, fig.77; CAZELLA 1996, 1546). In questo ambito possiamo considerare anche le scoperte micenei sporadiche attestate per la zona di Puglia settentrionale a Molinella, Grotta Manacore e altri (CAZELLA 1996, 1544). A favore di un flusso in senso opposto dall'Italia in Grecia e nell'Egeo, esistono evidenze archeologiche (oggetti di bronzo, ceramiche di impasto fatte a mano) scoperte in contesti micenei di Creta, Eubea, Peloponneso (PERONI 1994, 247-249)

Sulla base delle informazioni presentati, possiamo affermare l'esistenza dei rapporti culturali trans-adriatici e transbalcanici nella Media

e Tarda Età del Bronzo. Allo sviluppo simultaneo del Bronzo Medio segue, nel Tardo Bronzo, un'evoluzione differenziata nelle due zone, ciò che permette l'osservazione che si tratta di una derivazione radiale delle influenze, più forti sulla costa est-adriatica, poi nell'Italia Meridionale e nel resto della Penisola Balcanica.

## BIBLIOGRAFIA

BEJKO Lorenc

- 1994 *Some problems of the Middle and Late Bronze Age in southern Albania*, BA, 31, p. 105-126.

BOLOHAN Neculai

- 2000 *Cross-cultural relations within the Balkans during the Middle and Late Bronze Age*, SAA, VII, p. 307-316.

BOUZEK Jan

- 1985 *The Aegean, Anatolia and Europe. Cultural Interrelations in the second millennium B.C.*, Praha.  
1986 *Macedonia and Thrace in the Early Bronze Age*, Ancient Macedonia, IV, p. 123-132.

CAMBITOGLOU Alexander, PAPADOPoulos John

- 1993 *The Earliest Mycenaeans in Macedonia*, in *Proceedings of the International Conference Wace and Blegen. Pottery as evidence for trade in the Aegean Bronze Age 1939-1989 held at the American School of Classical Studies at Athens, Athens, December 2-3, 1989* (ed. by C. Zerner, P. Zerner, J. Winter), Amsterdam, p. 289-302.

CAZZELLA Alberto

- 1996 *La Puglia come area periferica del mondo miceneo: il caso di Coppa Nevigata*, in *Atti e memorie del secondo congresso internazionale di micenologia, Roma-Napoli, 14-20 ottobre 1991* (a cura di E. di Miro, L. Godart, A. Sacconi), volume terzo (*Archeologia*), Roma, p. 1543-1551.

CIPOLLONI Mirella

- 1983 *La stratigrafia di Topo Daguzzo e problemi relativi ai contatti culturali tra le due sponde adriatiche durante l'età del Bronzo e*

*la Prima*

*Età del Ferro, in L'Adriatico tra Mediterraneo e la Penisola Balcanica nell'antichità (Lecce-Matera, 21-27 ottobre 1973), Taranto, p. 51-60.*

FRENCH Elisabeth

- 1989 *Possible northern intruders at Mycenae, in Thracians and Myceneans. Proceedings of the fourth International Congress of Thracology, Rotterdam, 24-26 September 1984* (ed. by J.G.P. Best and N.M.G. de Vries), Leiden-Sofia, p. 39-52.

HARDING Anthony

- 1992 *Europe and the Mediterranean in the Bronze Age: cores and peripheries, in Trade and exchange in Prehistoric Europe, Proceedings of a Conference held at University of Bristol* (ed. by Ch. Scarre and F. Healy), Bristol, p. 143-153.

HOCHSTETTER Alix von

- 1982 *Spätbronzezeitliches und früheisenzeitliches Formengut in Makedonien und im Balkanraum, PAS*, 1, p. 99-118.

KILLIAN Klaus

- 1980 *Zum Ende der mykenischer Epoche in der Argolis, JbRGZM, 27*, p. 166-195.  
 1986 *Il confine settentrionale della civiltà micenea nella tarda età del bronzo, in Trafici micenei nel Mediterraneo. Problemi storici e documentazione archeologica. Atti del Convegno di Palermo (11-12 maggio e 3-6 dicembre 1984)* (a cura di M. Marazzi, S. Tusa, L. Vagnetti), Taranto, p. 283-303.

KRISTIANSEN Kristian

- 2000 *Europe before History*, Cambridge.

LÁSZLÓ Attila

- 1999 *La fin de l'Âge du Bronze et le monde mycénien. Relation et chronologie, in E perifereia tou mykenaikou kosmou. Proceedings of the 1<sup>st</sup> International Interdisciplinary Symposium "The Periphery of the Mycenaean World, Lamia, Greece, 25-29 September 1994*, Lamia, p. 27-33.  
 2000 *L'Italie et la région du Bas-Danube à la fin del'Âge du Bronze et au début del'Âge du Fer. Esquisse d'une synchronisation chronologique, in Romanita orientale e Italia meridionale dall'antichità al medioevo. Paralleli storici e culturali. Atti del II Convegno di Studi italo-romeno (Bari, 19-22 ottobre 1998), Quaderni di "Invigilata Lucernis", 9*, p. 53-61.

PERONI Renato

- 
- 1994 *Introduzione alla protostoria italiana*, Bari.

PRENDI Frano, TOUCHAIS Gilles

- 1996 *Sovjan. Un habitat de l'Âge du Bronze et du debut de l'Âge du Fer dans la plaine de Korça*, in "L'Ilyrie méridionale et L'Epire dans l'Antiquité III". *Actes du III<sup>e</sup> colloque international de Chantilly (16-19 Octobre 1996)*, réunis par Pierre Cabanes, Paris, p.19-27.

ROWLANDS Michael

- 1987 *Centre and periphery: a review of a concept*, in *Centre and periphery in the Ancient World* (ed. by M. Rowlands, M. Larsen and K. Kristiansen), Cambridge, p. 1-13.

SHERRAT Andrew

- 1992 *Who are you calling peripheral? Dependence and independence in European prehistory*, in *Trade and exchange in Prehistoric Europe. Proceedings of a Conference held at University of Bristol* (ed. by Ch. Scarre and F. Healy), p. 245-255.

SHERRAT Andrew, SHERRAT Susan

- 1991 *From Luxuries to Commodities: the Nature of Mediterranean Bronze Age Trading Systems*, in *Bronze Age Trade in the Mediterranean* (ed. by N.H. Gale), SIMA, XC, Jonsered, p. 351-387.

SMIT D.W.

- 1989 *Mycenean Penetration into Northern Greece*, in *Thracians and Myceneans. Proceedings of the fourth International Congress of Thracology, Rotterdam, 24-26 September 1984* (ed. by J.G.P. Best, N.M.G. de Vries), Leiden-Sofia, p. 174-181.

TERZAN Biba, MIHOVILIĆ Kristina, HÄNSEL Bernhard

- 1999 *Eine protourbane Siedlung der älteren Bronzezeit im istrischen Karst*, Praehistorische Zeitschrift, 74, 2.

TRUMP David H

- 1983 *La preistoria del Mediterraneo. Dall'ottavo millenio all'ascesa di Roma*, Milano.

VAGNETTI Lucia

- 1993 *Mycenian Pottery in Italy: Fifty Years of Study*, in *Proceedings of the International Conference Wace and Blegen. Pottery as evidence for trade in the Aegean Bronze Age 1939-1989 held at the American School of Classical Studies at Athens, Athens, December 2-3, 1989* (ed. by C. Zerner, P. Zerner, J. Winter), Amsterdam, p. 143-154.

VULPE Alexandru

- 1977 *Kritische Anmerkungen zu den karpatenländischen Kulturzeugnissen der Altbronzezeit*, Jahresbericht des Instituts für Vorgeschichte der Universität Frankfurt a. Main, p. 101-112.
- 2001 *Epoca metalelor. Considerații generale*, in *Istoria Românilor*, vol.1 (coord. M. Petrescu-Dîmbovița, Al. Vulpe), București, p. 214-225.

**Studia Antiqua et Archaeologica, VIII, Iași, 2001**

**SULLE RELAZIONI TRA L'ITALIA SETTENTRIONALE E LA  
TRANSILVANIA NELL'ETÀ DEL BRONZO**

ELENA MUNTEANU  
(Università di Iași)

Nei ultimi anni, nella letteratura archeologica si osserva la tendenza di leggere i processi storici in chiave economica; da questo punto di vista si mette in rilievo l'idea di scambio a distanza (riflesso delle attività commerciali o culturali), non necessariamente tra comunità con un grado uguale di sviluppo. Un modello simile, applicato all'Età del Bronzo in Europa, ha determinato una nuova prospettiva sopra i rapporti del mondo barbaro con il Mediterraneo Orientale (BOUZEK 1996; HARDING 1992; KRISTIANSEN 2000).

Il presente contributo, riguardando i legami tra l'Italia settentrionale e la Transilvania nell'Età del Bronzo, vuole essere un riesame di esse, nel ambito più generale dei contatti tra l'Europa Centrale e il mondo mediterraneo.

Occore, prima di tutto, un breve indagine storiografico, mettendo in risalto i giudizzi espressi dai studiosi romeni al riguardo. Per la prima volta nella letteratura archeologica romena la questione dei preddetti rapporti – parte d'un problema più grande, che riguarda le comunità dello spazio carpato-danubiano ed i contatti con il resto del continente – è stata analizzata nei anni venti, di Vasile Pârvan (PÂRVAN 1926; 1967; LÁSZLÓ 1998) ed i suoi allievi (DUNĂREANU-VULPE 1925), che hanno tentato di attribuire un'origine nord-italica, atestina e (proto) villanoviana ai artefatti metallici scoperti in Transilvania; da questo punto di vista, la civiltà del Bronzo Finale e, soprattutto, quella del Primo Ferro nel arco carpatico dovesse il suo sviluppo allo stimolo italico.

È stato Ion Nestor a correggere le asserzioni di Pârvan, dando un'interpretazione più realista ai dati, nel senso dell'esistenza di alcuni contatti culturali i storici tra l'arco carpatico e la regione nord-italica, senza parlarsi, però, di una prepotenza di uno dei questi centri.

Un altro contributo necessario da sottolineare è quello di Sebastian Morintz (1982, 286), il quale insiste sull'idea del raggruppamento delle

regioni nord-italiche e del Basso Danubio nello stesso cerchio culturale dell’Europa Centrale. Sarebbe ancora da far cenno al giudizio di Mircea Petrescu-Dîmbovița (1987; 1990; 1991; 1995) su questo argomento, giudizio espresso ripetutamente e diventato, ormai, “la vera storia”. Sono stati definiti i principali tipi di artefatti che testimoniano i contatti tra la regione nord-italica e quella transilvana nell’Età del Bronzo, e la conclusione è che “non può essere negata l’esistenza dei contatti, però il loro contenuto sarà meglio conosciuto soltanto nel futuro” (PETRESCU-DÎMBOVIȚA 1995, 44). Oltre a questi principali punti di vista, espressi dai archeologi romeni, il soggetto è stato considerato come parte dei rapporti tra il Mediterraneo e il Bacino Carpatico, o la regione del Medio Danubio (MOZSOLICS 1971, 1972).

Per discutere l’argomento sono necessari alcuni punti di orientamento cronologico, dato che ognuna delle regioni interessate ha un sviluppo culturale proprio, e si raggrappa, dunque, in funzione agli schemi cronologiche distinte. Ci riferiamo, in seguito, soltanto a una parte delle sequenze che costituiscono l’Età del Bronzo: il Bronzo Medio e Tardo, cioè dal BrC al BrD Reinecke (anche Ha A<sub>1</sub> per alcuni territori). Nell’Europa Centrale queste sequenze sovrapongono il periodo medio e tardo della cultura di Unetice (1650-1450), quello della cultura dei sepolcri a tumulo (*Hügelgräberkultur*) e la fase iniziale della cultura dei campi di urne (*Urnenfelderkultur*) (GIMBUTAS 1965; PIGGOTT 1965); nell’Egeo intervallo corrisponde al Tardo Elladico (1575-1190) e alla civiltà micenea, che ne è l’espressione, e al Protogeometrico I (BOUZEK 1996, 67-69; MOUNTJOY 1993, 19-22; SANDARS 1971). La fase contemporanea dell’Italia settentrionale copre in Bronzo Medio (1700/1600-1365/1300), con la cultura terramaricola-palafitticola, il Bronzo Recent (1365/1300-1200/1150), con il facies supappenninico, e l’inizio del Bronzo Finale (CARDARELLI 1992, 369; PERONI 1994, 154-155; CARANCINI, CARDARELLI, PACCIARELLI, PERONI 1996, 81). Per ciò che riguarda la Transilvania, il Bronzo Medio e Tardo (1800-1200) è caratterizzato dalla presenza delle culture di Wietenberg, Otomani, poi Noua, Otomani finale, Suciu de Sus iniziale (MORINTZ 1978; PETRESCU-DÎMBOVIȚA 1995; LÁSZLÓ 2000).

Vediamo allora la consistenza di questa rete di scambi tra l’Europa barbara e il mondo miceneo, che costituisce il fondale della nostra relazione. A partire dal sedicesimo secolo av. Chr., con lo sviluppo della civiltà micenea, questa si attribuisce il ruolo del intermediario della rete di scambi a distanza che operava nel Mediterraneo Orientale e nel Vicino Oriente (HODDINOTT 1982, 127). Nello stesso tempo, i micenei si assumono

---

il controllo del ramo occidentale di questa rete commerciale che gettava in circolazione soprattutto rame, argento, beni di prestigio, e forse anche ceramiche (KRISTIANSEN 2000, 359-360). Prendono forma, in questo modo, due zone d'influenza micenea nell'Europa barbara: una in contatto con l'Occidente del Mediterraneo (GERLOFF 1996; GIMBUTAS 1965; PIGGOTT 1965), l'altra interessata dei legami con l'Europa Centrale e Centro-Orientale. Oltre le materie prime scambiate, allo trasfero delle tecnologie e dei artigiani (HARDING 1992; BOLOHAN 2000), un altro prodotto faceva muovere l'asse commerciale nord-sud: l'ambra; essa viaggava per le rotte che percorrevano l'Europa dal Mare Baltico fino all'Egeo (GIMBUTAS 1965, 48). Questo è lo scenario dei rapporti tra il Mediterraneo Orientale e l'Europa Centrale, valido nelle tre fasi di sviluppo della civiltà micenea, dal 1700 fino intorno a 1200 a.C.. La Grecia e l'Europa Centrale conoscono, nell'Età del Bronzo, simili modelli di sviluppo: nelle ambedue regioni si osserva una crescita delle comunità, sul rapporto territoriale e sociale (nell senso di una aumentata compessità). Nel Bronzo Medio e Tardo le evidenze archeologiche dimostrano che l'Egeo e l'Europa Centrale si organizzano sul principio dei sistemi regionali (ognuno di essi raggruppandosi intorno a un centro) (HARDING 1996). Questo mondo dei sistemi regionali – riconoscibili come vari facies delle culture di Unetice, dei sepolcri a tumulo (*Hügelgräberkultur*) e dei campi d'urne (*Urnengräberkultur*) – dipende, in gran parte, del mantenimento delle reti di distribuzione che permettono l'accesso ai giacimenti di rame (come quelli di Tyrol), o di stagno, dei Monti Metalliferi (PIGGOTT 1965, 118). La strategia economica suppone l'esistenza dei centri metallurgici che forniscono il necessario ai territori estesi, dei centri che condividono un repertorio unico di artefatti metallici (KRISTIANSEN 2000, 369); con il fine della cultura di Unetice, cioè intorno a 1500 a.C., un centro metallurgico sorge nei Carpazi, e il risultato l'ho costituisce la fiorente metallurgia del bronzo e, più tardo, i ripostigli tipo Uriu-Domănești (BrD) e Cincu-Suseni (HaA<sub>1</sub>).

Dunque, il commercio e le relazioni culturali nord-sud nell'Europa dell'Età del Bronzo non si possono leggere in termini di dipendenza, ma di scambi reciproci, di cui non sapiamo se erano più vantaggiosi per i micenei o per le popolazioni senza nome dell'Europa Centrale. Il commercio a distanza rimane, da questo punto di vista, tributario al tipo di scambio diffuso, a catena, dunque al sistema regionale.

In questa schema dello scambio regionale s'include il problema dei rapporti tra l'Italia e la Transilvania. Ambedue di queste zone sono parte dell'Europa Centrale, situandosi a due delle sue margini. Durante l'Età del Bronzo, tanto in Italia settentrionale quanto in Transilvania si sviluppano dei centri metallurgici importanti, e, fatto significativo, entrano in contatto con il mondo miceneo. In questo ambito si svolgono i scambi culturali e commerciali tra le due regioni, scambi che non consideriamo intenzionati, ma puro e semplice proseguimento dei scambi a catena, iniziati e diretti delle comunità dell'Italia settentrionale verso il nord e il est, e delle comunità transilvane verso il sud e il ovest. Gli argomenti a favore di questo scenario sono: la scarsa quantità di artefatti di origine italica scoperti in ambito transilvano, e ancora di più di quelli transilvani trovati nella regione nord-italica; la via della diffusione di questi oggetti, che è quella central-nordica, attraverso l'Ungheria e la Slovacchia, e no l'altra, diretta, percorrendo la regione nord-balcanica, lungo il Danubio e la Drava - presupposta da Vasile Pârvan (1926, 303) ed Ecaterina Dunăreanu-Vulpe (1925) lo stesso rapporto tra le due zone suppone la presenza, nelle ambedue, e quasi nella stessa misura, dei prodotti "importati", dato che lo scambio diretto ed intenzionato si organizza dopo il modello del circuito (per la Transilvania e l'Italia non vi è il caso).

Gli artefatti che hanno permesso l'interpretazione in senso dell'esistenza di qualchi rapporti tra l'Italia settentrionale e la Transilvania sono: i bronzi tipo Peschiera (MOZSOLICS 1971), le asce ad alette, analizzate da Al. Vulpe, con scarse testimonianze in Transilvania; le spade tipo Boiu, dal Bronzo Medio, incontratasi, anch'esse su un territorio esteso, con un'origine autoctona nelle due zone (NESTOR 1937) o italica (FOLTINY 1964, 247); vari tipi di falci a lingua, diffusi in Ungheria, l'ex-Jugoslavia, la Transilvania e l'Italia (PETRESCU-DÎMBOVIȚA 1990); le situle e gli altri tipi di vasi di bronzo (PÂRVAN 1926, 290-305). Come si nota, nessuno di questi tipi non ha come area di circolazione solo l'Italia e la Transilvania, però si diffondono in un spazio più ampio, nell'Europa est-centrale. Quasi certo, questa dispersione dei dati tipi di bronzi nella stessa regione dove sta operando la rete di scambio tra l'Egea e l'Europa centrale non ne è una coincidenza. Un breve esame del periodo successivo, il Primo Ferro, indica l'aumento, nello stesso tempo, del numero dei ripostigli nella Transilvania e dei oggetti d'origine italica (PETRESCU-DÎMBOVIȚA 1977, 23). Tenendo conto che all'inizio dell'Età del Ferro prendono forma nuovi rapporti – in seguito alla caduta del mondo miceneo e alla graduale crescita della civiltà

---

villanoviana – l'influenza italica prende significato, costituendo un'indicatore sulla riorientazione della rete di scambio e dello spostamento del suo centro dal Mediterraneo Orientale verso la Penisola Italiana.

Si cristalizzano dai dati presentati, alcune osservazioni a carattere conclusivo, sopra i rapporti tra le comunità dell'Età del Bronzo della Transilvania e dell'Italia:

1. questi contatti costituiscono un segmento della rete commerciale che collega l'Europa centrale e il Mediterraneo Orientale nel Medio e Tardo Bronzo;
2. l'Europa est-centrale rappresenta una zona di contatto, da qualche grado dispersivo;
3. non si può parlare, tra l'Italia e la Transilvania dei rapporti diretti; di più, queste due regioni non sono neanche in qualche rapporto di scambio intenzionato, dato che nessuna delle due non fa testimonianza di un afflusso massiccio di artefatti da l'altra, afflusso che sarebbe giustificato lo scenario dei contatti preferenziali.

## BIBLIOGRAFIA

BOLOHAN Neculai

- 2000 *Cross-cultural Relations within the Balkans during the Middle and the Late Bronze Age*, SAA, VII, p. 307-315.

BOUZEK Ian

- 1996 *Greece, the Aegean and their connections with continental Europe*, in *XIII International Congress of Prehistoric and Protohistoric Sciences, Forli-Italia, 8-14 September 1996. Colloquia, Section 11: The Bronze Age in Europe and the Mediterranean*, p. 67-73.

CARANCINI Luigi, CARDARELLI A., PACCIARELLI M., PERONI R.

- 1996 *L'Italia*, in *XIII International Congress of Prehistoric and Protohistoric Sciences, Forli-Italia, 8-14 September 1996. Colloquia, Section 11: The Bronze Age in Europe and the Mediterranean*, p. 75-86.

CARDARELLI Andrea

- 1992 *L'Età dei metalli nell'Italia settentrionale*, in *L'Italia preistorica* (a cura di Alessandro Guidi, Marcello Piperno), p.366-419.
- DUNĂREANU-VULPE Ecaterina  
1925 *L'espansione delle civiltà italiche verso l'oriente danubiano nella prima età del ferro*, ED, III, p.58-109.
- FOLTINY Stephen  
1964 *Flange hilted cutting swords of Bronze Age in Central Europe, Northeast Italy and Greece*, AJA, 68, p. 247-257.
- GERLOFF Sabine  
1996 *Wessex, Mycenae and the related matters: the chronology of the british Bronze Age in its European settings*, in *XIII International Congress of Prehistoric and Protohistoric Sciences, Forli-Italia, 8-14 September 1996*. Colloquia, Section 11: *The Bronze Age in Europe and the Mediterranean*, p. 11-19.
- GIMBUTAS Marija  
1965 *Bronze Age Cultures in Central and Eastern Europe*, London-The Hague-Paris.
- HARDING Anthony  
1992 *Europe and the Mediterranean in the Bronze Age: Cores and Peripheries*, in *Trade and Exchange in Prehistoric Europe*, Oxford.  
1996 *Similarities and differences between the Bronze Age developpement of the Aegean area and that of the rest of Europe*, in *XIII International Congress of Prehistoric and Protohistoric Sciences, Forli-Italia, 8-14 September 1996*. Colloquia, Section 11: *The Bronze Age in Europe and the Mediterranean*, p. 253-257.
- HODDINOTT Ralf F.  
1982 *Thrace, Mycenae and Troy*, Pulpudeva, 5, p. 125-132.
- KRISTIANSEN Kristian  
2000 *Europe before History*, Cambridge.
- LÁSZLÓ Attila  
1998 *L'hypothèse italique de Vasile Pârvan et les commencements de l'Âge du Fer dans l'espace carpato-danubien*, SAA, V, p. 19-27.

- 
- 2000 *L'Italie et la région du Bas-Danube à la fin de l'Âge du Bronze et au début de l'Âge du Fer. Esquisse d'une synchronisation chronologique*, in *Romanità orientale e Italia meridionale dall'antichità al medioevo. Parallelri storici e culturali. Atti del II Convegno di Studi italo-romeno (Bari, 19-22 ottobre 1998)*, a cura di Stefania Santelia, Quaderni di "Invigilata Lucernis". p. 53-60.
- MORINTZ Sebastian
- 1978 *Contribuții arheologice la istoria tracilor timpurii*, București.
- 1982 *Începuturile istoriei geto-dacilor în opera lui Vasile Pârvan (de la indo-europeanii la geto-daci din a doua epocă a fierului)*, SCIVA, 33, 3, p. 269-301.
- MOUNTJOY P. A.
- 1993 *Mycenaean Pottery. An introduction*, Oxford.
- MOZSOLICS Amalia
- 1971 *Some remarks on "Peschiera" bronzes in Hungary*, in *The European Community in Later Prehistory. Studies in honour of C.F.C. Hawkes* (edited by John Boardman, M.A.Brown and T.G.E. Powell), London, p. 59-76.
- 1972 *Beziehungen zwischen Italien und Ungarn während "Bronzo recente" und "Bronzo finale"*, RSP, XXVI, 2, p. 373-401.
- NESTOR Ion
- 1937 *Sabia de bronz de la Boiu. Contribuție la studiul primelor săbii cu limbă la mâner din Europa Centrală*, Sargetia, 1, p. 1-60.
- PÂRVAN Vasile
- 1926 *Getica. O protoistorie a Daciei*, București.
- 1967 *Dacia. Civilizațiile antice din țările carpato-danubiene* (ed. a IV-a, revăzută și adnotată, traducere după manuscrisul francez inedit Radu Vulpe), București.
- PERONI Renato
- 1994 *Introduzione alla protostoria italiana*, Roma-Bari.
- PETRESCU-DÎMBOVIȚA Mircea
- 1977 *Depozitele de bronzuri din România*, București.
- 1987 *Metalurgia bronzului la tracii din spațiul carpato-dunăreano-pontic* în opera lui Vasile Pârvan, ArhMold, XI, p. 11-20.
- 1990 *Problema raporturilor tracilor din spațiul carpato-danubiano-pontic cu nordul Italiei la sfîrșitul Epocii Bronzului și în Hallstattul timpuriu*, SympThrac, Satu-Mare, 8, p. 136-137.
- 1991 *Quelques considérations concernant les rapports des Thraces de l'espace carpatho-danubien-pontique avec le nord de l'Italie à la*

- fin de l'Âge du Bronze et au début de Hallstatt ancien, Noi Traci, XX/205, p. 1-15.*
- 1995 *Les contributions de I. Nestor concernant le problème des liaisons de l'espace carpato-danubien-pontique avec le nord de l'Italie à l'Âge du bronze et au début de Hallstatt ancien, Dacia, N.S., XXXVIII-XXXIX, p. 41-53.*
- PIGGOTT Stuart  
1965 *Ancient Europe. From the Beginning of Agriculture to Classical Antiquity*, London.
- SANDARS Nancy K.  
1971 *From Bronze Age to Iron Age: a sequel to a sequel*, in *The European Community in Later Prehistory. Studies in honour of C.F.C. Hawkes* (edited by John Boardman, M.A.Brown and T.G.E. Powell), London, p. 1-30.

**Studia Antiqua et Archaeologica, VIII, Iași, 2001**

**UN NOUVEAU POINT DE VUE SUR LA THÉORIE DE VASILE  
PÂRVAN CONCERNANT LE RAPPORT ENTRE LA  
CIVILISATION DU FER AU NORD DE L'ITALIE ET CELLE DES  
RÉGIONS CARPATO-DANUBIENNES**

**GAVRILĂ SIMION  
(ICEM Tulcea)**

En 1926 paraissait l'oeuvre capitale du grand professeur et fondateur de l'école roumaine d'archéologie – Vasile Pârvan, à la fin de laquelle l'auteur exprimait la quintessence de son idée maîtresse dans une vaste synthèse: « Pour comprendre les origines, l'évolution et la persistance du romanisme danubien il faut connaître avant tout la protohistoire de l'Europe centrale et carpato-balcanique au premier millénaire av.n.è... La romanisation de la Dacie s'annonçait du point de vue de la géographie humaine déjà depuis l'an 1000 av. J-C, lorsque la civilisation villanovienne embrassait aussi tout le massif des Carpates... La pénétration grecque d'abord, romaine ensuite, peuvent suivies dans toutes leurs phases. La civilisation celtique tellement apparentée à la roumaine par ses doubles origines, hellénique et italique, est pour les Gètes la meilleure introduction au Romanisme. Deux siècles avant l'arrivée des premiers négociants romains en Dacie, les Daces avaient déjà un avant-goût de la civilisation romaine par la civilisation celtique... au moment où les Romains prenaient définitivement sur eux le rôle civilisateur qu'avaient joué jusqu'à ce moment-là les Celtes, en soumettant ceux-ci aussi, depuis l'Atlantique jusqu'au Pont Euxin, aux formes de vie romaines, la Dacie était complètement préparée à devenir elle-même romaine” (PÂRVAN 1982, 463).

D'ailleurs, ce problème occupe tout un chapitre (PÂRVAN 1982, 171–264) de l'oeuvre de Pârvan, où il a mis en évidence les similitudes entre les découvertes des objets en bronze et les formes céramiques de Transylvanie et Banat et celles que l'on attribue à la civilisation hallstattienne nord-italique. Le savant romain expliquait toutes ces présences carpato-danubiennes à ressemblances villanoviennes du nord

d'Italie par les échanges intenses de marchandises, suivis par une pénétration des influences véneto-illyriennes, qui s'est perpétuée suivant presqu'un millénaire, au long de la route illyro-panonienne, menant vers les régions carpato-danubiennes (PÂRVAN, 177 et suiv.). V. Pârvan reposait, dans sa thèse, sur les informations archéologiques à sa portée à ce moment-là, aussi bien pour la culture du type «Villanova» au nord de l'Italie, que pour celle attestée par les découvertes de Mediaș et d'autres sites appartenant à la même période hallstattienne.

Sept ans plus tard, les spécialistes avaient l'occasion de connaître le livre du professeur Ion Nestor sur l'Âge du Bronze en Roumanie (1932, 11–180). Les clarifications que l'on faisait dans cette première étape de la synthèse sur l'Âge du Bronze en Roumanie, de même que celles sur les détails qui sont parues dans les études publiés après M. Petrescu-Dîmbovița (1977), M. Rusu (1963, 177–210), tout cela a fait que la thèse de Vasile Pârvan sur l'origine des objets en bronze découverts chez nous perd son appui scientifique et est mise à l'index.

Les similitudes qui ont continué à apparaître dans la diversité des formes de manifestation pour les cultures du bronze récent et du Hallstatt, dans la typologie des vases et des armes en bronze, dans les formes et la technologie des vases céramiques de même que dans les pratiques rituelles-funéraires, s'expliquaient par l'unité générale de la civilisation du Bronze européen.

Après la seconde guerre mondiale, les fouilles archéologiques s'intensifient. De même on a pu faire une analyse plus détaillée dont le résultat a montré les nouvelles orientations sur les grandes mutations survenues à la fin de l'Âge du Bronze et pendant les premières étapes de la civilisation hallstattienne. Ce sont des recherches qui ont élargi l'horizon scientifique concernant les grands mouvements qui avaient ouvert la porte vers à la protohistoire du continent européen. C'est bien dans ce contexte, lorsqu'on assiste à la naissance d'une nouvelle vision sur la protohistoire des peuples européens, que l'on doit rappeler les premiers coryphées qui ont contribué, par leurs synthèses, à énoncer cette nouvelle interprétation des événements passés à la fin du II<sup>e</sup> millénaire av. J-C: les études de H. Müller-Karpe (1959) sur la culture des Champs d'Urnées au centre de l'Europe (au nord et au sud des Alpes), suivies par celles de W. Kimmig (1964, 220–283), de N.K. Sandars (1957), R. Joffroy (1958) et surtout J.P. Millotte (1964) et J. Briard (1976) pour l'Ouest de l'Europe en général et des

territoires français en particulier; pour l'Italie, il faut rappeler l'historien Luciani Laurenzi (1959, 3-71) et surtout P.L. Zambotti (1959, 73-98), qui a fait des précisions importantes sur les directions de pénétration dans l'Italie septentrionale des porteurs de la Culture des Champs d'Urnés. A. Mozsolics (1972, 373-401; 1973, 3-20) et M. Garašanin (1970, 102-109) ont étudié la migration de cette culture dans la Pannonie et l'Illyrie.

Parmi les historiens roumains, K. Horedt (1967, 137-153) et I. Nestor (1970, 69-75; 115-116) sont les premiers à avoir saisi le fait que le début de la civilisation du Fer est marqué par la présence des formes céramiques qui représentent l'expansion de nouvelles cultures venues de l'ouest de la Roumanie, cultures étudiées et définies par ceux qui avaient d'abord recherché la zone panonniene-illyrienne. G.I. Smirnova (1993, 91-99) et A. László (1994) ont étudié cette expansion au-delà des Carpates Orientaux.

Nombre de livres ont traité de la fin de grandes mutations ayant eu lieu à la fin du II<sup>e</sup> millénaire av. J-C, mouvements qui allaient être connus dans l'histoire soit sous le nom de «migration égéenne» (MOZSOLICS 1972), soit la migration «des peuples de la mer» (inscription Rhamses III) et que H. von Effenterre (1974) et A. M. Snodgrass (1994) vont nommer dans leurs œuvres.

Quant à nous, il ne nous reste qu'à intégrer les grandes mutations de la fin du II<sup>e</sup> millénaire av. J-C passées sur le territoire de la Roumanie dans «la migration égée» et, à éclaircir, implicitement, le rapport entre la culture villanovienne du nord d'Italie et celle carpato-danubienne.

Par conséquent à cette date, il est bien connu que la culture «Champs d'Urnés», qui a évolué dans la phase finale de la civilisation du Bronze, est le successeur direct de la «culture tumulaire» dont l'apogée est dans le Bronze Moyen. Elle a connu son développement dans l'Europe centrale et elle est arrivée à l'apogée de son évolution vers la fin du II<sup>e</sup> millénaire av. J-C. Les chercheurs de cette culture (v. la bibliographie) ont établis, de concert, la période où sa migration a éclaté et qui s'est produite dans diverses directions à partir du XII<sup>e</sup> siècle av. J-C (1200-1100 av. J-C). C'était la première vague d'expansion de la culture des Champs d'Urnés que l'on considère le début du Bronze final (Br.D). La deuxième et la troisième étape de cette culture de Champs d'Urnés, commencées vers l'an 1100 av. J-C se déroulent jusqu'à la moitié du VIII<sup>e</sup> siècle (750) av. J-C. Son expansion vers l'Allemagne méridionale et la Suisse est attestée par le

groupe nommé « Rhénano-suisse » et qui va marquer la présence des premiers centres de Champs d'Urnés en France. Cette expansion vers l'Occident allait occuper le bassin du Bas Rhin (Belgique) jusqu'au nord de l'Europe. Dans le territoire de la France actuelle, les groupes appartenant à la culture des Champes d'Urnés sont apparus tout d'abord en Alsace, ensuite en Bourgogne, pour se généraliser plus tard dans les régions du Nord-Ouest (BRIARD 1976, 287 et suiv.): Aube, Yonne et Seine-et-Marne, puis vers le Sud-Ouest, à travers la vallée de la Loire, le Midi, le Languedoc, pour aboutir, en franchissant les Pyrénées dans l'Espagne septentrionale (BRIARD 1976, 295 et suiv.).

Vers le Sud de l'Europe, cette migration a évité les Alpes, autant par la zone de l'Adriatique, Venetum (Rimini), ainsi que par leur extrémité occidentale. D'habitude, nous connaissons qu'ils s'étaient avancés par les larges ouvertures des vallées, cherchant, on dirait, exprès, les rencontres avec d'autres groupes culturels pour donner naissance à la civilisation du type villanovienne (ZAMBOTTI 1959, *pass.*).

Une autre branche de la culture des Champs d'Urnés a préféré de suivre la vallée du Danube, vers le Sud-Est de l'Europe. Leur expansion est témoignée depuis l'Autriche, la Slovaquie et la Pannonie (Hongrie) jusqu'aux régions de l'est et du sud-est de l'ancienne Yougoslavie (GARAŠANIN 1970, 106 et suiv.). Les séries des troubles qui s'y sont passés sont attestées du point de vue archéologique (vers 1150 av. J-C) par des accidents tels: l'incendie du palais de Iolkos, de l'agglomération de Lefkandi en Eubée, de la fortification de Milet, du site d'Emporia de Chios. Toutes ces destructions n'auraient pu être provoquées que par les mêmes envahisseurs qui avaient traversé la vallée du Vardar en Macédoine. Leur présence y est documentée par la céramique à cannelures. Cette migration puissante est attestée ici également dans la seconde moitié du XII<sup>e</sup> siècle av. J-C (SNODGRASS 1994, 373, 395 et suiv.). Un autre argument important est fourni aussi par les pratiques rituelles-funéraires au cadre desquelles le rite de la crémation se généralise (*ibidem*, 395–398, 400–401).

Cette grande incursion, que A. Mozsolics a nommée «la migration égéenne» et qui a parcouru, la vallée du Danube, ensuite la vallée du Vardar, arrivant à la Troie à ce niveau VII B<sub>2</sub> tellement commenté, conquis par les mêmes forces que le document égyptien nomme l'invasion des « peuples de la mer », avait auparavant pénétré vers l'Est aussi, à travers

---

les vallées des rivières et des dépressions formées dans les zones centrales-européennes mêmes (MOZSOLICS 1973, 15 et suiv.; EFFENTERRE 1974, 284).

L'un des groupes culturels de la civilisation des Champs d'Urnas allait partir depuis la Plaine Pannonienne vers le bassin de la Tisza et la vallée du Lăpuş, tandis qui le seconde groupe apparenté au premier, continuera à suivre la vallée du Danube et les plaines aux alentours des affluents du grand fleuve (SMIRNOVA 1993, 91–99; VASILIEV 1995, 93–98; LÁSZLÓ 1994, 48–104; CIUGUDEAN 1994, 25–40; FORENBACHER 1994, 49–62).

Pour revenir à la thèse de Vasile Pârvan, que nous avons mentionnée au début, nous nous permettons d'apporter cette fois-ci une série de détails par lesquels nous justifions et défendons, en même temps, l'intuition du grand historien à l'égard des ressemblances entre la civilisation nord-italique et celle carpato-danubienne.

Sur le territoire de la Roumanie, la culture des «Champs d'Urnas» (LÁSZLÓ 1994, 32 et suiv.; FORENBACHER 1994, 49–62) pénètre de l'ouest à travers de deux corridors géographiques. Celui du nord-ouest, formé par les zones qui composent le bassin de la Tisza supérieure et moyenne, fut occupé vers la fin du Bronze tardif (Br.D final) par le groupe culturel du type Csorna, considéré comme partie intégrante de la culture des «Champs d'Urnas». Dans sa progression vers l'est, le groupe culturel Csorna a pénétré dans des zones où évoluaient les cultures Hajdubagos, Berkesz, Otomani, Piliny et Suciu de Sus. Ce dernier groupe, de même que celui du type Igritza dans le bassin des rivières Criş (BADER 1978, 32 et suiv.; ANDRIȚOIU 1982–1983, 130 et suiv; KACSÓ 1987, 51–75), apparus comme résultat de l'influence directe de la culture des «tombes tumulaires» sur les cultures locales, sont considérés comme précurseurs de la culture du type Gáva. Cette culture a pris naissance comme résultat du mélange entre les cultures locales mentionnées et celles des «Champs d'Urnas», venues par le groupe Csorna. La nécropole de Lăpuş est une preuve de la plénitude et de l'affirmation de la culture Gáva au Nord-Ouest de la Roumanie.

Un coup d'oeil d'ensemble sur les découvertes archéologiques du type Gáva pourrait confirmer le fait que la première direction dans l'expansion de cette culture vers l'est a été par les zones septentrionales des Carpates, de même que par les dépressions des sources de Tisza et de Prut (SMIRNOVA 1974, 359–380; LÁSZLÓ 1986 160 et suiv.; 1994, 48 et suiv.). D'ailleurs, les découvertes de Holihrady et Mahala attestent la relation entre ces habitats et ceux de Hongrie.

Les découvertes des zones méridionales de la Bucovina et du Plateau de Suceava (Vologăt, Botoșana, Preutești, Siliștea Nouă, Grăniceresti) établissent une relation plutôt avec le groupe Lăpuș (KACSÓ 1975, 45–68; VASILIEV, ALDEA, CIUGUDEAN 1991, 105 et suiv.), ce qui trahit leur pénétration du bassin de Mureș à l'est des Carpates par la dépression Lunca Ilvei - vallée de la rivière Moldova.

La deuxième phase d'habitation de la culture Gáva–Holihradý, correspondant au IV<sup>e</sup> niveau dans l'établissement de Mahala, fut placée entre les limites d'une chronologie qui comprend les X<sup>e</sup>–VIII<sup>e</sup> siècle av. J-C (SMIRNOVA 1974, 359–380; LÁSLÓ 1974, 91–95).

Ce qui nous relève la caractéristique de cette culture c'est la technique d'exécution, la forme et l'ornementation de la céramique, ainsi que les pratiques rituelles funéraires, totalement différentes des cultures du Bronze, de même que de celles de ses ancêtres – la culture des «tombes tumulaires» (HERRMANN, JACKENHÖVEL 1990, 202–220, 225–243).

Bien étudiée, la céramique de la culture de Gáva (HOREDT 1967, 137–156; BADER 1978, 77–80; VASILIEV et collab. 1991, 112–118; VASILIEV 1983, 33–57; 1986–1987, 64–80; 1992, 19–26; SMIRNOVA 1974, 350–380; LÁSLÓ 1994, 48–104) se remarque en tout premier lieu par sa technique d'exécution. La pâte homogène, compacte, de qualité supérieure, donne à la céramique un aspect soigné, les parois en sont bien lisses et polies jusqu'à un éclat métallique. On a cuitt les vases à des températures basses, ce qui a conféré à la céramique respective une couleur noire à l'extérieur et rougeâtre à l'intérieur, ce qui l'individualise et la caractérise comme telle. Il y a aussi des vases, les plus petits et moyens, qui ont la couleur soit noire, soit oxydante ou jaunâtre, marrone ou grise, tant à l'extérieur qu'à l'intérieur. Les formes céramiques dominantes en sont les grands vases ventrus, à aspect biconique, que la plupart de la littérature de spécialité appelle «urnes», pseudo- ou protovillanoviennes. Il ne faut pas ignorer les autres types de vases, tels que ceux en forme de sac ou de bocaux, écuelles, coupes, tasses, verres, etc. Leur décor est aussi dominé par une riche gamme de cannelures, plus épaisse ou plus minces, horizontalement ou parallèlement disposées ou bien combinées avec des alvéoles ou avec des proéminences poussées depuis l'intérieur des parois pendant le stade de pâte non cuite.

Les pratiques rituelles funéraires constituent la seconde caractéristique de la culture Gáva (IGNAT 1981, 133–146). Le rite y est

exclusivement l'incinération, avec la pratique des enterrements dans les nécropoles, à tombes planes ou tumulaires et les crémations déposées dans des urnes couvertes d'ordinaire par un autre vase ou une dalle en pierre. Le mobilier funéraire est, généralement, pauvre, plutôt symbolique, où il n'y a pas de différences sociales ou bien on a de la peine à les remarquer.

Le deuxième couloir géographique, à travers lequel la culture des «Champs d'Urnés» pénètre sur le territoire actuel de la Roumanie, est le Sud-Ouest, c'est-à-dire la région du Banat (HOREDT 1967, 137–156; GUMĂ 1993, 180–194; SMIRNOVA 1993, 91–99; FORENBACHER 1994, 50 et suiv.). Dès les premières études portant sur les découvertes de cette zone qui documentaient la genèse d'un nouvel horizon culturel, différent de celui qui caractérisait la civilisation du Bronze, le professeur K. Horedt (1967, 148) attirait l'attention sur le fait que les formes céramiques propres aux groupes culturels du Sud-Ouest du pays ressemblent, mais il ne faut pas les confondre à celles de la culture du type Gáva. Une série d'études plus récentes confirment et soutiennent la thèse initiale, démontrant que les groupes Cruceni, Belegiș et Sântana, se trouvant dans leur seconde phase d'évolution, arrivent chronologiquement dans Ha A et, par les formes qui les caractérisent, elles constituent une culture très apparentée à celle du type Gáva.

Les nécropoles du type «Champs d'Urnés» (Belegiș, Cruceni II, Bobda I, Sântana I) s'ajoutent à celles du Timișoara-Fratelia, Voitec et Peciu Nou (MEDELET 1995, 289–302). Celles-ci, auxquelles s'inscrit aussi le groupe de Susani, constituent le signe de l'affirmation d'une nouvelle culture, que de nombreux d'historiens et chercheurs attribuent aux porteurs de la civilisation du Fer et dont les débuts ne remontent pas avant 1150 av. J-C (HÄNSEL 1976, 88–169; VULPE 1990, 104 et suiv.; PETRESCU-DÎMBOVIȚA 1978, 100–101; MORINTZ 1978, 190; VASILIEV, ALDEA, CIUGUDEAN 1991, 128: marquent la fin de l'Âge du Bronze et le début de la période de transition entre 1150 et 1100 av. J-C; LÁSZLÓ 1994, 164; GUMĂ 1993, 110–140 et annexe; BERCIU 1966, 215). Dans leur marche vers l'est, observés tant dans la vallée de Bega, dans la direction des zones ouvertes intracarpates, que sur le couloir du Danube, les porteurs de cette nouvelle culture déterminent la fin des éléments qui appartiennent à la civilisation du Bronze.

Les mêmes chercheurs nous font connaître la route d'expansion dans ces régions de la Moldavie, à travers les zones ouvertes du Danube,

pour monter ensuite vers le Nord, par les régions sous-carpatiques (SMIRNOVA 1994, 91 et suiv.).

L'absence des découvertes archéologiques sur le trajet établi par les chercheurs de la culture mentionnée, de même que les barrières naturelles formées par les grandes forêts à l'est de la Valachie (Bărăgan), auxquelles s'ajoute la présence de la culture du type Babadag sur tout le territoire istro-pontique et celui au sud de la Moldavie, tout cela nous a fait soutenir l'idée que les cultures du type Bobda II–Belegiš II ont migré à travers les défilés ci-dessus mentionnés des Carpates Orientaux.

Pendant la même période de grands bouleversements dont nous avons parlé ci-dessus, la région istro-pontique, les régions ouvertes à l'est de la Valachie, le sud et le centre de la Moldavie historique sont occupées par une autre culture, celle de la céramique à décor incisé et ensuite imprimé, culture dénommée par l'historiographie d'après les localités éponymes: Babadag (MORINTZ 1971, 19–24) et Cozia (LÁSZLÓ 1972, 207–224).

Les formes et le décor des vases céramiques constituent la caractéristique essentielle de la culture du type Babadag ou Cozia (pour la Moldavie). Leur technique ressemble à celles des cultures de la «céramique cannelée», pâte sélectionnée, bien lisse et polie avec une pierre de rivière. Leur cuisson se faisait toujours à une température basse, ce qui donnait généralement aux vases une couleur noire à la surface et rouge-brune à l'intérieur. La surface des vases se couvrait, par la cuisson, d'une alternance de couleurs à partir du noir luisant jusqu'au beige-rougeâtre. Les coupes et les pots ont le profil en forme de «S», tandis que les tasses ont le corps petit, demi-sphérique, la lèvre évasée et l'anse surélevée. Cette culture se manifeste dans la première phase de son évolution par un décor réalisé par la technique de l'incision. Les formes en étaient surtout constituées de motifs réalisés en lignes obliques, horizontales ou en guirlandes.

On y utilise aussi les petits cercles disposés simplement ou en combinaison avec des lignes droites, sous la forme de notes de musique. Dans sa seconde phase, le décor est plus riche et se réalise par impression, en utilisant en abondance le cordonnet (faux) - *torques*. Nous constatons aussi que les habitats du type Babadag ou Cozia sont, dans les deux premières phases, ouvertes.

---

Le chercheur de la culture Babadag à établi la chronologie de ses débuts à partir de la période Ha A<sub>2</sub> (XI<sup>e</sup> siècle pour la première phase).

Tout comme nous le verrons ci-dessous, on ne saurait soutenir l'idée d'une évolution continue entre les phases II<sup>e</sup> et III<sup>e</sup> de la culture Babadag (MORINTZ 1964, 101–118; 1987, 39–71). La dernière phase (VIII<sup>e</sup> siècle – première moitié du VII<sup>e</sup> siècle av. J-C) subit toute une série de transformations qui la différencient essentiellement des phases antérieures. Ces modifications survenues dans l'évolution de la culture Babadag coïncident, chronologiquement, avec les autres changements qui se sont produits dans la structure de toutes les cultures sur le territoire actuel de la Roumanie.

Ce qu'on peut affirmer, c'est que, toute cette période de 400 ans, entre la fin du XII<sup>e</sup> siècle av. J.-C. et la première partie du VIII<sup>e</sup> siècle av. J-C, est une étape historique de transition, de changements profonds dans la société européenne, une étape de grands mouvements, analysée sous tous les aspects.

A partir de la deuxième quart du huitième siècle avant J-C, sur le plan européen nous constatons des échanges radicaux à cause de la cristallisation et du développement d'une civilisation unitaire. Du point de vue archéologique, en Roumanie nous pouvons parler de la victoire de la céramique cannelée et l'option pour la transformation du fer. Sur le plan européen ça correspond à la quatrième phase de l'évolution et de l'expansion de la culture de «Champs d'Urnes»; à partir de maintenant, on peut parler de la cristallisation de la première civilisation du Fer (BRIARD 1976, 295). C'est bien le mouvement qui a fait l'historien Jacques Briard (1976, 276) affirmer qui s'est «la marche vers l'histoire» et celle-ci marque le début de la Protohistoire où prennent naissance les ethnies, sois qu'on les appelle Proto-Celtes, Proto-Illyriens, Proto-Thraces, etc. C'est à peine qu'après cette époque de transition du Bronze au Fer, conclut P. Bosch-Gimpera (1980, 210 et suiv.), époque de confusion et de dislocation des groupes (culturels), on arrive à l'apparition des groupes historiques des Daces, des Illyriens et des Thraces.

Par conséquent, la thèse de Vasile Pârvan concernant les similitudes entre les éléments de la civilisation nord-italique et celle des Carpates, suite à une pénétration vénéo-illyro-carpatiennes, est modifiée par les nouveaux résultats de la recherche archéologique. Cette étude atteste que la culture villanovienne du nord d'Italie, ainsi que celles du

type Gáva et Belegiš qui ont pénétré sur le territoire carpato-danubien, ont la même origine centrale-européenne et les mêmes sources et formes que la culture des «Champs d'Urnées».

## BIBLIOGRAPHIE

ANDRIȚOIU Ion

- 1982-1983 *Considerații asupra unor materiale arheologice aparținând bronzului tîrziu, descoperite în împrejurimile Devei*, Sargetia, 16-17, p. 125-137.

BADER Tiberiu

- 1978 *Epoca bronzului în nord-vestul Transilvaniei*, București.

BERCIU Dumitru

- 1966 *Zorile istoriei în Carpați și la Dunăre*, București.

BOSCH-GIMPERA Pedro

- 1980 *Les Indo-Européens. Problèmes archéologiques*, Paris.

BRIARD Jacques

- 1976 *L'Âge du Bronze en Europe barbare. Des mégalithes aux Celtes*, Toulouse.

CIUGUDEAN Horia

- 1994 *The Hallstatt Period in Central Transylvania*, in *The Early Hallstatt Period (1200 – 700 BC) in South-Eastern Europe*, Alba Iulia, p. 25-40.

EFFENTERRE H. van

- 1974 *La seconde fin du monde. Mycènes et la mort d'une civilisation*, Toulouse.

FORENBACHER Staša

- 1994 *The "Belegiš II" group in eastern Slavonia*, in *The Early Hallstatt Period (1200 – 700 BC) in South-Eastern Europe*, Alba Iulia, p. 49-62.

GARAŠANIN Milutin

- 1970 *La contribution du monde sud-est européen*, in *Sources archéologiques de la civilisation européenne. Actes du Colloque international organisé par le Sécrétariat général de l'AIESEE – Mamaïa (Roumanie), 1-8 sept. 1968*, Bucarest, p. 102-109.

---

GUMĂ Marian

- 1993 *Civilizația primei epoci a fierului în sud-vestul României*, București.

## HÄNSEL Bernhard

- 1976 *Beiträge zur regionalen und chronologischen Gliederung der älteren Hallstattzeit an den unteren Donau*, Bonn.

## HERRMANN Fr. R., Jackenhövel, Al. (Herausgegeben)

- 1990 *Die Vorgeschichte Hessens*, Stuttgart.

## HOREDT Kurt

- 1967 *Problemele ceramicii din perioada bronzului evoluat în Transilvania*, Studii și Comunicări (Sibiu), 13, p. 137-153.

## IGNAT Mircea

- 1981 *Contribuții la cunoașterea epocii bronzului și a Hallstattului timpuriu în județul Suceava*, TD, 2, p. 133-146.

## JOFFROY René

- 1958 *Les sépultures à char du Premier Âge du Fer en France*, Paris.

## KACSÓ Carol

- 1975 *Contribution à la connaissance de la culture de Suciu de Sus à la lumière des recherches faites à Lăpuș*, Dacia, N.S., 19, p. 45-68.

- 1987 *Beiträge zur Kenntnis des Verbreitungsgebietes und der Chronologie der Suciu de Sus-Kultur*, Dacia, N.S., 31, p. 51-75.

## KIMMIG Wolfgang

- 1964 *Seevölkerbewegung und Urnenfelderkultur. Ein archäologisch-historischer Versuch*, in Studien aus Alteuropa, 1, p. 220-283.

## LÁSZLÓ Attila

- 1972 *O aşezare hallstattiană la Cozia (jud. Iași)*, ArhMold, 7, p. 207-224

- 1986 *Zu den Beziehungen zwischen der oberen Theissgegend und dem nord-östlichen ausserkarpatichen Raum der ältern Hallstattzeit. Eine neue Gruppe der Gáva-Holihradý-Kultur in der Suceava-Hochebene*, in Hallstattkolloquium Veszprém, 1984, Budapest, p. 149-163.

- 1994 *Începuturile epocii fierului la est de Carpați*, București.

## LAURENZI Luciano

- 1959 *La civiltà villanoviana e le civiltà del ferro dell'Italia settentrionale e dell'Europa Centrale*, in *Civiltà del Ferro. Studi pubblicati nella ricorrenza centenaria della scoperta di Villanova*, Bologna, p. 3-71.

MEDELET Florin

1995 *Câmpurile de urne funerare din Banat*, AMN, 32, 1, p. 289-302.

MILLOTE J.-P.

1964 *Le Jura et les plaines de Saône aux âges de métaux*, Paris.

MORINTZ Sebastian

1964 *Quelques problèmes concernant la période ancienne du Hallstatt au Bas-Danube à la lumière des fouilles de Babadag*, Dacia, N.S.,

8, p. 101-118.

1971 *Probleme ale Hallstattului timpuriu din zona istro-pontică în lumina cercetărilor de la Babadag*, Peuce, 2, p. 19-24.

1978 *Contribuții arheologice la istoria tracilor timpurii*, I, București.

1987 *Noi date și probleme privind perioada hallstattiană timpurie și mijlocie în zona istro-pontică (cercetările de la Babadag)*, TD, 8, p. 39-71.

MOZSOLICS Amalia

1972 *Beziehungen zwischen Italien und Ungarn während Bronzorecente und Bronzofinale*, RSP, 27, 2, p. 373-401.

1973 *Beiträge zur Geschichte und Chronologie der Ungarischen Bronzezeit*, AAAH, 21, p. 3-20.

MÜLLER-KARPE Herrmann

1959 *Beiträge zur Chronologie der Urnenfelderzeit nördlich und südlich der Alpen*, Berlin.

NESTOR Ion

1932 *Der Stand der Vorgeschichtsforschung in Rumänien*, 22.BRGK (1933).

1970 *Les grands problèmes de l'héritage de l'époque des métaux*, in *Sources archéologiques de la civilisation européenne. Actes du Colloque international organisé par le Sécrétariat général de l'AIESEE, Mamaïa (Roumanie), 1-8 sept. 1968*, Bucarest, p. 69-75.

PÂRVAN Vasile

1982 *Getica<sup>2</sup>*, București.

PETRESCU-DÎMBOVIȚA Mircea

1977 *Depozitele de bronzuri din România*, București.

1978 *Scurtă istorie a Daciei preromane*, Iași.

RUSU Mircea

1963 *Die Verbreitung der Bronzechortfunde in Transsilvanien von Ende der Bronzezeit bis in die mittlere Hallstattzeit*, Dacia, N.S., 7, p. 177-210.

SANDARS Nancy Katherine

1957 *Bronze Age Cultures in France: the later phases from the thirteenth to the seventh century BC*, Cambridge University Press.

SMIRNOVA Galina I.

1974 *Complexele de tip Gáva-Holihrady – o comunitate cultural istorică*, SCIVA, 24, 4, p. 359-380.

1993 *Zur Frage der thrakischen und illyrischen Komponenten in der Frühhallstattkultur des Vorkarpatenraums*, TD, 14, p. 91-99.

SNODGRASS Anthony M.

1994 *Grecia epocii întunecate* (traduction: Mihai Gramatopol), Bucureşti.

VASILIEV Valentin

1955 *Les recherches consacrées au Premier Âge du Fer en Transylvanie. Résultats et problèmes*, TD, 16, p. 93-98.

1983 *Probleme ale cronologiei Hallstattului în Transilvania*, AMN, 20, p. 33-57.

1986-1987 *Probleme ale cronologiei Hallstattului pe teritoriul României (II)*, Sargetia, 20, p. 64-80.

1992 *Probleme ale cronologiei Hallstattului pe teritoriul României (III)*, EphNap, 2, p. 19-26.

VASILIEV V., ALDEA Ion, CIUGUDEAN Horia

1991 *Civilizația dacică timpurie în aria intracarpatică a României*, Cluj- Napoca.

VULPE Alexandru

1990 *Die Kurzschwerter, Dolche und Streitmesser der Hallstattzeit in Rumänien*, PBF, VI/9, München.

ZAMBOTTI Pia Laviosa

1959 *Le origini della civiltà di Villanova secondo le più recenti interpretazioni*, in *Studi pubblicati nella ricorrenza centenaria della Scoperta di Villanova*, Bologna, p. 73-98.

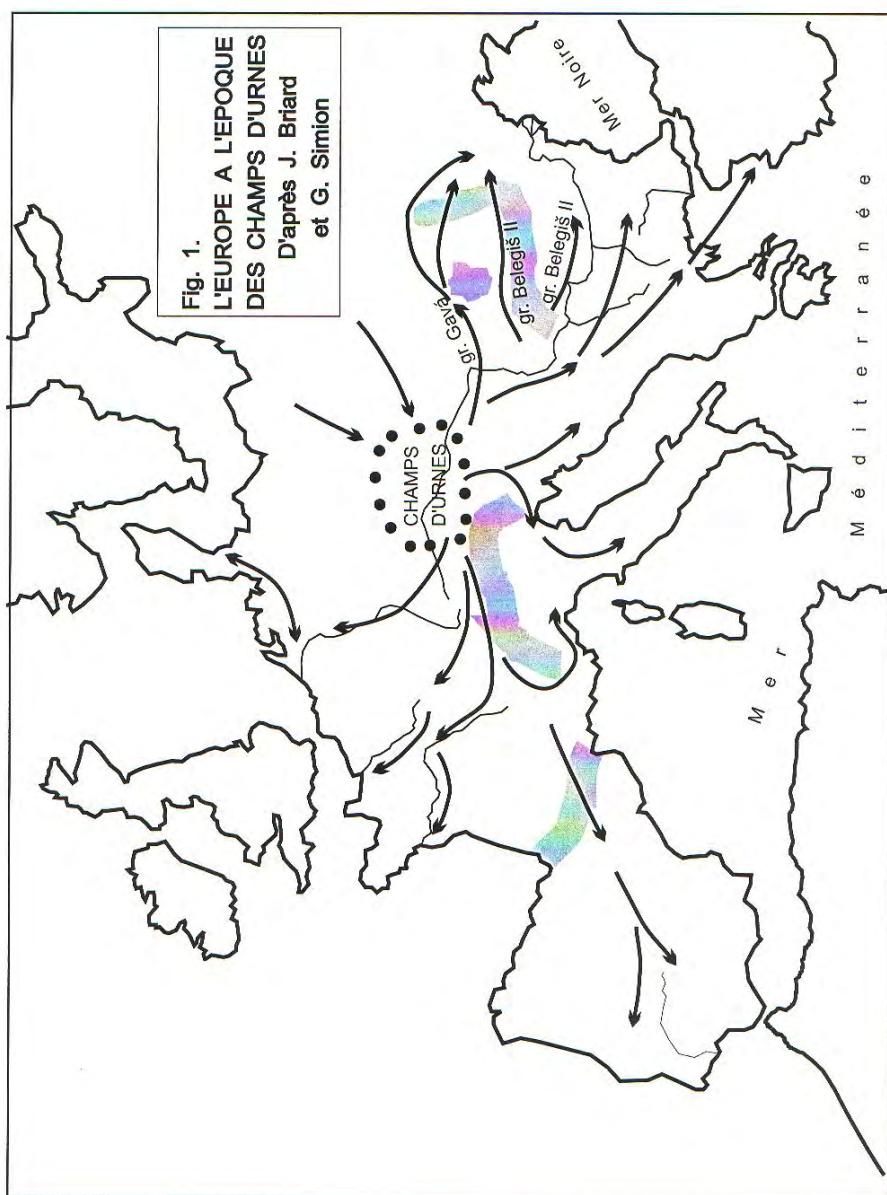




Fig.2. Urnes funéraires découvertes en l'Italie septentrionale – Culture Villanova (d'après "Catalogo della mostra", Bologna, 1979).

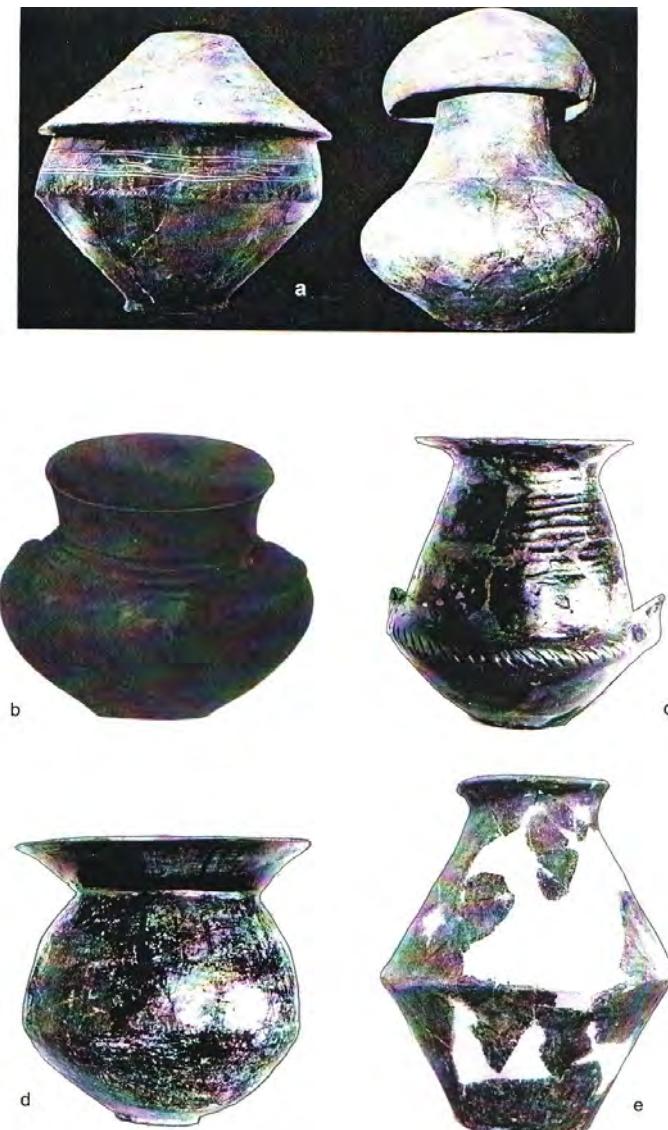


Fig.3. Urnes funéraires, période des Champs d'Urnies tardifs découvertes dans le nord-ouest de l'Europe: a - Allemagne du Nord (d'après J.Briard); b – France (d'après R.Joffroy); c,d,e – dans la Roumanie (Complexe Muséal de Iași et ICEM Tulcea).



**Studia Antiqua et Archaeologica,VIII, Iași, 2001**

**ÉTUDES SUR LA CRÉDIBILITÉ D'HÉRODOTE\*.**

**I. LES PHARAONS SÉSOSTRIS, PHÉRON ET PROTÉE**

MIHAEL VASILESCU  
(Université de Iași)

L'œuvre d'Hérodote est l'une des plus importantes réalisations de l'historiographie antique. Hérodote est le premier historien grec dont l'œuvre est conservée entièrement jusqu'à présent et, en même temps, il peut être considéré parmi les initiateurs de cette activité intellectuelle qui vise le renouvellement et la compréhension du passé - les modernes définissent cette activité par le terme grec *istorikos* -, pas dans le sens de la préoccupation spéciale pour les fondements théoriques de cette discipline, que nous préférons de la nommer aujourd'hui «scientifique», mais dans le sens courant de chercheur du passé.<sup>1</sup>

Ayant comme sujet central la guerre entre les Grecs et les Perses, Hérodote a considéré nécessaire, au cours de la rédaction des *Histoires*, de présenter à ses auditeurs et à ses lecteurs, les causes lointaines de cette guerre - vue, en dernier ressort, comme un épisode de l'éternel conflit entre

---

<sup>1\*</sup> **Note de la Rédaction.** Face au désir manifeste de l'auteur d'utiliser un système de notes qui ne respecte pas l'usage de *SAA*, la rédaction s'est vue contrainte de faire appel au principe *le sage cède*.

La bibliographie sur Hérodote est immense. Pour une image, même incomplète de celle-ci: L. Bergson, *Herodot 1937-1960*, Lustrum, XI, 1966, 71-138; G.T. Griffith, in M. Platnauer (éd.), *Fifty Years (and Twelve) of Classical Scholarship*, Oxford, 1968, 182-241; W. Marg (hrsg.), *Herodot. Eine Auswahl aus der neueren Forschung*, (Wege der Forschung XXVI), Darmstadt, 1982<sup>2</sup>; G. Lachenaud, *Les études hérodotéennes de l'avant-guerre à nos jours*, Storia della storiografia, 7, 1985, 6-27; C. Dewald, J. Marnicola, *A Selective Introduction to Herodotean Studies, Herodotus and the Invention of History*, numéro spécial de «Arethusa», 20, 1-2, 1987, 9-40; F. Bubel, *The Herodot-Bibliographie 1980-1988*, Hildesheim, 1991. L'exposé le plus méthodique et le plus complet de la vie et de l'œuvre d'Hérodote reste, après beaucoup de décennies, celui de Felix Jacoby, *Herodotus, RE*, Suppl.II, 1913 (=Griechische Historiker, Stuttgart, 1956, 7-164). *Introduzione generale* de David Asheri, à l'édition italienne, en neuf volumes, des *Histoires* Fondazione Lorenzo-Valla, vol.I, Milano, 1988, IX-LXXVII, représente l'état de recherche actuel de l'œuvre d'Hérodote.

Europe et Asie<sup>2</sup> - qui étaient retrouvables dans un passé lointain, mythique (Hdt. I,1-5). Les vraies causes et les plus proches de cette conflagration intercontinentale résidaient dans l'expansion, tout d'abord des Mèdes et puis des Perses, qui a transformé les obscures tribus du plateau iranien dans un peuple impérial, qui a réussi, seulement en quelques décennies, s'approprier des territoires vastes qui s'étendaient d'Inde jusqu'à la mer Egée et d'Asie Centrale jusqu'à Nubie, vers le centre de l'Afrique, habités par de nombreuses populations avec des origines, des langues et des mœurs très différents.<sup>3</sup> Donc, pour expliquer ces causes, Hérodote a procédé à une recherche étendue sur l'apparition et le développement de l'empire perse<sup>4</sup> et sur les peuples conquis par les Perses, surtout sur les Lydiens et

<sup>2</sup> F. Jacoby, *Herodotos*, cit., col. 355; S. Mazzarino, *Fra Oriente e Occidente. Ricerche di storia greca arcaica*, Firenze, 1947, 43; 79-81; A. Dihle, *Die Griechen und die Fremden*, München, 1994, 38-46; H.R. Immerwahr, *Aspects of historical causation in Herodotus*, TAPA, 87, 1956, 250 et 263; D. Boedeker, *Protesilaos and the end of Herodotus' Histories*, CA, 7, 1988, 42; R. Thomas, *Herodotus in Context. Ethnography, Science and the Art of Persuasion*, Cambridge, 2000, 98-100; G. Ceaușescu, *Un topos al literaturii antice: veșnicul război dintre Europa și Asia*, in idem, *Orient și Occident în lumea greco-romană*, București, 2000, 69 sqq.

<sup>3</sup> Pour la extension de l'espace géographique et historique des historiens grecs, voir, dernièrement, R. Vattuone, *Koinás práxeis, le dimensioni "universali" della storiografia greca fra Erodoto e Teopompo*, in L. Aigner Foresti, A. Barzano, C. Bearzot, L. Prandi, G. Zecchini (éds.) *L'ecumenismo politico nella coscienza dell'Occidente*, (Bergamo, 18-21 settembre 1995), Roma, 1998, vol. II, *Alle radici della casa comune europea*, 57-96; Jóse María Alonso-Núñez, *L'idea della storia universale in Grecia da Erodoto a Polibio*, Acme, LIII, 3, 2000, 3-16. Pour l'histoire antique de l'Iran et de l'Empire perse, voir, en général, A.T. Olmstead, *History of the Persian Empire*, Chicago, 1948 (=Chicago, 1959); R. Frye, *The History of Ancient Iran*, München, 1984 (Handbuch der Altertumswissenschaft, Abt. 3, Teil 7); *Cambridge History of Iran*, vol. II, *The Media and Achaemenid Periods* (éd. Y. Gershevitch), Cambridge, 1985; T. Cuyler Young Jr., *The Early History of the Medes and the Achaemenid Empire to the death of Cambyses et the Consolidation of [Achaemenid] Empire and its limits of growth under Darius and Xerxes*, in CAH, vol. IV<sup>2</sup> (*Persia, Greece and the Western Mediterranean c. 525-479 B.C.*, (éd. J. Boardmann, N.G.L. Hammond, D.M. Levis, M. Ostwald), Cambridge, 1988, 1-111; *Achaemenid History*, vol. I (*Sources, Structures and Synthesis*) éd. H. Sancisi-Weerdenburg, Leiden, 1987; *Achaemenid History*, vol. IV, (*Centre and Periphery*) éd. H. Sancisi-Weerdenburg et A. Kuhrt, Leiden, 1990; P. Briant, *Histoire de l'empire perse de Cyrus à Alexandre*, Paris, 1996 (*Achaemenid History*, vol. X, éd. P. Briant, A. Kuhrt, M. C. Root, H. Sancisi-Weerdenburg, Y. Wiesehöfer); W.J. Vogelsang, *The Rise and Organisation of the Achaemenid Empire. The Eastern Iranian Evidence* (*Studies in the History of the Ancient Near East*, vol. III), Leiden-New York-Köln, 1992.

Égyptiens. L'historien de Halicarnasse a ajouté à ce fil principal de la narration beaucoup d'informations de nature géographique et ethnographique, sa curiosité étant illimitée: topographie des lieux, descriptions des fleuves, de la flore et de la faune, informations sur les diverses populations, sur leur organisation et leur occupations, sur leurs croyances religieuses, sur les *mirabilia*, etc<sup>5</sup>.

Ces informations ont été ramassées par l'historien pendant ses longs et nombreux séjours faits dans quelques contrées décrites, ou, dans les endroits où il n'a pas pu aller, il a recueilli les informations à l'aide des intermédiaires, en pratiquant, dans les deux situations, ce qu'on appelle aujourd'hui «oral History»<sup>6</sup>, parce qu'il ne parlait pas les langues orientales et il ne connaissait pas leurs écrits, et de cette manière, il n'a pas pu étudier personnellement les documents.

L'immensité de l'espace visé, tout comme la référence à un passé souvent très éloigné n'ont pas permis à l'historien de distinguer très

<sup>4</sup> Cette recherche a été facilitée, certes, par les contacts entre les Grecs et les Perses, beaucoup plus consistants que l'on admet d'habitude. Voir D.M.Lewis, *Sparta and Persia*, Leiden, 1977, 12 sqq.; idem, in A.R.Burn, *Persia and the Greeks*<sup>2</sup>, London, 1984, 597 sqq.; idem, *Persians in Herodotus*, in *The Greek Historians. Literature and History, Festschrift A.E. Raubitschek*, Saratoga, 1985, 101-117; J.Diggle, *Euripidea*, Oxford, 1994, 447; R.L.Fowler, *Herodotus and his contemporaries*, JHS, 116, 1996, 84.

<sup>5</sup> K. von Fritz, *Die griechische Geschichtsschreibung*, vol. I, Berlin, 1967, 114 sqq. D. Asheri, *Introduzione generale*, cit., XXIV-XXV. Pour la thématique géographique et ethnographique, v. surtout K.E. Müller, *Geschichte der antiken Ethnographie und der ethnologischen Theoriebildung*, vol. I, Wiesbaden, 1972, 101-131, J. Redfield, *Herodotus the Tourist*, CPh, 80, 1985, 96 sqq.; W. Schuller, *Die griechische Geschichtsschreibung der klassischen Zeit*, in José Miguel Alonso-Núñez (hrsg.), *Geschichtsbild und Geschichtsdenken im Altertum* (Wege der Forschung, Bd. 631), Darmstadt, 1991, 91 sqq. et R. Bichler, *Herodots Welt. Der Aufbau der Historie am Bild der fremden Länder und Völker, ihrer Zivilisation und ihrer Geschichte*, Berlin, 2000.

<sup>6</sup> W. Aly, *Volksmärchen, Sage und Novelle bei Herodot und seinen Zeitgenossen*, Göttingen, 1921 (réimprimé avec un appendix en 1969); J.Vansina, *Oral Tradition as History*, London, 1985; O.Murray, *La Grecia delle origini*, Bologna, 1996, 36-42; idem, *Herodotus and oral History*, in *Proceedings of the Groningen 1984 Achaemenid History Workshop*, vol.II, *The Greek Sources* (éds. H.Sancisi-Weerdenburg et A.Kuhrt), Leiden, 1987, 93-115. Pour un aperçu général des informations fournies par Hérodote sur l'histoire orientale et sur l'Egypte, voir R.Drews, *The Greek Accounts of Eastern History*, Cambridge, Mass., 1973, 45-211; pour certains aspects particuliers: S.C. Brown, *The Médikos Logos of Herodotus and the evolution of the Median State*, in *Achaemenid History*, III, *Method and Theory* (Proceedings of the London 1985 Achaemenid History Workshop, éd. A.Kuhrt et H.Sancisi-Weerdenburg), Leiden, 1988, 71-86.

clairement, dans ces narrations, entre vérité ou vraisemblable et contrevérité, mythe ou quoique ce soit. D'ailleurs il ne s'en est pas proposé, en préférant reproduire les choses vues ou racontées, ses attitudes critiques concernant ses sources étant assez rares. Il en a résulté une écriture contradictoire où la vérité et le fabuleux se fondent dans une narration, captivante pour un profane, mais qui laisse stupéfait le lecteur avisé. D'où l'appréciation contradictoire d'Hérodote et de son œuvre, esquissée dès l'Antiquité et qui le poursuit en fait jusqu'à présent. Car l'auteur des *Histoires* a été également admiré et dénigré: admiré pour les informations qu'il offrait et pour son style, dénigré parce que, selon A. Momigliano, «si l'on ne contestait pas son rôle de "primus inventor" de l'histoire, on n'avait pas confiance en lui, étant considéré un menteur».<sup>7</sup>

En dépit de ce scepticisme, il faut dire que le verdict final sur la crédibilité d'Hérodote n'a pas été encore prononcé, l'élaboration de celui-ci étant un processus en plein déroulement auquel contribuent diverses disciplines de la science de l'Antiquité. Quelque soit le résultat, trois motifs plaident clairement en faveur de l'historien de Halicarnasse: 1) sans ses informations, nous ne connaissons pas grande chose sur les guerres médiques et sur l'histoire des Lydiens, des Mèdes et des Perses; 2) ceux qui ont fait les grandes recherches archéologiques de Mésopotamie et d'Égypte ont eu comme guide ses *Histoires*; 3) par son «oral History» il est un précurseur de l'anthropologie culturelle, de la sociologie et de la science

moderne du folklore.<sup>8</sup>

<sup>7</sup> *Il posto di Erodoto nella storia della storiografia* publié dans le volume du même savant, *La storiografia greca*, Torino, 1982, 139. Selon le savant italien (138-155), Hérodote a été considéré menteur, parce que, à la différence de Thucydide, avec lequel il a été souvent comparé, il n'a pas écrit une histoire contemporaine, sa démarche eut à souffrir justement pour le fait d'avoir visé, essentiellement, un passé qu'il n'avait pas vécu et dont l'évocation supposait une dose considérable d'incertitude. Néanmoins, beaucoup d'historiens ultérieurs, même parmi ceux qui l'ont critiqué, ont eu maintes choses à apprendre d'*Histoires*, mais Hérodote n'a pas eu un Hérodote avant lui! Voir aussi F.Hartog, *Le miroir d'Hérodote. Essai sur la représentation de l'autre*, Paris, 1980, 14.

<sup>8</sup> J.L. Myres, *Herodotus and Anthropology*, in R.R. Marett (éd.), *Anthropology and the Classics*, Oxford, 1908, 135; T.S. Brown, *Herodotus and his Profession*, American Historical Review, 69, 1954, 829-843; A. Momigliano, *Il posto di Erodoto*, cit., 155; D.S. Wissen, *Herodotus and the Modern Debate over Race and Slavery*, The Ancient World, 3, 1, 1980, 3-16; R.Drews, *The Greek Accounts*, cit., 45-211.

Dans les dernières décennies, le problème de la crédibilité d'Hérodote a acquis des dimensions nouvelles grâce à quelques études qui visent surtout les sources dont il a usé et la mesure dont celles citées sont réelles ou fictives. Sans entrer dans les détails d'un débat qui est encore très vif, et, certes, bénéfique pour une meilleure connaissance de l'historien, on peut dire que les chercheurs sont groupés en deux positions apparemment irréconciliables. L'une, que l'on pourrait nommer très critique, considère qu'Hérodote n'est pas un historien crédible parce que toutes les sources invoquées sont fictives. Autrement dit, on considère que si Hérodote peut être prouvé dans certains cas menteur, il peut être suspecté qu'il ment partout.<sup>9</sup> Ce point de vue est soutenu par Friedrich Oertel<sup>10</sup>, O.Kimball Armayor<sup>11</sup>, François Hartog<sup>12</sup>, John van Seters<sup>13</sup> Reinhold Bichler<sup>14</sup>, et surtout Detlev Fehling<sup>15</sup>. L'autre position considère que l'attitude hypercritique n'est pas productive parce qu'elle diminue les mérites d'Hérodote comme père de l'histoire, car elle ne tient pas compte suffisamment de la situation objective dans laquelle l'historien a vécu et a travaillé. Ce courant offre des explications qui vont de la critique prudente de Harmut Erbse<sup>16</sup> jusqu'à l'acceptation presque *tale quale* des mots

<sup>9</sup> J. Rhodes, *In Defence of the Greek Historians*, Greece & Rome, XLI, 2, 1994, 160.

<sup>10</sup> *Herodots ägyptischer Logos und die Glaubwürdigkeit Herodots*, Bonn, 1970.

<sup>11</sup> *Did Herodotus ever go to the Black Sea?*, HSCPPh, 82, 1978, 45-62; idem, *Did Herodotus ever go to Egypt?*, Journal of the American Research Center dans Egypt, 15, 1978, 59-73; idem, *Sesostris and Herodotus' Autopsy of Thrace, Colchis, Inland Asia Minor and the Levant*, HSCPPh, 84, 1980, 51-74; idem, *Herodotus' Autopsy of the Fayoum: Lake Moeris and Labyrinth of Egypt*, Amsterdam, 1985.

<sup>12</sup> *Le miroir d'Hérodote*, cit.

<sup>13</sup> *In Search of History. Historiography in the Ancient World and the Origins of Biblical History*, New Haven – London, 1983, 40-54.

<sup>14</sup> *Herodots Welt*, cit.

<sup>15</sup> *Die Quellenangaben bei Herodot. Studien zur Erzählkunst Herodots*, (Untersuchungen zur antiken Literatur und Geschichte, hrsg. von Heinrich Dörrier und Paul Moraux, Bd. 9), Berlin – New York, 1971. J'y utilise la traduction anglaise de J.G.Howie, intitulée *Herodotus and his "Sources". Citation, Invention and Narrative Art*, Leeds, 1989, qui, par rapport à l'édition allemande, comporte quelques modifications.

<sup>16</sup> *Über Herodots Kroisoslogos*, in idem, *Ausgewählte Schriften zur klassischen Philologie*, Berlin – New York, 1979, 180-202, surtout 181-185; idem, *Fiktion und Wahrheit im Werke Herodots*, Nachrichten der Akademie der Wissenschaften in Göttingen. Phil.Hist.Klasse, 1991, 131-150.

d'Hérodote de W.Kendrick Pritchett<sup>17</sup>. Parmi les représentants importants de ce courant, nous retenons Arnaldo Momigliano<sup>18</sup>, Allan B. Lloyd<sup>19</sup>, Carolyn Dewald et John Marnicola<sup>20</sup>, Oswyn Murray<sup>21</sup>, Robert L.Fowler<sup>22</sup> et Askold I. Ivantchik<sup>23</sup>.

Nous considérons qu'entre les deux manières d'interprétation ne doit pas exister une rupture totale, parce que les nombreuses informations offertes par l'œuvre d'Hérodote doivent être valorisées seulement après une recherche attentive et complexe de chaque cas à part. Le récit des pharaons Sésostris, Phéron et Protée s'avère être, à travers ces précautions méthodologiques, très significatif.

Le deuxième livre des *Histoires*, *Euterpe*, est dédié à la description d'Égypte. Dans la première partie de ce livre (chapitres 2-98), le Père de l'histoire présente la géographie et l'ethnographie de l'Égypte, son récit étant plein de toutes sortes de curiosités. Mais au début du chapitre 99, Hérodote interrompt son récit pour présenter sa méthode de travail et ses sources, ce qui fait que cet interlude soit, de ce point de vue, l'un des plus intéressant de l'œuvre tout entier.<sup>24</sup> Selon son propre témoignage, jusqu'au début du chapitre 99, Hérodote a exposé ses observations (*Ὀγισθ*), ses réflexions (*γνώμη*) et ce qu'il a cherché lui-même (*ὕστορις*); mais en

<sup>17</sup> *The Liar School of Herodotus*, Amsterdam, 1993.

<sup>18</sup> *Il posto di Erodoto*, cit.

<sup>19</sup> *Herodotus Book II. Introduction* (EPRO, 43, 1), Leyden, 1975; idem, *Herodotus Book II. Commentary 1-98* (EPRO, 43, 2), Leyden, 1976; idem, *Nationalist Propaganda in Ptolemaic Egypt*, Historia, 31, 1982, 33-55; idem, *Herodotus Book II. Commentary 99-182*, (EPRO, 43, 3), Leyden, 1988; idem, *Herodotus' Account of Pharaonic History*, Historia, 37, 1988, 22-53.

<sup>20</sup> *A Selective Introduction*, cit., surtout 23-33.

<sup>21</sup> *Herodotus and oral History*, cit.

<sup>22</sup> *Herodotus and his contemporaries*, cit., 62-87, surtout 80-87.

<sup>23</sup> A.I.Ivantchik, *Une légende sur l'origine des Scythes (Hdt. IV, 5-7) et le problème des sources du Schythicos Logos d'Hérodote*, REG, 112, 1999, 141-192. Ajoute: J.Cobet, *Gnomon*, 46, 1974, 737 sqq.; F. Mora, *Religione e religioni nelle storie di Erodoto* (Le edizioni universitarie JACA 18), Milan, 1986, 21; D.N. Smith, *Herodotus and the Archaeology of Asia Minor: A Historiographic Study*, Diss. Berkeley, 1987; L. Canfora, A. Corcella, *La letteratura politica e la storiografia*, in G.Cambiano, L. Canfora, D. Lanza (éds.), *Lo spazio letterario della Grecia antica*, Roma, 1993, 448 sqq.; P.J.Rhodes, *In Defence of the Greek Historians*, cit.

<sup>24</sup> K. von Fritz, *Die griechische Geschichtsschreibung*, vol. I, cit., 160; G.Schepens, *L'«autopsie» dans la méthode des historiens grecs du V<sup>e</sup> s.avant J-C*, Bruxelles, 1980, 74-76.

commençant avec ce chapitre il va raconter sur l'Égypte des contes des Égyptiens, selon sa propre compréhension (*tὸ δὲ περὶ τοῦτον ἀεγύπτιον Εὐχόμαι σέγουσθεντα κατὰ τὰ Ἑκεῖνα;*), auxquelles il va ajouter aussi des commentaires sur des choses vues par lui-même (*προσέσται δέ τι αἴτοισι καὶ τέβη μῆβ οὐιοβ*)<sup>25</sup>. Par la suite, Hérodote présente le passé d'Égypte, en narrant les exploits du premier roi Min. La source de la narration sont les prêtres égyptiens<sup>26</sup>. Les mêmes prêtres l'ont fait connaître, d'après un livre (*τὸν βύβλον*)<sup>27</sup>, la succession des héritiers du roi Min, en nombre de trois cents trente. Parmi ceux-là les prêtres ont choisi parler seulement sur la reine Nitocris et sur le roi Moéris, parce que ils sont les seuls qui aient daigné construire des monuments.

Le trois cents trente et unième pharaon a été Sésostris. Les prêtres égyptiens ont lui raconté beaucoup de détails sur celui-ci, rendus dans les chapitres 102-110. Conformément aux faits narrés par les prêtres, Sésostris est parti sur les navires de guerre du golfe arabique pour conquérir les habitants du bord de la mer Erythrée. Ensuite, à la tête d'une grande armée, il a couru le monde de long en large, en soumettant tous les peuples qui se trouvaient sur sa route. Sur le territoire de ces peuples, qui, animés d'un

<sup>25</sup> Hdt. II, 99. J'y utilise l'édition de Ph.-E. Legrand (Collection des Universités de France, Association Guillaume Budé), sixième tirage, Paris, 1982. Pour la signification de ces notions chez Hérodote, voir F. Haible, *Herodot und Wahrheit, Wahrheitsbegriff, Kritik und Argumentation bei Herodot*, Inaug. Diss., Tübingen, 1963; F. Hartog, *Le miroir d'Hérodote*, cit., 271 sqq.; F. Jacoby, *Atthis, The Local Chronicles of Ancient Athens*, Oxford, 1949, 216 et 389, n.3; G. Nenci, *Il motivo dell'autopsie nella storiografia greca*, SCO, III, 1953, 14-16; G. Schepens, *L'«autopsie»*, cit.; A.B. Lloyd, *Herodotus Accounts*, cit., 23-25; idem, *Introduzione al libro II* (éd. D. Asheri, 1989), XVII-XXII; F. Oertel, *Herodots ägyptischer Logos*, cit., 5 sqq.; J. Marnicola, *Herodotean Narrative and the Narrator's Presence*, Arethusa, XX, 1987, 121 sqq. Pour la référence de ceux-ci au plan indo-européen, voir E. Benveniste, *Vocabulaire des institutions indo-européennes*, II, Paris, 1968, 173.

<sup>26</sup> Sur cette prétention d'Hérodote, voir W.A. Heidel, *Hecataeus and the Egyptian priests in Herodotus, Book II* (Memoirs of the American Academy of Arts and Sciences, XVIII, 2), Boston, 1935; E. Lüdeckens, *Herodot und Ägypten*, Zeitschrift der Deutschen Morgenländischen Gesellschaft, 104, 1954, 330 sqq.; A.B. Lloyd, *Herodotus Book II. Introduction*, cit., 99 sqq.; idem, *Herodotus' Account*, cit., 25 sqq.

<sup>27</sup> Selon A. Gardiner, *Egypt of the Pharaohs. An Introduction*, Oxford, 1961 (1979), 47 sq. et A.B. Lloyd, *Commento au deuxième livre d' Hérodote* (éd. D. Asheri), 1989, 322 (commentaire au II, 100, 1), il s'agit probablement d'un papyrus qui contenait une liste des rois, comparable à la liste de Canon de Turin, qui, si elle était complète, devait contenir tous les rois de l'Egypte de la dynastie des dieux jusqu'à la XIX<sup>e</sup> dynastie.

désir ardent de liberté, ont lutté avec beaucoup d'acharnement, le pharaon a fait ériger des «des stèles où des inscriptions relataient son nom et sa patrie, et comme'quoi, par la force de ses armes, il les avait subjugués; chez ceux dont il avait annexé les cités sans combat et sans peine, il gravait sur les stèles des inscriptions de même teneur que chez les peuples qui s'étaient conduits bravement, et y gravait en outre l'image des partie sexuelles de la femme; il voulait rendre manifeste par là que ces peuples étaient sans bravoure» (II, 102). En passant d'Asie en Europe le pharaon a soumis les Scythes et les Thraces, qui représentent la limite la plus éloignée atteinte par l'armée égyptienne, parce que, suppose Hérodote, seulement sur leurs territoires on rencontre des stèles du même type, déjà mentionnées. Après la conquête des territoires des Scythes et des Thraces, Sésostris est revenu en Asie, en arrivant au fleuve Phasis, de Colchide. En ce qui concerne l'étape de Colchide, de la longue expédition égyptienne, Hérodote ne peut affirmer avec certitude si une partie de l'armée du pharaon est restée dans ce pays, suivant sa disposition, ou bien si, quelques-uns des soldats, «fatigués de ces pérégrination, demeurèrent sur le bord du fleuve de leur propre volonté» (II, 103). Quelque soit la vérité à cet égard, il est certain que les habitants de Colchide sont de race égyptienne. Hérodote avait déjà cette conviction, depuis longtemps, mais pour écarter tout soupçon, il a étudié le cas, tant parmi les habitants de Colchide, que parmi les Égyptiens, et il a constaté que les souvenirs des premiers concernant les Égyptiens étaient plus clairs que ceux des derniers sur eux, mais les Égyptiens considéraient que les habitants de Colchide étaient en effet les héritiers de l'armée de Sésostris. C'est aussi l'opinion d'Hérodote, mais il ajoute que cette origine est moins confirmée par la couleur brune de la peau, , et par les cheveux crépus, parce que il y en a d'autres qui sont identiques, mais surtout par le fait que, parmi tous les peuples seulement ceux de Colchide, les Égyptiens et les Éthiopiens pratiquent la circoncision depuis toujours. Cette priorité dans l'usage de la circoncision est reconnue par les Phéniciens et par les Syriens de Palestine qui disent qu'ils ont pris cette habitude d'Égyptiens, tandis que les Syriens qui habitent près de la rivière Thermelon et ceux de Parthénios, tout comme leurs voisins, les Macrons, disent que la circoncision est empruntée depuis peu d'habitants de Colchide (II, 104). Hérodote soutient cette parenté aussi par le fait que les Égyptiens et les habitants de Colchide travaillaient le lin d'une manière identique, leurs mœurs et leur langue se ressemblant beaucoup (II, 105).

La plupart des stèles dressées par Sésostris, dans différents pays conquis, n'ont pas résisté à l'épreuve du temps. Mais quelques-unes ont perduré et Hérodote tient les rappeler, en soulignant que c'est lui-même qui les a vues. Il s'agit de quelques-unes de la Syrie de la Palestine, reconnues après *grámmata* et après les organes génitaux féminins qui s'y trouvent (*gunaikès aœdōia*). En Ionie, Hérodote a vu également deux figures taillées en roc représentant Sésostris, l'une sur le chemin qui mène d'Ephèse à Phocée, l'autre sur la route qui va de Sardes à Smyrne. Les deux représentaient un homme grand de cinq *spiuamēs*, tenant dans la main droite une lance, et à gauche un arc. Sur la poitrine, d'une épaule à l'autre étaient gravés, dans l'écriture sacrée égyptienne (*grámmata Yra aœgúptia*) les mots «Moi, par la force de mes épaules, j'ai conquis ce pays». Quelques-uns parmi ceux qui ont vu ces monuments croient qu'il s'agit de l'image de Memnon, mais, précise l'historien, ils sont loin de la vérité (II, 106). Par la suite, jusqu'au chapitre 110, Hérodote narre, en accord avec les récits des prêtres, ce que Sésostris a souffert et a accompli, après son retour en Égypte: le complot échoué de son frère, qui régnait pendant son absence (II, 107), la construction des canaux d'irrigation par le travail des prisonniers de guerre (II, 108) et le partage des terres entre tous les Égyptiens, en lots égaux, pour lesquels ils devaient payer un certain impôt, activité qui, selon l'historien, marque les débuts de la géométrie (II, 109).<sup>28</sup>

Un intérêt particulier présente le chapitre 110. Hérodote nous y informe, sans spécifier *expressis verbis* qu'il rend les dires des prêtres, cette chose étant sous-entendue, que Sésostris a été le seul Égyptien qui ait régné aussi sur les Éthiopiens. Beaucoup plus tard, Darius a voulu ériger sa propre statue devant celles de Sésostris, mais le prêtre de Héphaïstos ne le lui a pas permis, car le roi perse n'avait pas achevé les mêmes exploits que Sésostris, il n'avait pas vaincu les Scythes, tout comme le pharaon prêtre égyptien. Il faut remarquer que face à un tel argument, invoqué par le dieu Ptah, Darius a renoncé à son intention.

Ce sont donc les faits du pharaon Sésostris, racontés par les prêtres, pendant le voyage d'Hérodote en Égypte, après la moitié du V<sup>e</sup> s.av. J-C<sup>29</sup>

<sup>28</sup> Sur ces activités de Sésostris, voir F.Hartog, *Le miroir d'Hérodote*, cit., 36-37.

<sup>29</sup> Pour le voyage d'Hérodote en Égypte, voir C. Sourdiille, *La durée et l'étendue du voyage d'Hérodote en Égypte*, Paris, 1910. D'*Histoires* ou d'autres sources antiques on ne peut établir une date précise des voyages d'Hérodote. A.Gardiner, *Egypt of the*

Il s'agit, très probablement, d'une source d'origine memphite, selon les références au temple de Héphaïstos, l'équivalent grec du dieu égyptien Ptah (Diod., I,57)<sup>30</sup>. Le récit d'Hérodote a fait de Sésostris le protagoniste d'une légende qui a connu une diffusion large dans le monde classique, ayant des prolongements, tard, jusqu'à l'époque byzantine.<sup>31</sup> Parmi les auteurs antiques révélateurs dans une certaine mesure sont quelques fragments de *Aigyptiaka* de Manéthon<sup>32</sup> et de Théopompe<sup>33</sup>, puis Strabon<sup>34</sup>, Pline l'Ancien<sup>35</sup>, Josèphe Flavius<sup>36</sup>, Tacite<sup>37</sup>, Arrien<sup>38</sup>, Plutarque<sup>39</sup>, Orose<sup>40</sup>, Jordanes<sup>41</sup>, et surtout Diodore de Sicile, qui, à côté d'Hérodote, est la

---

*Pharaoh*, cit., 3, croit que ce voyage a eu lieu vers 445 av. J-C; T.S. Brown, *Herodotus speculates about Egypt*, in «American Journal of Philology», 86, 1965, 61 et n.7, est d'avis qu'il s'agit d'une période située autour de 450 av. J-C; A.B.Llyod, *Herodotus Book II. Introduction*, cit., 61-68, discute largement toutes les hypothèses et conclut que Hérodote a visité l'Égypte après 459, mais plus probablement entre 449 et 430. Pour D. Asheri, *Introduzione generale*, cit., XIV-XVI, la seule certitude concernant les voyages d'Hérodote, soit que, tant ceux de l'espace thraco-pontique, que ceux d'Orient et d'Égypte sont sûrement antérieurs à l'étape athénienne de l'année 445/6, les voyages d'Égypte, de Phénicie, de Mésopotamie étant datées vers les années 448 et 446 sans qu'on puisse dire rien d'exact sur un ordre hypothétique et sur une direction hypothétique des ceux-ci. Pour le voyage à Pontus Euxin, voir les positions diamétralement opposées soutenues par P.Alexandrescu, *Călătoria lui Herodot în Marea Neagră*, Pontica, XI, 1978, 27-34, et O.Kimball Armayor, *Did Herodotus ever go to the Black Sea?*, cit., 45-62. Je n'ai pas eu accès à l'étude de S.N.Morschauser, *Using History: reflections on the Bentresh Stela*, *Studien zur ägyptischen Kultur*, 15, 1988, 203-223.

<sup>30</sup> A. Wiedemann, *Herodots zweites Buch mit sachlichen Erläuterungen*, Leipzig, 1890, 396; G. Maspero, *La Geste de Sésostris*, Journal des Savants, 1901, 604; P.Montet, *Germanicus et le vieillard de Thèbes* (Publications de la Faculté des Lettres de l'Université de Strasbourg, 106), Strasbourg, 1945, 49-50. Pour *interpretatio graeca* des divinités égyptiennes, voir S. Morenz, *Die Begegnung Europas mit Ägypten* (Sitzungsberichte des Sächsischen Akademie der Wissenschaften zu Leipzig, Phil.-hist. Klasse, Bd. 113, Heft 5), Berlin, 1968, 67; Kamal Sabri Kolta, *Die Gleichsetzung ägyptischer und griechischer Götter bei Herodot* (Inaug. Diss. zur Erlangung des Doktorgrades, Philosophischen Fakultät des Eberhard-Karls-Universität zu Tübingen), Kairo, 1968, 118-125.

<sup>31</sup> La liste de ces sources, plus ou moins complète, se trouve chez A. Wiedemann, *Herodotus zweites Buch*, cit., surtout 403; H. Kees, *RE* II A<sub>2</sub>, 1923, coll. 1861-1876, s.v. *Sesostris*; M. Malaise, *Sésostris, Pharaon de la légende et d'histoire*, CdE, XLI, 1966, 244-272; R. Hari, *Sésostris et les historiens antiques*, Bulletin de la Société d'Égyptologie de Genève, 5, 1981, 15-20; G. Gaggero, *Considerazioni sulla leggenda di Sesostri nella tradizione greco-romana*, dans *Serta Historica antiqua*

source qui nous donne le plus d'information<sup>42</sup>. A celles-ci on pourrait ajouter certaines informations fragmentaires conservées sur quelques papyrus<sup>43</sup>. Les écrits posthérodotéens ont une valeur intrinsèque beaucoup moins importante, car, même si *a priori* on ne peut exclure totalement l'idée qu'au moins certains d'entre eux auraient eu accès direct aux sources égyptiennes, la plupart, sinon tous, représentent en fait, des reprises ou des adaptations, même indirectes, du récit du père de l'histoire aux fins et réalités différents, étant par cela intéressantes pour le sort du roman de Sésostris dans la littérature grecque et latine, et moins pour

vérifier la véracité d'Hérodote<sup>44</sup>. Alors, revenons chez Hérodote!

---

(Publicazioni dell'Istituto di Storia antica e Scienze ausiliari dell'Università degli Studi di Genova, XV), Roma, 1986, 1-19; C.Obsomer, *Les campagnes de Sésostris dans Hérodote. Essai d'interprétation du texte grec à la lumière des réalités égyptiennes* (Connaissance de l'Égypte ancienne), Bruxelles, 1989, spécialement 32-43.

<sup>32</sup> *FGrHist* 609 F 2; 3a; 3b; W.G. Waddell, *Manetho* (Loeb Classical Library), 1948, 66-73, fr.32, 34-36.

<sup>33</sup> *FGrHist* 115 F 46.

<sup>34</sup> Strabon, I, 2, 31 (p.38); XV, 1, 6-7 (p.686-7), selon Mégasthène; XVI, 4, 4 (p.769), selon Ératosthène; XVI, 4, 7 (p.770), selon Artémidor; XVII, 1, 5 (p.790); XVII, 1, 25 (p.804); cf. et XVII, 1, 46 (p.816).

<sup>35</sup> Pline, N.H., VI, 33, 165; 174; XXXIII, 3, 52.

<sup>36</sup> Jos. *Ant.* VIII 253-262; *Ap.* II, 132.

<sup>37</sup> Tac. *Ann.* II 60, 1-4; VI 28, 3.

<sup>38</sup> Arr. *Ind.* 5, 4-7; *Parth.* I, 3.

<sup>39</sup> Plut. *De Iside et Osiride*, 24 (*Moralia*, 360b).

<sup>40</sup> Oros. I, 14, 1-3.

<sup>41</sup> Jord. *Get.* VI, 47-48.

<sup>42</sup> Diod. I, 53-58, 94-4. Voir A. Burton, *Diodorus Siculus, Book I. A Commentary* (EPPO), Leiden, 1972, 163-179.

<sup>43</sup> *P.Oxy.* 1826, 2466 et 3319. Pour les fragments de papyrus: F. Zimmermann, *Ein Bruchstück aus einem historischen Roman. Untersuchungen zu Pap. Oxyrh. 1826*, Rheinisches Museum, LXXXV, 1936, 165-176: J.N. O'Sullivan, W. Beck, *P.Oxy. 3319: the Sesonchosis Romance*, ZPE, 45, 1982, 71-83; J.N. O'Sullivan, *The Sesonchosis Romance*, ZPE, 56, 1984, 39-44. Sauf la forme Sésostris, la plus fréquente, le nom du pharaon apparaît aussi dans les variantes *Sesonghosis*, *Sesososis*, *Sesoosis*, *Sistris*, *Vezosis*, *Vesozes* et *Vesosis*, voir C.Obsomer, *Les campagnes de Sésostris*, cit., 33-35.

<sup>44</sup> Le scholiaste d'Apollon de Rhodes, en parlant des campagnes de Sésostris d'Asie et de la plus grande partie d'Europe, dit que tous les détails sur celles-ci se retrouvent chez Hérodote. Cfr. Schol.Apoll.Rhod., *Argonaut.*, IV, 272-274, 277, de l'édition de C. Wendel, (=FGrHist 115 F 46). Parmi les écrivains qui, éventuellement,

L'historien de Halicarnasse tient nous informer que les exploits de Sésostris lui ont été racontés par les prêtres égyptiens (II, 102), ce qui nous fait croire que ce récit était très connu parmi les habitants de la vallée du Nil. Or, à ce point apparaît la première difficulté, parce que le roman du pharaon susmentionné n'est pas jusqu'à présent connu des sources égyptiennes également, étant retenu pour la première fois par les *Histoires* d'Hérodote, qui sont, on l'a déjà dit, à la base d'une légende très répandue pendant l'Antiquité<sup>45</sup>.

Cette situation difficile à expliquer par rapport à la prolifération de la légende de Sésostris dans la littérature grecque et latine qui laisse entendre qu'elle puise ses sources dans une ancienne et très répandue tradition égyptienne et non pas d'*Histoires*, met en doute les propos d'Hérodote. A-t-il inventé cette histoire et si oui, dans quel but? Nous sommes prêts à dire dès le début, que nous n'excluons pas la possibilité de la part de l'historien de Halicarnasse d'avoir ajouté quelque chose, pour la rendre plus attrayante à son auditoire<sup>46</sup>, mais, essentiellement, son récit

ont utilisé, d'une manière directe ou indirecte les sources égyptiennes, on cite d'habitude Théopompe de Chios, avec sa *Philippika* sur laquelle on a une allusion vague in Schol.Apoll.Rhod., *Argonaut.*, IV, 272 (=FGrHist 115 F 46), avec le respectif *Kommentar* de Jacoby, Leiden, 1962, 362, et G.Maspero, *La Geste de Sésostris*, cit., 605), et surtout Diodore de Sicile, qui, pour l'histoire d'Egypte a eu, il paraît, comme source, *peri Aeguptiou* de Hécatée d'Abdéra. Cfr. A.Burton, *Diodorus Siculus*, cit., 1-34. Pour Hécatée d'Abdéra, voir W. Spoerri, in *Der Kleine Pauly*, vol. 2, 1967, col. 980-982, s.v.; O. Murray, *Hecataios of Abdera and Pharaonic Kingship*, JEA, LVI, 1970, 143-170, surtout 144-150 et pour toute la problématique: G. Gaggero, *Considerazioni*, cit., 5 sqq.

<sup>45</sup> A.B. Lloyd, *Nationalist propaganda*, cit., 37. Pour la légende de Sésostris pendant l'Antiquité, sauf les travaux de G .Maspero, M. Malaise, O. Kimball Armayor, J.N. O'Sullivan, G. Gaggero et C. Obsomer, déjà cités, voir K. Sethe, *Sesostris* (Untersuchungen zur Geschichte und Altertumskunde Ägyptens, II, 1), Leipzig, 1900; H.Kees, in *RE*, II A, 1923 col. 1855-1861, s.v. *Sesonchosis*; idem, in *RE*, II A, 1923, col.1861-1876, s.v. *Sesostris*; R.M. Rattenbury, *Traces of Lost Greek Novels*, in J.U.Powell (éd.), *New Chapters in the History of Greek Literature*, Oxford, 1933, 211 sqq.; M. Braun, *History and Romance in Greco-Oriental Literature*, Oxford, 1938, 223 sqq.; K. Lange, *Sesostris, ein ägyptischer König in Mythos*, München, 1954, 22 sqq.; G. Posener, *Littérature et politique dans l'Égypte de la XII<sup>e</sup> dynastie* (Bibliothèque de l'Ecole des Hautes Etudes, 307), Paris, 1956, 141 sqq.; G. Goossens, *La légende de Sésostris*, La nouvelle Clio, 10-12 (1952-1962), 293 sqq.; S. West, *The Sesonchosis Romance*, in B. Reardon (éd.), *Erotica Antiqua*, Bangor, 1977, 47 sqq.

<sup>46</sup> Pour le problème de la lecture publique des *Histoires*, dont parlent certaines sources relativement tardives, voir M. Dorati, *Le Storie di Erodoto: etnografia e racconto*, Pisa – Roma, 2000, 17-37.

s'inspire de la tradition égyptienne, consignée ou non dans les écrits égyptiens. Nous affirmons également que cette ascendance ne doit pas faire conclure que le récit tout entier et tous les détails sont conformes à la réalité, parce que, d'une manière évidente, certains aspects sont erronés, les erreurs pouvant être attribuées à Hérodote ou à ses sources.

Un premier indice, très important, pour démontrer que la narration d'Hérodote n'est pas une invention propre, mais l'une qui se rapportait, directement ou indirectement, aux sources égyptiennes, est même le nom de Sésostris. A l'époque où l'historien visitait l'Egypte, ce pays était, depuis environ trois quarts de siècle sous le règne des Perses, les souverains Achéménides devenant des pharaons égyptiens. Ainsi le héros du récit d'Hérodote doit-il être cherché dans une période antérieure à la conquête perse et identifié à l'un des pharaons égyptiens dont le nom pourrait devenir en grec *Sésostris* et dont les faits pourraient être rapprochés à ceux attribués par Hérodote.

L'identité réelle du roi ayant le nom *Σέσωστρις* a été longuement controversée. On a cru longtemps que l'origine de ce nom doit être cherchée dans l'égyptien *Sstsw*, lu *Usertesen* qui est le sobriquet de Ramsès II, le plus célèbre pharaon de la XIX<sup>e</sup> dynastie<sup>47</sup>, en dépit du fait que Manéthon, le prêtre et l'historien égyptien du III<sup>e</sup> s.av. J-C, situait Sésostris sans aucun doute dans la XII<sup>e</sup> dynastie<sup>48</sup>. Le problème a été définitivement résolu, en 1900, par l'égyptologue allemand Kurt Sethe qui a établi la lecture d'un nom de roi, porté par trois souverains de la XII<sup>e</sup> dynastie, étant *sn wsrt*, *Senwosret*, *Senusret*, au sens de «celui qui ressemble à la déesse WOSRET», ou mieux, «l'homme de la déesse WOSRET». Il a argumenté d'une manière convaincante que cette expression égyptienne se trouve à l'origine du nom hellénisé Sésostris<sup>49</sup>.

<sup>47</sup> G. Maspero, *La Geste de Sésostris*, cit., 595; P. Montet, *Germanicus*, cit., 51.

<sup>48</sup> Cfr. les fragments 3a et 3b Jacoby (=fr. 32, 34-36 Waddel).

<sup>49</sup> K. Sethe, *Sesostris*, cit., 3-24, surtout 6-9; idem, *Der Name Sesostris*, Zeitschrift für ägyptische Sprache und Altertumskunde, 41, 1904, 43-57. Voir également A. Gardiner, *Egyptian Grammar*, cit., 71 et 435; H. Ranke, *Die ägyptischen Personennamen*, II, Glückstadt, 1952, 266; M. Malaise, *Sesostris*, cit., 244-246; A. Burton, *Diodorus Siculus* cit., 163-164; J. von Beckerath, *LÄ*, III, 1980, col.546, s.v. *Königsnamen und Titel*; W.K. Simpson, *LÄ*, vol.V, 1984, col. 890, s.v. *Sesostris I*; col. 899, s.v. *Sesostris II* et col. 903, s.v. *Sesostris III*. Le nom *Wśrt* dérive de l'adjectif *wśr*, au sens de «puissant, riche et influent». *Wśrt* a été une ancienne mais obscure déesse, probablement une variante locale, de Thèbes, de Hator, la déesse bovine de la beauté. Les

Un autre indice, très suggestif, qui n'a pas été invoqué dans cette discussion, est le prénom royal *Hpr-k<sub>3</sub>-R, Kheperkarē*, que Senwosret l'a ajouté à son nom, après son avènement, ayant le sens de «Le Ka (l'Esprit) de Rê renaît»<sup>50</sup>. Il s'est assumé ce prénom très probablement pour suggérer le retour à la normalité après la crise grave provoquée à la suite de l'assassinat de son père (v. *infra*). Khepercarē réapparaît, très tard, en tant que *praenomen* pour quatre rois nubiens, Maluiibamani, Natakamani, Teqoridemani et Artenyebokhe, qui ont habité à Napata et puis à Méroë. Or les ancêtres de ces rois avaient régné sur Égypte presque pour un siècle, formant la XXV<sup>e</sup> dynastie. En 663 av. J-C, le dernier représentant de cette dynastie a été forcé, sous la pression des Assyriens d' Assurbanipal, de se retirer en Nubie, régnant, lui et ses héritiers sur un royaume beaucoup plus restreint, mais très égyptienisé, ayant pour capitale, au début, Napata et puis, Méroë (VII-IV siècles av. J-C). Le même prénom est joint aux noms d'autres deux rois, Nectanebo I<sup>er</sup> (380-362) de la XXX<sup>e</sup> dynastie et Ptolémée I<sup>er</sup> Soter (305-284) de la dynastie macédonienne<sup>51</sup>. Il est évident que la résurrection de ce nom royal après 1500 ans, dans une période de profonde décadence de l'Egypte, n'a pu être faite *ex nihilo*, mais en partant de la tradition égyptienne, qui a conservé à travers les siècles le souvenir de Kheperkarē Senwosret, le pharaon exemplaire<sup>52</sup>.

deux déesses étaient associées aux contrées lointaines. Dans le long titre des pharaons qui portent ce nom, *Senwosret* est un *nomen*. Il paraît que Senwosret I<sup>er</sup> ait reçu ce nom après avoir fait quelques conquêtes, à l'époque où il régnait auprès de son père, Aménemhat I<sup>er</sup> (1979-1950), Senwosret II et Senwosret III en le recevant avant qu'ils accèdent au trône. Cfr. A. Gardiner, *Egyptian Grammar*, cit., 74; M. Bernal, *Black Athena. The Afroasiatic Roots of Classical Civilization*, vol.II, *The Archaeological and Documentary Evidence*, New Brunswick, New Jersey, 1991, 195-196; N. Grimal, *Histoire de l'Égypte ancienne*, Fayard, 1988, 197, traduit le nom un peu différemment: «l'homme de la Grande Déesse».

<sup>50</sup> E.A. Wallis Budge, *An Egyptian Hieroglyphic Dictionary*, II, New York, 1978, 923; A. Gardiner, *Egyptian Grammar*, cit., 71; M. Cihó, *Introducere în studiul hieroglifelor* (Caiete de egiptologie, 1), Editura Elit, 1995, 73.

<sup>51</sup> Pour le titre des rois de l'Egypte et de Nubie: N.Grimal, *Histoire de l'Egypte*, cit., 541 sqq., surtout 544, 553, 558, 560. Dans cette liste, conçue à l'ordinateur, à l'aide du programme GLYPH 202, fait et détaillé par Jan Buurmann et Ed. Moel, Ptolémée I<sup>er</sup> n'apparaît pas. Il est cité par G. Gaggero, *Considerazioni*, cit., 6 n.16.

<sup>52</sup> La survivance du nom Kheperkarē nous fait croire que la légende du pharaon Sésostris a eu comme point de départ le règne de Senwosret I<sup>er</sup>, étant ensuite enrichie par les faits de Senwosret III.

L'identité entre le nom grec Sésostris et le nom égyptien Senwosret, tout comme le fait que Manéthon situe trois rois portant le nom Sesonchosis (*Σεσόνχοσις*)<sup>53</sup> dans la XII<sup>e</sup> dynastie, datée par les égyptologues modernes entre 1991-1785<sup>54</sup>, nous conduisent à la conclusion que la narration d'Hérodote sur les exploits de Sésostris n'est pas purement imaginaire, mais, rend en dernière instance, une ancienne tradition égyptienne, qui, paradoxalement, jusqu'à présent, n'est pas connue des sources égyptiennes aussi. Mais si la narration d'Hérodote rend, *en dernière instance*, une telle tradition, les détails de celle-ci reflètent souvent états de choses beaucoup plus nouveaux, qui font du roman de Sésostris un document de propagande très intéressant pour servir l'idée de supériorité des Égyptiens face au conquérant Persé, même si parmi les arguments invoqués étaient sans doute quelques-uns mensongers. C'est pourquoi le récit d'Hérodote doit être étudié avec beaucoup de précaution, d'autant plus que l'historien paraît retoucher le tableau du pharaon égyptien à l'aide d'une teinte grecque.

Qui a été Senwosret/Sésostris?<sup>55</sup> Le plus ancien personnage connu sous ce nom est un prêtre de la Haute Egypte, dont le fils, Amenemhat, arrivé pharaon, a initié, vers l'année 1991 av. J-C la XII<sup>e</sup> dynastie égyptienne. Cet Amenemhat est, très probablement, la même personne avec le vizir de Montouhotep IV. Amenemhat I<sup>er</sup> a eu, comme roi, une prestation remarquable. Il s'est associé au règne avec son fils, qui portait le même nom que son père, en inaugurant de cette manière une pratique suivie tout au long de la XII<sup>e</sup> dynastie. L'héritier du trône était à la tête de l'armée, et conduisait les expéditions militaires, à l'intention de se faire

<sup>53</sup> L'identité de Sésonchois et de Sésostris est évidente à la suite des faits que Manéthon lui attribue, qui nous obligent à conclure que l'histoire de l'époque hellénistique synthétisait à sa façon, le récit d'Hérodote ou de sa source.

<sup>54</sup> J'y suis la chronologie de N. Grimal, *Histoire de l'Egypte*, cit., 197. Selon Amélie Kuhrt, *The Ancient Near East c. 3000-330 B.C.*, I, London – New York, 1995, 162, en conformité avec la chronologie standard, la XII<sup>e</sup> dynastie est datée entre 1991-1783, et, après la chronologie révisée, entre 1963-1787. Pour les problèmes posés par la chronologie de la XII<sup>e</sup> dynastie, voir J.W. Wegner, *The Nature and Chronology of the Senwosret III – Amenemhat III regnal succession: Some considerations based on new evidence from the mortuary Temple of Senwosret III at Abydos*, JNES, 55 (Januuary-October), 1996, 250-279.

<sup>55</sup> Pour les pharaons portant le(s) nom(s) Senwosret-Sésostris, voir W.K. Simpson, dans *LÄ*, V, 1984, s.v. *Sesostris*, col. 890-899 (Sésostris I<sup>er</sup>), 899-902 (Sésostris II), 903-904 (Sésostris III).

connaître aux populations sur lesquelles il devait régner. A ce titre, Senwosret conduira les expéditions égyptiennes de Nubie des années 23 et 29 du règne d'Amenemhat.

Au retour de sa campagne d'outre Ouadi Natroun, menée contre les opposants réfugiés chez les Lybiens, son père a été assassiné à la suite d'un complot manigancé dans le harem<sup>56</sup>. Cet assassinat, qui a inspiré deux des plus populaires écrits égyptiens, *le Conte de Sinouhét* et *l'Enseignement d'Amenemhat I<sup>er</sup>* est probablement à la base du récit d'Hérodote (II, 107; cfr. Diod. I, 57) sur la tentative d'assassinat sur Sésostris pendant qu'il rentrait dans son pays, après la campagne victorieuse<sup>57</sup>.

Arrivé au trône dans ces conditions troubles, Senwosret I<sup>er</sup>, avec le prénom royal Kheperkaré (1962-1928), est le premier des trois pharaons de la XX<sup>e</sup> dynastie ayant ce nom. Lui et Senwosret III – Khakaouré (1878-1842), les deux régnant longtemps, ont mené une politique externe très active, ayant comme résultat l'élargissement des frontières de l'État égyptien dans toutes les directions.<sup>58</sup> Pour notre problème, la campagne asiatique de Senwosret I<sup>er</sup>, documentée par la stèle de Nesou-Montou, mais surtout celle de Senwosret III, pour laquelle fait foi la stèle de Sebek-Khou, peuvent être considérées, à la limite, des bases pour le récit d'Hérodote (II, 102, 3-103) sur la campagne asiatique de Sésostris<sup>59</sup> et la conquête d'Éthiopie par ce pharaon (II, 110) pourrait être un souvenir des expéditions faites par Senwosret I<sup>er</sup> et III en Nubie, qui a déterminé l'extension de la domination égyptienne, d'une manière durable, beaucoup plus vers le sud, jusqu'à la deuxième cataracte, territoire où beaucoup de

<sup>56</sup> G. Posener, *Littérature et politique*, cit., 66-67, 78-80; A. Gardiner, *The Accession Day of Sesostris*, JEA, 32, 1946, 100; M. Malaise, *Sésostris*, cit., 259. L'assassinat a été commis dans la 20<sup>e</sup> année du règne d'Aménemhat.

<sup>57</sup> B. van de Walle, *La transmission des textes littéraires égyptiens*, Bruxelles, 1948, 34-35; G. Posener, *Littérature et politique*, cit., 63, 67-68, 82-85; K. Sethe, *Sesostris* cit., 20 sqq.; M. Malaise, *Sésostris*, cit., 267 et 270; A. Burton, *Diodorus Siculus*, cit., 177; A. Lloyd, *Herodotus Book II. Commentary 99-182*, cit., 18; C. Obsomer, *Les campagnes*, cit., 28, 42.

<sup>58</sup> N. Grimal, *Histoire de l'Égypte*, cit., 203 sqq.

<sup>59</sup> A. Lloyd, *Herodotus Book II. Commentary 99-182*, cit., 19 sqq. A cause du fait que la présence militaire égyptienne dans la région syro-palestinienne est épisodique pendant le Moyen Empire, les grandes campagnes asiatiques des pharaons égyptiens, qui n'ont pas dépassé quand même la Syrie et l'Euphrate, étant celles du Nouvel Empire, il est possible que la conquête d'Asie par Sésostris reflète justement cette période. Voir aussi, M. Malaise, *Sésostris*, cit., 265.

forteresses ont été construites<sup>60</sup>. Enfin, la redistribution des terres en lots égaux peut nous faire penser aux mesures prises par Senwosret III contre le pouvoir des nomarques pour détruire leur base économique<sup>61</sup> et l'attention accordée aux irrigations (II, 108) va bien avec les préoccupations des pharaons de la XII e dynastie dans ce domaine<sup>62</sup>.

Il paraît qu'Hérodote n'a rien appris, de ses sources, sur la naissance et l'enfance de Sésostris. Cette lacune est remplie à l'époque hellénistique, car Diodore (I, 53) nous donne quelques détails, qui, à côté de certains éléments sûrement de souche gréco-macédonienne<sup>63</sup>, prouvent la liaison étroite avec le filon traditionnel égyptien. Ainsi, dit-on qu'au moment de la naissance de notre héros, son père a eu un songe ou Héphaïstos – le nom grec pour la divinité memphite Ptah<sup>64</sup> – a prédit pour son fils la domination sur le monde. Or, cette prophétie s'encadre bien dans la série des prophéties égyptiennes similaires. Ainsi, pour la Ve dynastie, nous avons la prophétie du *Papyrus Westcar*, pour la reine Hatchepsout, celle du temple de Deir el-Bahari, et pour Amenhotep III, celle de Louqsor. Sur la stèle de Thumosis IV, qui se trouve entre les pattes du sphinx de Gizeh, on parle d'un songe où Harmachis lui promet le règne, et un songe similaire est sur la stèle de Tanutamon (Tantamani)<sup>65</sup>. Suivant le même ordre d'idées, M. Malaise n'exclut pas la possibilité que l'accent mis sur l'éducation du futur pharaon provient de *L'Enseignement d'Amenemhat*, qui étaient encore en vogue à l'époque du Nouvel Empire, et dont l'esprit

<sup>60</sup> K. Sethe, *Sesostris*, cit., 16 sqq.; M. Malaise, *Sésostris*, cit., 260 sqq.; A. Lloyd, *Herodotus Book II. Commentary 99-182*, cit., 36; N. Grimal, *Histoire de l'Egypte*, cit., 203 sqq.

<sup>61</sup> A. Lloyd, *Herodotus Book II. Commentary 99-182*, cit., 32 (v. aussi N. Grimal, *Histoire de l'Egypte*, cit., 206-208).

<sup>62</sup> *Ibidem*, cit., 30, voire aussi C. Obsomer, *Les campagnes*, cit., 28.

<sup>63</sup> Dans cette catégorie entre l'accent mis sur l'activité physique et sur les privations de toutes sortes, qui rappellent l'éducation d'Alexandre le Grand, tout comme l'insistance sur l'aspect moral de l'éducation. Cf. G. Maspero, *La Geste de Sésostris*, cit., 675; H. Kees, in *RE* II A, 1923, col. 1865, s.v. *Sesostris*.

<sup>64</sup> A. Wiedemann, *Herodots zweites Buch*, cit., 387; Kamal Sabri Kolta, *Die Gleichsetzung*, cit., 118 sqq. La présence de Ptah dans ce songe trahit l'origine memphite du récit. Le dieu Ptah apparaît aussi dans les songes de Merneptah et de Sethos. Cf. S. Sauneron, *Les songes et leur interprétation dans l'Egypte ancienne*, Sources Orientales, II, Seuil, 1959, 25; M. Malaise, *Sésostris*, cit., 257.

<sup>65</sup> S. Sauneron, *Les songes*, cit., 23-24, 26-27; M. Malaise, *Sésostris*, cit., 256, n.5 et, en général, H. Brunner, *Die Geburt des Gottkönigs*, Wiesbaden, 1964.

paraît survivre jusque tard, tout comme suggère une inscription du pharaon de Taharqa de l'époque éthiopienne (VIII-VII siècles av. J-C)<sup>66</sup>.

Il est clair, de tout ce qu'on a dit jusqu'à présent, qu'au centre de la légende de Sésostris, telle que nous la connaissons d'Hérodote et d'autres écrivains classiques, se trouvent des réminiscences historiques des pharaons de la XII<sup>e</sup> dynastie (1991-1785), où trois d'entre eux étaient nommés Senwosret/Sésostris. Les accomplissements des trois pharaons ont produit une forte impression sur la conscience historique des Égyptiens, la figure de Senwosret arrivant à synthétiser le pharaon exemplaire, incarnation du dieu Horus et champion de l'ordre cosmique<sup>67</sup>. Enfin, le mythe de Sésostris s'est greffé sur l'idéal égyptien de royauté. Dès la fin de l'Ancien Empire, on faisait une propagande consciente pour la création du mythe royal, censé justifier et soutenir la position du pharaon comme représentant de l'État égyptien<sup>68</sup>. La figure de Senwosret a été assimilée à cet idéal et est devenue dans une large mesure son incarnation<sup>69</sup>. Les réalisations des autres pharaons remarquables, comme Ramsès II de la XIX<sup>e</sup> dynastie<sup>70</sup> et Sheshonk de la XXII<sup>e</sup> dynastie<sup>71</sup>, ont été transférées sur

<sup>66</sup> M. Malaise, *Sésostris*, cit., 258, avec l'ancienne bibliographie.

<sup>67</sup> A. Lloyd, *Nationalist propaganda*, cit., 38; idem, *Herodotus Book I. Commentary 99-182*, cit., 30 sqq.

<sup>68</sup> G. Posener, *Littérature et politique*, cit., 15, 142-144. Voir aussi N.-Ch. Grimal, *Les termes de la propagande royale égyptienne de la XIX dynastie à la conquête d'Alexandre*, Paris, 1986; E. Bleiberg, *Historical Texts as Political Propaganda during the New Kingdom*, Bulletin of the Egyptological Seminar-NY, 7, 1985, 5-14, avec les retenues de P. Vernus, *Essai sur la conscience de l'Histoire dans l'Égypte pharaonique*, Paris, 1995, 163-165.

<sup>69</sup> Selon G. Posener, *Littérature et politique*, cit., 142-144, et M. Malaise, *Sésostris*, cit., 211 sqq., les rois de la XI<sup>e</sup> dynastie sont restés très connus et populaires jusqu'à l'époque tardive de l'histoire de l'Égypte antique, surtout parce qu'ils ont redressé le prestige de la monarchie et l'idéal monarchique, gravement affectés pendant la Première Période Intermédiaire et parce que leurs noms ont été exaltés dans des œuvres littéraires célèbres, transmises et toujours recopiées, telles les *Récits de Sinuhet*, les *Prophéties de Néferti* et *l'Enseignement d'Amenemhat*.

<sup>70</sup> Selon A.B. Lloyd, *Nationalist Propaganda*, cit., 38 n.13; idem, *Herodotus Book II. Commentary 99-182*, cit. ad. loc. il paraît que *d'ōo ~ndriāntef* d'Herodote, II, 110, peuvent être identifiés avec les deux colosses de Ramsès II de Mit Rahineh, où se trouvait le temple memphite de Ptah-Héphaïstos.

<sup>71</sup> A.B. Lloyd, *Nationalist Propaganda*, cit., p.38 n.13; idem, *Herodotus' Account*, cit., 43 sqq. Cette chose est possible à cause de la confusion qui existe dans les textes et les variantes classiques entre le nom  *Seswstri* et variantes et  *Sesegxwsi* et variantes.

le compte de Senwosret, en enrichissant d'autant plus cette figure emblématique de l'histoire de l'Egypte. Son mythe s'est enrichi avec des motifs folkloriques tels le frère traître et le héros culturel<sup>72</sup>. Enfin, l'idée qu'il a réalisée un empire mondial concorde avec l'idéologie officielle de l'époque du Nouveau Royaume, conformément à laquelle le pharaon était le maître du monde<sup>73</sup>.

Hérodote dit que la source de ses informations sur Sésostris ont été les prêtres égyptiens et cette déclaration peut être généralement acceptée<sup>74</sup>. Il n'y a aucune alternative raisonnable à cette déclaration qui s'appuie sur trois pylônes, enfouis d'une manière profonde dans le passé égyptien: 1) l'identité entre Sésostris et Senwosret, les noms de trois pharaons de la XII<sup>e</sup> dynastie, très connus de sources égyptiennes, contemporaines à leur époque, indépendamment par rapport à Hérodote ou à ses sources et de la tradition littéraire qui y tient; 2) Manéthon a situé Sésostris, avec précision, dans la XII<sup>e</sup> dynastie, en lui attribuant 48 ans de règne, chiffre qui est compatible avec les longs règnes de Senwosret I<sup>er</sup> et Senwosret III, en dépit du fait qu'il a mis sur le compte de ce pharaon des faits qui, d'une manière évidente, tiennent de la tradition consignée par Hérodote<sup>75</sup>; 3) le prénom royal Kheperkaré, que Senwosret I<sup>er</sup> l'a assumé, repris, très tard, par d'autres rois, fait augmenter la confiance que le mythe de ce roi s'est perpétué dans le milieu traditionaliste égyptien. L'historien grec ne pouvait donc inventer *ex nihilo* un roi qui portait un nom qui avait appartenu à trois pharaons qui avaient vécu environ 1500 ans avant lui-même. Certes, la circonstance que cette *gesta* n'est pas connue jusqu'à présent à partir des sources égyptiennes aussi reste très étrange, mais c'est pourquoi la probabilité d'être conservée notamment dans le milieu traditionaliste des

Voir M. Malaise, *Sésostris*, cit., 247; C. Obsomer, *Les campagnes*, cit., 33-36.

<sup>72</sup> Hdt. , II, 107-109. Cfr.A.B. Lloyd, *Nationalist propaganda*, cit., 38.

<sup>73</sup> A.B.Lloyd, *Herodotus Book II. Introduction*, cit., 96 sqq.; idem, *Nationalist Propaganda*, cit., 39; B.J. Kemp, in P.D.A. Garnsey, C.R. Whittaker (éds.), *Imperialism in the Ancient World*, Cambridge, 1978, 8 sqq. Cette idéologie est visible surtout dans l'obstination avec laquelle les pharaons de cette période ornaient leurs temples et la base des statues avec des rangées de captifs appartenant aux peuples exotiques et avec des listes de localités étrangères, sous leur pouvoir. Cfr. W.C.Hayes, *CAH*<sup>3</sup>, II, 1, 1973, 340 et 366; A.P. Kozloff, B.M. Brayn, *Egypt's Dazzling Sun*, Cleveland, 1992, 56-57.

<sup>74</sup> A.B.Lloyd, *Herodotus'Account*, cit., 31.

<sup>75</sup> Cfr. les références à la conquête d'Asie et d'Europe jusqu'à la Thrace et aux monuments qu'il a construits et les inscriptions y gravées. Voir les fragments 32, 34-36 Waddell et 2, 3a et 3b Jacoby.

prêtres de Memphis est très grande<sup>76</sup>. L'opinion contraire, qui dit que l'invocation des prêtres égyptiens à l'appui de ses affirmations est une invention de l'historien qui a souvent fait appel aux autorités fictives, pour faire peser davantage ses arguments, trahit un scepticisme exagéré<sup>77</sup>.

Contre ce scepticisme on peut invoquer aussi, maintenant, l'anecdote de II, 110 (cfr. Diod., I, 58), où on dit que le prêtre de Héphaïstos, n'a pas permis à Darius ériger sa propre statue devant les statues érigées par Sésostris, à Memphis (la sienne, de sa femme, de ses quatre enfants), de 20 coudées de hauteur chacune, parce que le roi perse n'avait pas accompli des faits si grands que son émule égyptien, qui, à la différence de Darius, avait réussi à soumettre aussi les Scythes. Hérodote tient mentionner que, selon les propos des prêtres, Darius a accepté cet argument. En commentant ce texte herodotéen, certains savants ont considéré qu'il est apocryphe et met en évidence la propagande nationaliste et antiperse égyptienne, puisque la visite de Darius en Égypte a eu lieu en 518 av. J-C, étant par conséquent antérieure à l'expédition scythe qui peut être datée dans les années 516-511<sup>78</sup>.

Si la nuance propagandiste antiperse de ce récit est indubitable, son caractère apocryphe ne se soutient pas. Pour notre discussion, le fait que les statues memphites de Sésostris dont parle Hérodote posent des problèmes d'appartenance et de topographie est moins révélateur<sup>79</sup>. Mais

<sup>76</sup> A l'appui de cette conclusion on peut invoquer également le fait que, chez Hérodote, les noms des pharaons historiques rendent, essentiellement, les dénominations égyptiennes authentiques. Cfr. A.B. Lloyd, *Herodotus' Account*, cit., 31-32. La liste des rois égyptiens chez A. Gardiner, *Egypt of the Pharaohs*, cit., 429 sqq.

<sup>77</sup> En ce qui concerne cette position sceptique, voir W.A. Heidel, *Hecataeus and the Egyptian Priests*, cit., 50 sqq.; F. Oertel, *Herodots Ägyptischer Logos*, cit., D. Fehling, *Herodotus and his "Sources"*, cit., O. Kimball Armayor, *Did Herodotus ever go to Egypt?*, cit., 59 sqq.; idem, *Herodotus'Autopsy of the Fayum*, cit.; idem, *Lake Moeris and the Labyrinth*, cit.; idem, *Sesostris and Herodotus'Autopsy*, cit.

<sup>78</sup> M. Braun, *History and romance*, cit., 15; M. Malaise, *Sésostris*, cit., 265 sq.; A.B. Lloyd, *Herodotus II Commentary* 98-182, cit., 37

<sup>79</sup> Certains chercheurs identifient les statues dont se rapporte Hérodote avec les deux colosses de Ramsès II, découverts dans la zone du sud du temple de Ptah, mais cette identification n'est pas sûre, car il est possible que les deux colosses exhumés de Ramsès II, ne soient qu'une petite partie de statues colossales que l'on pouvait voir à l'époque où l'historien visitait Memphis, parmi lesquelles pouvaient être quelques-unes qui appartenaient aux rois de la XII<sup>e</sup> dynastie. Voir les discussions chez G. Goossens, *Le Temple de Ptah à Memphis*, CdE, 20, 1945, 49 sqq; M. Malaise, *Sésostris*, cit., 268 sq.; A. Burton, *Diodorus Siculus*, cit., 177; C. Obsomer, *Les campagnes*, cit., 147 sqq.

ce qu'il est très symptomatique est la découverte d'une statue de Darius qui met dans une lumière favorable la déclaration d'Hérodote, conformément à laquelle il a apris de prêtres memphites que dans cette ville, qui était sous l'occupation perse, le prêtre de Ptah n'a pas permis au Grand Roi de se faire ériger une statue. Il s'agit de la statue découverte en décembre 1972, par les archéologues français, pendant les fouilles de la « Porte Monumentale » de Darius<sup>80</sup>, située à l'est du complexe palatin Apadana de Suse. La statue acéphale du souverain achéménide mesure, à l'état actuel, 2,46 m, mais la hauteur originale aurait dû être de 3 m environ. Elle est assise sur un socle dont le côté antérieur est figuré d'un relief qui symbolise l'unité entre la Haute et la Basse Égypte. La manière dont le roi est présenté, statique et frontal, la jambe gauche un peu en avant, est typiquement égyptienne, mais les vêtements et la dague de la ceinture sont typiquement perses<sup>81</sup>. La tunique du roi est décorée avec quatre inscriptions. Trois d'entre elles utilisent l'écriture cunéiforme et sont dans les langues vieux-perse, élamite et accadienne. La quatrième est rendue en hiéroglyphes égyptiennes. Les inscriptions sont bien conservées et on a pu les lire et les traduire. Les inscriptions écrites par cunéiformes, disposées sur les plis du pan droit de la robe, sont en fait des versions du même texte. Les différences entre les versions sont insignifiantes et s'expliquent par l'adaptation du texte aux trois langues officielles de l'Empire perse<sup>82</sup>. L'inscription hiéroglyphe, très soignée, est en fait un ensemble de quatre inscriptions gravées sur la ceinture (texte 1a et 1b), sur les plis du pan

<sup>80</sup> Tout comme il résulte de l'inscription trilingue que Xerxès a gravé à la Porte des colonnes de cette construction. Cfr. F. Vallat, *L'Inscription trilingue de Xerxès à la Porte de Darius*, CDAFI, 4, 1974, 171-180.

<sup>81</sup> Pour la description complète de la statue, voir M. Kervran et alii, *Une statue de Darius découverte à Suse*, et D. Stronach, *Description and Comment*, JA, 260, 1972, 235-266, et, respectivement, 241-246; J. Perrot et alii, *Recherches dans le secteur de l'est du Tépé d'Apadana* et M. Roaf, *The Subject peoples on the base of the statue of Darius*, CDAFI, 4, 1974, 43-56 et, respectivement, 73-110; M.C. Root, *The King and the Kingship in Achaemenid Art: Essays on the creation of the Iconography of Empire* (Acta Iranica, III<sup>e</sup> série, IX), Leyden, 1975, 61 sqq., 68 sqq.; W.J. Vogelsang, *The Rise and the Organisation of the Achemenid Empire*, cit., 104 et 135; P. Briant, *Histoire de l'empire perse*, cit., 229.

<sup>82</sup> La description et la traduction des inscriptions cunéiformes chez F. Vallat, *Inscription cunéiforme*, JA, 260, 1972, 247-251; idem, *La triple inscription cunéiforme de la statue de Darius I<sup>r</sup> (Dsab)*, RA, 68, 1974, 157-166; idem, *Les textes cunéiformes de la statue de Darius*, CDAFI, 4, 1974, 161-180.

gauche de la robe (texte 2), sur la façade supérieure du socle, près de la jambe gauche du roi (texte 3) et sur la façade antérieure du socle (texte 4). À celles-ci on ajoute encore 24 «cartouches», situés d'une partie et de l'autre du socle, qui nomment autant de pays. Le contenu de ces inscriptions, intéressant de plusieurs points de vue, est différent de celui des inscriptions cunéiformes<sup>83</sup>. Pour le problème qui nous y préoccupe, nous considérons que les inscriptions cunéiformes sont révélatrices. Voici la traduction de la version en vieux perse, due à François Vallat:

*Un grand dieu est Ahuramazda qui créa cette terre, qui créa le ciel là-bas, qui créa l'homme, qui créa le bonheur pour l'homme, qui fit Darius Roi. Voici la statue de pierre que Darius le Roi a ordonné de faire en Égypte afin que celui qui, à l'avenir, la verra sache que l'Homme perse tient l'Égypte. Je suis Darius, Grand Roi, Roi des Rois, Roi du pays, Roi de cette grande terre, le fils d'Hystaspe, l'Achéménide. Darius le Roi dit : "Moi qu'Ahuramazda me protège et tout ce qui a été fait par moi !"*

Peut-on lier la statue de Darius de Suse de l'anecdote hérodotéenne de II, 110 ? Certes, de la perspective d'une critique intransigeante, cette question n'aurait pas dû être posée, puisque, formellement, le texte hérodotéen n'en permet pas, car nous y lisons que le prêtre de Héphaïstos de Memphis a convaincu Darius que son désir de se faire ériger une statue dans cette ville n'était pas justifiée. Autrement dit, à Memphis, n'a existé aucune statue du roi Darius. Mais certaines similitudes entre le récit hérodotéen et la statue de Darius de Suse sont encourageantes : des inscriptions cunéiformes du monument de Suse nous apprenons qu'il a été fait en Égypte, de l'ordre du Grand Roi, et il fallait être placé dans le temple du dieu Atoum-Rê d'Héliopolis<sup>84</sup>, et dans *Histoires* on lit que Darius a voulu qu'on lui érige une statue à Memphis, mais il a renoncé à la suite des protestes des habitants. D'autre part nous voyons que, en dépit de la destination initiale, la statue n'est pas restée à Héliopolis, mais elle a été transférée à Suse, probablement par Xerxès, pendant le règne duquel a été terminée la porte monumentale d'accès vers la Villa Royale, Apadana et

<sup>83</sup> Pour la description et la traduction des inscriptions hiéroglyphiques, voir J. Yoyotte, *Les inscriptions hiéroglyphiques. Darius et l'Égypte*, JA, 260,3-4, 253-266; idem, *Les inscriptions hiéroglyphiques de la statue de Darius à Suse*, CDAFI, 4, 1974, 181-183.

<sup>84</sup> Tout comme il résulte des textes 2 et 3 des inscriptions hiéroglyphiques. J. Yoyotte, *Les inscriptions hiéroglyphiques. Darius et l'Égypte*, cit., 263

d'autres palais<sup>85</sup>. Or, il est impossible de ne pas mettre en relation ce transfert avec le proteste du prêtre de Héphaïstos dont parle Hérodote.

Bref, les rois perses et tout d'abord Darius ont soutenu leur domination sur le vaste empire par une campagne propagandiste très active, censée imposer l'idée du caractère illimité de leur pouvoir sur les territoires et sur les peuples soumis. C'est l'explication de la liste des pays qui componaient l'empire des inscriptions royales du temps de Darius, de Béhistoun, de Persépolis, de Suse, et de la tombe du roi de Nagš-i Rustam. On explique de même les sculptures en ronde-bosse montrant les peuples assujettis qui portaient le trône impérial et les frises sculptées figurant les peuples tributaires, découvertes dans de divers sites achéménides<sup>86</sup>.

La statue de Darius de Suse, qui est le premier exemplaire connu du statuaire achéménide, s'encadre d'une manière parfaite dans cet art de propagande officiel. Dans ce cas-là, cette propagande vise l'Égypte, comme il résulte sans doute de : a) le contenu des inscriptions cunéiformes (*Voici la statue de pierre que Darius le Roi a ordonné de faire en Égypte, afin que celui qui, à l'avenir la verra sache que l'Homme perse tient l'Égypte*) ; b) la mise en parallèle des inscriptions égyptiennes à côté de celles en vieux-perse, élamite et accadien; c) la manière égyptienne de traiter le corps du roi et des 24 figures humaines, des côtés gauche et droit du socle, qui symbolisaient les peuples soumis : à genoux, les mains sur la tête, les paumes tournés vers le haut, ne soutenant pas le trône, mais le sol de l'Empire; d) les 24 «cartouches» hiéroglyphiques, situés sous les 24 figures humaines qui désignaient les pays soumis, parmi lesquels à la position 20, se trouvait aussi l'Égypte (*kmt*). On pourrait objecter à cette conclusion que la statue de Suse porrrait être une copie selon celle d'Égypte, faite au temps de Xerxès, pour décorer la «Porte de Darius», mais l'analyse pétrographique a démontré que le monument a été construit de la pierre qui provenait des carrières de Ouadi Hammamat d'Égypte, qui fonctionnaient encore à l'époque des Achéménides<sup>87</sup>. Ainsi avons-nous la

<sup>85</sup> P. Briant, *Histoire de l'empire perse*, cit., 229.

<sup>86</sup> *Ibidem*, 184 sqq.

<sup>87</sup> J. Trichet, *Étude pétrographique de la roche constituant la statue de Darius découverte à Suse en décembre 1972*, CDAFI, 4, 1974, 57-59; J. Trichet, F. Vallat, *L'origine égyptienne de la statue de Darius. Contribution à l'histoire de l'Iran*, in *Mélanges offerts à Jean Perrot*, Paris, 1990, 205-208; E. Bresciani, *L'Égypte des Satrapes d'après la documentation araméenne et égyptienne*, CRAI, Janvier-Mars, 1995, 101.

certitude que ce monument a été fait en Égypte pour glorifier Darius. Il se joint à d'autres monuments de cette satrapie perse, érigés à l'ordre du même roi et ayant le même message politique. Il s'agit des quatre stèles découvertes au XIX<sup>e</sup> s. au long du canal creusé, ou creusé de nouveau à l'ordre de Darius pour lier la Méditerranée de la mer Rouge. Ces trois stèles portent, elles aussi, sur un côté des inscriptions dans les trois langues officielles de l'Empire, et sur l'autre une inscription hiéroglyphique égyptienne<sup>88</sup>.

La statue de Darius de Suse, les stèles trouvées au long du canal de Suez, tout comme l'anecdote d'Hérodote, sur l'intention du même roi de se faire ériger une statue à Memphis, parlent sur l'intense activité propagandiste du roi perse dans la satrapie des rives du Nil, inclue depuis peu de temps entre les frontières de l'immense empire multinational des Achéménides. Nous avons vu que l'inscription hiéroglyphique de la statue de Suse montre que ce monument, ou sa copie, a été, ou devait être installé dans le temple d'Atoum-Rê, la principale divinité d'Héliopolis ; les inscriptions de Canal de Suez mentionnent le nom de la déesse Neith, adorée en Saïs, et Hérodote dit que Darius avait l'intention de faire ériger sa statue à Memphis, l'un des principaux sanctuaires de l'époque, devant le temple du dieu Ptah, la divinité protectrice de la ville et des rois égyptiens<sup>89</sup>. Il en résulte que le roi perse a fait ériger ou il s'en suivait de le faire, de ses monuments dans plusieurs localités égyptiennes importantes, qui étaient dédiés, ou devaient être dédiés aux principales divinités locales, pour attirer la sympathie des habitants pour les nouveaux conquérants<sup>90</sup>.

La figure centrale de cette propagande était, certes, Darius, présenté dans l'hypostase du pharaon de l'Égypte, dans la plénitude de ses prérogatives et de son éclat. Ainsi, à El-Kab, le sanctuaire impérial de la

<sup>88</sup> Pour les stèles de Canal de Suez, voir G. Posener, *La première domination perse en Égypte*, Le Caire, 1936, 47-87; W. Hinz, *Darius und Suezkanal*, Archäologische Forschungen aus Iran, NF, 8, 1975, 115-121; J.F. Salles, *Les Achéménides dans le Golfe arabo-persique*, in *Achaemenid History*, IV, 1990, cit., 111-130; P. Briant, *De Sardes à Suse*, et Ch. Tulpin, *Darius, Suez canal and Persian imperialism*, in *Achaemenid History*, VI (*Asia Minor and Egypt: Old cultures in a New Empire*) (éds. H. Sancisi-Weerdenburg, A. Kuhrt), Leiden, 1991, 78-79 et, respectivement, 237-283.

<sup>89</sup> Sur les dieux Atoum-Rê, Neith et Ptah, voir G. Posener, *A Dictionary of Egyptian Civilization*, cit., s.v.

<sup>90</sup> Pour les rapports entre les Perses et les sujets égyptiens, voir E. Bresciani, *L'Égypte des Satrapes*, cit., 100-101.

Haute Égypte, le nouveau Horus, le pharaon est représenté en recevant la diadème blanche, et l'inscription qui se trouve sur ce monument rappelle son nom: *Celui qui accomplit les rites, le roi de la Haute et Basse Égypte, Darius*. De même, dans le temple de l'oasis d'El-Khargeh, situé à 200 km environ à l'ouest de Nil, à la hauteur de Louqsor, dédié au dieu Ammon-Rê, qui a été aménagé surtout par Darius, le roi est représenté plusieurs fois en tant que pharaon, à la diadème et aux attributs traditionnels, et l'inscription qui accompagne ces images dit: *Le Maître des diadèmes, fils d'Amon, élu de Râ ..., l'Horus d'or, "Seigneur des Terres, aimé de tous les dieux et déesses de l'Égypte": roi de la Haute et de la Basse Égypte*. Si Darius y est le fils d'Amon, les inscriptions des stèles de Canal de Suez nous le présentent étant *né de Neith, maîtresse de Saïs*, et sur la statue d'Héliopolis (= Suse), l'inscription hiéroglyphique dit que le roi est le fils d'Atoum, la divinité en lui conférant le pouvoir universel: *Je te donne tous les pays de plaine et de montagne réunis sous tes sandales. Je te donne la Haute et la Basse Égypte qui hissent des adorations à ton beau visage comme à celui de Râ, éternellement*. Sur la stèle de Tell-el Maskuha les dieux s'adressent à Darius en termes similaires: *Je te donne toutes les terres, tous les pays soumis, tous les pays étrangers, tous les Arcs... Je te donne d'apparaître comme roi de la Haute et de la Basse Égypte*, etc. Le message de ces exemples, auxquels on pourrait ajouter beaucoup d'autres, était clair à l'époque : Darius, le maître étranger de l'Égypte, désirait inoculer à ses sujets égyptiens l'idée de légitimité divine de son règne et de continuité avec les traditions du pouvoir pharaonique<sup>91</sup>.

Il est très probable que la construction de certains monuments dont nous rapportons ait été motivée par la visite de Darius en Égypte, qui, selon la liste des pays soumis qui figure sur le socle de la statue de Suse, ou sont énumérées aussi les satrapies *Skudra* (Thrace) et le *Pays des Tjemhou* (Lybie) a eu lieu après l'expédition perse contre les Scythes, vers l'année 513 av. J-C, puisque, après cette date, Mégabaze et, respectivement, Aryandès ont annexé ces territoires<sup>92</sup>. Selon Walther Hinz,

<sup>91</sup> P. Briant, *Histoire de l'empire perse*, cit., 488 sqq. a fait y une analyse brillante.

<sup>92</sup> Selon D. Stronach, *Descriptions and Comment*, cit., 246, la visite de Darius a eu lieu vers l'année 490 av. J-C; selon W. Hinz, *Darius und Suezkanal*, cit., 118-120, la visite aurait pu se produire entre 497-495. Pour la date de la conquête de la Thrace et de la Cyrénaïque: P. Briant, *Histoire de l'empire perse*, cit., 153-156.

cette visite a été occasionnée par l'inauguration du canal entre Nil et la mer Rouge, au long duquel avaient été déjà érigées plusieurs stèles. Toujours à cette époque, le souverain perse a inauguré les travaux d'aménagement du temple d'Hibis de El-Khargeh et a mis dans différents temples égyptiens des statues similaires à celle découverte à Suse<sup>93</sup>.

Cette propagande perse, très insidieuse et très active, qui voulait créer à Darius l'image d'un pharaon plein de respect vis-à-vis des traditions égyptiennes avait aussi en vue la récupération, à son profit, du prestige de vieux pharaons. En Égypte, les Perses ont connu la *geste* de Senwosret, qui semblait être comparable à celle de Darius, et c'est pourquoi ils ont considéré indiqué à faire ériger au roi une statue à Memphis, devant la statue de Senwosret, et l'inauguration des travaux de ce monument soit faite par le roi même, à l'occasion de sa visite dans cette ville. Cette intention des Perses, a eu, il semble, l'opposition des prêtres de Memphis, en donnant l'occasion à Darius de faire un nouveau geste de respect vis-à-vis des traditions indigènes, en renonçant au projet. Une demie siècle plus tard, Hérodote, qui était en Égypte, a appris, très probablement même des prêtres memphites, sur les controverses issues du projet perse et les a consignées comme une nouvelle épreuve de la célébrité de Sésostris<sup>94</sup>.

Les propos de l'historien de Halicarnasse sur les héritiers de Sésostris affermit la conviction que sa narration n'est pas une fantaisie pure, mais elle s'inspire, en dernière instance, des sources égyptiennes, auxquelles il applique l'étiquette générique de «prêtres égyptiens».

En accord avec les affirmations des prêtres, après la mort de Sésostris, c'est son fils Phéron qui lui a succédé au trône, dont, à l'époque de l'historien, on voyait encore deux obélisques en pierre, qui avaient été consacrés au sanctuaire du dieu Hélios. A cause de son orgueil, ce roi a tombé malade, d'une maladie des yeux et il est devenu aveugle. Après dix ans, l'oracle de Buto l'a annoncé que le temps d'expiation était accompli, et qu'il pourra voir s'il se lave les yeux avec l'urine d'une femme qui n'avait pas connu autre homme que son mari. Le roi a commencé le traitement tout d'abord avec sa femme, et puis il l'a continué avec

<sup>93</sup> W. Hinz, *Darius und Suezkanal*, cit., 120

<sup>94</sup> L'hypothèse de C. Obsomer, *Les campagnes*, cit., 155 sqq., qui affirme que le récit d'Hérodote de II, 110 est un nouvel indice que, en fait, dans la saga de Sésostris, les conquêtes de ce pharaon visaient la Nubie, ne tient pas.

beaucoup d'autres femmes, jusqu'à la guérison complète. Ensuite il a ramassé toutes les femmes qui avaient été infidèles à leurs maris dans la ville nommée Erythé Bolos au temps d'Hérodote, il les a brûlées, la ville y compris, et le roi a épousé la femme qui lui a rendu la vue (Hdt., II, 111)<sup>95</sup>.

Il est évident que la légende de Phéron a comme point de départ le thème de l'infidélité de la femme. Ce thème est un *topos* de toute littérature et c'est pourquoi on pourrait dire que le récit d'Hérodote n'est pas nécessairement une preuve de son origine égyptienne, surtout que, jusqu'à présent, la trame n'est pas connue des sources égyptiennes directes. Cependant, cette origine ne peut être exclue, parce que la littérature égyptienne nous fournit plusieurs exemples, en commençant avec l'époque des Hyksôs (le *Papyrus Westcar*) et jusqu'à l'époque tardive, lorsque le thème connaît le plus grand développement et implique surtout les membres de la maison royale. Plus encore, certains détails de ce récit, tels que la cécité est une punition divine, que l'urine est un remède pour diverses maladies et le supplice par le feu comme punition pour l'adultère féminin sont bien représentés dans la civilisation nilotique<sup>96</sup>. Une étude récente, qui croit pouvoir démontrer que le récit d'Hérodote sur le roi Phéron a une parallèle dans la version démotique du *Songe de Nectanebos*<sup>97</sup>, nous dirige vers la même conclusion. Mais probablement le nom du roi nous offre les indices les plus suggestifs pour l'origine égyptienne du récit.

Grâce aux égyptologues modernes, nous connaissons la liste des rois de la XII<sup>e</sup> dynastie et, presque avec exactitude, les années du règne de chacun. Or, dans cette liste n'apparaît aucun roi ayant le nom Phéron et d'ailleurs, dans toute l'histoire de l'ancienne Égypte n'existe aucun roi avec ce nom, vérité qui met Hérodote en grande difficulté.

---

<sup>95</sup> Avec quelques petites différences ce récit se retrouve chez Diodore, I, 59. La dépendance d'Hérodote en est sûre.

<sup>96</sup> H. de Meulenaere, *La Légende de Phéros d'après Hérodote (II, 111)*, CdE, 56, 1953, 248-260. R. Bichler, *Herodotos Welt*, cit., 187, ignore cette étude. Il insiste sur les parallèles grecques qui sont moins révélatrices.

<sup>97</sup> K. Ryholt, *A Parabol to the Inaros Story of P.Krall (P. Carlsberg 456 + P. Ct YBR 4513): Demotic Narrative from the Thebtunis Temple Library (I)*, JEA, 84, 1998, 151-169: «These six instalments include a Demotic version of “Nectanebos’ Dream”, a Demotic version of Herodotus’ Pheros’ story (Book II 111)» (p.151). Voir aussi J.Ouack in *Der Neue Pauly*, vol. 9, 2000, col. 772-773, s.v. *Pheron*.

La première conséquence de cette vérité est que tout essai d'identifier sur le terrain les deux obélisques du sanctuaire d'Hélios, que Hérodote attribue à l'inexistant roi Phéron, est dépourvu de sens<sup>98</sup>. La deuxième serait que tout ce qui Hérodote attribue au même inexistant roi est fantaisie pure. Cependant, nous pouvons être sûrs que l'historien de Halicarnasse n'a pas inventé lui-même cette histoire. Les égyptologues acceptent presque en unanimité que Phéron est la forme grecque, légèrement déformée, du mot égyptien *pr-3*, lu *pher-o*, *per-o*<sup>99</sup>. Il est attesté depuis l'Ancien Empire, avec le sens de «maison grande», «palais». Petit à petit cette expression a commencé à désigner le maître de la «maison grande», qui n'était autre que le roi, en entrant de cette manière dans le titre royal, tout comme par un processus similaire, le syntagme «la Sublime Porte» a commencé à désigner le gouvernement des sultans ottomans<sup>100</sup>. *Pher-o*, *per-o* est devenu en hébreux *par'o(h)*, qui est le mot employé dans l'*Ancien Testament* pour désigner, d'une manière générique les rois d'Égypte et qui a été joint aux noms des rois Néchao et Hofra (gr. Apries) de la XXVI<sup>e</sup> dynastie (*Jérémie*, 25,19; 37, 5, 7, 11 et peut-être *Ezéchiel* 17, 17; 29,2-3, 47, 1)<sup>101</sup>. Pour désigner les rois égyptiens, Hérodote utilise invariablement le mot *basileüs* et nous avons la certitude qu'à son époque le grec n'avait pas adopté d'une manière quelconque le mot égyptien *pher-o*, *per-o*. Cet emprunt se fera d'hébreux, sous la forme

<sup>98</sup> G. Bénédite, *Égypte*, 316, cité par Ph.-E. Legrand, *Hérodote*, cit., *Notice* au second livre, 139, n 1, laisse entendre que ces obélisques pourraient avoir des liaisons avec l'obélisque – aujourd'hui partiellement enfoui – dressé par Senwosret I<sup>er</sup> à Héliopolis.

<sup>99</sup> Ph.-E. Legrand, cit., 41; A.B. Lloyd, *Herodotus' Account*, cit., 32. Pour H. de Meulenaere, *La Légende de Phéros*, cit., cette hypothèse «presque universellement acceptée», n'est pas cependant «absolument convaincante». Pour le mot *pr* (=«Haus», «Haushalt») dans les inscriptions égyptiennes, voir *LÄ*, vol.VII (*Nachträge, Korrekturen und Indices*), 1992, 462; E.A. Wallis Budge, *A Egyptian Hieroglyphic Dictionary*, vol. I, New York, 1978, 238.

<sup>100</sup> A. Gardiner, *The Dakhleh Stela*, JEA, XIX, 1933, 23; idem, *Egyptian Grammar*, cit., 71-76; J. Osing, *LÄ*, vol.IV, 1982, col. 1021, s.v. *Pharao*; J. von Beckerath, *LÄ*, vol. III, 1980, col. 540-556, s.v. *Königsnamen und Titel*; G. Posener, *A Dictionary of Egyptian Civilization*, cit., 21 sqq.; E. Hornung, *Regele*, in S. Donadoni (coord.), *Omul egiptean*, Iași, 2001, 262-26. Beaucoup de temps, le titre royal était en fait une juxtaposition de cinq noms ou deux, *nj-swt-bjt*, «roi», «souverain» et *Hr-R* «Horus», étaient couramment employés.

<sup>101</sup> A. Gardiner, *Egyptian Grammar*, cit., 75; K.A. Kitchen, in J.D. Douglas (rééditeur en chef), *Dictionar biblic*, Oradea, 1995, 444, s.v. *Faraon*, et 530, s.v. *Hofra*.

*faraw*, dès la première moitié du III<sup>e</sup> s.av. J-C, lorsqu'en Egypte, à Alexandrie, commencera la traduction en grec de l'*Ancien Testament*, connue habituellement sous le nom de *Septuaginta*<sup>102</sup>.

En ce qui nous concerne, les conséquences de cette réalité sont très importantes. Nous ne possédons aucun indice qu'Hérodote a connu Phéron des écrivains bibliques, parce que, jusqu'à présent, on n'a pas décelé des liens entre les *Histoires* et l'*Ancien Testament*<sup>103</sup>. D'ailleurs, l'historien de Halicarnasse ne connaît pas les Juifs<sup>104</sup> – trouvés à son époque, tout comme le Halicarnasse natal, sous la domination perse – et leur pays le nomme

<sup>102</sup> J. Osing, *LÄ*, vol. IV, 1982, col. 1021, s.v. *Pharao*. Puisque l'égyptien *pher-ō*, *per-ō* a donné en hébreu *par'o(h)* et en grec de *Septuaginta faraw*, nous fait croire que chez Hdt. II, 111, la lecture correcte est *Ferēn* et non *Ferēs*.

<sup>103</sup> C. Grell, *Hérodote et la Bible. Tradition chrétienne et histoire ancienne dans la France moderne (XVI<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècles)*, Storia della Storiografia, 1985, 7, 60-91: «Ce qui est sûr ..., c'est qu'il n'y avait aucun point commun entre l'*Ancien Testament* et *Enquête*» (64). Pour certaines parallèles entre les écrivains bibliques et les auteurs classiques, voir A. Momigliano, *Biblical Studies and the Classical Studies: Simple reflections about Historical Method*, Biblical Archaeologist, 45, 4, 1982, 226-228; idem, *Les fondations du savoir historique*, Paris, 1992, 9: «Rien ne prouve que les Juifs aient connu les historiens grecs ni le Grecs aient connu les historiens juifs avant le III<sup>e</sup> s. av. J-C...»; idem, *Sagesse barbares. Les limites de l'hellénisation*, Paris, 1979, 9: «... pour autant que nous le sachions, les Grecs vécurent très bien tout au long de leur âge classique sans connaître l'existence des Juifs». Cette idée a été formulée pour la première fois par le savant italien dans son étude *Fattori orientali della storiografia ebraica post-esilica e della storiografia greca*, in *Atti del Convegno sul Tema La Persia e il mondo greco-romano. Roma, 11-14 April, 1965*, Accademia Nazionale dei Lincei, 363, 76, 1966, 137-146 et rééditée dans son volume *Essays in Ancient and Modern Historiography*, Oxford, 1977, 27 sqq. Les trois volumes de John Pairman Brown, *Israel und Hellas*, Berlin-New York, 1995, 2000-2001 (Beiheft für die alttestamentliche Wissenschaft, hrsg. von Otto Keiser, Bd. 231, 276, 299), n'apportent rien de nouveau dans ce domaine.

<sup>104</sup> Dans II, 104, Hérodote dit que les Phéniciens et les Syriens de Palestine pratiquaient la circoncision. Puisque nous le savons de certains livres de l'*Ancien Testament* (*Gn* 33-18; 34-14; *Jg* 14, 3; 15, 18; *I Sam* 14, 16; 17, 26; 18, 25, 27; *II Sam* 1, 20; *Deutero-Es* 52, 1; *Ez* 28, 10), rédigés avant l'époque d'Hérodote, qu'au Caanan seuls les Juifs étaient circoncis, nous devons voir dans ces Phéniciens et Syriens de Palestine les Juifs. Cfr. également Josèphe Flavius, *Contra Apionem*, I, 171; *Ant.*, VIII, 10, 3. Pour la chronologie des livres bibliques cités, voir M. Noth, *Überlieferungsgeschichtliche Studium*, Halle (Saale), 1943; T.L. Thompson, *The Historicity of the Patriarchal Narratives* (Beiheft zur Zeitschrift für alttestamentliche Wissenschaft, 133), Berlin-New York, 1974, *passim*, surtout 315-326; idem, *A New Attempt to Date the Patriarchal*

Palestine (II, 104; VII, 89), Syrie<sup>105</sup>, mais surtout Syrie Palestine (II, 104; III, 5)<sup>106</sup>. De même nous n'avons pas d'indices que la légende du roi mythique est une création des Grecs d'Égypte ou que sa trame a été influencée d'une manière significative par les éventuels informateurs grecs des rives du Nil. Elle ne peut être qu'une création folklorique égyptienne qui avait au centre *pher-o*, *per-o*, dénomination générique pour «roi», qui a été transformée pour les besoins narratifs en anthroponyme, Phéron étant inséré dans la liste des rois égyptiens comme fils et héritier de Senwosret, le pharaon exemplaire par excellence. Autrement dit, le nom du héros du récit d'Hérodote (II, 111) ne provient pas du grec *faraw* ni de l'hébreux

*Narratives*, Journal of the American Oriental Society, 98, 1, 1978, 76-84; idem, *Early History of the Israelite People: from the written and the archaeological sources*, Leiden, 1982, 94-95; J. van Seters, *Abraham in History and Tradition*, New Haven, 1975; idem, *In Search of History. Historiography in the ancient world and the origins of Biblical History*, New Haven – London, 1983, 249 sqq.; R. Liwak, *Überlieferungsgeschichte Problem des Ezechielbuches*, Bochum, 1976; E. Blum, *Die Komposition der Vätergeschichte* (Wissenschaftliche Monographien zum Alten und Neuen Testament, 57), Neukirchen-Vluyn, 1984; G. Garbini, *Storia e ideologia nell'Israele antico*, Brescia, 1986, surtout 110-123; A. de Pury, T. Römer, *Terres d'exil et terres d'accueil! Quelques réflexions sur le judaïsme postexilique face à la Perse et à l'Égypte*, Transeuphratène, 9, 1995, 31sq; A. Kuhrt, *Israelite and Near Eastern Historiography*, in A. Lemaire & M. Saabo (éds.), *Congress Volume, Oslo, 1998* (Supplements to *Vetus Testamentum*, vol. LXXX), Oslo, 2000, 272-273. Pour les problèmes posés par l'ethnique de Palestine, voir T.L. Thompson, *Defining History and Ethnicity in the South Levant* (Journal for the Study of the Old Testament, Supplement Series 245, European Seminar in Historical Methodology 1), Sheffield, 1997, 165-187, surtout 176.

<sup>105</sup> Cfr. I, 105, où la ville d'Ascalon se trouve en Syrie.

<sup>106</sup> Voir aussi A.B. Lloyd, *Herodotus Book I. Commentary 99-182, cit.*, 23 et 26. A. Momigliano, *Sagesse barbares, cit.*, 87 sqq., a mis en évidence le paradoxe de la connaissance réciproque gréco-judaïque, tout au long d'une grande partie de l'Antiquité. Les recherches archéologiques de Palestine ont prouvé la présence des marchandises grecques et, par conséquent, des marchands grecs dès l'époque mycénienne. Nous connaissons le fait que le roi David a utilisé des mercenaires crétois (II Sam 20, 23; I Rois 1, 38) qui probablement parlaient le grec, et en Égypte et Mésopotamie les Grecs et les Juifs ont eu d'autres occasions pour se connaître réciproquement. Mais tandis que les écrivains bibliques nomment les Grecs Yawan, dans la littérature grecque les Juifs apparaissent très tard, à l'époque hellénistique. L'opinion selon laquelle le fragment 50 Diehl (=350 Voigt, Amsterdam 1971) d'Alcée, combiné avec une scholie au même poète (*P Oxy*: XI, 1360, fr.13) contiendrait soit le nom de Jérusalem, soit de ses habitants (*'Ierosu [...]*) est discutable. Ni le fragment 82 Diehl (=84 Voigt), qui se rapporte certainement à *'Aeskáswna*, ne démontre la présence des Juifs dans la littérature grecque

*par'o(h)*, mais de l'égyptien *pher-o, per-o*. Il s'agit sans doute d'une création relativement tardive, car le fait de situer le règne du roi Phéron après Sésostris est un anachronisme, parce que le mot *pher-o, per-o* a commencé à avoir la signification de «roi», «monarque» dès le roi Sheshonq (950-929) de la XXII e dynastie<sup>107</sup>.

Si l'histoire du roi Phéron peut être considérée comme une création folklorique égyptienne, consignée pour la première fois dans *Histoires*, ce qu'Hérodote nous raconte sur l'héritier de ce roi imaginaire est d'une complexité encore plus grande.

En citant de nouveau les prêtres égyptiens, l'historien de Halicarnasse dit que, après Phéron, «la royauté échut à un homme de Memphis, dont le nom en langue grecque serait Protée» (*τούτου δὲ καὶ δέκασθαι τὸν βασιλεῖην Εἰλεγεν Ἀνδρα Μεμφίθην, τοῦ κατὰ τὸν μὲν Ἐλλήνων γέσσαν οὐνομα Πρωτέα εἶναι.*), auquel, à Memphis on lui avait consacré une belleenceinte, richement ornée, qu'on voyait encore à l'époque de l'historien. Dans l'enceinte de Protée se trouvait le temple dédié à l'Aphrodite l'Etrangère (*Τείνης Ἀφροδίτης*), dont Hérodote croyait qu'appartenait à Hélène de Tyndar, pas seulement pour le fait qu'Hélène est restée pour quelque temps chez Protée, mais surtout, pour le fait qu'aucun autre temple d'Égypte, dédié à l'Aphrodite, ne lui a pas donné l'épithète de *ceίνια* (II, 112)<sup>108</sup>.

Hérodote a voulu savoir davantage sur Hélène et les prêtres ont lui raconté ses péripéties et celles d'Alexandros, après son enlèvement de Sparte: les vents hostiles ont emporté les deux héros jusqu'en Égypte, où, au bord de la mer, à l'embouchure nommée Canobique, il y avait un temple dédié à Héraklès qui existait encore à l'époque de l'historien. Les esclaves d'Alexandros ont appris qu'ils pourraient trouver leur liberté dans

dès l'époque archaïque. Voir D. Page, *Sappho and Alcaeus*, Oxford, 1955, 223-224; S.Luria, *Die Belagerung von Jerusalem bei Alkaios*, AAAH, 8, 1960, 265-266; M.M. Astin, *Greece and Egypt in the archaic age*, in Proceedings of the Cambridge Philological Society, 2, 1970, 15-17, et, surtout, E. Gabba, *Greek knowledge of Jews up to Hecataeus of Abdera*, in *The Center for hermeneutical Studies in Hellenistic and Modern Culture*, The Graduate Theological Union and the University of California, *Protocol of the fortieth colloqui: 7 december, 1980*, Berkeley, California, 1980, 1 sqq. et 13.

<sup>107</sup> Voir *supra*, les notes 100-101. Cette date peut constituer un *terminus post quem* aussi pour le début de l'emploi de ce mot dans les textes bibliques.

<sup>108</sup> Chez Diodore de Sicile, I, 61, Protée est un roi d'origine inconnue, que les Égyptiens nommaient Ketes.

ce temple, ont utilisé cette possibilité et, devant les prêtres et le fonctionnaire royal Thonis, ont raconté les aventures d'Hélène et l'offense produite à Ménélaos (II, 113). Par la suite, Hérodote raconte la rétention d'Hélène à la cour de Protée, indigné par le fait d'Alexandros, l'arrivée de Ménélaos en Égypte pour récupérer sa femme, etc.. L'historien nous assure qu'il s'agit des récits des prêtres égyptiens (*taûta mèn Ḫæguptiwn* οὗτοι γέρες Ελέγον), des propos qu'il considère vrais, car si Hélène avait été vraiment à Troie, les Troyens l'aurait rendue aux Achéens, avec ou sans l'accord d'Alexandros, afin d'éviter un carnage inutile (II, 120).

Le roi Protée n'apparaît dans l'*Aḥgyptiaká* de Manéthon et ni dans les écrits hiéroglyphes ou démotiques et c'est pourquoi il est difficile d'accepter l'existence d'un pharaon avec ce nom. Un personnage ayant ce nom, mais une autre signification symbolique, apparaît dans l'épopée homérique. Ainsi, dans *Telemacheia* (δ 349 sqq.) Protée est présenté comme un dieu marin (*gérwn Ωσίος*), soumis à Poséidon, lié d'Égypte et surtout de l'île Pharos. Le personnage Thon (δ 227-230), qui rappelle de Thonis d'Hérodote, est lié lui aussi d'Égypte, par sa femme Polydamna. Enfin, l'escale égyptienne d'Alexandre et d'Hélène est suggérée dans les vers Z 288 sqq., qui doivent être liés avec les pérégrinations de Ménélaos de δ 83-85 et avec les détails donnés sur lui et Hélène lorsqu'ils se trouvaient en Égypte (δ 120-130; 219-231; 351 sqq., cfr. et Hdt., II, 116)<sup>109</sup>. Mais la poésie homérique n'induisait pas l'idée, rencontrée chez Hérodote (II, 118-121), que, en fait, Hélène n'a pas été à Troie mais seulement en Égypte. Cette intervention dans la matière épique a été faite, probablement, un peu plus tard, comme on voit de la *Palinodie* de Stésichore, qui paraît laisser arriver à Troie seulement un οὐδενίς d'Hélène, l'héroïne étant tenue loin de Paris, en Égypte, chez Protée<sup>110</sup>. Nous ne savons pas si l'idée

<sup>109</sup> Pour la manière dont l'*Odyssée* présente les aventures de ces personnages: L.B. Ghali-Kahil, *Les enlèvements et le retour d'Hélène dans les textes et les documents figurés*, Paris, 1955, 24-25; A. Heubeck, in A. Heubeck, A. Hoekstra, *A Commentary on Homer's Odyssey*, Oxford, 1989, 72. Probablement, ces aventures figuraient aussi dans *Nostoi*.

<sup>110</sup> Après la publication, en 1963, par D.L. Page du papyrus 2506, fr.26, col.I, in *The Oxyrhynchus Papyri*, XXIX, 10 et 35 (=PMG, fr.16 et 93 de Stésichore = F. Wehrli, *Die Schule des Aristoteles*, IX, Basel-Stuttgart, 1969, fr.29, I de Chamaileon) qui se réfèrent à une *Palinodie* ou à deux *Palinodies* de Stésichore, on a rallumé une vieille dispute sur la façon dont on traitait le mythe d'Hélène dans l'œuvre de ce poète, aussi que les motifs qui l'ont déterminé à présenter une nouvelle image de l'héroïne, différente de

que à Troie est arrivé seulement le fantôme d'Hélène, tandis qu'en réalité la fille de Tyndar restait en Égypte, est rencontrée chez Hécatée de Milet. Ce que nous suggère cet auteur est que Ménélaos et Hélène ont été en Égypte, puisque les localités Pharos et Canobos tirent leurs noms selon les compagnons de Ménélaos, et un endroit à côté de Pharos, s'appelait *Σελένειον*<sup>111</sup>.

Quelque soit la vérité sur le trajet suivi par Hélène, après avoir quitté Sparte, il est clair que tout l'épisode sur les aventures des héros homériques en Égypte est d'origine grecque<sup>112</sup>. Les prêtres égyptiens, ont-ils eu connaissance des mésaventures d'Alexandros et d'Hélène dans

---

celle homérique. De nombreuses études sur ce problème, voir J.A. Davison, *De Helena Stesichori*, QUCC, I, 2, 1966, 80-90; R. Kannicht, *Euripides Helena*, vol. I, *Einleitung und Text*, Heidelberg, 1969, 26-33; L. Ferrari, *Congettura Stesicoree*<sup>2</sup>, Palermo, 1976, 28-37; S. West, *Proteus in Stesichorus' Palinode*, ZPE, 47, 1982, 6-10; M. Davies, *Derivative and Proverbial Testimonia Concerning Stesichorus' "Palinode"*, QUCC, 41, 1982, 7-16; G. Massimilla, *L'Elena di Stesicoro quale premessa ad una ritrattazione*, PdP, XLV, 1990, 370-381. Pour les discussions antérieures à cette publication, voir L.B. Ghali-Kahil, *Les enlèvements*, cit., 39-41 si 289 sqq. Pour les représentations picturales de «Aula Iasiaca», voir K. Schefold, *Helena in Schutz der Isis*, in *Studies presented to David Moore Robinson*, II, Saint Louis, 1953, 1096-1112. D. Fehling, *Herodotus and his "Sources"*, cit., 59-60, A.B. Lloyd, *Herodotus Book II. Commentary*, cit., 46 et R. Bichler, *Herodots Welt*, cit., 188 n.167 sont sceptiques que chez Stésichore Hélène restait en Egypte. Pour ce problème voir aussi M. Kaiser, *Herodots Begegnung mit Ägypten* in S. Morenz, *Die Begegnung Europas mit Ägypten*, cit., 256-257, 285-287; H. Herter, *RE*, XXIII, 1, 1957, col.947 sqq., s.v. *Proteus*; H. von Geisau, in *Der Kleine Pauly*, III, 1969, col.1209, s.v. *Menelaos*.

<sup>111</sup> Hécatée, *FGrHist* 1 F 307-309. Selon H. Diels, *Herodot und Hecataios*, Hermès, 22, 1887, 411 sqq. et G. De Sanctis, *Il "logos" di Creso e il proemio della Storia erodotea*, RFIC, XIV, 1936, 12, pour l'épisode égyptien d'Hélène, Hérodote a eu comme source Hécatée. L'idée est repoussée par F. Jacoby, *Kommentar ad loc.*, V. Pisani, *Elena e l'EIDWLON*, RFIC, 56, 1928, 486-491, et L.B. Ghali-Kahil, *Les enlèvements*, cit., 295, qui croient que Hérodote est le premier qui fasse la spéulation selon laquelle pendant la guerre de Troie Hélène est restée en Égypte. Conformément aux données que nous avons à notre disposition, la dépendance d'Hérodote par rapport à Hécatée ne peut être affirmée ou repoussée sans équivoque. Cependant, tout comme De Sanctis a observé, l'image rationalisée du mythe d'Hélène, du second livre d'Hérodote, en contradiction évidente avec celle de *prooimion* (I, 3), suggère l'ascendance hécataïenne. Dans la tragédie d'Euripide, *Helena* (4, 67), présentée au public athénien en 412 av. J-C, l'action se passe en Égypte, chez Protée, roi de l'île Pharos, qui a confié à Hermes la vraie Hélène, tandis que Paris a emmené à Troie seulement le fantôme de l'héroïne. Pour la coloration égyptienne de cette tragédie: P. Gilbert, *Souvenirs de l'Égypte dans l'Hélène d'Euripide*,

l'Égypte du temps de Protée, celui qui a régné deux générations après Sésostris<sup>113</sup>, comme le prétend Hérodote? Selon Detlev Fehling, l'invocation de l'autorité des prêtres égyptiens, n'est pas une garantie que, pour l'histoire du roi Protée, Hérodote s'est fié aux sources égyptiennes. A notre avis, à cette question on ne peut répondre d'une manière tranchante : oui, ils ont su, au sens qu'il est possible que les Grecs d'Égypte aient diffusé le mythe de la guerre de Troie dans ce pays ; non, parce que, dans ce cas, ce que les prêtres prétendaient lire de leur livre, ne représentait pas en fait, un document égyptien, mais un mythe hellénique, qu'ils ont greffé, d'une manière très maladroite, sur le passé prodigieux d'Égypte. La première partie de la réponse s'appuie sur les liens qui datent depuis longtemps avec l'Égypte<sup>114</sup> et la présence permanente de ceux-ci au pays des pharaons, à partir de la première moitié du VII<sup>e</sup> s.av. J-C, par la colonie de Naucratis<sup>115</sup>, dans un temps où la poésie homérique acquérait les contours finaux<sup>116</sup>, ont pu faire que les légendes du cycle troyen soient

AC, XVIII, 1949, 79-84; R. Kannicht, *Euripides Helena*, cit., vol. I, 48 sqq.

<sup>112</sup> D. Fehling, *Herodotus and his "Sources"*, cit., 59-62.

<sup>113</sup> Pour la chronologie des temps mythiques chez Hérodote: D.W. Prakken, *Studies in Greek Genealogical Chronology*, Lancaster, Pa, 1943, 21-48; F. Mitchel, *Herodotos' Use of Genealogical Chronology*, Phoenix, X, 1956, 48-69; W. den Boer, *Laconian Studies*, Amsterdam, 1954, 5-93, et *infra*, les notes 143-148.

<sup>114</sup> Voir par exemple, J. Vercoutter, *L'Égypte et le monde égéen préhellénique (Du début de la XVIII<sup>e</sup> à la fin de la XIX<sup>e</sup> Dynastie)*, Le Caire, 1956, surtout 397 sqq.; S. Morentz, *Die Begegung Europas mit Ägypten*, cit., 41 sqq.; J. Yoyotte, *Egyptologie*, Annuaire du Collège de France, S.N., Paris, 1993-1994, 667-698.

<sup>115</sup> Pour l'époque de la colonisation grecque, les premières exportations de céramique grecque en Égypte datent depuis la II<sup>e</sup> moitié du VII<sup>e</sup> s. av. J-C, voir J. Boardman, *Settlement for Trade and Land in North Africa: problems of identity*, in G.R.Tsetskhladze, F. De Angelis (éds.), *The Archaeology of Greek Colonisation. Essays dedicated to Sir John Boardman*, Oxford, 1994, 141 sqq.; J. P. Crielaard, *Homer, History and Archaeology. Some Remarks on the date of the Homeric World*, dans le volume édité par le même auteur, *Homeric Questions*, (Publications of the Netherlands Institute at Athens, II), Amsterdam, 1995, 226.

<sup>116</sup> La chronologie des poèmes homériques est un problème qui n'a pas reçu jusqu'à maintenant une réponse acceptée unanimement. W.Burkert, *The Making of Homer in the Sixth Century B.C.: Rhapsodes Versus Stesichorus*, in *Papers on the Amasis Painter and his World*, Malibou, 1987, 43-62, surtout 51, croit que *terminus ante quem* pour le texte d'Homère "as we know it" peut être l'année 556 av. J-C, quand Stésichore meurt, puisque à ce poète il y a deux passages homériques "reproduces almost word for word" et "transcribes almost verbatim". Dans une étude plus ancienne, *Das Hundertjährige Theben und die Datierung der Ilias*, Wiener Studien, 10, 1976, 5-21, il

acclimatées à l'Égypte, en leur facilitant ainsi l'acceptation dans le folklore local. A partir de cette base les légendes ont pu être insérées par les prêtres, à côté d'autres événements authentiques égyptiens, dans le filon traditionnel du passé égyptien<sup>117</sup>. Si les choses ont évolué de cette manière, le procédé n'aurait pas été singulier, car la civilisation nilotique nous offre plusieurs exemples similaires<sup>118</sup>.

Si l'épisode des aventures des héros grecs en Égypte, chez Protée, est clairement d'origine grecque, cette conclusion ne répond pas cependant à la question pourquoi ces héros devaient-ils être mis en liaison avec un pharaon inexistant? Tout comme dans le cas de Phéron, la réponse doit être

---

considérait que la destruction de Thèbes d'Égypte, en 663 av. J-C est "ein sehr präziäses Datum" pour le poète d'Iliade et un *terminus post quem* pour le poète d'Odyssée. Pour J.P. Crielaard, *Homeric Questions*, cit., 274, "the variety of regions with which Homer's characters maintain contacts, including Egypt, North Africa and the Black Sea litoral, is best paralleled by the situation in the 7<sup>th</sup> century. The examples of visual art we have from the poems fit a date in the 7<sup>th</sup> century, too. Finally, specific aspects of the religious sphere, like the large number of altar – *temenè* but few temples, as well as the rare occurrence of cult statues, point to the late 8<sup>th</sup> – or rather 7<sup>th</sup> – century date. All in all, a date of the Homeric world in the early 7<sup>th</sup> century seems possible. If this is correct, a date of Homer's *floruit* somewhere in the 7<sup>th</sup> century B.C. is also plausible". Une opinion similaire a aussi M. Dickie, *The Geography of Homer's world*, in Øinvind Andersen, Matthew Dickie (éds.), *Homer's World. Fiction, Tradition, Reality*, 51: «To sum up, there are indications that the composition of the *Iliad* and the *Odyssey* are to be dated to the second half of the 7<sup>th</sup> century, but a date in the first part of the century cannot be ruled out. What is preluded is a date earlier than the first half of the 7<sup>th</sup> century». Steven Lowenstam, *Talking vases: The Relationship between the Homeric Poems and Archaic Representations of Epic Myth*, TAPA, 127, 1997, 21-76, croit que «the *Iliad* and *Odyssey* either were not composed in a form recognizable to us before the end of the sixth century B.C.E., or, if earlier, did not gain authority until that date or slightly later» (66). Voir aussi J. Morris, *The Use and Abuse of Homer*, CA, 5, 1986, 81-138; G. Nagy, *L'Épopée homérique et le fixation du texte*, in *Hommage à Milman Parry. Le style formulaire de l'épopée homérique et la théorie de l'oralité poétique* (éd. par Françoise Létoiblon), Amsterdam, 1997, 57-78; M. Vasilescu, *Dori e Micenei a Creta*, in *Romanità orientale e Italia meridionale dell'antichità al medioevo. Paraleli storici e culturali. Atti del II Convegno di Studi italo-romena, Bari, 19-22 ottobre 1998* (a cura di S. Santelia), Bari, 2000, 73 et n.45. Pour l'image de l'Egypte dans les poèmes homériques, voir Chr. Froidefond, *Le mirage égyptien dans la littérature grecque d'Homère à Aristote*, Paris, 1971, 22-35. Pour la localisation de la patrie d'Homère en Égypte, voir A. Leroy-Molinghen, *Homère et Thèbes aux cent portes*, CdE, LX, 1985, 131-137.

<sup>117</sup> F. Chapouthier, *Les Dioscures au service d'une déesse*, Paris, 1935, 144; Ph.-E. Legrand, *Notice*, au second livre d'Hérodote; L.B. Ghali-Kahil, *Les enlèvements*, cit.,

cherchée dans le nom du personnage. A peu près en même temps, J. Lauth<sup>119</sup> et G. Maspero<sup>120</sup> ont supposé que le nom de Protée est la transcription grecque du titre royal égyptien *rwty*, lu *pa routi, prouti*, avec la signification de «porte double», «la sublime porte»<sup>121</sup>, une épithète analogue à celui de *pher-o, per-o*<sup>122</sup>. D.Fehling<sup>123</sup> repousse ce rapprochement en le considérant «quite arbitrary», mais les arguments sur lesquels il s'appuie n'ont pas le poids supposé. L'argument le plus fort que Protée transcrit un mot égyptien est offert par Hérodote lui-même (II, 112) qui dit que, après Phéron, au règne a succédé un homme de Memphis «dont le nom, serait en langue grecque Protéus» (*tῆς κατὰ τὸν οὐρανὸν γέσσαν οὔνομα Πρωτέα εἶναι*)<sup>124</sup>. On ne peut comprendre du texte hérodotéen autre chose que ce Protée transpose en grec un mot égyptien.<sup>125</sup> Autrement il serait difficile à comprendre pourquoi Hérodote a-t-il tenu fournir ce détail. On ne pourrait comprendre également pourquoi le poète d'Odyssée a-t-il imaginé Protée en Égypte.

294; A.B. Lloyd, *Herodotus Book I. Introduction*, cit., 109-111.

<sup>118</sup> A.B. Lloyd, *Herodotus, Book I. Introduction*, cit., 109-111; W. Kendrick Pritchett, *The Liar School of Herodotus*, cit., 63-66.

<sup>119</sup> J. Lauth, *Egyptische Chronologie*, München, 1877, 181-182.

<sup>120</sup> G. Maspero, *Nouveau fragment d'un commentaire sur le second livre d'Hérodote*, L'annuaire de la Société pour l'encouragement des études grecques en France, 12, 1878, 138; idem, *Histoire ancienne des peuples de l'Orient classique*, Paris, 1895 (Graz, 1968), 263; idem, *Les contes populaires de l'Égypte ancienne*<sup>3</sup>, Paris, 1911, XXIX. Voir aussi D. Mallet, *Les premiers établissements des Grecs en Égypte*, Paris, 1892, 401, n.3; V. Bérard, *La résurrection d'Homère*, Paris, 1930, 83 sqq.; idem, *L'Odyssée d'Homère. Étude et analyse*, Paris, 1931, 255-256; G. Germaine, *Genèse de l'Odyssée. Le fantastique et le sacré*, Paris, 1954, 395-397; H. Herter, *RE*, XXIII, 1, 1957, surtout col. 951-955, s.v. *Proteus*.

<sup>121</sup> A. Gardiner, *Egyptian Grammar*, cit., 577.

<sup>122</sup> G. Maspero a attiré l'attention que cette épithète a été appliquée surtout à Ramsès III, dans son temple funéraire de Medinet Habou, comme vainqueur des «peuples de la mer». Cfr. *Nouveau fragment*, cit., 138, n.6.

<sup>123</sup> D. Fehling, *Herodotus and his "Sources"*, cit., 62.

<sup>124</sup> Diodor, I, 62 complète Hérodote, en disant que le nom égyptien de Protée est Keten. Selon V.Pisani (*Elena e l'EIDOLON*, cit., 489), Hérodote devait avoir dans l'esprit toujours ce Keten. L'hypothèse semble être logique, mais elle se heurte d'un impédiment majeur: on ne voit pas comment l'anthroponyme égyptien? Keten aurait pu devenir en grec Protée.

<sup>125</sup> Dans la phrase «The theory ignores Herodotus' own introductory reference to the name as Greek ...», la logique de D. Fehling, *Herodotus and his "Sources"*, cit., 62, est en grande souffrance.

La liaison de Protée avec l'Égypte est supposée aussi par d'autres détails contenus dans la narration de l'historien de Halicarnasse. Ainsi, dans II, 112, parle-t-il de l'enceinte sacrée de Protée à Memphis, située au sud du temple de Héphaïstos. Ce *tēmenos* se trouvait dans une zone habitée par les Phéniciens originaires de Tyr (*Turiwn Stratēpedon*) et dedans il y avait le sanctuaire de l'Aphrodite l'Étrangère. Hérodote s'est intéressé sur ce sanctuaire et il est arrivé à la conclusion qu'il appartenait en fait à Hélène de Tyndar, pas seulement pour le fait d'avoir entendu qu'elle est restée pour quelque temps chez Protée, et aussi pour le fait qu'aucun autre temple dédié à l'Aphrodite n'avait pas l'épithète *ceínia*. Nous avons dans ce récit, des affirmations contradictoires qui pourraient être taxées comme fantaisistes ou comme des suppositions personnelles<sup>126</sup>: le roi égyptien Protée avait une enceinte sacrée dans un territoire habité par les Phéniciens de Tyr, et dans cette enceinte se trouvait le sanctuaire de l'Aphrodite l'Étrangère, qui, en fait, était d'Hélène, la fille de Tyndar. Mais ces affirmations sont contradictoires seulement d'une manière apparente, puisque on a démontré qu'elles sont l'écho d'une trame mythico-religieuse gréco-phénicienne très complexe, passée en Égypte.

En Égypte le culte d'Hélène était ancien et bien attesté<sup>127</sup>. Les débuts de ce culte doivent être cherchés dans la période où les Égyptiens ont permis l'établissement des Grecs en Delta, vers la moitié du VII<sup>e</sup> s.av. J-C, à l'époque du pharaon Psammétique I<sup>er</sup>. A la faveur de ce *terminus post quem* parlent dans la même mesure *Télemachia* (d 120 sqq.; 219 sqq), qui laisse entendre que Hélène avait été naguère en Égypte et, probablement, la *Palinodie* de Stésichore, dans la première moitié du VI<sup>e</sup> s.av. J-C<sup>128</sup>. De toute façon, vers la fin du VI<sup>e</sup> s. ou vers le début du suivant, le culte d'Hélène est indubitable, vu que Hécatée rappelle la localité *'Ēlēneion*, située à côté de l'estuaire Canobos<sup>129</sup>. Ici, en Égypte, le culte d'Hélène s'est rencontré et s'est contaminé avec le culte de la déesse

<sup>126</sup> F. Chapouthier, *Les Dioscures*, cit., 146, n.3.

<sup>127</sup> Les témoignages antiques de ce culte sont ramassés par P. Perdrizet, *Objets d'or de la période impériale au Musée égyptien du Caire: Hélène soeur d'Aphrodite*, Annales du Service des Antiquités de l'Égypte, XXXVI, 1936. Pour le culte d'Hélène: F. Chapoutier, *Les Dioscures*, cit., 100 et L.B. Ghali-Kahil, *Les enlèvements*, cit., 323 sqq.

<sup>128</sup> R. Rebuffat, *Hélène en Égypte et le Romain égaré*, REA, LXVIII, 1966, 254-255.

<sup>129</sup> Hécatée, *FgrHist* 1 F 309: *'Ēlēneion; tōpos près tp Kanyēwi. 'Ēkataīos Perihēsei Libāhēs*. L.B. Ghali-Kahil, *Les enlèvements*, cit., 294.

phénicienne Astarté, qui s'y était installé d'une manière durable dès le temps des rois de la XVIII<sup>e</sup> dynastie (après 1550 av. J-C). A Memphis, Astarté avait un temple et elle est devenue une divinité qui faisait partie du cercle des dieux traditionnels, étant considérée, tel que le montre le *Papyrus Amherst*, nommé également le *Papyrus d'Astarté*, «la fille de Ptah» et parèdre du dieu principal<sup>130</sup>. Plus tard, dans un papyrus on parle des prêtres de cette divinité de Memphis (*Yereis Ḫastārt/ḥb tēs tēn ḥn Mēmfei Fəniķaigyptiwn*)<sup>131</sup>. Il est indubitable que l' Aphrodite l'Étrangère, qui avait son sanctuaire dans l'enceinte sacrée de Protée de la zone phénicienne de Memphis, qu'Hérodote identifiait avec Hélène de Tyndar, était l'hypostase hellénisée de la déesse phénicienne Astarté<sup>132</sup>. Les considérations que l'historien de Halicarnasse les fait sur la vraie nature de l'Aphrodite l'Étrangère parlent également de la contamination du culte de la déesse Astarté avec celui d'Hélène et de ce dernier avec le culte d'Aphrodite. Ces contaminations de culte sont confirmées par des sources très tardives, qui visent aussi la région syro-palestinienne<sup>133</sup>.

<sup>130</sup> A.H. Gardiner, *The Astarte Papyrus*, in *Studies presented to F. Ll. Griffith*, London, 1932, 74-85; J. Leclant, *Astarté à cheval d'après les représentations égyptiennes*, Syria, XXXVII, 1960, 1 sqq.

<sup>131</sup> H. Kees, RE, XV, 1, 1931, col. 668 sq., s.v. *Memphis*.

<sup>132</sup> La liaison entre Astarté et Aphrodite se voit d'*Alexandra* de Lycophron, aussi, v. 831-833, où Astarté de Byblos, qui pleurait sur la tombe de Gavas (Adonis), avait l'épithète de *ceinh*. R.Rebuffat, *Hélène en Égypte*, cit., 245.

<sup>133</sup> Sur une monnaie du temps des Sévères de Tripoli, de Syrie, apparaît une divinité avec les traits d'Astarté, mais encadrée par les Dioscures, fait qui l'assimile à Hélène; Strabon, XVII, 1, 31 (p.807), identifie Astarté de Memphis avec Sélène, ce que la rapproche d'Hélène, qui est souvent présentée, surtout à Tripoli et à Alexandrie, avec le visage d'une divinité lunaire; la rencontre, à Tyr, entre le Simon le Mage, originaire de Samaria, et la courtisane Hélène, réincarnation de la grande déesse, qui, dans le milieu phénicien, se nomme Astarté. Enfin, sur une dédicace de Caire on lit: *Ploutās Ḫraklēou Ḫlénū teffn Ḫfrēdīthb e' Nērwnes teV' kurīeu, Taibi „d“, c'est-à-dire «Ploutas, le fils (ou la femme) d'Héraklès, a consacré ce monument à Hélène, la sœur d'Aphrodite, dans la cinquième année du règne de Néron, notre maître, le jour XIV du mois Tybi (9 janvier 58)». P. Perdrizet, qui publie cette inscription dans *Objets d'or*, cit., 9, croit, que le syntagme *Ḫlénū teffn Ḫfrēdīthb* a son origine dans Hdt. II, 112! Pour une interprétation plus nuancé: F. Chapouthier, *Hélène, soeur d'Aphrodite*, REA, XLII, 1940, 59 sqq. et pour tout le problème des rapports de culte entre Astarte et Hélène et entre Hélène et Aphrodite, idem, *Les Dioscures*, cit., 40 sq., 79, 145, 224, 268 sq.; R. Rebuffat, *Hélène en Égypte*, cit., 247-249.*

Les détails donnés par Hérodote sur la complexité de l'enceinte de Protée à Memphis nous montrent la diversité ethnique et religieuse de cette ville cosmopolite, au temps de la domination perse<sup>134</sup>. Puisque ces détails sont en grande mesure vérifiables, il en résulte qu'il les a appris d'une source memphite crédible. L'historien dit que, aussi dans ce cas là, sa source ont été les prêtres égyptiens. Cette déclaration complique davantage le problème de ses interlocuteurs en Égypte, parce que, nous devons y voir, dans le syntagme «les prêtres égyptiens», soit des égyptiens qui narraient une légende égyptienne, soit tout simplement les égyptiens de Memphis, attachés auprès du temple de la déesse Astarté de cette ville<sup>135</sup>.

Hérodote (II, 113-115) dit que Thonis était un haut dignitaire égyptien chargé par le roi Protée avec la survivance de l'estuaire Canobos. Le nom de ce personnage nous fait penser à Thon, l'époux de Polydamna de *Télémachia* (δ 228-229), même si cette liaison ne résulte pas d'une manière explicite du récit d'Hérodote. Mais la liaison est faite par son contemporain Hellanicos (*FGrHist* 4 F153) qui dit que Thonos, roi de Canobos et de l'embouchure du Nil, nommé l'embouchure Hérakléenne, a essayé violer Hélène, mais il a été tué par Ménélaos.

La variation du nom, Τόνος-Τόνης-Τόνες, tout comme les hypostases sous lesquelles le personnage apparaît – le mari de l'égyptienne Polydamna, le gardien de l'estuaire Canobos, roi des embouchures Canabos et Hérakléenne – nous disent que nous nous trouvons sur le terrain des variations si habituelles dans la mythologie grecque. Cependant, la liaison avec l'Égypte doit être expliquée. Hellanicos, après avoir parlé de l'assassinat de Thonos par Ménélaos, ajoute que la localité Thonis a le nom de ce roi et ce détail offre, nous le croyons, la clé de l'explication. La localité est mentionnée aussi par d'autres sources postérieures, qui ne sont pas dépendantes du logographe de Lesbos, comme Strabon et Diodore<sup>136</sup>,

<sup>134</sup> Pour cette complexité, voir E.Bresciani, *La satrapia d'Egitto*, SCO, XXXV, 1985, 132-176; eadem, *Persian occupation of Egypt*, in *Cambridge History of Iran*, vol.II, 1985, 502 sq.; P.Briant, *Ethnoclasse dominante et populations soumises dans l'Empire achéménide: le cas d'Egypte*, in H. Sancisi-Werdenburg et A. Kuhrt (éds), *Achaemenid History III (Method and Theory)*, Leiden, 1988, 161.

<sup>135</sup> R. Rebiffat, *Hélène en Égypte*, cit., 246; J. Boardmann, *Settlement*, cit., 139.

<sup>136</sup> Strabon, XVII, 1, 16 (p.800-801); Diod. I, 19, P. Michaelid. 4 col.I, 6-15. On ne connaît pas la source de Steph. Byz. s.v. Τόνης πέλις Ἀργύπου πό Τόνες βασιλεὺς, τοῦ κείσαντος Μενέλαιον. Κείται δὲ κατὰ τὸ στόμα τὸ Κανωβικόν. ἡ πολίθης Τυκνεύς, mais H. Diehls, *Herodot und Hekataios*, cit., 441, et A. Momigliano, *Il razionalismo di Ecateo*

ce qui nous fait croire que les récits grecs à saveur mythologique où le personnage Thon apparaît (ou ses variantes) ont ses racines en Égypte. Les Grecs ont connu, de bonne heure, près de l'embouchure Canabos une localité égyptienne qui dans leur langue a pris la forme *Qenif*. De ce toponyme, les Grecs, en commençant par le poète de *Télémachie*, ont formé l'anthroponyme *Qen* et ses variantes, et à l'époque hellénistique le toponyme Thonis est devenu, à son tour, un nom personnel très répandu.<sup>137</sup>

Selon notre opinion, la réponse la plus plausible au problème du rapport entre le personnage mythologique grec Protée et Égypte peut être formulée de la manière suivante: Protée est un personnage inventé par les Grecs à partir d'une réalité égyptienne<sup>138</sup>. Cette réalité n'a pas été comprise identiquement par tous les Grecs. Quelques-uns, du temps du poète de *l'Odyssée*, ont cru que l'égyptien *prouti* peut être compris par le grec *prētēs* et ils ont créé, par conséquent, le personnage *Prwteūs*<sup>139</sup>. Nous

---

*di Mileto*, Atene e Rome, N.S., XII, 1931, 133 sqq., croient qu'il s'agit d'Hécatée de Milet. Voir aussi A.B.Lloyd, *Herodotus Book II. Commentary I-98*, 113. Concernant Thonis, dont parle Strabon, D. Fehling (*Herodotus and his "Sources"*, cit., 60 n.4) dit: «This clearly means that Strabo is citing Hérodote here and has no other knowledge of the city», mais il n'observe pas que, chez Herodote, Thonis est le commandant égyptien chargé par le roi Protee avec la garde de l'embouchure Canabos, tandis que chez Strabon, Thonis désigne une ville qui a le nom du roi égyptien qui a logé Ménélaos et Hélène. D. Fehling a des doutes sur l'existence, en Égypte, de la localité Thonis et, donc, de la liaison de celle-ci avec les personnages Thon (§ 228) et Thonis (Hdt. II, 113-114).

<sup>137</sup> A. Fick, F. Bechtel, *Die griechischen Personennamen*, Göttingen, 1894, 366; J. Yoyotte, *Notes de toponymie égyptienne*, MDAI (Kairo), 16, 1958, 423-430; M. Dickie, *The Geography of Homer's World*, in Ø.Andersen, M. Dickie (éds.), *Homer's World. Fiction, Tradition, Reality*, Bergen, 1995, 42, n.48.

<sup>138</sup> P.Chantraine, *Dictionnaire étymologique de la langue grecque*, Paris, 1974, 945-946, s.v. *prētēs*.

<sup>139</sup> Pour l'étymologie, voir H. Herter, *RE*, XXIII, 1, 1957, col.941-943, s.v.; idem, in *Der Kleine Pauly*, IV, 1972, col. 1156, s.v.; G. Germaine, *Genèse de l'Odyssée*, cit., 396; H. von Kamptz, *Homerische Personennamen*, Göttingen, 1982, 122. Pour les étymologies onomastiques chez Homère, voir J. Collart, *Varron, grammairien latin*, Paris, 1954, 254 n.5; D. Ferrante, *Immagini etimologiche nei poeti Greci dell'età ionica-attica*, Rendiconti dell'Istituto Lombardo. Classe di Lettere e Scienze morali e storiche, 99, 2, 1965, 453-455 et, en général, E. Risch, *Namendeutungen und Worterklärungen bei ältesten griechischen Dichtern*, in *Eumasia. Festschrift Ernst Howald*, Erlenbach - Zürich, 1947, 72-91 (=Kleine Schriften, Berlin - New York, 1981, 294-313); M. Salvatore, *Il nome di persona. Saggio sull'etimologia antica*, Genova, 1987. Dans l'onomastique grecque, *Prwteūs* apparaît relativement tard, à Athènes, dans deux inscriptions, *IG* II<sup>2</sup> 2345, 80 (IV<sup>e</sup> s. a.C) et *IG* III2 2044, 131 (139/40 AD): P. M.Fraser, E.Matthews, *A*

sommes en droit de tirer cette conclusion du fait que dans *Télémachie* (δ 349, 365, 384, 401, 410, 422) Protée est nommé *γέρων Πριός*, «le vieux de la mer», ce qui suggère l'idée d'une grande ancienneté, de primordialité aquatique<sup>140</sup>. D'autres ont mieux compris la signification du nom Protée. C'est par cela qu'on explique pourquoi, jusqu'à Hérodote, Protée a changé son statut, de divinité marine secondaire, jusqu'au roi de l'Égypte<sup>141</sup>. Si ce raisonnement a été fait par Stésichoros, par Hécatée, par Hérodote ou par quelqu'un d'autre, cela a moins d'importance pour l'étude présente. Mais le fait que Protée symbolise le Pharaon, désigné par l'un de ses titres, *prouti*, est le résultat de la liaison de ce personnage avec le folklore égyptien, qui se dégage de tout le récit, mais surtout de son association avec les phoques, un motif folklorique qui a prouvé sa pérénitité, puisqu'il a survécu dans la tradition des autres peuples. Ainsi, une légende très vive et très répandue en Islande, Laponie, Norvège, Suède, Finlande, Estonie, Létonie, Lituanie, Russie, dit, essentiellement, que Pharaon et son armée ont été transformés par Dieu, lorsqu'ils se baignaient, en phoques. Donc, les phoques, peuple de la mer de nature humaine sous déguisement animal,

---

*Lexikon of Greek Personal Names, II, Attica*, Oxford, 1994, 383. Pour d'autres essais à expliquer la légende de Protée, voir Chr. Froidefond, *Le mirage égyptien dans la littérature grecque*, cit., 36-42. Pour les représentations figurées: N. Icard-Gianolio, *LIMC*, VII, 1, 561, s.v. *Proteus*. Ils'agit d'un cofret de Cypselos, de la moitié du VI<sup>e</sup> s. av. J-C, aujourd'hui perdu, qui, selon Paus. III, 18, 16, montrait «le récit de Ménélaos et de l'égyptien Protée après *Odyssée*». Voir M. Papahagis, *Pausanias Lakonika*, Athènes, 1965, 386 et n. 5.

<sup>140</sup> *Roscher Lexikon*, III, 2, 1902-1909, col. 3177, s.v. *Proteus* (Weizsäcker).

<sup>141</sup> H. Herter, *RE* XXIII, 1, 1957, col.951-955, s.v. *Proteus*. V. Pisani, *Elena e l'EIDWLON*, cit., 489 sq., a une autre explication, fondée sur l'identité supposée entre Protée et Keten: Hérodote a contaminé le récit que les prêtres lui ont dit sur Keten avec les propos d'Homère sur Protée et il a cru que ce dernier n'a été qu'un travestissement poétique du monarque égyptien. Mais la théorie ne peut être vérifiée. D. Fehling, *Herodotus and his "Sources"*, cit., 61, croit que le syntagme *Προτεύς Ἀιγύπτιος* de δ 385 peut être entendue comme «Protée, roi de l'Égypte». Le contexte homérique exclut cette possibilité. Dans la tragédie *Hélène* d'Euripide, l'action se passe en Égypte, chez Protée, qui symbolise le pharaon exemplaire, droit et fidèle (v. 46, 47, 100). Voir R.Kannicht, *Euripides Helena*, I, cit., 48 sqq. P. Gilbert, *Souvenirs de l'Égypte dans l'Hélène d'Euripide*, AC, XVIII, 1949, 79-84, a cru qu'il peut prouver ce qui est improuvable, c'est-à-dire que dans cette tragédie il y avait des souvenirs de l'Égypte de l'époque du Nouvel Empire.

sont les descendants de Pharaon et de son peuple. Leur cri, Varao, Varao!, ou Varava, Varava!, invoque le Pharaon, leur roi<sup>142</sup>.

Pour la poésie épique et pour Hérodote ou sa source, Protée est contemporain à la guerre de Troie, ce qui nous offre la possibilité d'apprendre, en accord avec le schéma chronologique de l'historien de Halicarnasse, quand lui, Phéron et Sesostris ont régné.

L'élément essentiel du système chronologique herodotéen est la génération humaine, qui, selon son propre témoignage (II, 142), a 33 1/3 ans. En réalité, l'historien ne respecte pas toujours cette norme, le nombre des années variant de 22 jusqu'à 40<sup>143</sup>. Admettons pourtant que, pour l'histoire de l'Égypte, Hérodote a pris en compte un calcul où dans un siècle existaient trois générations. De chapitres 100-153 du second livre, résulte que, avant Psammétique, qui pour Hérodote a commencé son règne en 670 av. J-C<sup>144</sup>, dans l'histoire de l'Égypte ont été 341 rois représentant autant de générations. Jusqu'à Sesostris la liste des rois est la suivante: Sethos, Anysis, Asychis, Mykérinos, Chéphren, Chéops, Rhampsintos, Protée et Phéron. La liste en soi est très étrange, parce que, d'un côté, y sont joints des noms réels à côté d'autres fictifs, et, d'autre part, les pharaons historiques, tels ceux de la IV<sup>e</sup> dynastie, Chéops, Chéphren et

<sup>142</sup> G. Goossens, *Un conte égyptien: Pharaon, roi des phoques*, in *Mélanges F. Cumont*, II, Bruxelles, 1936, 701-722, surtout 716, que je le suis de près.

<sup>143</sup> Pour le système chronologique d'Hérodote, voir Ed. Meyer, *Herodots Chronologie der griechischen Sagengeschichte*, in idem, *Forschungen zur alten Geschichte*, I, Halle, 1892 (=Hildesheim, 1966), 151-209; D.W. Prakken, *Studies*, cit., 4, 18-23, 35-36, 47; H. Strasburger, *Herodots Zeitrechnung*, *Historia*, 5, 1956, 129-161; M. Miller, *Herodotus as Chronographer*, *Klio*, 46, 1965, 109-128; F. Mitchel *Herodotus'Use*, cit., 48-65; W. den Boer, *Herodot und die System der Chronologie*, *Mnemosyne*, 20, 1967, 30-60; A.A. Mosshammer, *The Chronicle of Eusebius and Greek Chronographic Tradition*, Lewisburg, 1979, 105-111; M. Piérart, *Les dates de la chute de Troie et de la fondation de Rome: Comput par génération ou compte à rebours?*, in M. Piérart, O. Curty (éds.), *Historia Testis. Mélanges d'épigraphie d'histoire ancienne et de philologie offerts à T. Zawadzki*, Fribourg, Suisse, 1989, 1-20; J. Vanschoonwinkel, *L'Égée et la Méditerranée orientale à la fin du deuxième millénaire. Témoignages archéologiques et sources écrites* (Archaeologia transatlantica, IX, Pubblications d'Histoire de l'art et d'Archéologie de l'Université catholique de Louvain, LXVI), Louvain-La-Neuve, 1991, 35-39; W. Burkert, *Lydia between East and West or how to date the Trojan War: A Study in Herodotus*, in Jane B. Carter, Sarah P. Morris (éds.), *The Ages of Homer. A Tribute to Emily Townsend Vermeule*, Austin, 1995, 139-148.

<sup>144</sup> En réalité, Psammétique a régné depuis 664. Pour comprendre cette différence, voir A.A. Mosshammer, *The Chronicle of Eusebius*, cit., 108.

Mykérinos, qui rendent des noms authentiques égyptiens, légèrement modifiés par les locuteurs grecs<sup>145</sup>, ont les numéros d'ordre 336-338 et ont régné entre les années 870 et 770 av. J-C, presque 1700 ans plus tard qu'en réalité<sup>146</sup>. De la même liste résulte que, pour Hérodote ou pour ses informateurs d'Égypte, le roi Protée, avec le numéro d'ordre 334, qui a régné entre 936-903, a été contemporain à la guerre de Troie<sup>147</sup>, le roi Phéron a régné entre 936-969/70, et le roi Sésostris, ayant le numéro d'ordre 332, donc il a régné entre 1003/2-970/69, alors, cela fait 900 ans plus tard que la période du règne des pharaons ayant le nom Senwosret (1912-1842).

Ce mélange de noms réels et fictifs, doublé d'une chronologie irréelle, ne peut être reproché entièrement aux prêtres souvent invoqués par Hérodote. Les 345 générations de prêtres jusqu'à Hécatée (II, 143) et les 341 générations de rois qui se sont succédé jusqu'à Psammétique, qui font que l'histoire commence dans la vallée du Nil il y a 11340 années, bien que, évidemment exagérés, pourraient être expliquées par l'orgueil des Égyptiens issu de leur conscience que l'ancienneté du pays des pharaons est plus grande que des autres.<sup>148</sup> Mais l'invocation, dans ce contexte, des

<sup>145</sup> A.B. Lloyd, *Herodotus' Account*, cit., 3.

<sup>146</sup> Dans II, 140, Hérodote dit que le roi Anysis, qui a le numéro d'ordre 340, a vécu 700 ans avant Amyrtaios, c'est-à-dire autour de 1150. Il a oublié qu'entre ce roi et le début du règne de Psammétique se trouve seulement le règne du roi Sethos ( II, 141, 147, 151-153), ce qui situe le début du règne d'Anysis autour de 737 (670 + 67). H.T. Wallinga, *The Structure of Herodotus II* 99-142, *Mnemosyne*, series IV, XII, 1959, 212, croit erronément que le règne d' Anysis a été entre 1200-1150. Voir aussi T.S.Brown. *Herodotus Speculates*, cit., 74.

<sup>147</sup> Cette datation de la guerre de Troie est en contradiction irreconciliable avec la datation de II, 145, qui se fonde sur la chronologie attribuée à d'autres personnages tout aussi «historiques», que Dionysios le fils de Semèle, Héraklès le fils d'Alcmène et Pan le fils de Pénélope, qui situe *Troika* entre les années 1350 et 1300 av. J-C Il est sûr que, dans les deux cas, Hérodote a eu des sources différentes et la distance d'environ 400 ans entre les deux datations parle elle-même sur le crédit qu'on doit accorder à la chronologie mythique. W. Burkert, *Lydia between East and West*, cit., 141 sqq. Voir aussi T.J.Luce, *The Greek Historians*, London-New York, 1997, 36-38. H.T. Wallinga, *The Structure*, cit., 211, situe le règne de Protée autour de l'année 1250. Son calcul ne part pas d'un repère certain, qui est le début du règne de Psammétique, mais de l'affirmation incontrôlable d'Hérodote, qui dit que, entre lui et Pan, le fils de Pénélope, sont tout au plus 800 ans, moins que jusqu'à la guerre troyenne.

<sup>148</sup> Un nombre difficile à préciser de colosses de temple de Thèbes, représentant autant de générations de prêtres, doit être rapporté aux débuts de l'histoire égyptienne, à

personnages mythologiques grecs, des rois inventés tels Phéron et Protée et du mythe de la guerre de Troie dans une ambiance chronologique contradictoire, nous fait croire que l'essence égyptienne du récit a été diluée par un intermédiaire ou par des intermédiaires grecs. Les arguments, qu'Hérodote les attribue aux prêtres, invoqués pour l'illustration des conquêtes de Sésostris renforcent cette impression\*.

---

savoir à l'Ancien Empire, ce qui représente un anachronisme, parce que la ville et le temple existent à peine du Moyen Empire. D. Fehling, *Herodotus and his "Sources"*, cit., 46 sqq., avec les notes 58 et 61; F. Oertel, *Herodots ägyptischer Logos*, cit., 7.

\* Sur la façon dont Hérodote présente l'expédition militaire asiatique de Sésostris, voir le numéro suivant de cette revue.

**OVIDIO E IL DANUBIO**

ALDO LUISI  
(Università di Bari)

Ovidio parla solo una volta del Danubio prima della sua relegazione a Tomi, punizione inflittagli da Augusto nell'anno 8 d.C. per motivi politici. La citazione è in Metamorfosi 2, 249 e il fiume è citato col nome di *Hister*, assieme ad altri fiumi, i cui nomi Ovidio, probabilmente, li desumeva da un catalogo generale, probabilmente desunto dalle carte di Agrippa.

Il poeta di Sulmona fino all'8 d.C., quando aveva già 51 anni ed era noto per aver scritto *Amores*, *Ars Amandi*, *Remedia Amoris*, *Medicamina faciei*, *Heroides*, *Metamorfosi*, *Fasti*, e certamente anche la tragedia *Medea*, aveva citato una sola volta il Danubio, senza neanche una parola di commento, quasi che il fiume, noto ai Romani per essere al secondo posto per grandezza, non lo interessasse; eppure del Danubio aveva parlato Sallustio (secondo un passaggio di Gellio 10,7,1: *omnium fluminum, quae in maria, qua imperium Romanum est, fluunt... maximum esse Nilum consentitur. Proxima magnitudine esse Istrum scripsit Sallustius*, fr.3, 80).

A Sallustio si deve anche la prima citazione latina del termine *Danuvius*, anziché *Hister*, nome più comune per indicare il fiume (*Nomen Danuvium habet, quoad Germanorum terras adstringit*, fr. 3, 79).

Identificando l'Istro col Danubio Sallustio riferiva i risultati di una scoperta fatta tra il 36 e il 35 a.C., probabilmente a seguito della spedizione illirica di Ottaviano, il quale, pur non essendo un guerra-fondaio, nelle campagne d'Illirico espose la propria persona con ostentazione, subendo anche ferite di guerra. Questo spregiudicato atteggiamento di combattente serviva ad Ottaviano solo per dimostrare all'avversario Antonio, ben noto guerriero e valoroso combattente, di non essere a lui inferiore in ardimento e coraggio; inoltre il giovane Ottaviano mirava a cogliere in ambito di politica estera un grande successo per dimostrare di essere bravo anche come capo militare e stratega. Pertanto la conquista di tutto l'Illirico e dei territori fino al Danubio, pose l'Italia nord-orientale al sicuro da incursioni

provenienti dai Balcani e dalle zone bagnate dal fiume Sava, affluente del Danubio.

In questa impresa illirica Ottaviano fu accompagnato dal generale Agrippa, noto raccoglitore di notizie storico-geografiche che trasferirà successivamente nelle famose "carte" dell'impero (Plin. *nat.* 4, 45). Quindi è facile supporre che da questa campagna militare i Romani furono informati della identità fra Istro e Danubio. Proprio in quegli anni Sallustio scriveva le sue memorie storiche e per primo tra i Romani identificò i due nomi del fiume.

Virgilio scrive le georgiche tra il 38 e il 35 a.C. e giustamente chiama il Danubio col nome conosciuto a quell'epoca, cioè Istro. In *georg.* 2, 495-97 dice: *illum non populi fasces, non purpura regum / flexit et infidos agitans discordia fratres, / aut coniurato descendens Dacus ab Istro.* Che significato dare al termine "coniurato" non è facile. Qui il poeta sta esaltando la fortuna (vv. 493-94) di colui che conosce gli dei campestri Pan, il vecchio Silvano e le Ninfe sorelle, perché quel tale non l'hanno mai potuto piegare né i fasci conferiti dal popolo, né la porpora regale, né la discordia che agita i fratelli sleali, né il Daco che scende giù dall'Istro dove si cova la congiura; non l'hanno piegato nemmeno la potenza di Roma, né i regni destinati a perire. Servio Danielino, citando Aufidio Modesto, dice di aver letto che era costume dei Daci, quando partivano per la guerra, di non intraprendere l'impresa prima di aver giurato, bagnando la bocca con acqua dell'Istro secondo un determinato rituale, come di un vino sacro, che non sarebbero rientrati in patria se non avendo ucciso dei nemici. Alcuni commentatori moderni, invece, riferiscono il termine "coniurato" alla partecipazione delle tribù daciche alla guerra civile tra Antonio e Ottaviano, dal momento che alcune tribù effettivamente nel 31 a.C. si schierarono dalla parte di Antonio. Ci sono molte testimonianze a riguardo.

E' interessante riportare qui anche un passo di Orazio, tratto dal quarto libro dei carmi, composto tra il 16 e il 15 a. C. A quell'epoca era già chiara la doppia denominazione del fiume, e infatti Orazio cita il fiume col nome Istro nel carme 4, 14, 46: *Te fontium qui celat origines / Nilusque et Hister,* mentre cita col nome *Danubius* il fiume nel carme 4, 15, 21: *Non qui profundum Danuvium bibunt / edicta rumpent Iulia.* Nel

momento in cui Orazio scriveva il quarto libro dei carmi non erano ancora note a Roma

le sorgenti del Danubio. Proprio in quegli anni, tra il 16 e il 15 a.C. Tiberio nelle sue spedizioni illiriche e germaniche scoprì le sorgenti del Danubio e la notizia giunse a Roma solo al rientro di Tiberio dalla lunga campagna militare che si chiuse nel 9 a. C. Giustamente Orazio affermava che l'Istro nascondeva le sorgenti.

Tibullo e Properzio non accennano mai al Danubio, né parlano di Istro; bisognerà attendere Plinio per avere notizie precise e dettagliate sul fiume. Infatti il naturalista in 4, 79 così descrive il Danubio: "questo fiume nasce in Germania sulle pendici del monte Abnova, di fronte alla città gallica di Raurico (presso l'attuale Basilea) e scorre per molte miglia al di là delle Alpi, attraverso innumerevoli popolazioni, sotto il nome di Danubio; dal punto in cui comincia a bagnare l'Illirico, con una massa d'acqua enormemente accresciuta, prende il nome di Istro; dopo aver ricevuto l'afflusso di 60 fiumi, di cui quasi la metà sono navigabili, va a sfociare nel Ponto per sei vasti canali".

Non tutte queste notizie erano note a Ovidio. Ricordo che il poeta aveva citato una sola volta l'Istro in tutta la sua produzione poetica prima della relegazione a Tomi. A partire dall'8 d.C., nella sua produzione dell'esilio, parla del fiume per ben 29 volte, chiamandolo Istro 26 volte e solo tre volte Danubio. Va detto subito che il rapporto che intercorre tra il poeta e il fiume è contrassegnato da tensione, angoscia, dolore. Un velo di mestizia sorregge le singole citazioni e rivela uno stato d'animo fiaccato dalla solitudine, dalla privazione degli affetti familiari, dall'inclemenza del clima, dalla lontananza e dall'illusoria speranza di un difficile rientro in patria, dalla minaccia dei barbari confinanti. Abituato a godere gli agi di Roma, non accettò i disagi di Tomi, città inospitale che, a suo dire, non sapeva neppure in quale parte del mondo fosse; così dirà in *Tristia* 1,2, 85-86: *per vedere gli abitanti di Tomi, collocati in non so quale parte del mondo, cerco con i miei voti di rendere breve la via*. Seguiamolo in questo cammino di dolore partendo dalla prima citazione dove viene confermato il suo stato d'animo depresso: *solus ad egressus missus septemplicis Histri / Parrhasiae gelido virginis axe premor* (*Tristia* 2, 189). Da un lato c'è il fiume, immenso, grande, pauroso per le sette braccia e dall'altro il poeta che diventa piccolo, timoroso, rattrappito dal ghiaccio che regna sovrano

attorno. Un quadro accattivante che invita a meditare sulla solitudine del poeta in uno scenario naturale di alta suggestione: neve, gelo, freddo che

richiamano i vari stati d'animo del poeta. Ovidio tenta di intenerire Augusto creando artatamente situazioni che richiedono interventi immediati. Purtroppo Augusto resterà sordo alle pressioni del poeta fino agli ultimi giorni di sua vita. Sappiamo, infatti, che poco tempo prima di morire Augusto si era disposto a perdonarlo, ma la morte del Principe fiaccò ogni speranza del poeta, il quale si vide privato anche dell'amico Fabio Massimo che morì in circostanze misteriose nello stesso anno di Augusto.

Una nota particolare merita l'aggettivo posto accanto al monema Istro, *septemplicis*, che non sta solo a indicare la ricchezza del patrimonio lessicale di Ovidio, che in questo caso vuole richiamare per assonanza il termine catulliano (11, 7) *septemgeminus*, dato dal poeta di Verona al Nilo, ma anche elogiare Augusto ricordandogli che per suo merito e dietro suo consiglio furono condotte campagne militari sul Danubio che consentirono ai Romani di scoprire il delta, le sorgenti e il percorso del fiume, inquinato da false credenze, come quella che attribuiva un doppio tragitto al fiume Istro, uno dei quali sconfinava nel mare Adriatico, confusione nata dal fatto che la regione dell'Istria si trova sulla parte nord-orientale dell'Adriatico.

In proposito Plinio nella *Naturalis historia* (3, 127) parlando dell'Istria dice: "questa regione deriverebbe il suo nome da un fiume Istro che dipartendosi dal Danubio, anch'esso chiamato Istro, si getterebbe nell'Adriatico, dirimpetto alla foce del Po, tanto che il tratto di mare compreso tra le due foci avrebbe la sua acqua addolcita per l'impatto delle opposte correnti. Molti autori sono di questa opinione, ed anche Nepote, che pure era un padano. Ma essa è falsa: non c'è infatti alcun fiume che, dipartendosi dal Danubio, si getti nel mare Adriatico".

Da quanto riferisce Plinio sembra di poter ricavare una serie di informazioni fornite da Cornelio Nepote, oltre che da altri autori, le quali aggiungono qualche particolare alla tradizione sul supposto ramo adriatico dell'Istro. In definitiva Nepote, oltre a perpetuare la credenza in una biforcazione dell'Istro, poneva l'Istro adriatico *exadversum Padi fauces*; che si trattasse di un'opinione diffusa è confermato dal fatto che tale notizia la si ritroverà nella *Chorographia* di Pomponio Mela, un autore che scrisse

sotto l'imperatore Claudio, ma che in questo caso egli si limitava a riportare notizie desunte da Nepote.

Ma torniamo allo stato d'animo afflitto e depresso del poeta che durerà a lungo. Da *Tristia* 3, 10 si ricavano una serie di immagini vive e convincenti che confermano da un lato la sua vivacità intellettuale, che non subirà mai rallentamenti o battute di arresto e dall'altro l'aridità dello suo stato d'animo, che non gli consente di cogliere la luce necessaria per illuminare le tenebre che lo affliggono; tenebre rese più fitte per la lontananza dalla patria e per i rigori del rigido inverno del Ponto.

Questo stato d'afflizione diventa un *topos*, un motivo da descrivere in ogni elegia dei *Tristia* e delle *Epistolae ex Ponto*. L'impegno che profonde nelle descrizioni sottili e artate del suo stato d'animo spesso non sono sincere, falsi appaiono i suoi lamenti, spesso esageranti ed esasperanti, non veritieri anche alcune affermazioni, come quella, per esempio data sull'*ager Tomitanus* (*Tristia*, 3,4B,2: *adstricto terra perusta gelu* = mi tiene una terra bruciata dal gelo indurito) e, di conseguenza, la città di Tomi diventa per il poeta una landa triste e desolata, dove era possibile scorgere solo campi abbandonati, dove non c'era verde, non sboccavano fiori, non maturava la vite e gli alberi si rivelavano del tutto incapaci di produrre frutti; in questa regione nasceva solo l'amaro assenzio e persino gli uccelli preferivano stare lontano (*ex Ponto* 3,1, 21-24: *Non vis obloquitur, silvis nisi siqua remota / aequoreas rauco gutture potat aquas. / Tristia per vacuos horrent absinthia campos, / conveniensque suo messis amara loco.*

In realtà le cose non stavano così: Ovidio mente spudoratamente. D'accordo, il poeta, che comunque difficilmente si sarebbe avventurato fuori delle mura per paura di essere assalito dai barbari nemici, non deve aver avuto modo di approfondire la sua conoscenza del resto della Dobrugia; egli, forse, credeva che oltre Tomi vi fosse solo ghiaccio e nemici. Se avesse potuto circolare liberamente - ma la *relegatio* glielo impediva - avrebbe trovato densa vegetazione e persino la coltivazione della vite; infatti, sulle monete di Tomi e di altre città del Ponto, che gli scavi archeologici hanno portato alla luce, si trovano raffigurati dei grappoli di uva, mentre in tutta la Dobrugia sono state rinvenute le anfore greche e latine utilizzate per il trasporto del vino, segno evidente di una

coltivazione ad ampio raggio, come testimonia anche Pomponio Mela (*Chorographia* 2, 2, 16).

Le bugie ovidiane sono frutto della sconfortante situazione in cui il poeta versava, ma sono anche frasi ad effetto per raggiungere un obiettivo. L'eccessiva insistenza per muovere a pietà chi doveva comprendere il suo messaggio non ha, però, l'effetto sperato. Nessuna risposta dai vertici dello Stato: forse le sue lagnanze continue e linguisticamente caricate di un *pathos* fuori misura, avevano finito per stancare. Solo qualche amico gli risponderà, fornendogli aggiornamenti sulla famiglia.

E' significativa l'immagine del Danubio (*inter omnes maximus Danuvius, ex Ponto* 4, 10, 58) che non demerita per importanza e per grandezza rispetto al Nilo (*negat cedere tibi, Nile*, Ibid.) che "cresce" il papiro, (*papyrifero*, che porta in sé custodito il papiro); è un'immagine di vitalità che alimenta la speranza, che inneggia alla vita; di contro abbiamo la crudezza della descrizione invernale, il vento beffardo che soffia con violenza e deturpa le acque cerulee del Danubio, vento freddo che ghiaccia la sua superficie consentendo il transito ai cavalli e ai carri dei barbari minacciosi, armati di frecce avvelenate, pronti a devastare le terre e ad attaccare le comunità residenti. Il nemico, abituato al rigido freddo, orrido nel portamento, violento e feroce, trascina via ogni cosa, incenerisce le misere capanne, portando ovunque distruzione e morte. In questa landa desolata, dice Ovidio, sono finito per punizione di Augusto.

Il bel Danubio dalle acque cerulee non offre al poeta alcuna gioia, anzi lo imprigiona, creando attorno a lui una cortina di isolamento, una morsa che si stringe sempre di più, quasi da soffocarlo: i rigori invernali, la paura degli attacchi dei nemici, lo stato d'animo in depressione accentuata compongono un quadro desolante che non dà spazio per alimentare speranze, per creare illusioni che diano un senso alla sua vita di esiliato, costellata di tedio, angoscia e sofferenza, come dirà in *Tristia* 4,10, 114 ss.

Non si arrende, continua a lanciare messaggi anche a sconosciuti, come si desume da *Tristia* 5, 7: *quam legis, ex illa tibi venit epistula terra, / latus ubi aequoreis additur Hister aquis*. Continua il lamento con attacchi, questa volta, ai popoli che abitano attorno al Danubio, che resta sempre al centro della sua attenzione. E' infelicissimo, afferma in questa elegia, e abita in una città in cui i Greci sono sopraffatti da Geti irsuti

(*Getis hirsutis, Epist. ex Ponto* 3, 5, 6), mal pacificati e Sarmati, mal sottomessi. I barbari, dal parlare selvaggio e dal volto truce, portano barba e capelli lunghi, non curati, non si separano mai dall'arco e dalle frecce

intrise di veleno, sono veloci e rapidi nel ferire col coltello che portano al fianco, essi sono appena degni del nome di uomini (*Tristia* 5,7,45).

L'immagine di questi popoli feroci, accomunati per la loro comune barbaries (*Tristia* 5,7,18;50; *ex Ponto* 1,5,74; 3,5,6; 4,2,2) è legata al Danubio ghiacciato, che diventa anch'esso barbaro (*Ex Ponto* 3,3,26 e 4,2,38: *barbarus Hister*) e feroce (*ex Ponto* 4,9,76: *ripa ferox Histri*), che alimenta e disseta i Geti (*ex Ponto* 3,4,91-92: *nec mea verba legis, qui sum summotus ad Histrum, / non bene pacatis flumina pota Getis*), mentre fa diventare ghiacciato il vino, che potrebbe essere l'unico sollievo a tanta sofferenza. Sicché il povero Ovidio non potrà bere neppure un bicchiere, perché il gelo che ghiaccia il Danubio, solidifica anche il vino (4,7,10: *ipse vides certe glacie concrescere Pontum, / ipse vides rigido stantia vina gelu*). Certo, sarebbe stato un controsenso soffermarsi sulla descrizione piuttosto truce dei popoli barbari e parlare poi del Danubio dall'acqua blu, costellato di fiori e di verde tutto intorno. Era quindi naturale abbinare la descrizione di un Danubio triste, squallido, freddo, sempre ghiacciato, privo di qualsiasi elemento vitale attorno, ma ricco solo di desolazione e morte: il poeta sarà pronto a cambiare il Danubio con lo Stige (*ex Ponto* 4,14,11-12: *Styx quoque, si quid ea est, bene commutabitur Histro, / siquid et inferius quam Styga mundus habet*).

Ovidio non vede alcuna possibilità di riscatto, nessun elemento che possa fargli aprire il cuore alla speranza, neppure persone con le quali poter colloquiare. In un momento di particolare sconforto giunge a dire che il Danubio non possiede alcun talento ed egli è costretto a vivere tra gente grossolana pur essendo un poeta (*Epist. ex Ponto*, 1, 5, 62-66). Certamente tentò di integrarsi con i cittadini di Tomi. Non sappiamo se per rassegnazione o per opportunismo comunque finì per apprendere a parlare e a scrivere alla maniera dei Geti e dei Sarmati. Ormai al quarto anno di esilio egli si vantava di aver già appreso la lingua locale e di dominarla fino a comporre un poemetto in lingua getica (*ex Ponto* 4, 13, 19-20).

C'è un solo rammarico, quello di leggere oggi, attraverso i *Tristia* e le *Epistolae ex Ponto*, un Ovidio di tono minore, che batte e ribatte lo stesso tema: il lamento e la preghiera di un ritorno in patria. Non è l'Ovidio

*ante exilium*, accorto e sottile narratore di episodi, attento e sollecito nel descrivere avvenimenti a lui contemporanei, acuto e critico nelle osservazioni. Se avesse mantenute queste prerogative, chissà quante

informazioni, quali racconti e che varietà e ricchezza di descrizione dell'*ager Tomitanus* avremmo avuto. Purtroppo abbiamo un Ovidio spento e scarico di entusiasmo, anche se a Tomi è considerato uno dei padri più illustri ed occupa, giustamente, un posto di rilievo nella storia del paese.

**Studia Antiqua et Archaeologica, VIII, Iași, 2001**

**PUBLIUS OVIDIUS NASO – MESSAGER DE LA LATINITÉ DANS  
LA RÉGION PONTIQUE ET DANUBIENNE**

ȘTEFAN CUCU  
(Université “Ovidius” de Constanța)

Précurseur du processus de romanisation qui se déroulera après un siècle en Dacie et en Scythie Mineure (Scythia Minor), à la suite des deux guerres daco-romaines, Ovide a jeté sur la terre, du Danube jusqu'à la mer Noire, les mirables semences de la poésie, de l'humanisme antique. C'est pour qu'on fête à Constantza, chaque année, au commencement du printemps, son jour de naissance.

Au printemps de la neuvième année, quand il arrivait à Tomi, banni par l'édit de l'empereur Auguste, Ovide n'a pas trouvé ici qu'un mélange de populations “barbares” – comme dit le poète –, formé de Sarmates (*Sauromatae*), de Bastarnes, de Scythes, de Besses, et surtout de Gètes:

“*Sauromatae cingunt, fera gens, Bessique Getaeque*” (*Tristia*, III, 10, v.5): *Je suis entouré par des Sarmates, de Gètes et de Besses.*

Les Gètes étaient, comme on le sait, des autochtones, qui habitaient depuis longtemps, même à partir de l'Âge du Bronze, ici, sur le territoire bordé par les Carpathes, les Balkans et la mer Noire. Le père de l'histoire, Hérodote, a caractérisé les Gètes “les plus vaillants et les plus justes des Thraces” (IV, 93).

Mais le poète latin remarque aussi la présence des Grecs à Tomi, c'est à dire les descendants de ceux qui ont fondé ici, au bord de la mer Noire (Pontos Euxinos; Pontus Euxinus), les cités Histria, Tomi et Callatis:

“*Hic quoque sunt igitur Graiae – quis crederet? – urbes  
Inter inhumanae nomina barbariae;  
Huc quoque Mileto missi venere coloni,  
Inque Getis Graias constitutere domos*” (*Tristia*, III, 9, v.1-4):

*Il y a même ici, parmi les noms des barbares sauvages, des cités Grecques; même jusqu'ici sont venus les colons milésiens et c'est ici qu'ils ont bâti – au milieu des Gètes – des logis.*

En ce qui concerne la réalité linguistique tomitaine, le poète constate qu'ici on utilise une langue mixte, gréco-gétique ou géto-grecque, c'est-à-dire un “mixtum compositum”, un mélange de mots des deux populations. Les grecs ont emprunté beaucoup de mots de la langue des Gètes, ainsi que leurs moeurs, leur habit:

“Hos quoque qui geniti Graia creduntur ab urbe,  
Pro patrio cultu Persica braca tegit.

Exercent illi sociae commercia linguae” (*Tristia*, V, 10, v.33-35): *Même ceux qui considérés nés dans une ville grecque ont adopté – en guise de leur mode de vivre paternel – les moeurs, les vêtements des indigènes. Ils parlent une langue mêlée.*

Si nous interprétons les vers d'Ovide, on pourrait dire que dans l'espace tomitain les Hellènes ont été gétisés, pas les Gètes hellénisés.

Selon les renseignements fournis par les élégies d'Ovide, le latin était, à cette époque-là, tout à fait inconnu pour les habitants de Tomi. La voix du poète romain leur semble étrange et ses mots ne sont pas compris par personne. Ovide devient – *mutatis mutandis* – ainsi que Jean-Baptiste, “la voix de celui qui crie dans le désert” (*Novum Testamentum. Evangelium secundum Matthaeum*, 3, 3: *Vox clamantis in deserto*).

Dans une de ses épîtres pontiques, le poète exclame, avec amertume, en observant que les habitants de Tomis ne comprennent pas ses mots, qui suscitent même le rire:

“Barbarus hic sum, qui non intellegor ulli,  
Et rident stolidi verba Latina Getae” (*Tristia*, V, 10, v.37-38):  
*Ici, c'est moi qui est considéré le barbare, par personne compris, et les sots Gètes se moquent de mots Latins.*

Le drame de la solitude, du manque de communication, de dialogue ne se passe pas seulement au niveau de la vie quotidienne, mais aussi sur le plan artistique, parce que le poète latin sent l'absence d'un public cultivé, capable de comprendre et de goûter sa poésie:

“Nullus in hac terra, recitem si carmina, cuius  
Intellecturis auribus utar, adest” (*Tristia*, III, 14, v.39-40): *Il n'y a pas ici, sur cette terre, quelqu'un qui écoute mes vers et qui les comprenne, si je lui les réciterais.*

Dans un autre passage de ses *Tristes*, le poète se plaint de n'avoir pas un interlocuteur, un partenaire de dialogue, pour faire une conversation

en latin et il est obligé de parler seul, pour ne pas oublier sa langue maternelle:

“Ne tamen Ausoniae perdam commercia linguae,  
Et fiat patrio vox mea muta sono,

Ipse loquor tecum, desuetaque verba retracto” (V, 7, v. 61-

63): *Afin que je ne perde pas l'habitude d'employer le latin et ma voix paternelle ne soit pas muette, je parle avec moi-même, je reprends des mots oubliés.*

Ce drame du manque de communication, de la solitude de l'émetteur qui ne trouve pas son récepteur reçoit un grande intensité psychique, car l'impossibilité de communication est associée à l'angoisse et à la terreur:

“Nulla mihi cum gente fera commercia linguae,

Omnia solliciti sunt loca plena metus” (III, 11, v.9-10): *Je n'ai pas aucune communication avec les populations sauvages. Tous les lieux sont pleins d'une anxieuse terreur.*

Nous pouvons parler ici même d'un “horror vacui”, provoqué d'un “horror loci”. La seule forme de communication est constituée par les gestes:

“Per gestum res est significanda mihi” (V, 11, v.36): *Chaque chose doit être montrée par moi seulement par des gestes.*

Donc le poète est obligé de revenir au commencement de l'humanité, avant l'apparition du langage articulé.

Mais, peu à peu, graduellement, à cause d'un besoin vital de communication, Ovide a appris la langue des majoritaires, c'est-à-dire des Gétés. Après quelque temps, il connaissait si bien cette langue, qu'il composait même des poèmes “Getico sermone”, selon son témoignage d'une de ses épîtres pontiques:

“... Getico scripsi sermonem libellum

Structaque sunt nostris barbara verba modis” (*Ex Ponto*, IV, 13, v.19-20): *J'ai écrit un petit livre en langue Gétique et les mots barbares sont accordés avec le rythme latin.*

Ses écrits dans la langue des Gétés sont, malheureusement, perdus, ne sont pas arrivés jusqu'à nous. Il s'agit, parmi des autres poèmes, d'un panégyrique de l'empereur Auguste.

Mais le poète a toujours peur de ne pas oublier sa langue maternelle, ou de parler, malgré lui, une langue mixte, géto-latine:

“Dicere saepe aliquid conanti – turpe fateri! –

Verba mihi desunt dedicique loqui.

Threicio Scythicoque fera circumsonor ore

Et videor Geticis scribere posse modis.

Crede mihi, timeo ne sint immixta Latinis

Inque meis scriptis Pontica verba legas” (*Tristia*, III, 14, v.45-

50): *J'ai honte d'avouer cela – je ne trouve pas les mots, j'ai oublié de parler. Je suis presque assiégié de partout par des mots Thraces et Scythiques et il me semble que je peux écrire en rythmes Gétiques. J'ai peur – crois ma parole! – de ne pas mêler dans mes écrits les mots Latins avec les mots pontiques.*

La solitude, le manque de communication sont associés, dans les élégies pontiques, à l'image de l'hiver perpétuel, du froid terrible, de la bise dévastatrice. La plus éloquente transposition du motif hibernal dans l'oeuvre du poète est la dixième élégie du troisième livre des *Tristes*, où apparaît un tableau particulièrement suggestif.

La présence des populations autochtones – surtout des Sarmates – est de nouveau signalée par le poète, dans les vers où il parle de la gelée du Danube:

“Quaque rates ierant, pedibus nunc itur, et undas

Frigore concretas ungula pulsant equi;

Perque novos pontes, subter labentibus undis,

Ducunt Sarmatici barbara plastra boves” (*Tristia*, III, 10, v.31-

34): *Par où passaient les navires, maintenant on va à pied, et les sabots du cheval frappent les ondes gelées; sur les nouveaux ponts, les boeufs sarmatiques portent les chars barbares.*

Il s'agit ici d'un véhicule autochtone primitif, nommé “plaustrum”, mentionné aussi par Hérodote, sous la dénomination de “hamaxa”, et attribué aux Scythes. Horace parle, à son tour – dans ses *Odes* (*Carmina*, III, 24, v.10) – des chars autochtones des Scythes (*plastra*).

Bien que les pas d'Ovide ont été, au commencement, timides et hésitants, dans une ambience défavorable, même hostile, le fait qu'il a apporté ici les semences de la latinité et de la poésie et qu'il a récité au devant des Gètes et des autres populations barbares des vers Latins est un fait significatif en soi. Quoique les autochtones n'ont pas compris le poète latin du commencement, ainsi que le poète ne les comprenait pas à son tour, mais, au contraire, leur montrait son mépris, après quelques années de

vie en commun s'est réalisée une véritable osmose. Ovide a appris la langue des autochtones Géto-Daces et ceux-ci ont commencé d'écouter et peut-être de comprendre ses vers. Un témoignage de leur admiration est même leur geste de mettre sur la tête du poète la couronne de lierre:

“Tempora sacrata mea sunt velata corona,

Publicus invito quam favor imposuit” (*Ex Ponto*, IV, 14, v.55-56): *Mes tempes sont couvertes maintenant par la sainte couronne que la faveur publique a posé, malgré moi, sur mon front.*

Ovide a réussi, finalement, de familiariser les habitants de Tomi avec les rythmes, les cadences de la poésie latine, en utilisant des mots gétiques enveloppés en vêtement romain. Il a réalisé – au moins sur le plan artistique – une fusion entre les éléments romains et géto-daces, entre le rythme, l'harmonie de la poésie latine et les mots autochtones, ainsi-dits “barbares”, qui étaient prononcés il y a deux millénaires à Tomi. Ovide reste comme le premier messager de l'humanisme latin dans la région pontique et danubienne.

**Studia Antiqua et Archaeologica, VIII, Iași, 2001**

**ITALIC ELEMENTS IN THE ISTRO-PONTIC RURAL REGION  
(2<sup>ND</sup> CENTURY BC - 3<sup>RD</sup> CENTURY AD)**

VICTOR HEINRICH BAUMANN  
(ICEM Tulcea)

0.0. When Dobrudja became Roman territory she had been for a long time heavily influenced by the Roman civilization; V. Pârvan (1923) foretold this in the early 1920's in a paper famous for its clarity and concision. The insufficient archaeological discoveries at that time didn't affect his brilliant observations on the great attraction exercised, from the very beginning, by Rome over the Danubian populations and especially over the Greeks from the western Black Sea (PÂRVAN 1973). Following distinguished scholars as Winckelmann, Schliemann and Mommsen, Pârvan (1926) underlined Italy's major role in the cultural development of the Lower Danube territories.

Pârvan's work was continued by his disciples who studied in the capital of the Roman world, the very place where Șerban Cantacuzino, Inochentie Micu-Klein and Gh. Șincai had found the first leads on the genesis of the Romanians.

0.1. The archaeological excavations made in the Istro-Pontic region in the last 50 years proved his historical ideas to be correct. Moreover, the investigation of the rural territory made possible the observations concerning the ways in which Roman products arrived on the local market, market that will be shortly introduced in the circuit of the Roman values. For example, the use of the Roman coins in Istro-Pontic villages represented the first and the most important step in their romanization process.

1.0. The first Italic items documented relate to Rome's expansion eastwards in the 2<sup>nd</sup> -1<sup>st</sup> centuries BC, this being the specific case of the Roman Republican hoards. Such a hoard from Rachelu (Tulcea County) ends with pieces from the first half of the 1<sup>st</sup> century AD, but contains coins from the 2<sup>nd</sup> century BC as well (POENARU, OCHEȘĂNȚĂ 1996, 77-78). Another 17 pieces hoard (of which 3 local imitations) found at Tulcea proves the local population's orientation towards the Latin culture (PREDA,

SIMION 1960, 545-546, no. 2, 10, 12). Other Roman Republican denar hoards were discovered at Niculițel (Tulcea County) – ending with Claudius I (DECULESCU 1966, 577-592) coins and at Viile (Constanța County) – ending with a coin from Augustus (OCHEȘĂNUȚ, PĂPUȘ 1983-1985, 127-141). They prove the exchange between the Dobroudjan Gets and the Romans. To these we can add the hoard series found at *Aegyssus*, Casimcea and Belica-Turtucaia (POENARU, OCHEȘĂNUȚ 1996, 90, footnote 15, with the bibliography: the Casimcea, Adamclisi and Belica-Turtucaia hoards; OCHEȘĂNUȚ 1998, 15-26: the Aegyssus hoard).

1.1. The presence of Roman coins can be linked with the Campanian pottery found in this area. In the Gettic necropolis from *Aegyssus* (on Nalbelor street) was discovered in 1989 a Campanian black polished bowl dating from the middle of the 2<sup>nd</sup> century BC (LUNGU 1996, 58, cat. 16) and a fragmentary plate belonging to the same category was discovered in a waste area in the Gettic settlement from Sarichioi-Sărătura (BAUMANN 1995, 200, no. 14).

We can say that in the Danubian region the Italic products preceded the Roman campaigns in Thracia at the end of the 2<sup>nd</sup> century BC, or were at least contemporary with them.

2.0. If these discoveries show Italic products in an area impregnated by Hellenism a century before this territory became a Roman one, beginning with the 1<sup>st</sup> century AD they are more frequent. However, compared with the huge amount of Roman imports, the Italic product percentage is rather low during the 2<sup>nd</sup>-3<sup>rd</sup> centuries AD; oriental artifacts heavily dominate the Istro-Pontic market.

2.1. A very special place among the Italic products imported here occupy the figured bronzes. The rich Alexandrine ornamentation used in southern Italy centers will be passed on to the Roman provinces in the 2<sup>nd</sup> century AD. A 1986 study published in Wien (SIMION 1986, 375; cf. VELIČKOVIĆ 1969, 37-38) shows that, applying an X ray method on 35 figured bronzes found in the Istro-Pontic region, 19 were produced in Italy – 10 in northern centers, 9 in southern centers. We mention some of the southern Italic products kept in the Tulcean museum: a figured lamp (black African face) from Fântâna Mare (OPAȚ, ĐAKNEA 1977, 239-243), Tulcea County, two bowls (*situlae*) – representing Eros fisherman and Phaeton's myth, from Noviodunum's necropolis (SIMION 1977, 146, pl. IX; idem 1984a,

495, pl. XI) (pl. II/3,4) and an Eros decorated with vine cords, found at Valea Teilor (idem 1984 b, 693) (pl. I/3). Other northern Italic bronzes were discovered at Telița and Rachelu (Tulcea County). Two bronze statuettes representing Mars, part of a battle chariot's decoration, were discovered in a *villa rustica* situated close to the Celic-Dere monastery (near Telița) (RĂDULESCU 1971, 279-285). The ornamentation shows their provenience from a 1<sup>st</sup>-2<sup>nd</sup> century AD workshop (BAUMANN 1983, 89). In another big rural settlement situated NE from Telița a new decorative bronze piece belonging to a war chariot was discovered, a gryphon, integrated to a Mediterranean iconography group (idem 1991, 250) (pl. II/2). At Rachelu, on the right bank of the Danube, a golden bronze piece representing Pegasus was found; a vine leaf replaces the saddle. A vine cord fragment realized in the same manner as the Pegasus proves the existence of a statuary group, imported product of Italy (idem 1989, 55-58) (pl. I/1,2). The accuracy of the shapes reminds the bronze representation of vine cords from Bacchus's hand at Pompei (SANTINI 1972, 14).

3.0. Is well known today that the villages and the farms founded by Roman colonists essentially contributed to the romanization of the provinces entered under the Roman rule and Dobroudja was no exception from this point of view. These rural settlements, examples of the Roman way of life, will introduce into the circuit Italic products. We saw earlier the figured bronzes, many of which could be linked to the Dionysiac cult of *Liber – Libera* and to the celebration of the vine feasts: *vinalia urbana* and *vinalia rustica*. In the same context the existence of *collegia* of worshipers for Silvanus in the settlements from Ulmetum (*ISM* V, 89, no. 66) and Neatârnarea (*ISM* V, 92, no. 67). (central Dobroudja), besides the presence of a widespread cult of this deity in the Roman world, show undoubtedly Italic influences. At Ulmetum (2<sup>nd</sup> century AD) and at Netârnarea (3<sup>rd</sup> century AD) we have shrines offered by the worshipers at the annual celebration of Silvanus (June the 1<sup>st</sup>), which coincided with the *Rosalia*.

3.1. Talking about the funerary monuments in the northern Danubian area (BAUMANN 1984, 214-215), we meet semi-pyramidal shaped couronnements as well as Harpy or Sphinx shaped *acroterae* on *aediculae* and mausoleums. Such ornaments are characteristic for Aquilea (DAICOVICIU 1968, 350) from where they spread, in the 1<sup>st</sup> century AD, into the Danubian provinces (pl. IV 2, Horia, 2<sup>nd</sup> century AD). The Harph

funerary motif entered the Istro-Pontic region in the 2<sup>nd</sup> century AD, also coming from north-eastern Italy (RENARD 1968, 303-304).

4.0. Not always the items discovered give the ethnicity of their carriers. This is the case of the 2<sup>nd</sup> - 3<sup>rd</sup> centuries AD *villae rusticae* from Horia and Niculițel (BAUMANN 1983, 97-123) which present specific architecture for the Italic farms. The farm from Horia belongs to the *villa rustica* type with column lines and garden, reminding a type known in southern Italy since the Republican period (ÉTIENNE 1970, 249). The presence of a little interior space, *atriolum*, built to separate the summer unheated rooms on the north side from the *hypocaustum* heated ones on the south side, includes this farm in the double courtyard Roman *villa* category. The main characteristic of this type is grouping the rooms into the principal building, by constructing an inner yard around which dwelling rooms are situated and an outer yard towards which the other rooms open. The pastoral *villa* from Niculițel is another example of heavy Italic influence, visible in the construction system as well as in the internal structure of the farm: two yards, wide spaces northwards destined to the animals, two watertanks, following strictly the recommendations of the Roman specialists - Vitruvius, Varro, Plinius Maior, Palladius (BAUMANN 1983, 143-144, notes 327-331). The *peristylus* is the most important element that groups around it all the other constructions. The stone precinct and the partition by column lines of the interior spaces limit the dwelling; the owner's apartment is in the south-eastern corner. Generally, the farm of Niculițel respects the Vitruvian principles regarding the partition of the interior spaces, a specific feature of the Italic farms, in which the constructions lay on three sides around a big yard and the façade is constituted by the precinct wall with the gate (DA 1919, 874-877, plate 748: the farm's plan *apud* Vitruvius).

5.0. The Roman world developed as an agricultural society for which land represented the main source of wealth and prestige. The Istro-Pontic region hadn't enough cultivable land to offer, so animal raising and crafts occupied the same place in a mixed economy that became in the 2<sup>nd</sup> century AD stable and harmonious. Both the Roman farmers and the *vici* colonists, owners of land given by the State, inherited, most times directly from Italy, an advanced agricultural technology based on natural fertilizers, crop rotation, the use of the *planaratum* with the iron *vomer* type plough

(Cato, *De agricultura*, 54; Vergilius, *Georg.*, I, 215; Columella, *De re rustica*, II, 9, 14; 10, 1), bettered traction animal breeds, cabalines and horned cattle - appreciated both in production activities and in alimentation (HAIMOVICI 1996, 393-407). The agricultural inventories from Pervelia-Moşneni, in the Callatian territory (CONDURACHI 1950, 90-92), and from settlements and farms in the Noviodunian territory, containing ploughs with attachment bracelets to the *planaratum* (BAUMANN 2000, 234), show the powerful Italic influences in the north Dobroudjan agricultural economy during the 2<sup>nd</sup> -3<sup>rd</sup> centuries AD. Paleo fauna studies from north Dobroudjan sites revealed the existence of small and medium horned cattle, indispensable for agricultural activities (*iumenta*), brought here and raised by the colonists.

In our opinion this economic phenomenon emerges in the arts as well, on votive bas - reliefs from all over Dobroudja, as at Tomis during the Severian dynasty (the bas-reliefs of Dekebalos and Aurelius Sozomenos: pl. IV/1) (BĂRBULESCU 1990, 5-9; COVACEF 1998, 275-276, plates 6, 8) on C. Iulius Quadratus' funerary monument from Ulmetum (pl. IV/3) (*CIL III*, 12491; see the bibliography at COVACEF 1998, 268, note 30) and on Ulpius Maximum's votive monument (pl. III) from Făgăraşu Nou (near the *castrum* from Beroe) - an excellent ethnographic scene (DRAGOMIR 1962, 421-429).

The bas-reliefs from Tomis, Ulmetum and Topraisar, in the Tomitan territory, have common elements with the one found at Făgăraşu Nou. On all these monuments the ox is shown as the traction animal, realistically represented, respecting the dimensions and proportions. We think that the monuments present in daily life scenes the image of a new horned cattle breed, unknown to these territories before the Roman colonization.

6.0. We can say, without mistaking that, at least until the beginning of the 3<sup>rd</sup> century AD, normal and permanent relations with Italy existed, facilitating the introduction of imported products which influenced not only the material and the spiritual culture of the Dobroudjan populations but, together with the other civilization elements, contributed to the romanization of this Danubian province.

**BIBLIOGRAPHY**

BAUMANN Victor Heinrich

- 1983 *Ferma romană din Dobrogea*, Tulcea.
- 1984 *Piese sculpturale și epigrafice în colecția Muzeului de Istorie și Arheologie din Tulcea*, Peuce, 9, p. 207-233.
- 1989 *Cu privire la cultura viței-de-vie în nordul Dobrogei, în antichitatea romană*, RMM-M, p. 53-59.
- 1991 *O piesă deosebită de toreutică romană. Grifonul de la Telița*, Pontica, 24, p.247-267.
- 1995 *Așezări rurale antice în zona gurilor Dunării. Contribuții arheologice la cunoașterea habitatului rural (secolele I-IV p.Chr.)*, Biblioteca Istro-Pontică, seria Arheologie (1).
- 2000 *Scurtă privire asupra ocupațiilor agricole din mediul rural al Dobrogei romane*, in *Istro-Pontica. Muzeul tulcean la a 50-a aniversare*, Tulcea, p. 231-240.

BĂRBULESCU Maria

- 1990 *Inscripție cu numele Dekébalοβ*, TD, 11, p. 5-11.

CONDURACHI Emil

- 1950 *Șantierul arheologic Kallatis – Mangalia*, SCIV 1, 1, p. 90-92.

COVACEF Zizi

- 1998 *Quelques considérations concernant les activités agricoles dans la Dobroudja romaine, reflétées par les monuments sculpturaux*, in *La politique édilitaire, Actes du III<sup>e</sup> Colloque Roumaino-Suisse*, Tulcea, 1998, p. 261-276.

DAICOVICIU Hadrian

- 1968 *Coronamente în formă de trunchi de piramidă arcuită pe teritoriul provinciei Dacia*, Apulum, VII/1, p. 333-352.

DECULESCU Constantin

- 1966 *Un tezaur de denari romani din timpul împăratului Claudius I, descoperit în Dobrogea*, SCIV 17, 3, p. 577-592.

DRAGOMIR Ion T.

- 1962 Două basoreliefuri dionisiace descoperite la Făgărașu Nou (r. Hârșova, reg. Dobrogea), SCIV 13, 2, p. 421-429.

ÉTIENNE Robert

- 1970 *Viața cotidiană la Pompei*, București.

HAIMOVICI Sergiu

- 1996 *Studiu arheozoologic al materialului din două villae romane din nordul Dobrogei prin comparație cu siturile arheologice contemporane lor*, Peuce, 12, p. 393-407.

ISM

- 1980 *Inscripțiile din Scythia Minor*, V (ed. Emilia Doruțiu-Boilă), București.

LUNGU Virgil

- 1996 *Aegyssus – Documentare arheologică preromană*, Peuce, 12, p. 47-103.

OCHEȘEANU Radu

- 1998 *Un tezaur de denari romani republican și imperial descoperit la Aegyssus*, SCN, 12, p. 15-26.

OCHEȘEANU Radu, PAPUC Gheorghe

- 1983-1985 *Un tezaur de denari din epoca lui Augustus descoperit în Dobrogea*, BSNR, p. 77-79, 127-141.

OPAIȚ Andrei, BARNEA Alexandru

- 1977 *O lucernă de bronz unicat în România*, AMN, 14, p. 239-243.

PÂRVAN Vasile

- 1973 *Gânduri despre lume și viață la greco-romanii din Pontul Stâng*, Cluj-Napoca.

- 1923 *Începuturile vieții romane la Gurile Dunării*, București.

- 1926 *Getica. O protoistorie a Daciei*, București.

POENARU-BORDEA Gheorghe, OCHEȘEANU Radu

- 1996 *Un tezaur de denari romani din secolul I p.Chr. de la Rachelu*, BSNR, p.86-87 (1992 – 1993), p. 77-78.

PREDA Constantin, SIMION Gavrilă

- 1960 *Un tezaur de monede romane republicane din Dobrogea*, SCN, 3., p. 545-546.

RĂDULESCU Adrian

- 1971 *Podoabe de bronz ale unui car roman și depozitul de țigle de la Telița – jud. Tulcea*, Pontica, 4, p. 279-285.

RENARD Marcel

- 1968 *Sphinx à masque funéraire*, Apulum, VII/1, p. 303-304.

SANTINI Loetta

- 1972 *Pompei (Scavi – 140 tavoli a colori)*, edito e stampato dalla Fotorapida-color – Terni (Bacco).

SIMION Gavrilă

- 1977 *Descoperiri noi pe teritoriul noviodunens*, Peuce, 6, p. 123-149.

- 1984a *Descoperiri noi în necropola de la Noviodunum – Raport preliminar*, Peuce, 9, p. 75-96, 481-502.
- 1984b *Un Eros trouvé à Valea Teilor, département de Tulcea*, Peuce, 9, p. 333-336, 693-694.
- 1986 *Les bronzes figurés romains trouvés dans la région du Bas-Danube et la question de leur origine*, in *Akten de 9. Tagung über antike Bronzen, 21-25 April 1986 in Wien*, Wien, p. 365-379.



## Pl. I

1



1

2



3



4

Pl. II



## Pl. III



1



2



3

PL. IV





**Studia Antiqua et Archaeologica, VIII, Iași, 2001**

**LES CARACTÉRISTIQUES DE L'ÉLEVAGE  
DE LA PÉRIODE ROMAINE DU NORD DE LA DOBROUDJA  
(II<sup>E</sup>-III<sup>E</sup> S. AP. J-C) DANS UN LOT DE PALÉOFAUNE DU SITE  
DE TELIȚA-AMZA**

SERGIU HAIMOVICI  
(Université de Iași)

Le Nord de la province de Dobroudja (située au SE de la Roumanie) a comme relief principal un plateau avec un caractère pénéplénisé, pourtant ondulé. Celui-ci présente, comme squelette, des formations anciennes, hercyniennes-kimmeriennes, couvertes dans la plupart par un manteau de loess quaternaire, plus épais ou plus fin, qui se trouve à l'origine du sol actuel. Du point de vue pédologique domine le type sylvestre, quelquefois podzolite, dans des zones où il n'existent plus des forêts, ayant ainsi un caractère subfosile. Il y a aussi des types de sol plus évolués, comme le sol blond ou des types de tchernoziom avec la dominance du tchernoziom légèrement lèvigué. La majorité portent aujourd'hui une végétation secondaire, formée par des cultures agricoles, bien aussi des prés, d'habitude xérophiles, mais aussi mésophiles. Les forêts, encore bien représentées, considérant l'altitude (300 m le maximum), appartiennent au subétage inférieur de l'étage némoral - subétage représenté par des chênaies, formées dans leur majorité par le chêne pédunculé, auquel s'ajoutent, comme éléments thermophiles, le chêne duveteux, le tilleul argenté, mais existent aussi du charme, d'orme, et d'érable tartare (*Acer tataricum*), résultant la biocénose bien connue: *Quercetum mixtum*, où abondent aussi d'arbisseaux et des herbes hautes.

Le site nommé Telița-Amza, dont la faune nous allons la présenter, est situé dans une zone basse, moins de 200 m, dans une dépression (à la proximité du village de Telița), délimité à l'ouest par le sommet Nicușor et au Nord par les collines de Somova; par cette dépression coule le ruisseau Telița, dont le cours supérieur borne le site.

Les Romains sont arrivé au Dobroudja depuis la fin de la période républicaine, suivant les guerres contre Mithridates VI Eupator. Les cités grecques du Pont Gauche ont dû reconnaître la suzerainité du proconsul de

---

la Macédoine, celui-ci intervenant de plus en plus dans les luttes intestines des divers petits roix gètes, pour éloigner les Bastarnes du Bas-Danube. Au début du premier siècle ap. J-C les Romains ont occupé entièrement la province de *Scythia Minor* (Dobroudja), car on sait que pendant l'an 8 a été ici rélégué, dans la cité de Tomis, par l'empereur Octavien Auguste, le poète Ovide, qui nous a laissé une série de données sur les indigènes, leurs coutumes et même sur l'environnement géographique de la province. La Rome fortifie sa domination par la création, pendant le règne de Tiberius, de la province de *Moesia* (qui comprend aussi Dobroudja). Ainsi, à la fin du premier siècle et au début du deuxième on peut dire que Dobroudja devient vraiment une province tout-à-fait romaine, avec une romanisation de plus en plus intense de la population autochtone des Gètes.

Les trois grandes cités maritimes grecques: Histria, Tomis (qui devient la plus importante) et Callatis gardent leur "hinterland", qu'elles possédaient à partir des siècles antérieures, mais une partie des terres des indigènes constitueront *ager publicus*, que les autorités le gardaient en réserve pour le donner en propriété aux vétérans, mais aussi bien aux autres citoyens. Selon nos connaissances, en Dobroudja il n'y avait pas de grandes *latifundia* appartenant à l'État ou aux particulaires, mais le système des fermes (*villae*) a connu un grand succès. Comme en Italie, les propriétaires recevaient un nombre pas trop grand de *iugera*, afin de construire une *villa rustica*, adaptée à l'environnement rural, pour devenir une exploitation agricole (au sens large), le plus souvent ayant un caractère mixte. Ces fermes avaient une bonne productivité, réussissant à produire pour les nécessités du marché. Vitruve, dans son oeuvre *De architectura*, s'occupe des plans nécessaires aux *villae* (avec des dépôts, des granges, des étables pour les animaux qui entraient en stabulation); Pline le Vieux aussi traite la modalité de construire une *villa* plus confortable, mais aussi mieux utilisée pour ses multiples nécessités, y compris pour abriter les esclaves. Autour des centres urbains de Dobroudja, qui se multiplient constamment, apparaît, pendant le deuxième siècle, une série des *villae rusticae* qui se développent dans des lieux favorables, comme s'est le cas de Telița (BAUMANN 1983, 152).

Ces fermes ont eu un rôle capital dans la diffusion de nouvelles modalités pour une agriculture productive et pour l'élevage. Les Romans sont les premiers à mettre en œuvre, dans la civilisation européenne, l'amélioration rassiale des mammifères domestiques, comme l'on peut

constater dans la littérature latine “de spécialité”, où on traite pour la première fois un tel thème: Varro, qui a écrit un traité d'économie rurale, Pline le Vieux, avec son *Histoire naturelle*, où il traite largement l'élevage des animaux, Columelle, avec *De re rustica* et Virgile, avec ses *Georgica*. Suivant l'exemple des *villae* romaines, les populations indigènes au cours de romanisation ont emprunté les possibilités de travailler d'une manière efficiente dans ces domaines, par l'évolution d'une économie de subsistance à une économie d'échange, produisant un surplus des produits alimentaires et non seulement, surplus qui était absorbé par la population urbaine. Les propriétaires de ces fermes de Dobroudja amélioraient les types des mammifères domestiques (taurins, ovines, porcines) par deux modalités: par l'importation des bétailles, productives, mais aussi bien adaptées, soit provenant d'Italie, soit des provinces plus anciennes, ou bien par l'importation seulement des mâles capables de reproduction (procédé “d'absorption”), qui amélioraient rapidement (au cours de quelques générations, environ dix années) les types autochtones. L'avantage de ce deuxième procédé est d'avoir comme résultat une meilleure adaptation à l'environnement. Les deux cas supposent un changement radical des méthodes d'élevage du type primitive de ces animaux, encore demi-sauvages, par un soin attentif, une quantité suffisante de nourriture et une stabulation prolongée, surtout pendant la période froide de l'année.

Les indigènes suivaient, par acculturation, le modèle de vie des fermiers romains et les agglomérations des chaumières ou des maisons en terre cuite ont été remplacés par des maisons de briques, avec plusieurs chambres et d'autres dépendances, transformant ainsi les villages primitifs dans de véritables *vici*.

Ces phénomènes résultent clairement aussi de l'étude du matériel faunique du site autochtone au cours de romanisation de Telița-Amza.

Le matériel paléofaunique pris en considération a été ramassé pendant la campagne de l'année 2000, à la suite des fouilles exécutés par l'archéologue V.H. Baumann, qui a eu l'amabilité de me l'offrir pour l'étude. Je le remercie chaleureusement.

Ce matériel archéozoologique est formé de presque 400 restes, dont on a pu déterminer 352 fragments, c'est-à-dire environ 88%; on mentionne que les restes considérés comme indéterminables appartiennent sûrement au groupe des mammifères, mais à cause de l'émiettement avancé, mais aussi parce que la plupart des pièces sont des fragments de côtes ou de vertèbres,

pour lesquels la détermination de l'appartenance spécifique est presque totalement impossible. On considère qu'un pourcentage de 12% de pièces indéterminables n'est pas trop grand; parmi ces pièces on a compté trois restes de *Suinae*, pour lesquels on n'a pas pu établir exactement s'ils proviennent de porcines (*Sus domest.*) ou de leur ancêtre sauvage - le sanglier.

Sur ces 352 restes déterminés, 341 appartiennent aux mammifères, pour lesquels on a donné une diagnose spécifique très précise (t. I, avec la répartition des restes et leur fréquence numérique par des fragments osseux et des individus présumés) et seulement 11 proviennent d'autres groupes systématiques des animaux, à savoir:

Les **mollusques**, deux restes, proviennent tous les deux des lamellibranches, de deux genres, un fragment de valve pour chacun. *Unio* a une valve gauche, presque entière, provenant d'un individu déjà bien élevé. *Unio* ou le coquillage de rivière est commune pour les eaux douces, qui coulent lentement, se trouvant au bord des rivières. *Ostrea* (l'huître), représentée par un petit fragment de valve, est en quelque sorte commune pour les eaux marins, pas très froides, mais rare dans la mer Noire, qui est saumâtre. Les huîtres ont, de nos jours même, une importance gastronomique de premier rang, étant cueillies (même élevées) du fond de la mer, dans la proximité du rivage. Il est clair que l'huître a été apportée dans le site de quelque part du littoral du *Pontus Euxinus*, avec beaucoup des autres, pour être servies à quelqu'un de grand prestige ou très riche.

Les **poissons** (téléostéens) ont des restes provenant seulement des espèces d'eau douce. Ils sont représentés par sept fragments; pour quelques-uns la détermination de l'espèce a été possible. Il y a un reste du crâne néural, appartenant à un individu de grande taille, probablement un cyprinide. Puis on trouve deux corps vertébraux des vertèbres troncales, assez grandes: 28 et 34 mm de diamètre; on suppose qu'elles proviennent toujours des cyprinides. Comme une pièce bien déterminée, on mentionne un operculaire de *Cyprinus carpio*, un individu assez grand; un operculaire fragmenté provient d'un percide de petite taille et une moitié d'un pré-operculaire appartient toujours à un percide de petite taille. La dernière pièce est une *lepidotrichia* forte de la nageuse dorsale d'un grand individu. On observe que si quelques petits individus proviennent du ruisseau Telița, les individus de grande taille proviennent du Danube ou de ses mares, ou du système lacustre Razelm.



**Les oiseaux** ont deux restes osseux: un représente un fragment de humerus, non-mesurable, appartenant à un grand oiseau sauvage d'eau, probablement une cigogne; l'autre os est plus important pour nous, car c'est un fragment d'un os tarso-métatarsé, détérioré, provenant d'une **poule domestique** (*Gallus domest.*) femelle, avec 73 mm de longueur, donc un individu de petite taille, pourtant mûr.

Les **mammifères** ont 96,87% du total du matériel déterminé, donc elles représentent, comme toujours, la plupart des restes osseux. Celles-ci sont représentées par 15 espèces différentes, sept domestiques et huit sauvages. On va spécifier les mammifères domestiques, selon leur fréquence et importance pour l'économie animalière des hommes et les animaux sauvages, dans un ordre systématique: 1 les **taurins** (*Bos taurus*); 2 les **porcines** (*Sus domest.*); 3-4 les **ovicaprines** (*Ovis* et *Capra*) 5 le **cheval** (*Equus caballus*) 6 l'**âne** (*Asinus domest.*) 7 le **chien** (*Canis familiaris*); 8 le **loup** (*Canis lupus*)? 9 l'**ours** (*Ursus arctos*); 10 le **blaireau** (*Meles meles*); 11 **Vormela peregusna** (putois taché); 12 le **sanglier** (*Sus scrofa ferus*); 13 le **cerf** (*Cervus elaphus*); 14 le **chevreuil** (*Capreolus capreolus*); 15 l'**aurochs** (*Bos primigenius*).

Parmi les mammifères domestiques, sur la première place du point de vue de la fréquence, mais aussi de la taille, se situent les **bovidés** ou les taurins. Suivant le t. I, on peut distinguer le fait que presque toutes les segments osseux qui forment le "schéma" de base d'un mammifère se trouvent dans le cadre des restes qu'on a eu à notre disposition. Cela montre sans aucun doute que le matériel faunique respectif est formé des restes typiquement ménagères, qui n'ont souffert aucune opération de sélection à ce temps-là, pour se soustraire de certaines parties des individus, qui se faisaient quelquesfois pour des buts probablement cultiques.

On a trouvé un nombre de 14 axes cornulaires, dont sept sont presque entières, de manière qu'on peut identifier quelques caractéristiques morphologiques des taurins présents dans le site et on peut aussi mettre en évidence le sexe (t. IIA). Les premiers quatres appartiennent à des femelles, étant gracieuses et petites; autres deux, refaites par de plusieurs fragments, appartiennent à des chatrés, en considérant leurs dimensions, mais aussi le mur assez mince et les grandes "cellules" intérieures et probablement leur aplatissement. Un bout d'une corne pointue qui apparaît presque droit, avec des murs épais, peut appartenir à un mâle. Une

autre caractéristique qui doit être mentionnée est le fait qu'aux six des axes cornulaires apparaissent clairement des traces taillés, prouvant qu'après le sacrifice l'étui a été extrait pour de diverses nécessités; une partie des cornes apparaît fortement brûlée vers la base.

Tableau II A. *Bos taurus*: axes cornulaires (les mensurations en mm).

	1	2	3	4	5	6
Long.gr. courbure	175	190	—	—	280	300
Circonf. base	160	152	120	132	190	195
Grand diam. base	54	47	40	43	67	70
Petit diam. base	43	43	33	35	52	52
Indice 4x100/3	79,62	91,48	82,50	81,39	77,61	74,28
Sexe	f	f	f	F	ca	ca

Les crânes sont très fragmentés et pour cette raison on n'a pu faire aucun mensuration. Quand-même, sauf la présence de quelques crânes de petits individus, il y a deux avec une partie de l'occiput, mais aussi une rocher avec la zone condylaire, ce qui montre qu'ils ont appartenu à des individus de grande taille. Après une portion avec une ligne intercornulaire on distingue qu'il est bombé, mais vers la ligne médiane il devient plane, même concave; on ne peut pas dire, alors, qu'il s'agit de grands bétails *brachyceros* typiques.

Parmi les vertèbres on remarque l'importance de deux atlas et d'un axis sur lesquels on n'a pas trouvés des traces de manipulation (des coupes qui montraient que la tête a été détaché de cou).

Les maxillaires sont en grandes quantités, mais très fragmentés, même s'il n'y a pas des traces de manipulation humaine; seulement aux mandibules on observe constamment la manque de l'apophyse coronoïde du rameau montant et en deux cas le condyle est lui aussi coupé, indiquant que le détachement de la mâchoire inférieure du reste de la tête se faisait par une coupe transversale profonde au niveau du condyle. Aux mâchoires on a pu executer des mensurations seulement aux dents, selon lesquelles on a pu considérer assez exactement l'âge de l'abbatage.

En ce qui concerne les os des membres, on peut préciser quelques caractéristiques surtout biométriques après lesquelles on distingue bien le fait que parmi les individus déjà mûrs se contournent deux groupes de taille, un plus petit et un tout-à-fait grand. Même si l'on considérerait qu'il existe un dimorphisme sexuel, celui-ci s'éfface aux bétails non-améliorés, mais augmente de nouveau avec l'amélioration; en même temps, grâce au

châtrement, les bétails ont une croissance prolongée et deviennent plus grands (plus hauts, sinon plus massifs). Il se conture très clairement la présence des bovidés petits, qu'on considère autochtones, et de ceux grands, améliorés donc, d'origine alogène, évidemment romaine, qui ont remplacé, le long du temps, les individus petits. Le phénomène apparaît évidemment surtout quand la série d'un certain segment osseux est réalisée, car il est très important l'écart (non la moyenne calculée) entre les limites de la variation de la même dimension (t. IIB). Les os longs des membres (tout comme les corps vertébrales) présentent pour toutes les mammifères des disques de croissance au niveau des métaphyses et il est possible d'établir avec leur aide, jusqu'à une certaine limite (la maturité) l'âge de l'abattage, qui est complémentaire à celui montré par la dentition. Par suite des mensurations et des calculs de certains indices et coefficients sur les os longs entiers (qui sont généralement rares, mais aux bovidés apparaissent en quantité assez satisfaisante) on peut évidemment le sexe d'individu et sa taille, exprimée par l'hauteur au garrot; en ce qui concerne problème il est nécessaire beaucoup d'attention, car la croissance au garrot apparaît linéaire et celle de l'animal se calcule à son volume; ainsi, une élévation linéaire avec seulement 10 mm donne un volume de 1000 mm<sup>3</sup>).

En regardant le tableau IIC, on observe qu'il a été possible de calculer l'hauteur au garrot pour un nombre de six os entiers, qui semblent provenir des individus différents, mais aussi le sexe présumtif. Par le parcours de chiffres des tailles calculées on peut distinguer de nouveau la présence dans le site de deux types des bovidés, différents comme hauteur. D'ailleurs, considérant le sexe, on trouve une femelle et cinq châtrés, phénomène important à signaler. Une caractéristique à part résulte des âges de l'abattage, tel qu'ils se réfléchissent dans le tableau III. Il y a, donc, deux subadultes (les exemplaires jeunes manquent), un adulte et dix mûrs, la majorité d'eux appartenant à la classe d'âge optime pour l'exploitation économique et un nombre plus restreint s'approche à la vieillesse.

*Sus domesticus* occupe, comme fréquence, la deuxième place, mais il faut signaler que du point de vue de la masse il est bien inférieur aux taurins. Le matériel attribué à cet animal est très fragmentaire, donc peu de mensurations ont été possibles (t.IIB). Quand-même, après ces mensurations et du point de vue somatoscopique on peut constater que le cochon présent dans le possible l'existence de deux types de cochon, un plus petit, autochtone, l'autre plus massif, apporté par les Romains.

Tableau IIB. Taurins, Porcins, Ovicaprins, Cheval, Âne (les mensurations en mm).

Tableau IIC. Le calcule de l'hauteur au garrot aux taurins, ovicaprins, cheval, selon les os longs entiers (les mensurations en mm).

Espèce Segm. osseux	<i>Bos taurus</i>	<i>Ovis</i>	<i>Capra</i>	<i>Equus caballus</i>		
<b>Radius</b>						
Long. maximale	293			(310)		
Long. laterale(K)	—			(306)		
Larg. epiph. sup.	77			80		
Larg. epiph. inf.	66			—		
Larg. min. diaph.	—			37		
Indice I	—			—		
Indice II	—			—		
Indice gracilité (III)	—			11,93		
Sexe	ca?			—		
h. garrot	1260			1328		
<b>Metacarpe</b>						
Long. maximale	177	191	198	120	230	
Long. laterale (K)	—	—	—	—	220	
Larg. epiph. sup.	47	58	57	25	53	
Larg. epif. inf.	—	59	60	27	53	
Larg. min. diaf.	23	31	34	14	27	
Indice I	26,55	30,36	28,78	20,83	—	
Indice II	—	30,89	30,30	22,50	—	
Indice gracilité (III)	12,99	16,23	17,17	11,66	14,34	
Sexe	f.	ca	ca	f?	—	
h. garrot	1058	1169	1211	587	1410	
<b>Metatars</b>						
Long. maximale	222	(240)		158	137	260
Long. laterale (K)	—	—		—	—	254
Larg. epiph. sup.	48	—		23	20	48
Larg. epiph. inf.	—	60		27	24	51
Larg. min. diaf.	28	31		19	11	26
Indice I	21,05	—		14,55	14,59	—
Indice II	—	25,00		17,08	17,51	—
Indice gracilité (III)	12,61	12,91		13,86	8,03	11,92
Sexe	ca	ca		m?	—	—
h. garrot	1212	1310		717	731	1353

Le calcul de l'hauteur au garrot a été impossible. En ce qui concerne le sexe, celui-ci a été établi pour trois individus: deux femelles et un mâle. Le tableau de l'âge de l'abattage est l'un plus spécial, mais typique pour les porcins. On a trouvé deux mandibules appartenant à des individus jeunes, mais pas des cochonnets: l'un de 4-5 mois, l'autre de 7-8 mois; il existe encore un l'autre, âgé de plus de 2 années et deux plus âgés, de 3-4 années.

Les **ovicaprins** se trouvent sur la troisième place entre les mammifères domestiques. Il est connu qu'ils font parti du groupe des artyodactiles, comme les taurins et sont aussi nommées, à cause de leur taille basse, des petites cornues. Du point de vue de la masse ils sont inférieurs aux porcins.

Tableau IID. *Ovicaprinae*: axes cornulaires (les mensurations en mm).

Dimensions	1	2	3	4
Long. grande curbure	150	52	63	1 0 2
Circonf. base	92	84	81	—
Grand diam. base		28	28	2 4
Petit diam. base		25	20	—
Sex	ca?	f	f	f
Gendre	o	o	o	c

D'ovicaprins ont resté quatre restes des axes cornulaires (t. IID), trois provenant d'*Ovis* et l'un seul, sectioné au long, de *Capra*. Entre ceux d'*Ovis* deux appartiennent à des femelles cornues; ils apparaissent typiques, avec la base, en section, triangulaire, mais parce que les marges sont effacées (arrondies) ils semblent plutôt avoir une face interne (mediale) plane et l'une externe (latérale) convexe. Nous ne pouvons pas savoir s'il existe des femelles acornues; pour cela sont nécessaires des os frontals, que nous n'avons pas trouvé parmi les autres restes du site. L'autre corne, la plus longue, pourrait appartenir à un mâle châtré (*batal*, en roumain); la base est plus claire, en section triangulaire, la corne est plus longue, et en même temps à peu près à un centimetre de la base il y a une faible constriction qui semble être typique pour les mâles châtrés (elle est dûe probablement au changement du rythme de croissance, immédiatement après le châtremen). La corne de *Capra*, femelle, a des caractères du type "prisca". Tous les cornes ont des traces de manipulation humaine, celle du chèvre est coupée au long, les autres ont les bases taillées, ce qui démontre que l'étui a été extrait.

Comme âge d'abattage on trouve deux individus sous une année, parce qu'ils ont l'épiphyse inférieure du métapode comme encore non-épiphysée, un autre avait environ deux années et les autres deux 3-4 années.

Après trois métapodes a été possible d'établir l'hauteur au garrot (t. IIC); *Capra* a une taille commune pour ce genre. Les autres deux pièces d'*Ovis* montrent une de petite taille, probablement une femelle, et l'autre de très grande taille (peut-être un mâle massif, mais il est aussi possible la présence des ovinés d'origine romaine, améliorées, d'haute taille). Les mensurations peu nombreux, possible à réaliser (t. IIB), ne sont pas conclusifs à ce problème. Il est possible à affirmer seulement que le mouton était plus fréquent que le chèvre, comme il se passe d'habitude.

**Le cheval** a moins des restes que les autres mammifères domestiques d'importance économique, mais du point de vue de la masse corporelle il égale presque les taurins. De cheval proviennent surtout des dents et des os dits "sèches", c'est à dire des os qui ne sont pas enveloppés en chair, mais il existent aussi un humérus et un radius, qui sont bien couvertes. La seule dent trouvée est un Pd<sup>3</sup>, donc un prémolaire de lait, provenant d'un individu un peu sous quatre ans. La surface d'occlusion est assez érodée, la dent était au point d'être substituée par l'une définitive, ayant aussi la portion radiculaire très brève. Sur la surface d'érosion on observe que l'émail des îles est très faiblement plié, une caractéristique des chevaux de type oriental; le protocône est lui aussi très court.

Tous les autres segments osseux proviennent des individus mûrs; ces segments sont relativement bien conservés de sorte qu'il a été possible de calculer l'hauteur au garrot (t. IIC), qui s'étend de la taille moyenne jusqu'à la taille haute. Il est connu le fait que les Gète-Daces de La Tène avaient deux types de chevaux (HAIMOVICI 1987, 149): les uns de taille plus petite, bons pour de divers travaux, et les autres de taille haute, plus de 1,40 m, qui étaient gardés seulement pour l'équitation et utilisés pour parades ou pour la guerre. Il est aussi connu le fait que Rome achetait souvent des chevaux de haute taille pour équiper ses troupes de cavalerie (on croyait que ces chevaux étaient importés des Scythes, mais nous avons montré qu'ils venaient des Gète-Daces) (HAIMOVICI 2001). Le cheval trouvé à Telița-Amza, dont la taille dépasse 1,40 cm, est plutôt aussi autochtone et non un apport dû aux Romains, probablement pour reproduction (aux chevaux il est presque impossible d'établir le sexe après les os longs, ni même après les métapodales).

**L'âne** est représenté par un seul reste, un M<sub>3</sub> très érodé. Elle est microdonte, 22 mm de longueur et sur la face occlusale il est encore possible à distinguer les dessins faites par l'émail; le double noeud a des

caractères typiques de l'âne. L'âge de l'individu a été très avancé, environ 17-20 ans.

**Le chien** a une quantité des restes assez grande, pour une espèce sans importance économique directe; les restes sont aussi peu fragmentés. Comme taille, calculant selon les restes (sans pouvoir faire un calcul exact), une grande variabilité est visible, car il y a des chiens de taille presque moyenne jusqu'aux individus de haute taille. D'ailleurs les Géto-Daces avaient déjà des chiens relativement diversifiés du point de vue de la taille et de la fonctionnalité, mais pas si diversifiés comme les ceux à Rome, où il y avait déjà des chiens de compagnie de plusieurs catégories.

Les huit espèces sauvages sont différemment représentées comme fréquence, en fonction aussi de leur importance économique, mais non seulement, car les carnivores, par le fait qu'ils sont pilleurs, ont, en général, une densité spécifique normale, beaucoup plus petite que les artiodactyles herbivores.

**Le loup** a seulement un seul reste, un fragment de coxal. On l'a considéré sous le signe d'intérrogation, parce que les chiens de grandes dimensions ont l'os respectif presque de mêmes dimensions; notre opinion est que le fragment provient d'un loup et pas d'un chien (t. IIE).

**L'ours** présente lui aussi un seul reste osseux, c'est à dire un radius entier très massif, indiquant un mâle. Il est important non seulement par son caractère intrinsèque, car d'habitude des fragments osseux d'ours (comestible pour quelques-uns) apparaissent, de temps en temps, parmi les restes ménagères. Son importance pour le site de Telița-Amza est aussi zoogéographique, par sa présence en Dobroudja pendant les II<sup>e</sup>-III<sup>e</sup> siècles ap. J-C. Il est bien connu que, chez nous, cette espèce est, de nos jours, seulement carpatine.

**Le blaireau**, espèce, par sa nourriture, plutôt omnivore, qui n'apporte pas des dommages à l'homme, se trouve encore de nos jours dans les forêts et même les lieux ouverts de Dobroudja.

*Vormela peregrusna*, appellée avec son nom spécifique latin, semble avoir disparue complètement du territoire de la Roumanie et elle est déjà inconnue. Élément orientale, mais aussi méridionale, avec un caractère thermophile, il a été toujours très rare et la Dobroudja représente l'un des points les plus occidentaux de sa diffusion vers l'Europe centrale. C'est pour la première fois quand cette espèce est documentée dans les

materiaux archéozoologiques de Roumanie. L'animal est représenté par une petite partie d'une mandibule avec  $M_1$  et  $M_2$ .

Tableau II E. Carnivores: *Canis familiaris*, *Canis lupus*, *Ursus arctos*, *Vormela peregrusna*, *Meles meles* (les mensurations en mm).

Espèce Segm. osseux	<i>Canis familiaris</i>	<i>Canis lupus</i>	<i>Ursus arctos</i>	<i>Vormela peregrusna</i>	<i>Meles meles</i>
<b>Maxillaire sup.</b>					
Long. dents jugals	(65)				
Long. $P^4$	17				
Long. $M^1$	12				
<b>Maxillaire inf.</b>					
Long. dents jugals	(72)				
Long. $M_1$	(20)				
Long. basale du crane (selon Dahr )	164,8			8,5	
<b>Omoplate</b>					
Long. max.	(143)				
Long. tête artic.	31				
Long. cav. artic.	28				
Larg. min. col	26				
<b>Radius</b>					
Long. max.			246		
Larg. epiph. sup.			37		
Larg. epiph. inf.			52		
Larg. min. col			22		
<b>Coxale</b>					
Long. max.	(150)				
Long. ileon	90				
Diam. acetab.	24	28			
<b>Femur</b>					
Long. max.				125	
Diam. max. tête femurale				16	
Larg. min. diaph.				11	
Larg. epiph. inf.				28	

Maintenant, nous allons présenter quatre espèces d'artiodactyles, herbivores, toutes de grande taille, connues comme gibier. Le cerf et l'aurochs, trouvés pendant les II<sup>e</sup>-III<sup>e</sup> siècles en Dobroudja, ont, de ce point de vue, une importance zoogéographique (t. IIF).

Le sanglier est le plus fréquent mammifère sauvage parmi les matériaux de Telița. Biométriquement, mais aussi somatoscopiquement, il est possible à remarquer un type très grand et massif, avec un dimorphisme sexuel très clair (trois tailles ont été calculées: 930, 936, 1122 mm).

L'espèce est encore présente toujours dans les forêts du Nord de la Dobroudja, mais il reste un animal typiquement sténoec de forêt.

Tableau IIF. Artyodactiles sauvages: *Sus scrofa ferus*, *Cervus elaphus*, *Capreolus capreolus*, *Bos primigenius* (les mensurations en mm).

Seg. Osseux Espèce	<i>Sus ferus</i>	<i>Cervus elaphus</i>	<i>Capreolus capreolus</i>	<i>Bos primigenius</i>
Dimensions				
<b>Maxillaire sup.</b>				
Long molaires	80			
Long M <sub>3</sub>	42			
<b>Maxillaire inf</b>				
Long molaires	85			
Long M <sub>3</sub>	45			
Long symphise	90			
<b>Omoplate</b>				
Long cap artic		65; —		
Long surface artic		52; 50		
Larg surface artic		48; 46		
Larg min col		43; 39		
<b>Humerus</b>				
Larg epif inf	51; 52	58; 65	30	
Larg surface art inf	40; 40	52; 57	27	
<b>Radius</b>				
Larg epif super	40	60	32	
Larg surface artic sup		55	29	
Larg epif infer	58	50; 55	28	
<b>Cubitus</b>				
Longueur	285			
<b>Coxale</b>				
Diam acetab	44			
<b>Calcaneum</b>				
Long max	97			162
Larg max	24			54
<b>Phalangue I</b>				
Long max	65			
Larg epif super	24			
Larg min diaf	19			
Indice gracil	29,03			

**Le cerf** suit, comme fréquence, après le sanglier. Celui-ci est aussi représenté par un type grand et massif, avec un dimorphisme sexuel encore bien circonscrit. Les restes des bois sont seulement deux, sous forme de petits fragments taillés, coupés et brûlés (des autres os aussi ont des traces claires de manipulation humaine, car ils ont été utilisés pour exécuter de

différentes objets et outils). On sait aujourd’hui que le cerf, nommé aussi “carpatin”, n’existe plus sur le territoire de Dobroudja, mais il s’y trouvait jusque récemment, car il était encore commun dans la première partie du II<sup>e</sup> millénaire ap. J-C

**Le chévreuil**, le plus petit, comme taille, parmi les artiodactyles chassés chez nous, présente, comme d’habitude, un nombre des restes osseux plus petit que le cerf. Il a survécu, quand-même, en Dobroudja jusqu’à nos jours. Il est moins sténoec que le cerf et il peut vivre dans des places plus ouvertes que le cerf, avec moins de végétation ligneuse.

**L’aurochs.** Cet ancêtre des taurins de nos jours est représenté à Telița par un seul reste, un calcanéum très grand et très massif (t. 5). Il est possible qu’autres deux ou trois restes, surtout au niveau du crâne et des vertèbres, qui n’ont pas pu être mesurés et que nous avons considérés comme appartenant aux taurins, lui appartiennent aussi. Il existait en Dobroudja, encore à la première partie du II<sup>e</sup> millénaire ap. J-C

Il est le temps maintenant, après avoir exposé les caractéristiques morphologiques et biométriques et les autres particularités du matériel appartenant aux 15 espèces des mammifères, mais aussi des restes provenant des mollusques, poissons et oiseaux, d’analyser plus largement le caractère des occupations des habitants du site, pour distinguer une série de problèmes qui résultent assez clairement de notre étude détaillée.

Il est connu que la cueillette des animaux de petite taille était une occupation ancestrale, primitive; elle peut se maintenir aux sociétés beaucoup plus évoluées, mais elle perd beaucoup de son importance, surtout dans des conditions défavorables et à cause de l’apparition des autres occupations beaucoup plus productives. Elle peut se transformer, dans les sociétés bien stratifiées sur des critères pécuniaires, dans un plaisir purement gastronomique. Il est possible, donc, que la valve d’huître représente un motif qui montre que cette espèce de mollusque était quelquefois procurée, par milliers d’exemplaires, par le commerce avec les cités grecques du littoral du *Pontus Euxinus*, pour satisfaire quelques représentants riches qui habitaient dans le site. Cette supposition montrerait le haut degré de la différentiation sociale, typique pour la société romaine, et en cours d’être adoptée par les autochtones.

Les restes des poissons montrent, par les petits exemplaires, qu’il existait un pêche local, mais la présence des fragments osseux provenus des individus d’eau douce de grande taille (dans la mer Noire il n’y a pas

des téléostéens qui puissent atteindre la taille de quelques exemplaires trouvés dans le site) montrent que ceux-ci étaient apportés du Danube ou des marais adjacentes ou du complexe lagunaire de Razelm. Il est connu le fait que la cité de Histria était spécialisée dans le commerce du poisson salé et, donc, le site était entraîné dans le processus d'échange des marchandises qui caractérise les sociétés évoluées du point de vue économique.

En parlant des oiseaux, il faut dire qu'il est possible qu'on ait chassé quelques oiseaux sauvages, mais qu'en même temps la poule domestique était élevée, mais son importance économique est très basse, premièrement à cause de sa taille, puis, probablement, elle n'appartenait à une race améliorée. Quand-même, la poule a un rôle bien établi dans une société évoluée: elle produit des oeufs, qui sont indispensables pour quelques plats, un peu plus sofistiqués, déjà connues dans la société romane.

En conclusion, à cause de la quantité restreinte des restes appartenant à d'autres groupes que ceux de mammifères, il faut que ceux-ci avaient un rôle mineur et sporadique dans l'alimentation. Les mamifères, quand-même, par leur grand nombre des restes, par leur grande ou très grande taille, jouaient un rôle économique décisif, presque le seul digne d'être remarqué. Toutefois, les mammifères couvraient souvent d'autres secteurs de l'économie animalière, quelquefois plus importants que celui purement alimentaire; celui-ci rétrogradait sur une place secondaire, devenant plus seulement un corollaire en rapport avec les autres fonctionnalités.

Pourtant, parce que par la nature des choses, l'assurance de la nourriture représente dans les sociétés humaines la nécessité de base, nous nous arrêtons au problème de l'abattage des animaux, comme partie intégrante de l'acquisition des protéines animales, tout à fait nécessaires pour maintenir de la vie humaine.

Il faut montrer, dès le début même, renforçant les affirmations déjà faites, que seulement les mammifères assuraient, presqu'en totalité, les nécessités quotidiennes de nourriture animale.

Considérant la fréquence des espèces des mammifères, d'une part, et leur taille spécifique, d'autre part, il est évident que les taurins satisfaisaient, par abattage, plus de 50% de ces nécessités.

Le t.III (la répartition pour en fonction de l'âge, des individus abbatus) montre que plus de 75% étaient mûrs, avec un légère balance vers l'âge de la vieillesse, donc à l'âge optime pour d'autres fonctionnalités. Ce fait nous détermine à considérer qu'il n'existaient pas, même si l'on faisait une amélioration massive, de grands bétails, élevés seulement pour la viande et d'autres types utilisés surtout pour d'autres fonctionnalités.

Tableau III. *Bos taurus*. Les âges d'abbatage.

Peu sous 1,5 ans	1	7,69	
Peu sous 2 ans	1	7,69	
Environ 2,5 ans	1	7,69	
Environ 3,5-5 ans	1	7,69	
Environ 5-7 ans	5	38,47	76,93
Environ 7-10 ans	4	30,47	
Total	13		

Sur la deuxième place se situent les porcins - d'ailleurs monovalents - qui ont comme but seulement la fourniture de la viande et des graisses (la dernière peut aussi avoir d'autres utilisations "secondaires"). Considérant la fréquence et la taille, les porcins couvraient environ 15% des nécessités de la nourriture animale des communautés humaines, même s'il est possible que ceux-ci soient déjà améliorés et, évidemment, de taille plus grande que ceux de La Tène. Le tableau de l'abbatage est typique pour cette espèce monovalente, avec la mention qu'on ne sacrifiait pas des cochonnets, évidemment plus "appétissants" que les adultes (la cuisine romaine préférait les cochonnets).

Une place peu importante (considerant la fréquence et la taille), mais pourtant stable, environ 5%, est donnée, dans la fourniture des protéines animales, par les ovicaprins, qui eux-même, ayant multiples fonctions, présentent le même tableau de l'abbatage comme les taurins.

Un problème spécial est soulevé par le cheval. Nous croyons qu'il était aussi utilisé dans l'alimentation, au moins partiellement (le tabou institué par la religion mosaique et chrétienne, puis aussi par la religion islamique, il n'était encore en fonction dans notre zone géographique pendant les II<sup>e</sup>-III<sup>e</sup> s. ap. J-C). Nous croyons que seulement les individus qui, due grâce multiples fonctions de cette espèces, arrivaient à l'âge de la vieillesse mouraient à des causes naturelles; nous ne pouvons pas considérer comme vraisemblable l'idée que quelques exemplaires, qui, à cause de différents motifs, n'étaient plus valides, furent simplement

---

éliminés et puis jetés et n'étaient pas de tout utilisés dans l'alimentation. D'ailleurs, en bonne mesure, l'existence parmi les restes ostéologiques de quelques fragments provenant des os bien couvrés de chair et le fait qu'une série des fragments présentent des traces de brûlure (tout comme chez d'autres espèces comestibles), aussi bien que la fragmentation du matériel provenu de cette espèce s'approche assez clairement de celle des taurins, qui ont la même taille spécifique, sont des faits qui prouvent notre affirmation; alors, le cheval doit être considéré comme apportant environ 10% ou même plus des protéines animales nécessaires à la société humaine.

En ce qui concerne l'âne, on ne peut fournir aucune donnée concrète; on remarque seulement sa présence et aussi sa pénurie.

Le chien n'est pas utilisé dans l'alimentation, fait montré par sa fréquence et également parce que les restes apparaissent plus entiers que chez les espèces qui fournissent de la viande et les données déjà connues montrent que ni les Romains, ni les Gètes ne l'agrémentaient comme animal du type alimentaire.

Quant aux espèces des mammifères sauvages, les quatres artiodactyles (le sanglier, le cerf, le chevreuil et l'aurochs) étaient chassés surtout pour leur viande et si on calcule leur taille et leur fréquence, on constate qu'elles couvraient environ 20% des protéines animales; il est possible que l'ours était aussi mangé, mais il semble que le blaireau donnait, si non sa viande, sa graisse, qui était largement utilisé dans la médecine populaire, tout aussi comme celle provenue de l'ours.

Parmi les mammifères domestiques on distingue au moins trois groupes: les taurins, les ovicaprins et le cheval (et même le chien), qui, en quelque sorte, sont polivalents. Les taurins et les ovicaprins sont lactifères et, à partir des données trouvées à notre disposition, il est possible à constater que, parmi les exemplaires mûrs, comme il était prévisible, se trouvaient aussi des femelles. Aux taurins, proportionnellement, un nombre assez grand; pour les ovicaprines, à cause du nombre restreint des restes, il n'est pas possible à évaluer avec exactitude, au individus mûrs, le *sex ratio*. L'amélioration de race avait comme but la croissance, pour chaque individu, de la quantité de lait, mais, de ce point de vue, on ne peut pas apporter, sur la base des restes osseux, aucun argument plausible; ce qui est connu depuis longtemps est que parmi les trois types des femelles (les vaches, les moutons et les chèvres), les dernières donnent, par rapport à

---

leur volume corporel, la plus grande quantité de lait, qui est aussi le plus proche, du point de vue chimique, au lait humain (c'est pourquoi Zeus à été nourri avec le lait de la fameuse Amaltheea). Il y a quand-même des données concernant d'autres fonctionnements. Il y a aux taurins un nombre relativement grand des châtrés, qui du point de vue de la taille se divisent en deux catégories: plus grands, probablement des boeufs améliorés, et plus petits, qui semblent encore avec les boeufs des Gètes de La Tène. Les deux types étaient utilisés pour la traction, comme bêtes de somme, attelés à la charrue (il existait des petites particularités sur certains os qui semblent indiquer que ces châtrés exécutaient des labours difficiles). Il est bien connu que les Romains utilisaient une charrue perfectionnée et même les outils à main utilisées en agriculture étaient plus performantes. Bien sûr, dans les *villae* de Dobroudja, mais aussi dans les sites autochtones au cours de romanisation, ces objets de fer étaient utilisés, manufacturés par les indigènes d'après le modèle romain, donc la productivité en agriculture était plus haute (indirectement, à la suite de l'existence des châtrés dans notre matériel, on peut affirmer que l'agriculture - en sens large - était bien développée, produisant ainsi pour le marché aussi).

Les ovinés donnaient, sans compter le lait, de la laine, matériel de première importance pour la vestimentation, surtout en Dobroudja, qui, du point de vue climatique, est plus "chaude" que d'autres régions de la Roumanie, mais, généralement, plus "froide" par rapport à la zone circumméditerranéenne comprise dans l'Empire Romain. La laine s'usinait bien aussi par le battement que par le filage (étant ainsi plus résistente et plus facile à obtenir que les fibres résultés des certaines végétales). Il semble qu'il y avait aussi chez les ovinés des châtrés, mais aussi un type d'ovinés plus grandes, résulté par amélioration, qui donnait, peut-être, en même temps, plus de laine.

En ce qui concerne le cheval, nous n'avons rien de plus à ajouter à la description de l'espèce *E. caballus*. Il est presque certain que les Gètes avaient deux types de chevaux, l'un de petite taille (bête de somme) et l'autre, plus haut (plus de 1,40 m), que les Romains l'ont assimilé aussi pour équiper leurs troupes de cavalerie.

Le chien semble avoir joué plusieurs fonctions, mais il n'existe pas dans notre matériel des types clairement distingués pour de différentes

---

buts, le même individu étant polivalent; probablement, il n'existaient pas dans notre site les chiens de "compagnie" des matronnes romaines.

Il faut mentionner que de tous individus abbatus (domestiques et sauvages) résultait une série des produits de grande importance économique: des peaux, des fourrures, des cornes des cavigornes, bois des cervidés, des os qui pouvaient être usinés, des organes moux qui ont putréfié, des dents pour amulettes et pendentifs, etc. Même si l'économie du site était bien développée et diversifiée, ces matières premières ont été encore utilisées (comme les os et les bois, par exemple); on rencontre beaucoup des fragments des bois et des cornes travaillées ou en cours de travail, des déchets provenant de la taille, des objets usés ou rebutés en bois de cerf ou d'os et dents.

Nous avons déjà montré, en général, qui sont les fonctions multiples des espèces de mammifères trouvées dans le site de Telița. Elle sont liées de deux occupations de première importance pour l'économie animalière des habitants du site: d'une part l'élevage, occupation de base à côté de l'agriculture, d'autre part, moins importante, la chasse. Celle-ci est, en fait, une occupation ancestrale, qui s'est bien préservée, surtout en liaison avec l'environnement. Elle est représentée par une chasse du type alimentaire; les espèces des carnivores non-comestibles ont seulement une importance scientifique, zoogéographique, mais pas économique, leur fréquence étant d'ailleurs très basse. Selon le t. I, on peut constater que ce type de chasse a une valeur élevée, étant représenté par à peu près 15% des fragments osseux des mammifères et 25% d'entre les individus présumés (cette dernière chiffre est "gonflée" par le fait qu'un seul fragment trouvé d'une espèce sauvage est considéré logiquement un individu).

L'élevage est axé surtout sur les taurins, situation qu'on trouve d'habitude dans l'Europe centrale et est-centrale, étant toujours liée aux conditions de l'environnement. Les cornes de petite taille, surtout les ovinés ont un poids mineur, étant dépassés même par les porcins, qui sont liés en large mesure du même environnement, toujours forestier, comme les taurins.

Dans l'introduction nous avons fait une brève présentation de l'environnement actuel autour du site qui a fourni le matériel faunique étudié. Sur la base des restes trouvés, des espèces déterminées, de leur fréquence, nous pouvons apporter quelques données concernant l'environnement de cette zone, il y a deux mille années. Il ressemble

relativement bien à l'environnement actuel, seulement le milieu silvestre à caractère naturel était beaucoup plus étendu, existant des forêts de chêne, un peu thermophiles (qui sont caractéristiques au sous-étage de basse altitude de l'étage némoral), les espaces dénudées étant encore restreintes.

Nous considérons que l'aspect actuel de steppe aride de la Dobroudja, avec des eaux petites, qui séchent pendant la saison chaude, avec des lopins de forêts plantées, formées surtout des alignements d'acacia, espèce alloïgène, est un paysage anthropique, qui apparaît très tard, surtout au nord de la province. L'économie animalière, basée surtout sur de petits cornus (les ovinés), est seulement une conséquence de cet environnement actuel artificiel, celle-ci ayant jadis des caractéristiques tout à fait différentes.

## BIBLIOGRAPHIE

BAUMANN Victor Heinrich

1983 *Ferma romană din Dobrogea*, Tulcea.

HAIMOVICI Sergiu

1987 *Creșterea animalelor la geto-dacii (sec.II î.e.n - sec.I e.n.) din Moldova și Muntenia*, TD, VIII, p. 144-153.

1996 *Studiul arheozoologic al materialului din două villae romane din nordul Dobrogei, prin comparație cu situri autohtone contemporane lor*, Peuce, X, p. 393-407

2001 *Caractéristiques morphologiques des chevaux de la population gète-dace et leur représentation dans la toréutique*, in *XIV<sup>e</sup> Congrès U.I.S.P.P., Liège, 2-8 sept. 2001. Pré-Actes*, Liège 2001, p.299-300.

**Studia Antiqua et Archaeologica, VIII, Iași, 2001**

**LA MOBILITÉ SOCIALE DANS LE CAS DES SERVITEURS  
IMPÉRIAUX EN ILLYRICUM: LE TÉMOIGNAGE DES  
MONUMENTS**

LUCREȚIU MIHAILESCU-BÎRLIBA  
(Université de Iași)

La mobilité sociale représente un des problèmes les plus importants qui vise la catégorie des affranchis. L'étude de la mobilité sociale a été abordé sous rapports historiques (PING-TI 1958-1959, 333-359; PARRY 1969, 59-73), sociologiques (VEBLEN 1899; CHAPIN 1935; BARBER 1957; BOURDIEU 1979) et a comporté plusieurs aspects comparatives (DIBBLE 1960-1961). P. Burke (1999, 78-79) a mis en évidence quelques distinctions sociologiques qui agissent dans ce type d'approche: montée-descente, mobilité "intragénérationale" (au long d'une vie), "intergénérationale" (au long de plusieurs générations), mobilité individuelle-mobilité de groupe. Sans essayer de faire une démarche comparative (qui cache, d'ailleurs, de nombreux pièges), je parlerai sur les aspects de la mobilité sociale chez les affranchis, comme ils ont été traités par la historiographie récente.

Dans une étude générale sur la mobilité sociale des élites dans l'Empire romain, K. Hopkins (1965, 15) avait insisté sur deux problèmes de cette mobilité: la différence de statut et la différence structurelle des institutions romaines. Les distinctions systématisées plus tard par Burke sont bien fonctionnelles dans l'histoire romaine: il s'agit de la capacité d'un personnage (ou d'un groupe) de changer de statut juridique; ou bien on peut observer un tel changement dans plusieurs générations d'un certain individu; ou bien on remarque que, même si le sujet ne change pas de statut, il a une situation matérielle qui dépasse largement une situation sociale d'habitude humble. Dans l'Antiquité romaine, la mobilité sociale se

manifeste plutôt en sens descendant. En reprenant les idées d'Hopkins, P.R.C. Weaver (1967, 5) offre l'exemple des affranchis et des esclaves du prince comme étant parmi les plus éloquents. Il est remarquable que Weaver ne se limite pas aux exemples individuels, mais qu'il considère la *Familia Caesaris* comme un groupe bien structuré, représentant dans son ensemble un paradigme de la mobilité sociale dans l'Empire romain (WEAVER 1967, 5). Cette idée se retrouve dans son livre sur le statut social des serviteurs du prince (WEAVER 1967 1974, 97).

Les affranchis privés ont fait l'objet d'étude de plusieurs chercheurs en ce qui concerne la mobilité sociale. La situation matérielle de certains d'entre eux (CURCHIN 1983, 229-232; idem 1987, 79-80; KOLENDÖ 1985, 177-187; GARRIDO-HORY 1985, 223-271; HERZ 1989, 167-173; ANDREAU 1992, 233-235; FUSCO, GREGORI 1996, 226-232), l'augustalité (TAYLOR 1914, 231-253; PERGREFFI 1941, 125; ÉTIENNE 1958, 261-265; RODA DE LLANZA 1970, 174-177; DUTHOY 1974, 137-142; idem 1978, 1300-1313; ANDREAU 1974, 172; KNEISSL 1980, 323-326; BOULVERT, MORABITO 1982, 125; OSTROW 1985, 64-101; ABRAMENKO 1993), les honneurs municipales qu'ils reçoivent (RODA DE LLANZA 1970, 171-174; LUISI 1975, 44-56; SERRANO-DELGADO 1996, 259-271), l'ascension de leurs fils (GORDON 1931, 65-77; FISHWICK 1983, 175-183) ont constitué les thèmes principales des articles dédiés aux *liberti* privés. I. Biezunsko-Malowist s'est occupée de l'ascension des affranchis en Egypte romaine (BIEZUNSKA-MALOWIST 1985, 491-493), tandis qu'A. Gara (1991, 351-352) ou P. Lopez Barja de Quiroga (1995, 326-348) ont consacré des pages au phénomène de la mobilité sociale des affranchis privés en Italie.

C'est vrai, les situations parfois exceptionnelle des serviteurs du prince a attiré davantage l'attention des historiens. Les possibilités d'avancement social des esclaves et des affranchis impériaux ont été abordées, sauf dans les grandes synthèses sur les affranchis (BOULVERT 1970; idem 1974; WEAVER 1974), dans des articles qui traitent l'influence et la richesse des *liberti Augusti* (OOST 1958, 113-139; PAVIS D'ESCURAC 1985, 313-325) leur implication dans l'administration impériale (WEAVER 1965, 464-466; KOLENDÖ 1971, 214-218; BOULVERT 1985, 313-325), dans la vie financière (ANDREAU 1987, 200-219; idem 1999, 64-70) ou dans l'artisanat (WEAVER 1998, 238-246). Le colloque sur la mobilité sociale dans le monde romain, organisé à Strasbourg en 1988, a compris quelques conférences intéressantes sur l'ascension des affranchis: S. Demougin a analysé quelques cas de *liberti Augusti* promus dans l'ordre équestre (DEMOUGIN

1992, 108-115), après avoir fait une étude pareille dans un volume consacré aux ordres à Rome (DEMOUGIN 1984, 217-241). G. Fabre a observé la mobilité sociale des esclaves et des affranchis impériaux au niveau individuel et à travers plusieurs générations (FABRE 1992, 123-159).

Quelles sont les critères d'après lesquelles on peut analyser et même mesurer la mobilité sociale? Je pense qu'il s'agit de deux grands catégories d'indices sur ce phénomène: les indices "non-écrits" et les indices "écrits" de la mobilité sociale. La première catégorie se réfère aux caractéristiques extérieures des inscriptions: le matériau de construction, les dimensions, les ornements, qui illustrent en partie la situation financière de celui qui commande l'inscription. La deuxième catégorie concerne les textes proprement dits des inscriptions, aux détails fournis sur la prospérité matérielle et sur l'influence de cette catégorie sociale. Je parlerai ici sur la première catégorie d'indices.

Les esclaves et les affranchis impériaux en Illyricum constituent, comme d'ailleurs partout dans l'Empire, un exemple de la mobilité sociale. L'argument le plus fort est représenté par les fonctions occupées dans l'administration. Une comparaison avec l'Espagne romaine (province où cette catégorie sociale a été mieux étudiée) nous montre que les postes occupés par le personnel d'origine servile subordonné aux procurateurs sont, en grand, les mêmes qu'en Illyricum (SERRANO-DELGADO 1988, 37-51; SCHULZE-OBEN 1989, 157-168).

De tout matériel épigraphique trouvé à notre disposition, je connais le matériau de construction de 62 inscriptions, les dimensions de 54 et d'autres détails de construction de 25.

Le tableau suivant présente la situation quantitative des principaux pierres de construction; il faut rappeler qu'il s'agit d'inscriptions et non de monuments.

Tableau no. 1

Province / Matériel	Marbre	Calcaire	Pierre	Grès	Plomb
Dalmatie	2	1	0	0	0
Pannonies	3	2	1	0	0
Dacie	19	5	14	6	0
Mésie	3	4	1	0	1
<b>Total</b>	<b>27</b>	<b>12</b>	<b>16</b>	<b>6</b>	<b>1</b>

Le marbre est le plus cher matériau de construction, même si à Ulpia Traiana Sarmizegetusa, par exemple, la carrière n'est pas loin est il

est souvent utilisé. La pierre est plus résistante et elle a été préférée au calcaire (utilisé pour les inscriptions plus élégantes, mais plus périssables). Le grès, matériel très solide, est utilisé seulement par les esclaves et les affranchis impériaux de Dacie. Le plomb constitue un cas apart dans ce tableau: il s'agit d'un lingot trouvé dans la région de Kosmaj (*IMS I*, 165). La Dacie est le mieux représentée dans cette statistique, à cause du manque des données plus précises dans les autres provinces d'Ilyricum. Il y a, bien sûr, d'inscriptions qui accompagnent la construction d'un monument. Voici leur catalogue et le type de monument qu'il accompagnent (même dans les cas où l'inscription fait partie du monument):

Tableau no. 2.

Source(s)	Type de monument	Localité (ou région)
<i>CIL III</i> 2097	Funéraire	Salonae
<i>CIL III</i> 2022	Funéraire	Salonae
<i>CIL III</i> 2325	Funéraire	Salonae
<i>CIL III</i> 2082	Funéraire	Salonae
<i>ILJug</i> 928	Votif (sculptures)	Dugi otok
<i>CIL III</i> 4020	Votif	Poetovio
<i>CIL III</i> 4063	Temple	Poetovio
<i>CIL III</i> 15184-4	Honorifique	Poetovio
<i>IDR II</i> , 337	Votif	Ulpia Traiana Sarmizegetusa
<i>IDR III/3</i> , 280	Temple	Ampelum
<i>IDR III/2</i> , 198	Temple	Ulpia Traiana Sarmizegetusa
<i>AE</i> 1992, 1471	Votif	Ampelum
<i>IDR III/3</i> , 314	Votif	Ampelum
<i>IDR III/2</i> , 390	Funéraire	Ulpia Traiana Sarmizegetusa
<i>SCIVA</i> , 40, 1989, p. 398	Votif	Porolissum
<i>SCIVA</i> , 40, 1989, p. 397-398	Honorifique	Porolissum
<i>IDR II</i> , 188	Honorifique	Sucidava
<i>IDR II</i> , 15	<i>Tabularium</i>	Drobeta
<i>IDR III/5</i> , 40	Votif (peut-être statue?)	Apulum
<i>IDR III/3</i> , 292	Votif	Ampelum
<i>IDR III/3</i> , 289	Votif (colonne)	Ampelum
<i>IDR III/2</i> , 307	Votif (colonne)	Ulpia Traiana Sarmizegetusa
<i>IDR III/2</i> , 263	Votif (colonne)	Ulpia Traiana Sarmizegetusa
<i>IDR III/3</i> , 364	Funéraire	Ampelum
<i>IDR III/2</i> , 189	Votif	Ulpia Traiana Sarmizegetusa
<i>IDR III/2</i> , 192	Votif	Ulpia Traiana Sarmizegetusa

<i>IDR</i> III/3, 319	Votif	Ampelum
<i>IDR</i> III/3, 362	Funéraire (colonne)	Ampelum
<i>IMS</i> I, 103	Temple	Kosmaj
<i>CIL</i> III 8 263	Funéraire (sculptures)	Timacum Minus
<i>CIL</i> III 8185	Honorifique (colonne)	Runjevo
<i>IMS</i> VI, 210	Votif	Lamudum
<i>IMS</i> III/2, 84	Funéraire	Timacum Minus
<i>CIL</i> III 1647	Honorifique (colonne)	Viminacium
<i>AE</i> 1987, 880	Temple	Montana

Aucun texte ne nous renseigne sur les sommes dépensées pour faire ériger des monuments ou des inscriptions. Selon les statistiques de R. Duncan-Jones, en Afrique, les prix des monuments funéraires sont compris entre 1 000 et 80 000 sesterces (DUNCAN-JONES 1974, 79-80); en Italie, pour le même type de monuments, les prix sont de 2 000 à 150 000 sesterces (DUNCAN-JONES, 127-128). Le prix d'une pierre tombale ordinaire est de quelques centaines à 2 000 sesterces. En Dacie, les prix se retrouvent probablement entre ces limites, même un peu moins élevés, en tenant compte que le marbre coûte moins cher qu'ailleurs. Les ornements de certaines inscriptions suggèrent des prix plus augmentés, mais, en tout cas, une partie restreinte de la population a la capacité financière de commander ces inscriptions. Il ne faut pas oublier les sommes dépensées pour faire construire des statues ou des temples. En analysant la manière dont les pierres tombales de Sarmizegetusa sont réalisées, Al. Diaconescu constate qu'une quantité considérable de plaques de *loculus* (qui ferment la niche où sont déposés les cendres du défunt) appartiennent aux familles des serviteurs du prince, ce qui veut dire (selon l'auteur mentionné) que dans la plus importante ville de la Dacie il y avait un *columbarium* de l'administration impériale (DIACONESCU 1998, 21). Les choses sont plus compliquées, parce que ces plaques pouvaient être attachées à des monuments "indépendants"; je reste encore réservé à l'égard des conclusions de Diaconescu.

En ce qui concerne les ornements qui décorent les inscriptions (et non les monuments), l'analyse quantitative de ce problème s'exprime par le tableau suivant:

Tableau no. 3

Province(s)	Dalmatie	Pannonies	Dacies	Mésies
Inscriptions décorées (quantité)	2	3	17	3

Un premier indicateur "non-écrit" de la mobilité sociale des esclaves et des affranchis impériaux en Illyricum est représenté donc par l'utilisation plus fréquente du marbre dans la construction et par les ornements des inscriptions.

En ce qui concerne les dimensions des inscriptions, la relativité de ce critère pose toujours des problèmes. Beaucoup d'inscriptions sont fragmentaires; pour éviter partiellement l'arbitraire, nous proposons un classification des inscriptions selon la dimension principale: de grandes inscriptions (dont la dimension principale est de plus d'un m), des inscriptions de taille moyenne (dont la principale dimension est comprise entre 50 et 100 cm) et des inscriptions de taille petite (dont la dimension principale est de 0 à 50 cm). Ce n'est pas un critère très subtil, mais dans certains cas on peut se faire une image sur le coût de construction (proportionnel aux dimensions).

Le tableau suivant présente l'analyse quantitative sur les dimensions des inscriptions:

Tableau no. 4

Province(s) / Dimension principale	0-50 cm	50-100 cm	Plus de 100 cm
Dalmatie	5	0	1
Pannonies	1	2	1
Dacie	6	17	13
Mésie	1	4	3
<b>Total</b>	<b>13</b>	<b>23</b>	<b>18</b>

La relativité de ce critère s'exprime notamment par l'état fragmentaire de certaines inscriptions; par exemple, beaucoup d'inscriptions sous 50 cm ont en réalité, des dimensions plus grandes. Même dans ce cas, la plupart de ces inscriptions (41 de 54) ont la dimension principale de plus de 50 cm.

Un autre aspect de cette relativité se réfère à la situation matérielle des esclaves et des affranchis impériaux vue d'une perspective comparatiste. On remarque difficilement leur prospérité en comparaison avec d'autres personnes (par exemple, les affranchis privés) (*IDR* III/2, 121, 219, 366, 388) si on se résume à analyser ce problème du point de vue exposé ci-dessus. La vraie mesure de la position sociale des esclaves et des affranchis du prince en Illyricum est représentée par les indicateurs "écrits".

## BIBLIOGRAPHIE

ABRAMENKO Andrik

- 1993 *Die munizipale Mittelschicht im kaiserzeitlichen Italien. Zu einem neuen Verständnis von Sevirat und Augustalität*, Frankfurt.

ANDREAU Jean

- 1974 *Les affaires de Monsieur Jucundus*, Rome.

- 1987 *La vie financière dans le monde romain. Les métiers des manieurs d'argent (III<sup>e</sup> s. av. J-C - IV<sup>e</sup> s. ap. J-C)*, Rome.

- 1992 *L'affranchi*, dans A. Giardina (éd.), *L'homme romain*, Paris.

- 1999 *Banking and Business in the Roman World*, Cambridge.

BARBER B.

- 1935 *Social Stratification*, New York.

BIEZUNSKA-MALOWIST Iza

- 1985 *L'avancement des affranchis*, Index, 13, p. 491-493.

BOULVERT Gérard

- 1970 *Esclaves et affranchis impériaux sous le Haut-Empire romain. Rôle politique et administratif*, Naples.

- 1974 *Domestique et fonctionnaire sous le Haut-Empire romain. La condition de l'affranchi et de l'esclave du prince*, Rome.

- 1985 *Les affranchis de l'administration du principat: pouvoirs, richesses, ascension sociale*, Index, 13, p. 495-500.

BOULVERT G., MORABITO Marcel

- 1982 *Le droit de l'esclavage sous le Haut-Empire*, dans *ANRW*, II, 14, p. 98-192.

BOURDIEU Pierre

- 1979 *Distinction*, Paris.

BURKE Peter

- 1999 *Istorie și teorie socială* (trad. C. Nicolae), București.

CHAPIN F. S.

- 1935 *Contemporary American Institutions*, New York.

CURCHIN Leonard A.

- 1983 *Personal Wealth in Roman Spain*, Historia, 32, p. 227-244.

- 1987 *Social Relations in Central Spain: Patrons, Freedmen and Slaves in the Life of a Roman Provincial Hinterland*, AncSoc, 18, p. 275-289.

- 
- DEMOUGIN Ségolène
- 1984 *De l'esclavage à l'anneau d'or du chevalier*, dans Cl. Nicolet (éd.), *Des ordres à Rome*, Paris, 1984, p. 217-241.
  - 1992 *La promotion dans l'ordre équestre: le cas des marginaux*, dans Ed. Frézouls (éd.), *La mobilité sociale dans le monde romain*, Strasbourg, p. 107-121.
- DIACONESCU Alexandru
- 1998 *Statut social și reprezentare artistică în Dacia romană. Contribuție la istoria elitelor provinciale* (résumé de thèse), Cluj-Napoca.
- DIBBLE V. K.
- 1960-1961 *The Comparative Study of Social Mobility*, CSSH, 3, p. 315-319.
- DUNCAN-JONES Richard
- 1974 *The Economy of the Roman Empire. Quantitative Studies*, Cambridge.
- DUTHOY Robert
- 1974 *La fonction sociale de l'augustalité*, Epigraphica, 36, p. 134-154.
  - 1978 *Les Augustales*, dans *ANRW*, II, 16, 2, 1978, p. 1254-1309.
- ÉTIENNE Robert
- 1958 *Le culte impérial dans la Péninsule Ibérique d'Auguste à Dioclétien*, Paris.
- FABRE Georges
- 1992 *Mobilité et stratification: le cas des serviteurs impériaux*, dans Ed. Frézouls (éd.), *La mobilité sociale dans le monde romain*, Strasbourg, p. 123-159.
- FISHWICK Duncan
- 1983 *L. Munatius Hilarianus and the Inscription of the Artemisii*, ZPE, 76, p. 175-183.
- FUSCO U., GREGORI G. L.
- 1996 *A proposito dei matrimoni di Marcella Minore e del monumentum dei suoi schiavi e liberti*, ZPE, 111, p. 226-232.
- GARA Alessandra
- 1991 *La mobilità sociale nell'Impero*, Athenaeum, 79, p.335-358.
- GARRIDO-HORY Marguerite
- 1985 *Enrichissement et affranchis privés chez Martial: pratiques et portraits*, Index, 13, p. 223-171.
- GORDON Mary L.
- 1931 *The Freedman's Son in Municipal Life*, JRS, 21, p. 65-77.
- HERZ Peter

- 1989 *Claudius Abascantus aus Ostien. Die Nomenklatur eines Libertus und sein soziales Aufstieg*, ZPE, 76, p. 167-173.
- HOPKINS Keith  
1965 *Elite Mobility in the Roman Empire*, P&P, 32, p. 12-27.
- KNEISL Peter  
1980 *Entstehung und Bedeutung der Augustalität. Zur Inschriften der ara Narbonensis (CIL III 4 333)*, Chiron, 10, p. 323-326.
- KOLENDOW Jerzy  
1971 *Il ruolo politico ed amministrativo degli schiavi e dei liberti imperiali nell'alto Impero*, Index, 2, p. 214-218.  
1985 *Éléments courants et exceptionnels de la carrière d'un affranchi: le grammairien Q. Remmius Palémon*, Index, 13, p. 177-187.
- LOPEZ BARJA DE QUIROGA Pedro  
1995 *Freedmen Social Mobility in Roman Italy*, Historia, 44, p. 326-348.
- LUSI Aldo  
1975 *Il liberto Marco Celio Filerote, magistrato municipale*, A & R, 20, p. 44-56.
- OOST S. I.  
1958 *The Career of M. Antonius Pallas*, AJPh, 79, p. 113-139.
- OSTROW S. E.  
1985 *Augustales Along the Bay of Naples: A Case for their Early Growth*, Historia, 34, p. 64-101.
- PARRY V. J.  
1969 *Elite Elements in the Ottoman Empire*, dans R. Wilkinson (éd.), *Governing Elites*, New York.
- PAVIS D'ESCURAC Henriette  
1985 *Pline le Jeune et l'affranchi Pallas (Ep., 7, 29; 8, 6)*, Index, 13, p. 313-325.
- PERGREFFI Olga  
1941 *Ricerche epigrafiche sui liberti, II*, Epigraphica, 3, 1941, p. 111-141.
- PING-TI H.  
1958-1959 *Aspects of Social Mobility in China*, CSSH, 1, p. 330-359.
- Roda DE LLANZA Isabel  
1970 *Lucius Licinius Secundus, liberto de Lucius Licinius Sura, Pyrenae*, 6, p. 167-183.
- SCHULZE-OBEN Heidrun

- 
- 1989 *Freigelassene in den Städten des römischen Hispanien. Juristische, wirtschaftliche und soziale Stellung nach dem Zeugnis der Inschriften*, Bonn.
- SERRANO-DELGADO José-Miguel
- 1988 *Status y promoción social de los libertos en la Hispania romana*, Sevilla.
- 1996 *Consideraciones acerca de los ornamentos municipales con especial referencia a los libertos*, in *Splendidissima civitas. Études d'histoire romaine en hommage à François Jacques* (éds. A. Chastagnol, S. Demougin, Cl. Lepelley), Paris, p. 259-271.
- TAYLOR Lily R.
- 1914 *Augustales, Seviri Augustales and Seviri: a Chronological Study*, TAPA, 45, p. 231-253.
- VEBLEN Thorsten
- 1899 *Theory of the Leisure Class*, New York.
- WEAVER Paul R. C.
- 1965 *Freedmen Procurators in the Imperial Administration*, Historia, 14, p. 464-466.
- 1967 *Social Mobility in the Roman Empire: the Evidence of the Imperial Freedmen and Slaves*, P&P, 37, p. 3-20.
- 1974 *Familia Caesaris. A Social Study of the Emperor's Freedmen and Slaves*, Cambridge.
- 1998 *Imperial Slaves and Freedmen in the Brick Industry*, ZPE, 122, p. 238-246.

**Studia Antiqua et Archaeologica, VIII, Iași, 2001**

**VILICI NELL'AMMINISTRAZIONE FINANZIARIA  
DELL'ITALIA CENTRO-MERIDIONALE E LA DACIA**

OANA IONEL  
(Università di Iași)

Lo studio dello schiavismo dell'Antichità non rappresenta una direzione di ricerca recente, in certi ambienti storiografici accumulandosi una bibliografia impressionante. Nell'ambito di queste ricerche un posto aparte lo occupano le funzioni importanti compiute dagli schiavi in vari settori d'attività, tra questi includendo anche quella di *vilicus*.

Nella storiografia moderna, *servus vilicus* è stato il soggetto di alcuni studi interessanti dedicati de G. Lafaye (1912), K. Schneider (1958), E. Maroti (1976), M.E. Sergeenko (1986), M. Sanader (1995) o J. Carlsen (1995). Nella storiografia romena manca un saggio speciale di questo soggetto.

Portando come argomenti i documenti epigrafici arrivati fino a noi, nel lavoro presente ci proponiamo di realizzare un'immagine del *servus vilicus* implicato nell'amministrazione finanziaria delle due aree geografiche menzionate nel titolo.

L'appellativo di *vilicus* aveva sensi ed usi molto larghi, determinati dalle attribuzioni delle funzione e del posto di lavoro. Nell'epoca della Repubblica, *vilicus* apparisce come uno schiavo dirigente e gestore di una proprietà rurale, scelto dal padrone come un uomo capace e di fiducia ; i suoi incarichi consistevano, soprattutto, nel dividere il lavoro agli altri schiavi del podere e nella sorveglianza giornaliera dell'esecuzione di questo (LAFAYE 1912, 892).

Benché il termine di *vilicus* fu mantenuto, con il passar del tempo l'area del suo lavoro si è esteso considerabilmente, ed il suo ruolo si è diversificato. In questo modo, i *vilici* erano legati alle miniere ad agli acquedotti, sorvegliavano i parchi, i giardini e la case a Roma erano usati nell'amministrazione dei bagni, degli amfiteatri e delle biblioteche, erano assunti nei magazzini, nell'amministrazione municipale e, soprattutto, nella colletta delle imposte; alcuni erano adoperati nell'usura ed altri appartenevano ai templi (in carica di *aedituus* od anche di *magister*) (CIL, VI,

30934; IX, 1456). Questi settori d'attività avevano un denominatore comune: la sorveglianza delle proprietà immobiliari e degli altri schiavi (CARLSEN 1995, 118).

Presentiamo, in seguito, le situazioni nelle quali i *vilici* facevano parte della *familia monetalis* o della *familia vectigalis*.

### **1. Le zecche.**

L'emissione delle monete era monopolio dello stato. Il processo del coniare in vero è stato affidato ad una unità amministrativa, la zecca, che si trovava sotto l'autorità di un magistrato controllato dal Senato (CARLSEN 1995, 118).

Suetonio fa la menzione che Cesare è stata il primo ad adoperare i propri schiavi nella raccolta delle tasse (*vectigal*) e nel coniare delle monete (*moneta*) (SUETONIUS, *Iulius Caesar*, 76, 3, p. 47). J.J. Aubert (1994, 407) è di parere che il *vilicus* faceva parte della *familia monetalis*, secondo un'iscrizione scoperta a Roma (CIL, VI, 33400). Il ricercatore considera che Blastus era lo schiavo di Livineius Regulus che può essere identificato con un *quattuorvir monetalis* del 42 av. C. o con un figlio di costui che è stato *tresvir monetalis*; in questo caso, Blastus sarebbe *officinator monetalis*.

### **2. La colletta delle imposte (*vectigalia*).**

I *vilici* facevano parte dei *servi sociorum* dopo come lo dimostra un'iscrizione scoperta a Telesia (AE, 1975, 202). La maggioranza dei *vilici* implicati nella colletta delle imposte appartenevano però, agli *conductores* o alle *familia Caesaris* (CARLSEN 1995, 45). Essi erano implicati anche nella colletta dei vari tipi di *vectigalia*. In questo modo, un'iscrizione scoperta a Roma parla di un *vilicus vectigalis* (CIL, VI, 779). Questo *servus vilicus* è stato messo in rapporto con *vectigal foriculari et ansarii promercarium*, tassa sulle merci de vendere importate, ad eccezione dei beni d'uso personale del transportatore (carretiere) et dei suoi schiavi (AUBERT 1994, 332). In Italia centro-meridionale le epigrafi attestano anche *vilici* implicati nell'incasso della tassa per liberazione (*vicesima libertatis*) (CIL, IX, 4681) o per l'eredità (*vicesima hereditatum*) (CIL, X, 3967), entrambe rappresentando il 5% del valore delle somme.

Ma il più spesso attestati sono i *vilici* dell'amministrazione doganale (nominati *vilici publici portorii*) essendo capi degli uffici (*portorii*) (SANADER 1995, 109).

I *vilici* erano adoperanti anche nella coletta dei *vectigalia*, ma anche dei *portorium*, tra le cariche e le loro posizioni non essendo fatta nessuna differenza. Dunque è abbastanza difficile da precisare con esattezza nella colletta di quale tipo di tasse erano implicati certi *vilici*; molti di loro erano nominati *vilici stationis*, dunque facevano la colletta o di *vectigalia*, o di *portorium*. Il personale di tali *stationes* conteneva: *contrascriptores*, *scrutatores*, *tabularii*, *vicarii* ed altri schiavi senz'mansioni specificate (AUBERT 1994, 339). Questa *familia vectigalis* era diretta da un *vilicus* che rispondeva di tutta l'attività legata alla colletta delle tasse, la loro contabilità, il lavoro dei suoi subalterni e lavorava in un ufficio che

esisteva in ogni *statio* più importante.

La provincia Dacia faceva parte della circoscrizione doganale dell'Illyrico (*publicum portorium Illyrici*), menzionata per la prima volta al tempo dell'imperatore Claudio (DE LAET 1949, 230). Sotto Hadrianus questa si fusa con *portorium Ripae Thraciae*, contenendo dieci provincie (senza l'Italia Settentrionale): *Raetia, Noricum, Dalmatia, Pannonia Superior, Pannonia Inferior, Moesia Superior, Moesia Inferior, Dacia Malvensis, Dacia Apulensis e Dacia Porolissensis* (GUDEA 1996, 39).

In Dacia, i *vilici* come capi degli uffici doganali sono ben conosciuti da parecchi documenti epigrafici scoperti in diverse stationes portorii: Drobeta (*IDR*, II, 15), Sarmisegetuza (GUDEA 1996, 132; *IDR*, III/2, 263; *IDR*, III/2, 301), Pons Augusti (GUDEA 1996, 132; *IDR*, III/3, 102), Apulum (PISO, MOGA 1998, 105), Partiscum (*IDR*, III/1, 281), Sucidava (*IDR*, II, 188; TUDOR 1993, 305-306), Potaissa (TUDOR 1957, 105), Porolissum (PETOLESCU 1989, 504, 508; GUDEA 1989, 30) e Tibiscum (PISO, BENEÀ 1999, 102).

N. Gudea considera che probabile a Praetorium c'è stato un altro officio doganale (GUDEA 1996, 131-132; *IDR*, III/1, 60; *IDR*, III/1, 58), ma questa non si può verificare, fin'adesso. Lo stesso ricercatore considera che anche ad Ampelum esisteva un punto doganale (GUDEA 1996, 132; *IDR*, III/3, 362), ma non possiamo essere d'accordo con questo punto di visto.

Ad Apulum, un'iscrizione datata alla metà del II secolo menziona *Maximilianus servus vilicus ex privatis*. La distinzione incontrata nelle epigrafi fra gli schiavi che mostrano semplicemente che essi appartenevano a tale o tale *conductor* et quelli che aggiungevano al loro titolo la menzione *ex privatis*, indica solo una differenza nei rapporti personali tra lo schiavo e il *dominus*. *Ex privatis* mostrava, con una certa vanità, che lui non apparteneva a quella massa anonima di schiavi che il loro padrone l'aveva ottenuta nel momento in cui aveva affittato il *portorium* e la quale la rivendeva al suo successore quando il contratto d'affitto prendeva fine ; ma era legato con legami più stretti alla persona del padrone ed abbandonava le sue funzioni nel servizio doganale quando il *dominus* cessava di essere fittaiolo. Ecco perchè, questo schiavo era una persona di fiducia del suo padrone (DE LAET 1949, 397).

Nel punto doganale di Porolissum, le iscrizioni attestano quattro *vilici* che funzionavano due a due, in questa *statio*. Si può considerare che un tale ufficio diretto da due *vilici* occupava un posto più importante tra gli altri punti doganali della provincia, ma anche la presenza delle copie di schiavi era dovuta ad una sorveglianza reciproca. N. Gudea ammette la possibilità di esistere un altro *servus vilicus* a Porolissum (GUDEA 1989, 50). Forse Peregrinus ha lavorato più presto, perché lui è mentionato come il solo capo di officio locale (GUDEA 1996, 78). Dunque, dopo N. Gudea, a Porolissum sono attestati cinque *servi vilici* e un *vicarius vilicus*.

Nello stesso tempo, gli schiavi potevano promuovere nelle cariche di *vilicus* o da questa in una superiore. È il caso di Felix, *vilicus stationis Pontis Augusti*, che è stato *promotus ex statione Micia ex vicario* (*IDR*, III/3,

102), mentre che Salvianus, *vilicus* a Sucidava, è stato avanzato come *Augusti nostri dispensator rationis extraordinariae provinciae Asiae* a Ephesus (*CIL*, III, 6575).

Un'altra categoria importante di tasse erano quelle legate alle miniere. Come pure negli altri casi, i *vilici* erano implicati anche nella colletta di questo tipo di *vectigal*. Così, un'iscrizione funeraria scoperta a Capua (*CIL*, X, 3964) attesta che *Epaphra, vilicus dei soci Sisaponenses* che collettavano la tassa sulle miniere d'argento di Sisapo, in Baetica (CARLSEN 1995, 52).

Nella Dacia, ad Ampelum, due *vilici*, Verus e Romanus, hanno elevato un monumento per *Iside* (Isis) all'onore di Marcus Iulius Apolinaris, probabilmente un *procurator aurariarum* (PFLAUM 1961, III, 1065; *IDR*, III/3, 332; WOLLMANN 1996, 57). Una stele funeraria fa conosciuto il fatto che Scaurianus, morto a soli 23 anni, era stato *vilicus* nell'ufficio (*IDR*, III/3, 362) dello stesso località. È dunque possibile, che certi schiavi fossero stati designati *vilici* ad una età abbastanza tenera, così come suggeriva anche Gaius: *Nam et plerique puellasque tabernis praeponunt* (*Digeste*, 14. 3. 8, *ed.* 1954, 221); probabilmente che questa asserzione era applicabile anche ad altri tipi di attività economiche, includendo anche quelle nelle quali erano implicati i *vilici* (AUBERT 1994, 155).

Ad ogni modo, dobbiamo fare una distinzione tra i *vilici officinarum ferrariarum*, che controllavano gli impianti metallurgici, ed i *vilici* che sorvegliavano o collettavano il *vectigal ferrariarum* in ogni distretto minerario (CARLSEN 1995, 53). Le più numerosi attestazioni di *vilici officinarum ferrariarum* sono dalla Dalmazia, di prima metà del III secolo e dedicate, in gran maggioranza, alla dea *Terra Mater* (CARLSEN 1995).

Presenza dei *vilici* in area geografiche determinati ragiona esistenza dei tassi diversi. Così a Roma abbiamo un *vilicus vectigalis* (*CIL*, VI, 779) implicato in percezione di una tassa propria di città (*vectigal foriculari et ansarii promercarium*). Nello stesso modo, Italia non costituiva una circoscrizione doganale nell'periodo dell'apogeo dell'Impero (DE LAET 1949, 345). Ma alle sue frontiere si percepivano le tassi specifici dei provincie vicine (*Quadragesima Galliarum* oppure *Portorium Illyrici*), mentre nei porti (*Quadragesima Galliarum* oppure *Quadragesima Hispanarum* a Ostia o *Portorium Illyrici* a Altinum, Aquileia, Trieste, Pola) (DE LAET 1949, 345).

Italia c'era una provincia la più importante di tutti in quali si percepiva la *vicesima hereditatium*, eseguita soltanto per li cittadini romani. Forse c'è la ragione perché non abbiamo *vilici* implicati in colletare di questa tassa nella Dacia. In confronto con Italia, esempio di Dacia è tipico per una provincia di frontiera. Dacia, inclusa in *publicum portorium Illyrici*, collettava tassi addosso il commercio con il mondo barbaro, in *stationes* trovate sulle grande rotte quale lo legavano con questa e, attraverso a Pannonia, con l'Impero. Dunque è normale che in provincia

---

Dacia siano presenti un grande numero di *vilici* in diversi uffici, perché il *portorium* era la più importante tassa in colletta di quale erano implicati questi schiavi.

I *vilici* dell'amministrazione finanziaria erano, anche loro, schiavi privilegiati. Essi potevano accumulare una fortuna (*peculium*) costituita da doni fatti dei padroni, ma anche dalle loro speculazioni. Il loro benessere materiale è confermato dalla loro possibilità di erigere monumenti e di mettere iscrizioni o anche di costruire templi per certe divinità e gli uffici (*tabularium*) di certi punti doganali. L'impiego del *vilicus* nell'organizzazione e la colletto delle tasse è attestato dal secolo I fino al secolo III d. C., ma può datare dal periodo Repubblicano. Probabilmente essi erano assunti dai rappresentanti delle compagnie (*magistri* o *promagistri*), dai fittaioli o dalle ufficialità imperiali (*procuratores*). I *vilici* avevano in sottordine unità amministrative chiamate *stationes* ed erano assistiti da un personale specializzato. Le transazioni realizzate dai *vilici* nell'esecuzione dal mandato affidato dai loro padroni (*socii*, *conductores*, *magistri*, *promagistrii*, *procuratores*) erano regolate dagli editti dei pretori urbani in Italia e dagli editti dei governatori nelle provincie. In questo senso, gli amministratori di tali *stationes* erano dei veri *institores* (AUBERT 1994, 346).

**BIBLIOGRAFIA**

AUBERT Jean Jacques

1994 *Business managers in Ancient Rome. A social and economic study of institores 200 BC-AD 250*, Leiden.

BOULVERT Ge'rard

1970 *Esclaves et affranchis impériaux sous le Haut Empire Romain. Rôle politique et administratif*, Napoli.

CARLSSEN Jesper

1995 *Vilici and Roman estate managers until AD 248*, Roma.

CICERO

1983 *De re republica*, edizione: Cicero, *Despre supremul bine și supremul rău* (trad. di Gh. Ceaușescu), București.

COLUMELLA

1977 *De re rustica*, edizione: Lucio Giunio Moderato Columella, *L'arte dell'agricoltura e libro sugli alberi* (traduzione di Rosa Calzecchi Onesti, introduzione e note di Carlo Carena), Torino.

DE LAET Siegfried J.

*Portorium. Etude sur l'organisation douanière chez les Romains, surtout à l'époque du Haut-Empire*, Brugge.

GOSTAR Nicolae

1951 *Vămile Daciei*, SCIV, 2, 1951, 2, p. 165-181.

GUDEA Nicolae

1989 *Porolissum. Un complex daco-roman la marginea de nord a Imperiului roman*, I. *Cercetări și descoperiri arheologice până în anul 1977*, AMP, 13.

1996 *Porolissum. Un complex daco-roman la marginea de nord a Imperiului roman*, II. *Vama romană. Monografie arheologică. Contribuții la cunoașterea sistemului vamal din provinciile dacice*, Cluj-Napoca.

LAFAYE Georges

1912 *Vilicus*, in DA, V, p. 892-893, Paris.

MAROTI Egon

1976 *The vilicus and the villa system in Ancient Italy*, Oikumene, I, p. 109-121.

MUNIZ COELLO, Joaquim

1989 *Officium dispensatoris*, Gérion, 7, p. 107-121.

PETOLESCU Constantin C.

1989 *Cronica epigrafică a României (VIII, 1988)*, SCIVA, 40, 4, p. 389-400.

---

PFLAUM Hans-Georg

- 1961 *Les carrières procuratoriennes e'questres sous la Haut-Empire Romain*, III, Paris.

PISO Ioan, MOGA Vasile

- 1998 *Un bureau du publicum portorium illyrici à Apulum*, AMN, 35, 1, p. 105-108.

PISO Ioan, BENEÀ Doina

- 1999 *Epigraphica Tibiscensia*, AMN, 36/I, p. 91-109.

SANADER Mirjana

- 1995 *Contribution to the study on the activity of the property manager and the state employee*, OA, 19, p. 97-109.

SCHNEIDER K.

- 1958 *Vilicus*, in *RE*, VIII/A<sub>2</sub>, col. 2136-2141, Stuttgart.

SERGEENKO M.E.

- 1986 *Vilicus*, in *Schiavitù e produzione nella Roma Repubblicana* (a cura di B.I.Malowist), Roma, p. 99-110.

TUDOR Dumitru

- 1957 *Istoria sclavajului în Dacia romană*, Bucureşti.

- 1979 *Comunicări epigrafice VIII*, SCIVA, 30, 2, p. 305-306.

WOLLMANN Volker

- 1996 *Mineritul metalifer, extragerea sării și carierele de piatră în Dacia romană*, Cluj-Napoca.

**Studia Antiqua et Archaeologica, VIII, Iași, 2001**

**L'URBANISTICA NELL'ITALIA SETTENTRIONALE E SCYTHIA  
MINOR (SECOLI IV-VI D.C.). ASPETTI COMPARATIVI**

AURELIAN LUCACI  
(Università di Iași)

L'evoluzione del mondo romano tardoantico ha livellato molte delle differenze di civilizzazione, ricchezza, cultura che c'erano nell'Alto Impero fra le diverse province, attraverso degli fenomeni comuni di trasformazione, molto visibili nell'ambito urbano. Anche nell'centro e anche all'estremi del sistema romano, come nel caso d'Italia o Scythia Minor (Dobrugia) possiamo individuare aspetti simili nel periodo dei secoli IV-VI d. C. Il fatto che Scythia Minor e parzialmente Italia settentrionale sono stati sotto controllo bizantino ha causato linee comuni di sviluppo nell'ambito della vita urbana.

Questi trasformazioni sono succesi nell quadro storico che iniziava col periodo tetrarchico e concluso col inizio del VI sec. e che portava profondi mutamenti negli equilibri regionali d'Italia e degli territori balcanici. Così, la residenza per lunghi tempi degli imperatori al nord di Italia ha richiesto il rimodellamento delle strutture logistiche, urbanistiche e culturali (RUGGINI 1990, 18). Contemporaneamente, Scythia Minor diventava, insieme con gli altri territori del Basso Danubio, un "hinterland" per la nuova capitale orientale Costantinopoli: la struttura difensiva organizzata ai tempi di Diocleziano e Costantino ha rappresentato lo scheletro di resistenza per il segmento del *limes* che apparteneva alla provincia danubiana (BARNEA I 1968, 383; BARNEA A, SUCEVEANU A 1991, 159). Ma la prosperità non dura, ne per l'Italia settentrionale, ne per la Scythia Minor (Dobrugia). La fine dell'amministrazione imperiale, l'arrivo dei Goti, le guerre greco-gotiche e l'invasione longobarda hanno distrutto, impoverito e spopolato l'Italia e le città (POTTER 1987, 214). Nella zona del Basso Danubio la difesa imperiale era esenziale per lo sviluppo della vita urbana, nel contesto dei frequenti attacchi delle popolazioni migratorie. La cessazione della funzione militare dopo la conclusione del processo di decomposizione dell'*limes*, tra la seconda metà del VI sec. e i primi decenni del VII sec. (COMŞA 1987, 222-223), ha causato una ruralizzazione

---

progresiva (ZAHARIADE, SUCEVEANU, OPAIȚ, TOPOLEANU 1987, 104-105; PAPUC 1977, 359; MĂRGINEANU-CÂRSTOIU, BARNEA 1975, 230) e la scomparsa delle città.

Considerando questo contesto storico, trateremo in seguito alcuni elementi urbanistici come il riadattamento difensivo, la contrazione dell'area cittadina, il problema dell'foro e la ristrutturazione urbana intorno agli altri baricentri, la rete stradale, le basiliche cristiane, le case urbane e il decremento delle tecniche costruttive.

Per quanto riguarda il primo problema, malgrado le difficoltà di stabilire una cronologia precisa per le tappe di costruzione delle cinta cittadine (ERMINI-PANI 1998, 219), si possono distinguere riadattamenti del sistema di fortificazione di fronte a una tecnica d'assedio più efficiente e perfezionata: muri più grossi e alti, torri a pianta circolare, a forma di U o triangolare, sporgenti dal muro e adattate alle irregolarità del terreno (FLORESCU 1972, 23-24). Così, nell'Italia il riadattamento difensivo si verifica a Verona, dove sono stati scoperti resti delle basi di torri con perimetro triangolare e pentagonale dalla metà del V sec. d. C. adossate alla prima cinta. Torri tarde a base pentagonali sono state scoperte ad Aquileia (sec. V-VI), Milano (attribuite al generale Narsene), Centum Cellae ecc (ERMINI-PANI 1997, 221-222).

Nella Scythia Minor, Tropaeum Traiani, ricostruito nel IV secolo, presenta una cinta adattata alla forma del terreno e torri a forma di U (BOGDAN-CĂTĂNICIU 1979, 58). A Histria, nei tempi di Anastasio, gli muri di cinta sono stati ricostruiti più alti e grossi, e con torri differenziati per quanto riguarda le dimensioni in rapporto con la loro posizione e l'importanza strategica (FLORESCU, MICLEA 1989, 68).

Nell'Italia il decremento di ordine demografico, economico spiega la contrattazione dell'area urbana all'interno delle mura di cinta che non circondavano tutta l'area urbana alto imperiale. A Luni (SIENA 1985, 303), Firenze (ERMINI-PANI 1997, 231; ZANINI 1998, 170-171) e Cosa-Ansedonia (CELUZZA, FENTRESS 1994, 601-602) si osserva il procedimento caratteristico dei Bizantini, di difendere una zona ristretta intorno al centro amministrativo-religioso.

Nella Scythia Minor, la situazione è diversa. Le dimensione ridotte delle città scitiche (per esempio, Tropaeum - 10,5 ha e Histria - 7 ha) nei sec. IV-VI (POULTER 1992, 120, 126, 128) hanno permesso la recinzione con mura di difesa. Il grande numero degli abitanti ha determinato il "riversa-

mento” insediativo in *extra muros* nei sec. IV-VI, come ad Histria, ad Troesmis e a Noviodunum. I quartieri fuori dal recinto erano protetti da un sistema di valli (BARNEA A. 1991, 268), estendendo la superficie di Histria dal VI sec. a 25 ha (POULTER 1992, 128). Solo alla fine del VI sec. e l'inizio del VII sec. troviamo lo restringimento del perimetro di difesa: a Capidava, dopo la distruzione nella seconda metà del VI sec., la ricostruzione alla fine del secolo a forma di *castellum* occupava solo un quarto della vecchia cinta (BARNEA, I 1968, 444; COVACEF 1988-1989, 145; OPRIŞ 1994, 12 -13). Dopo gli avvenimenti del 602, la contrattazione urbana è documentata a Histria (DOMĂNEANTU, SION 1982, 388, 390, 391).

Il fenomeno presentato sopra riflette il cambiamento dell’immagine sulla città nel tardoantico, quando l’accento è stato spostato dalla *belezza* della città del passato, situata in zona piana, senza mura di cinta e con un aspetto monumentale a la *sicurezza* dei centri posizionati in luoghi che offrono una buona difesa nel caso di assedio e anche accesso facile alle risorse di aqua, materiale di costruzione, alle foreste per approvvigionamento di legno e ai terreni agricoli; queste idee sono trovati nell’trattato militare anonimo del VI sec., *De re strategica* (ERMINI-PANI 1998, 254).

Dal IV sec., contemporaneamente ai cambiamenti militari, iniziava ad essere visibile l’allontanamento dall’edilizia classica. Il foro, lo spazio intorno al quale si organizzava la città, perdeva le funzioni pubbliche e di “baricentro” del tessuto urbano. Nell’Italia settentrionale, il foro romano soffriva un lento o rapido abbandono. Il foro di Aquileia rimaneva ancora importante fra l’ultimo quarto del IV sec. e l’inizio del V sec., nell’ultimo periodo di prosperità economica della città, quando si ingrandiva il *macellum* del fianco orientale del forum (VERZAR-BASS 1995, 179). Dopo l’incursione di Attila, la città si contrasse verso meridione, abbandonando la parte settentrionale dove si trovava il foro (BERTACCHI 1993, 112). A Verona, dopo la seconda metà del VI sec., sembra che la zona del foro era utilizzata per l’agricoltura (POTTER 1987, 94). Nelle aree forense di Brescia (CANTINO-WATAGHIN 1996, 252) e Milano (BROGIOLO 1984, 50) erano costruite abitazioni povere e rozzi nei secoli V-VI.

Nella planimetria delle città scitiche l’area del foro è stata sostituita da piazzali asimmetrici costruiti negli spazi liberi, senza rispettare i vecchi standard edilizi e avendo solo un ruolo commerciale (BARNEA A 1991, 10).

Per esempio, la ricostruzione dal 316 d. C. di Tropaeum Traiani è stata avviata senza prevedere uno spazio per il foro (POULTER 1992, 120).

Un altro aspetto è la ristrutturazione urbana. Nell'Italia settentrionale longobarda, nell'ambito dello spopolamento massiccio delle aree cittadine (BROGIOLO 1984, 52) la ristrutturazione è motivata col fatto che i Longobardi si stabilivano maggiormente vicino alla mura, porte e luoghi di accesso per le vie di comunicazioni e in zone *extra moenia* dove trovavano zone per il pascolo. Così, l'immagine urbana era di "città-frammentate" (CAGIANO DE AZEVEDO 1980, 134) o "città-isola" (CIAMPOLTRINI 1994, 629), con distribuzione disordinata di edifici, alternati a spazi liberi (BARNISH 1989, 386), o isole di insediamento, ciascuna con la propria chiesa e il proprio cimitero e circondati da spazi coltivati, un modello simile a quello rurale (BROGIOLO 1987, 41). Per la parte italiana bizantina abbiamo già dato la situazione di mantenimento a un piccolo nucleo amministrativo-religioso.

L'evoluzione delle città scistiche non portava nei secoli V e VI a frammentazione e scarso insediamento. La superficie poco estesa racchiusa dalle mura e il rifugio nelle città della popolazione rurale, hanno determinato un aspetto di agglomerato (CIAMPOLTRINI 1994, 625). Solo nel VII sec., quando cessava la vita urbana nella Dobrugia, le ultime tappe di insediamento hanno un aspetto di frammentazione (BARNEA A, SUCEVEANU 1991, 10), come, per esempio, ad Histria.

Un argomento usato dagli storici per la continuità della città fra Tardoantico e Alto Medioevo è la conservazione della rete stradale romana, anche fino ad oggi. La disputa portata su questo argomento per l'Italia (LA ROCCA HUDSON 1984, 37-78; BROGIOLO 1987, 30-31; CANTINO-WATAGHIN 1992, 173; ZANINI 1998, 206) si può concludere con le precisazioni terminologiche di Chris Wickham: si tratta non di una continuità tecnica, ma funzionale, in quanto le strade erano rifatte perché ancora utilizzate (WICKHAM 1985, 289). Nella Scythia Minor, la trama stradale soffre un lento decadimento. Nelle ultime fasi di esistenza da Histria, le strade sono state ristrette dalle costruzioni improvvise e altre sono state bloccate (FLORESCU, MICLEA 1989, 48), come a Tropaeum dove però, malgrado queste otturazioni e la perdita dell'aspetto uniforme, nella *via principalis* sono state mantenute porzioni del porticato che affiancava il decumano (MĂRGINEANU-CĂRSTOIU, BARNEA A 1975, 117).

Le basiliche cristiane possono essere considerate l'unico elemento innovatore della Tarda Antichità. Iniziavano ad essere costruite nel periodo costantiniano ma lo sviluppo sostanziale inizia dalla seconda metà del sec VI (CANTINO-WATAGHIN 1992, 172). Nel contesto delle profonde trasformazioni socio-economiche del Tardoantico, con la perdita della funzione nel caso di numerose zone della città, la chiesa episcopale e generalmente i luoghi per il culto cristiano si proponevano come un recupero funzionale di strutture e aree (CANTINO-WATAGHIN 1996, 246).

Nell'Italia settentrionale le chiese si sovrappongono generalmente a strutture preesistenti che appartengono allo spazio pubblico (curia a Cosa, le terme a Lucca e Rossele, *capitolium* a Fiesole) o a quello privato (Chiusi, Luni, Pisa) (CITTER 1997, 27) Il caso classico di trasformazione di un tempio in chiesa si trova a Pola (MATIJASIĆ 1990, 650), mentre a Trieste la chiesa fu costruita sopra le rovine di un tempio forense (TESTINI, CANTINO WATAGHIN, ERMINI-PANI 1989, 38, 41).

Troviamo questa sovrapposizione allo spazio pubblico anche per la Scythia Minor, dove, a parte altre costruzioni *ex novo*, erano adattate per il culto cristiano strutture precedenti. Per esempio, a Tropaeum Traiani, lungo la *via principalis* ovest-est si schieravano quattro basiliche che attraverso la loro posizione prominente, sostituivano il foro (POULTER 1992, 126); da queste quattro, tre sovrappongono edifici antiche (cisterna, tempio) (SÂMPETRU 1994, 84); a Dinogetia nei sec. V-VI è stata disposta nell'edificio termale una sala basilicale semplice con abside sul lato sud-ovest (BARNEA I. 1967, 251-252); a Histria la basilica civile costruita nel IV sec. a sud della piazza trapezoidale, presso la porta principale, è stata trasformata nei sec.V-VI in chiesa (FLORESCU 1954, 111,114; BARNEA I 1968, 472-473).

L'edilizia urbana privata, fra il periodo tardo imperiale e il primo Alto Medioevo, soffre un profondo processo di trasformazione nel piano tipologico-funzionale e per la tecnica costruttiva. Così, nella parte bizantina dell'Italia sono stati mantenuti degli standards più alti, ma bisogna considerare che nel VII secolo diventa evidente la ruralizzazione anche nell'area imperiale. Per l'Italia longobarda, G. P. Brogiolo identifica due fasi de la trasformazione:

- a) i secoli III/IV–la metà del VI secolo, con cambiamenti lenti e contraddittori del tessuto urbano, con tappe tecnologicamente distinte, rapportate ad una richiesta sociale ancora articolata;

- b) La fine del VI secolo–metà del VII secolo, con un’accelerazione di cambiamenti seguita dalla crisi definitiva del modello classico di residenza urbana, che si era ridotta a soli due livelli: uno di qualità superiore, non sempre uguale a quello antico, e un altro rudimentale, tramite l’utilizzo di tecniche e materiali diverse ed esequito in ambito familiare (BROGIOLO 1997, 77)

Nel intero periodo molte delle *villae* urbane perdevano la funzione unitaria e venivano frazionate in abitazioni unifamiliari con il mantenimento del contorno originale della proprietà. Anche i porticati erano adibiti o usati per l’artigianato. Caratteristiche per le tappe di riutilizzo delle *domus* degradate sono le stanze con muri di legno e focolari costruiti direttamente sul pavimento di terra che coprono i pavimenti con mosaici romani (BROGIOLO 1997, 78); il più conosciuto esempio italiano è quell di Brescia (BROGIOLO 1991, 102).

Nella Scythia Minor, il fenomeno di uso degradato delle *domus*, compartimentate con muri rudimentali e usate da famiglie separate si osserva, per esempio, dal fine del VI sec. a Dinogetia (BARNEA 1967, 261) e Histria (FLORESCU, MICLEA 1989, 48).

Ci sono anche per questo periodo qualche esempi monumentali: il mini palazzo bizantino scoperta in via d’Azeglio a Ravenna (sec.V-VI) (MAIOLI 1994, 46-50, 58) e la *domus II* (sec. V-VI) di Histria (CONDURACHI 1971, 181). Queste costruzioni hanno occupato due isolati e hanno trasformato una strada pubblica in viale d’accesso (il palazzo scitico aveva una cappella cristiana privata). L’aspetto di questi edifici è di case ingrandite, di conglomerato di spazi e ambienti e non di una struttura concepita unitariamente.

La lenta decadenza delle tecniche edilizie romane si spiega con la riduzione della richiesta sociale per edifici con un certo standard. Per l’Italia, già all’inizio del IV sec. si cavava raramente pietra e marmo nuovo; solo per Ravenna si usava pietra nuova fino alla metà del VI sec. Nello stesso periodo iniziavano ad essere molto rari anche i mattoni. Si usavano materiali di reimpiego, insieme con legno e terra. Gli edifici costruiti nell’ambito familiare nell’Alto Medioevo avevano sia muri con materiali diversi, ma generalmente deteriorabili (legno e terra), tetto di pagli o legno e i pavimenti di terra battuta (HODGES 1988, 18; CHRISTIE 1995, 101). Erano edifici di dimensioni ridotte con i muri di legno semiinterrati o

---

aventi fondamenta in pietra (BROGIOLO 1996, 83-84). Famose sono le case bizantine dagli anni 550 a Luni (idem 1984, 50; ZANINI 1998, 163), poi quelle di S. Giulia e Ortaglia a Brescia dei sec. V-VI (BROGIOLO 1987, 31-33; idem 1996, 83-85; ROSSI 1990, 154; CANTINO-WATAGHIN 1996, 253), e queste costruzioni si trovano anche nelle altre città altomedioevali.

Nella Scythia il decremento della qualità delle tecniche costruttive si osservava nei secoli V-VI, nel contesto degli attacchi distruttivi seguiti da ricostruzioni fatte in fretta. L'arte costruttiva romana è scomparsa quando è finito il controllo romano-bizantino nella Scythia (BARNEA I. 1968, 464-465). I muri degli edifici costruiti dopo la seconda metà del sesto secolo sono rozzi, con pietra non forgiata, mischiata con materiali di reimpiego e uniti tra loro con terra, non con malta. I muri rafforzati nella parte mediana con un contrafforte sono caratteristici dei lavori tardi (FLORESCU 1954, 109-110; BARNEA I. 1968, 474, 476-478). Le basiliche di Histria (fine del VI sec.) (BARNEA I. 1958, 333-335), Argamum (metà del VI sec.: BARNEA I. 1968, 476), le fortificazioni degli inizi del VII sec. ad Ibida (OPAIȚ 1991, 474), gli edifici ricostruiti a Dinogetia dopo l'incendio del 559 (BARNEA I. 1968, 477) e ad Halmyris alla fine del VI sec. (ZAHARIADE, SUCEVEANU, OPAIȚ, TOPOLEANU 1987, 104-105) avevano le strutture costruite in questa maniera. All'inizio del VII sec. a Histria erano costruite capanne rudimentali (ZUGRAVU 1990, 27).

Dal materiale presentato fin'ora si può concludere che esiste una serie di similitudini di sviluppo e un'evoluzione sincronica fra Italia settentrionale e Scythia Minor nei secoli IV-VI, nonostante la distanza delle due province. Questi parallelismi cessano al inizio del VII sec., quando si finisce il controllo bizantino al nord di Balcani e dunque Scythia Minor non era più province imperiale e le città scompaiono; nell'Italia però le città sono rimaste dentro un sistema che motivava la loro esistenza.

---

### BIBLIOGRAFIA

BARNISH Samuel J.B.

- 1989 *The transformation of classical cities and the Pirenne debate*,  
JRA, 2.

BARNEA Alexandru

- 1990 *Einige Bemerkungen zur Chronologie des Limes an den unteren Donau in spätromischen Zeit*, Dacia, N.S., 34, p. 285-290.

BARNEA Alexandru, SUCEVEANU Alexandru

- 1991 *La Dobroudja romaine*, Bucureşti.

BARNEA Ion

- 1958 *Roman byzantine basilicae discovered in Dobrudja between 1948-1958*, Dacia, N.S., 2, p. 331-349.  
1967 *Les thermes de Dinogetia*, Dacia, N.S., 11, p. 225-252.  
1969 *O casă romană târzie la Dinogeția*, SCIV, 20, 2, p. 245-266.  
1972 *Les villes de la Scythia Minor au cours des V<sup>e</sup>-VI<sup>e</sup> siècles*, in AIESEE. Bulletin, 10, 2, p.143-177.

BERTACCHI Luisa

- 1993 *Archittetura e mosaici*, in *Da Aquilea a Venezia. Una mediazione tra l'Europa e l'Oriente dal secolo II a.C. al VI secolo d.C.* (a cura di V. Scheiwiller), Milano.  
1995 *Il foro e la basilica di Aquilea. Gli scavi fino al 1989*, AAD, XLII.

BIERBRAUER Volker

- 1988 *Situazione della ricerca sugli insediamenti nell'Italia settentrionale in epoca tardoantica e nell'Alto Medioevo (V-VII sec.). Fonti, metodo, prospettive*, ArchMed., XV.

BOGDAN-CĂTĂNICIU, Ioana

- 1975 *Stratigrafia*, in *Tropaeum Traiani*, I, *Cetatea* (coord. I. Barnea, A. Barnea), Bucureşti.

BROGIOLO Gian Pietro

- 1984 *La città tra Tarda Antichità e Medioevo*, in *Archeologia urbana in Lombardia. Valutazione dei depositi archeologici e inventario dei vincoli*, Modena.  
1987 *A proposito dell'organizzazione urbana nell'Alto Medioevo*, ArchMed., XIV, Firenze.  
1991 *Trasformazioni urbanistiche nella Brescia longobarda. Dalle capane in legno al monastero regio di San Salvatore*, in *Italia longobarda* (a cura di G.C. Menis), Venezia.

- 
- 1997 *Aspetti economici e sociali delle città longobarde dell'Italia settentrionale, in Early medieval towns in Western Mediterranean, Ravello, 22-24 Settembre 1994* (a cura di G.P. Brogiolo), Mantova.
- CAGIANO de AZEVEDO Michelangelo  
1980 *Milano longobarda*, ACISAM, 6, Spoleto.
- CAMERON Averil  
1994 *The mediterranean world in Late Antiquity, A.D. 395-600*, London and New York
- CANTINO-WATAGHIN Gisela  
1992 *Urbanistica tardoantica e topografia cristiana. Termini di un problema*, in *Atti del Convegno archeologico internazionale Milano capitale dell'Impero romano, Milano, 8-11 marzo 1990* (a cura di G.S. Chiesa e E.A. Arslan), Milano.
- 1996 *Quadri urbani nell'Italia settentrionale: Tarda Antichità e Alto Medioevo*, in *La fin de la cité antique et le début de la cité médiévale de la fin du III<sup>e</sup> siècle à l'avènement de Charlemagne. Actes du colloque tenu à l'Université de Paris X-Nanterre, les 1, 2 et 3 avril 1993* (études réunies par C.Lepelley), Bari.
- CELUZZA Maria Grazia, FENTRESS Elizabeth  
1994 *La Toscana centro-meridionale: i casi di Cosa-Ansedonia e Rosella*, in *La storia dell'Alto Medioevo italiano (VI-X secolo) alla luce dell'archeologia, Convegno Internazionale, Siena, 2-6 dicembre 1992* (a cura di R.Francovic e G.Noyé), Firenze.
- CERESA MORI Anna  
1995 *Il foro romano di Mediolanum*, AAD, XLII..
- CHRISTIE Neil  
1989 *The city walls of Ravenna : the defence of a capital A.D. 402-750*, CCSARB, XXXV  
1995 *Italy and the roman to medieval transition*, in *Europe between Late Antiquity and the Middle Ages. Recent archeological and historical research in Western and Southern Europe* (edited by J. Bintliff and H. Hamerov), Oxford.
- CIAMPOLTRINI Giulio  
1994 "Città frammentate" e "città fortezze". *Storie urbane della Toscana centro-settentrionale fra Teodosio e Carlo Magno*, in *La storia dell'Alto Medioevo italiano (VI-X secolo) alla luce dell'archeologia, Convegno Internazionale, Siena, 2-6 dicembre 1992* (a cura di R.Francovic e G.Noyé), Firenze.

---

CITTER Carlo

- 1997 *La trasformazione di aree e di edifici pubblici nelle città toscane fra Tardoantico e Altomedioevo*, in I.CNAM.

CONDURACHI Emil

- 1971 *Problema unor bazilici creștine în Histria și Callatis*, Pontica, 4, p. 173-189.

COMȘA Maria

- 1987 *Slawen und Awaren auf rumänischen Boden, ihre Beziehungen zu der bodenständigen romanischen und späteren frührumänischen Bewölkerung*, in *Die Völker Südosteuropas im 6. bis 8. Jahrhundert*, München.

COVACEF Zaharia

- 1988-1989 *Capidava în secolul VI e.n. Câteva observații pe baza cercetărilor din sectorul Val cetății*, Pontica, 21-22, p. 187-196.

DOMĂNEANTU Catrinel, SION Anișoara

- 1982 *Incinta romană târzie de la Histria. Încercare de cronologie*, SCIVA, 33, 4, p. 377-395.

ERMINI PANI Letizia

- 1998 *La "città di pietra" : forma, spazi, strutture*, in *SSCISAM*, XIV, *Morfologie sociali e culturali in Europa fra Tardoantico e Altomedioevo*, 3-9 aprile 1997, I, Spoleto.

FLORESCU Grigore

- 1954 *Cartierul de vest al cetății (sector II)*, in *Histria. Monografie arheologică*, I, București, p. 106-111.

FLORESCU Radu

- 1968 *Ghid arheologic al Dobrogei*, București.

- 1972 *Limesul dunărean în perioada târzie a Imperiului roman*, BMI, 41, 3.

FLORESCU R., MICLEA Ion

- 1989 *Histria*, București.

HODGES Richard

- 1988 *The rebirth of towns in the Early Middle Ages*, in *The rebirth of towns in the West AD 700-1050* (edited by R.Hodges and B. Hobley), London.

HUDSON Peter J.

- 1985 *La dinamica dell'insediamento urbano nell'area del cortile del Tribunale di Verona. L'età medioevale*, ArchMed., XII.

\* \* \*

- Il mondo di Roma imperiale*, II, *Vita urbana e rurale* (a cura di J.Wacher, traduzione di F. Salvatorelli), Roma-Bari, 1989.

\* \* \*

- Italia longobarda* (a cura di G.C.Menis), Venezia, 1991.

---

JONES A.H.M.

- 1966 *The decline of the Ancient World*, London.  
 1967 *The Greek city from Alexander to Justinian*, Oxford.  
 1973 *Il Tardo Impero Romano* (traduzione di E.Petretti), vol. I, Milano, 1973; vol. II, Roma, 1974.

LA ROCCA HUDSON C.

- 1984 "Dark Ages" a Verona: edilizia privata, aree aperte e strutture pubbliche in una città dell'Italia settentrionale, ArchMed., XII.

MADGEARU Alexandru

- 1997 Continuitate și discontinuitate culturală la Dunărea de Jos în secolele VII-VIII, București.

MAIOLI Maria Grazia

- 1983 *La topografia della Classe bizantina in base agli scavi*, CCSARB, XXX.  
 1994 *Il complesso archeologico di via d'Azeglio a Ravenna: gli edifici di epoca tardo imperiale e bizantina; relazioni preliminari*, CCSARB, XLI.

MATIJASIĆ Robert

- 1990 Breve nota sui templi di Nesazio e Pola, in *La città nell'Italia settentrionale in età romana. Morfologie, strutture e funzionamento dei centri urbani delle Regiones X e XI.*, Atti del congresso organizzato dal Dipartimento di Scienze dell'Antichità dell'Università di Trieste e dall'Ecole française de Rome, Trieste, 13-15 marzo, Trieste-Roma.

MĂRGINEANU-CÂRSTOIU Monica, BARNEA Alexandru

- 1975 *Aspecte ale urbanismului în Tropaeum Traiani*, in *Tropaeum Traiani*, I, Cetatea (coord. I.Barnea, A.Barnea), București.

OPAIȚ Andrei

- 1991 *O săpătură de salvare în orașul antic Ibida*, SCIVA, 42, 1-2, p. 21-57.

OPRIȘ Ioan Carol

- 1994 *Capidava. Sectorul III*, Cronica cercetărilor arheologice. Campania 1993, Satu Mare, p. 12-13.

PAPUC Gheorghe

- 1977 Considerații privind perioada de sfârșit a cetății Tropaeum Traiani, Pontica, 10, p. 357-360.

POTTER Timothy W.

- 1987 *Roman Italy*, London.

---

POULTER Andrew

- 1992 *The use and abuse of urbanism in the danubian provinces during the Later Roman Empire*, in *The city in Late Antiquity* (edited by J. Rich), London and New York.

ROSSI F.

- 1990 *Brescia: considerazioni sulla città in Età Tardoantica*, in *Milano capitale dell'Impero romano 286-402 d.C.*, Milano.

RUGGINI Lelia Cracco

- 1990 *Milano da "metropoli" degli insubri a capitale di impero: una vicenda di mille anni*, in *Milano capitale dell'Impero romano 286-402 d. C.*, Milano.

SIENA S.L.

- 1985 *Lo scavo nella cattedrale di Luni (SP). Notizie preliminari sulle campagne 1976-1984*, ArchMed, XII.

- 1980 *Milano: la città nei suoi edifici*, ACISAM, 10, Spoleto.

TESTINI Pasquale, CANTINO WATAGHIN Gisela, ERMINI PANI Letizia

- 1989 *La cattedrale in Italia*, ACIAC, XII, vol. I, Roma.

VERZAR-BASS Monika

- 1995 *Lo scavo del Dipartimento di Scienze dell'Antichità ad est del foro di Aquilea*, AAD, XLII.

WICKHAM C.

- 1985 *La città altomedievale: una nota sul dibattito in corso*, ArchMed, XII.

ZAHARIADE Mihai, SUCEVEANU AI., OPAIT Andrei, TOPOLEANU Florin

- 1987 *Early and late roman fortification at Independența, Tulcea County, Dacia*, N.S., 31, p. 97-106.

ZANINI Enrico

- 1998 *Le Italie bizantine. Territorio, insediamenti ed economia nella provincia bizantina d'Italia (VI- VIII secolo)*, Bari.

ZUGRAVU Nelu

- 1990 *Aspecte ale istoriei Scythiei Minor (secolele IV-VII)*, AȘUI, s. Ist., 36, p. 15-30.

**Studia Antiqua et Archaeologica, VIII, Iași, 2001**

**RENO E DANUBIO NEI *PANEGIRICI LATINI***

**DOMENICO LASSANDRO**

(Università di Bari)

Nei *Panegirici Latini* - discorsi di elogio per gli imperatori, pubblicamente pronunciati da autori originari della Gallia renana<sup>1</sup> - è fatta spesso menzione di una realtà geograficamente vicina agli abitanti del *limes* occidentale dell'impero romano, costituito, come è noto, dai fiumi Reno e Danubio; *limes* che non fu solo frontiera tra 'civiltà' e 'barbarie', ma anche linea lungo e attorno alla quale iniziarono a realizzarsi le prime forme di contatto e di convivenza tra le genti dell'una e dell'altra riva: migrazioni, scambi commerciali, reciproca integrazione ecc. (LASSANDRO 2000, 70-77).

Ad indicare la zona renano-danubiana i panegiristi usano il termine *limes*, il quale, frequente nei loro testi come in quelli di tanti autori della tarda antichità, sta a significare gli estremi confini dell'impero romano (*TLL* VII, 2, 1415, s.v. *limes*). Il valore semantico del vocabolo non si estende nei panegirici solo all'ambito specificamente politico-militare e territoriale, ma anche, e soprattutto, a quello ideale e culturale (ciò appare dimostrato dall'assenza di riferimenti precisi agli elementi tipici che contrassegnavano il *limes* sul piano reale, come la rete di strade lungo le quali si muovevano le truppe, gli accampamenti, i castelli, i presidi, le torri fortificate, i fossati, i valli, le palizzate ecc.: RE XIII, 1, 1926, coll. 572-615, 631-650, s.v. *limes*; FORNI 1962, s.v. *limes*). E' il confine 'politico' infatti che agli oratori di Treviri interessa, proprio in funzione dell'elogio degli imperatori, la cui presenza nella zona di frontiera rende - così essi dicono - superflua la funzione di barriera naturale dei fiumi.

Una breve rassegna dei passi ove nei panegirici sono ricordati il Reno e Danubio è perciò utile ad evidenziare il fondamentale ruolo

---

<sup>1</sup> A Treviri furono tenuti i discorsi del 289 e 291 per Massimiano e Diocleziano (II e III), del 297 per Costanzo (IV), del 307 per Massimiano e Costantino (VI), del 310, 312, 313 per Costantino (VII, VIII, IX); ad Autun del 298 *pro instaurandis scholis* (V); a Roma del 321 per Costantino (X) e del 389 per Teodosio (XII); a Costantinopoli del 362 per Giuliano (XI).

geografico, militare e ideale del lunghissimo confine fluviale renano-danubiano in età tardoantica.

Ad esempio, nel discorso del 289 di Mamertino per Massimiano e Diocleziano sono elencati i confini naturali dell'impero, all'interno e lungo i quali si manifestano i segni del valore militare dell'imperatore: Reno e Danubio, Oceano ed Eufrate (II, 2, 6). In un passo successivo il panegirista afferma che il Reno non è più l'unica difesa; ed infatti, se anche divenisse guadabile a causa della scarsità delle piogge, non vi sarebbe motivo di paura, perché la presenza di Massimiano è una difesa ben più sicura di quella naturale: *Licet Rhenus arescat tenuique lapsu vix leves calculos perspicuo vado pellat, nullus inde metus est: quidquid ultra Rhenum prospicio Romanum est* (II, 7, 3-7).

Il panegirista, che fa riferimenti precisi alle campagne (degli anni 286-288) di Massimiano contro gli Alamanni, che provenivano dal medio corso del Reno e contro i Burgundi, che giungevano dalle regioni danubiane, esagera nella valutazione del ruolo dell'Augusto nella regione del Reno, ma è proprio attraverso l'amplificazione retorica che egli evidenzia la preminenza della difesa politico-militare rispetto a quella naturale rappresentata dal fiume.

Nel secondo panegirico di Mamertino per Massimiano la pacificazione dell'impero operata da Massimiano è vista come un accordo universale tra tutte le terre poste all'interno dei confini che, come nel panegirico precedente, sono il Reno e il Danubio, l'Eufrate, l'Oceano e, in più, il Nilo (III, 6, 6): al di là dei confini, invece - a oriente, presso la palude Meotide, nelle lontane regione settentrionali, ove ha origine il Danubio ed ove l'Elba, orrido come i suoi popoli, attraversa la Germania, e ad occidente, dove tramonta il sole - i popoli barbari si aggrediscono sanguinosamente a vicenda (III, 16, 4). Nelle parole del panegirista è evidente il senso di paura che i popoli transrenani e transdanubiani incutevano negli abitanti della Gallia, i quali tentavano di esorcizzare il vicino mondo dei barbari, rifugiandosi, più che nella sicurezza naturale offerta da Reno e Danubio, in quella garantita militarmente dalle armi e dalla presenza dell'imperatore.

Nel panegirico a Costanzo del 297 vi è, oltre al riferimento alle campagne di Massimiano contro gli Alamanni dal ponte di Magonza fino al passaggio del Danubio a Gunzburg (IV, 2, 1), una precisa indicazione

relativa al *limes* germanico-retico, ristabilito sotto la tetrarchia (IV, 3, 3); significativa è inoltre l'usuale lode dell'imperatore per la sua presenza *in ripa* (II, 7; VII, 11), che, per la zona di frontiera, è la miglior difesa possibile, preferibile agli stessi contingenti militari (*Quantoslibet valebat exercitus Maximianus in ripa!*: IV, 13, 3).

Anche nel panegirico di Eumenio del 298 sono menzionate le tradizionali frontiere del Reno e del Danubio, finalmente ristabilite dai tetrarchi e tutelate per il futuro da accampamenti militari (V, 18, 4).

Nel discorso per Massimiano e Costantino del 307, accanto all'elogio di Costantino per le vittorie sui barbari transrenani (su cui si dilungano ampiamente i panegirici del 310 e del 321), sono nuovamente ricordate le operazioni transrenane di Massimiano (VI, 4, 2-4). Nella perorazione finale poi, dopo l'affermazione che a Massimiano tocca il compito di dominare in guerra e imporre la pace, è detto che compito del più giovane Costantino è invece quello di percorrere i confini dell'impero, per tutelarli e difenderli (VI, 14, 1).

Il panegirico del 310, che ha come principale argomento la rivolta di Massimiano contro Costantino, ci consente di acquisire interessanti elementi sulla realtà fisica del *limes* renano, attraverso il ricordo della vittoria del padre di Costantino, Costanzo, sugli Alamanni presso *Langres* e *Vindonissa* sul Reno (298 d. C.): in quell'occasione (inverno 298-299) alcune tribù germaniche, approfittando del ghiaccio che ricopriva l'acqua del fiume, passarono su una isola del fiume stesso, ma lì, in seguito allo scioglimento del manto ghiacciato, restarono poi imprigionate e furono quindi facilmente sconfitte (VII, 6, 3-4). I capitoli centrali del panegirico poi sono dedicati agli inizi dell'attività militare e politica di Costantino e, in particolare, alle sue vittorie sui barbari: grazie a queste il Reno, secondo l'usuale *topos* dei panegiristi (II, 7; IV, 13), non è più l'unico baluardo contro il mondo germanico, perché a difesa della Gallia vi è ormai soprattutto l'imperatore, il cui solo nome incute terrore e paura nelle popolazioni transrenane, che temono perfino di avvicinarsi al fiume (VII, 11, 1-5)<sup>2</sup>. Su di questo, a Colonia, Costantino fa costruire un grandioso ponte, utile non tanto alla difesa dell'impero, quanto a manifestare la gloria del costruttore:

<sup>2</sup> Se, infatti, osano attraversare il Reno vanno inevitabilmente incontro alla disfatta ed al castigo, come accadde ad Ascarico e Merogaiso, capi delle tribù dei Brutteri, popolazioni a nord dei fiumi *Ruhre*; *Lippe*: VII, 12, 3.

il Reno, infatti, grazie alle flottiglie militari e alle legioni militari dislocate fino alla sua foce, era non solo una barriera naturale, ma anche una invalicabile linea fortificata, inaccessibile ai resti delle popolazioni germaniche (VII, 13, 1-3).

Nel panegirico dell'anonimo augustodunense, tenuto a Treviri per i "Quinquennali" di Costantino nell'anno 312, vi sono soltanto delle interessanti sottolineature circa la realtà del Reno, inteso come confine della Gallia e, in particolare, della regione degli Edui, da cui il panegirista proveniva (VIII, 2, 4 e 3, 3).

Il panegirico del 313 è soprattutto un drammatico resoconto della battaglia di Ponte Milvio e della precedente discesa in Italia di Costantino, avvenuta con estrema rapidità (Susa, Torino, Milano, Verona, Aquileia), dopo un preventivo opportuno rafforzamento - segno questo della grande cura dell'imperatore per la protezione dei confini – del *limes* renano (IX, 2, 6). E, dopo la vittoriosa conclusione della battaglia contro Massenzio, nello stesso anno 313, Costantino ritorna sulla frontiera del Reno inferiore, sospinto sia dall'ansia dei soldati di tornare nelle zone a loro più gradite (IX, 21, 3-5), sia dalla necessità di arginare nuove invasioni (IX, 22, 3): qui egli vince, ristabilendo con la forza delle armi e con la ferocia delle punizioni, la sicurezza lungo il limes del Reno, minacciata da popolazioni gennaniche della riva destra del fiume.

Il panegirista del 321 Nazario ci ha tramandato il ricordo di queste popolazioni -Brutteri, Camavi, Cherusci, Lancioni, Alamanni, Tubanti - che, anche nel suono dei loro nomi, conservano l'orrore della loro condizione barbara (X, 18, 1).

Nel panegirico per Giuliano, tenuto in Costantinopoli nel 362, l'autore si sofferma sulle vittorie dell'imperatore contro i Germani: queste, culminate nella famosa battaglia di Strasburgo dell'agosto del 357, riportarono la prosperità nella Gallia devastata (XI, 4, 1-3; cfr. Amm. XVI, 12, 19 ss). Il panegirista inoltre ricorda la discesa di Giuliano lungo il Danubio, menzionando la lunghezza e navigabilità del fiume (XI, 7, 1). Claudio Mamertino, che pronuncia il suo discorso di ringraziamento per la sua nomina a console per l'anno 362, celebra, secondo gli usuali schemi laudativi dei panegirici, l'attività politica e militare di Giuliano, tanto in Gallia quanto nelle regioni danubiane. Egli descrive le due *ripae* del Danubio, la destra, piena di città in festa per l'arrivo del *princeps*, la

sinistra invece, nella quale un mondo di barbari è costretto ad inginocchiarsi davanti all'imperatore romano (XI,7,1-3; LASSANDRO 1998).

Nel panegirico di Latino Pacato Drepanio, infine sono ricordate sommariamente le campagne dell'imperatore contro i Franchi sul Reno e sul Waal, quelle contro i Sarmati sul Danubio e quelle contro gli Alamanni (XII, 5, 2).

## BIBLIOGRAFIA

FORNI G.

- 1962 *Limes*, in E. De Ruggiero, *Dizionario epigrafico di antichità romane*, IV.

LASSANDRO Domenico

- 1998 *La riva sinistra del Danubio e la Gratiarum actio di Claudio Mamertino all'imperatore Giuliano (362 d. C.)*, SAA, V, p. 175-188.
- 2000 *Sacratissimus imperator. La rappresentazione del princeps nell'oratoria tardoantico*, Bari.

**Studia Antiqua et Archaeologica, VIII, Iași, 2001**

**IORDANES. CONSIDERAZIONI SULLA RITIRATA DI  
AURELIANO DALLA DACIA TRAIANA**

TRAIAN DIACONESCU  
(Università di Iași)

Tre decenni fa, lo studioso rumeno Vladimir Iliescu (1970; 1971; 1971a; 1972), basandosi sul testo di Iordanes, **Romana**, 217, ha messo in circolazione una nuova tesi riferita alla ritirata dell'imperatore Aureliano dalla Dacia Traiana. Vladimir Iliescu considera che Iordanes sia il solo storiografo antico che limita la ritirata di Aureliano allo sgombero delle legioni dalla Dacia, senza riferirsi alla ritirata della popolazione civile.

Dopo aver esaminato le fonti letterarie, l'esegeta rumeno distingue due tradizioni (ILIESCU 1971; 1972) storiografiche relative alla ritirata di Aureliano: la prima, "sbagliata", rappresentata da Eutropio, Rufio Festo e Vopisco, e la seconda "corretta", sostenuta da Iordanes. La tradizione negativa potrebbe riferirsi allo sgombero totale dell'esercito e della popolazione dalla Dacia e potrebbe spiegarsi attraverso il patriottismo "tendenzioso" di Eutropio e degli storiografi che lo hanno approvato e la tradizione positiva, superiore presenterebbe soltanto la ritirata dell'esercito e si spiegherebbe attraverso la competenza di Iordanes che "corregge" coscientemente, anche se tacitamente, la tradizione "sbagliata" sullo sgombero totale della Dacia. Ecco come espone l'autore le conclusioni delle sue ricerche, in uno studio rappresentativo per il problema della ritirata di Aureliano dalla Dacia:

"Per concludere vorrei sottolineare ancora una volta le tre constatazioni fondamentali che risultano dallo studio dettagliato delle fonti narrative sullo sgombero della Dacia; prima di tutto l'esistenza indubbia di due tradizioni storiche, tra le quali, una (Eutropius) è sbagliata o almeno tendenziosa, e l'altra (Iordanes) è corretta. Entrambe si basano praticamente su un solo autore, anche se, la prima è stata ripresa e riprodotta due volte (Festus e **Historia Augusta**), subito dopo la sua apparizione, e più tardi, tradotta tre volte in greco rappresenterà la fonte per l'intera tradizione bizantina; la seconda tradizione è superiore alla prima, perché il suo rappresentante, Iordanes, è più competente e corregge

Eutropius; la versione dell'ultimo può essere spiegata facilmente dal suo patriottismo” (ILIESCU 1971, 441)<sup>1</sup>.

L'ipotesi di Vladimir Iliescu, paragonata ai testi latini degli storiografi antichi, non può più essere accettata allo stadio attuale delle ricerche (DIACONESCU 1997, 45-50; 2000, 411-424; 2000a, 51; 2000b, 155-162).

Per capire meglio il riferirsi di Iordanes alla ritirata di Aureliano dalla Dacia dobbiamo, senz'altro, rileggere il testo latino. Ecco la testimonianza di Iordanes dalla **Romana**, 217:

“Daces autem, post haec, iam sub imperio suo Traianus, Decebalo eorum rege devicto, in terra ultra Danubium, quae habent mille miia spatial, in provincia redegit. Sed Gallienus eos dum regnaret amisit Aurelianusque imperator, evocates exinde legionibus, in Mysia conlovavit ibique aliquam partem Daciam Mediterraneam Daciamque Ripensem constituit et Dardaniam iunxit”<sup>2</sup>.

Precisiamo che questo testo di Iordanes, riferito alla ritirata di Aureliano dalla Dacia, è stato una prova decisiva per tutti i filologi che lo hanno tradotto in una lingua moderna.

Trascriviamo più avanti la traduzione del filologo francese A.M.Savagner, pubblicata nel secolo scorso, e, anche, la variante rumena del filologo classico G.Popa-Lisseanu, apparsa nella prima metà del XX secolo, e inoltre, la versione dello storico rumeno Vladimir Iliescu, pubblicata nella seconda metà del secolo scorso.

La versione di A.M.Savagner (1883, 87-88):

“Quant aux daces, Trajan, après avoir, durant son règne vaincu Décèbale, leur roi, réduisit en province les terres qu'ils occupaient au delà du Danube et qui ont dix fois cent mille pas. Mais Gallien, étant sur le trône, les *perdit*; et l'empereur Aurelien, ayant retiré les légions stationnées dans ses contrées, les

---

<sup>1</sup> Una citazione rivelatrice per questa idea: “La più importante conclusione che risulta dall'analisi delle fonti letterarie è l'esistenza di due tradizioni storiche sull'abbandono della Dacia. La prima che si riferisce allo sgombero totale tanto dell'esercito, quanto della popolazione, è, secondo me, ”sbagliata” o “tendenziosa”. La seconda, che indica soltanto uno sgombero parziale o ufficiale, incluso l'esercito in senso largo, rappresenta la tradizione “buona” o “corretta”, anche se è stata registrata due secoli più tardi” (idem 1971, 430).

I risultati di questa esegesi, espressi alla fine di questo lavoro, sono diventati un luogo comune nella storiografia rumena (*ibidem*, 441).

<sup>2</sup> Riproduciamo il testo latino della *Monumenta Germaniae Historica*, vol. V, *Iordanis Romana et Getica*, recensuit Theodorus Mommsen, Berolini, *apud Weidmannos* (l'edizione apparsa a Monaco di Baviera, 1982).

---

*établit dans la Mésie et y institua une Dacie Méditerranée et une Dacie riveraine en y joignant la Dardanie”.*

La versione di G.Popa-Lisseanu (1943, 121):

“E successivamente, i daci furono trasformati da Traiano, durante il suo regno, in provincia romana, dopo aver vinto il loro re, Decebalo, nel paese situato oltre il Danubio che ha un migliaio di migliaia di passi. Ma Gallienus, quando regnava, *li ha persi* e l'imperatore Aureliano, dopo aver ritirato da questa zona le sue legioni, *ne ha installata lì una certa parte* e ha formato la Dacia Mediterranea e la Dacia Ripensis e ha unito la Dardania.”

La versione di Vladimir Iliescu (1970, 407):

“Successivamente, i daci delle regioni di oltre il Danubio che si stendono su un milione di passi, furono trasformati da Traiano in provincia, durante il suo regno, dopo che il loro re, Decebalo fu ucciso. Però, Gallienus *le ha perse* durante il suo regno, e l'imperatore Aureliano, dopo aver ritirato le sue legioni, *le ha installate* nella Moesia e lì, in una sua parte, ha fondato La Dacia Mediterranea e la Dacia Ripensis alle quali ha aggiunto la Dardania”.

Paragonando la versione francese di Savagner al testo latino notiamo due differenze rispetto all'originale: 1) l'omissione del sintagma *aliquam partem* e 2) l'equivalenza ambigua, attraverso il lessema *les*, del pronome dimostrativo *eos* (accusativo, maschile, plurale), complemento diretto dei predicati *amisit* e *conlocavit*. Nella versione francese, il lessema *les* ha una sola forma per tutti i generi e per questo *les perdit* può riferirsi tanto a *eos* (maschile), quanto a *terræ* (femminile), e il sintagma *les établit*, potrebbe riferirsi tanto a *eos* (maschile), quanto a *legiones* (femminile). Nel testo latino, la parola *legionibus* è il soggetto dell'ablativo assoluto e non può essere complemento oggetto diretto del predicato *conlocavit*. L'ambiguità semantica del testo francese genera, in queste condizioni, una confusione sintattica e, implicitamente, una deformazione della presentazione di Iordanes. Questa versione francese ha probabilmente influenzato, la traduzione rumena inesatta pubblicata nel 1970, sotto gli auspici dell'Accademia Rumena.

La versione di G.Popa-Lisseanu comprende anch' essa alcune differenze rispetto al testo latino: 1) l'omissione del sostantivo proprio *in Mysia*, sostituito dall'avverbio “*lì*” e 2) lo spostamento del sintagma *aliquam partem* nelle frase anteriore, che ha il predicato verbale *conlocavit*. Però, questa distorsione non viene confermata da nessuna variante nei manoscritti.

Neanche la traduzione dello storico Vladimir Iliescu non é esatta. Prima, gli errori filologici sono stati notati e commentati dallo storico Hadrian Daicoviciu (1972, 23) e poi dall'archeologo Andrei Aricescu (1973, 485-493)<sup>3</sup>, poco tempo dopo la sua pubblicazione.

Quali sono questi errori filologici? Il primo errore si riferisce alla traduzione del pronome dimostrativo *eos*. Questo é al maschile plurale ed ha la funzione di complemento oggetto diretto del verbo *amisit* Quindi, la traduzione corretta della frase *Gallienus eos amisit* é “Gallienus li ha persi” e non “Gallienus le ha perse”, visto che *eos* si riferisce a *Daces < Dacos*, e non a *terras*, “regioni”. Il secondo sbaglio si riferisce al sostantivo *legionibus*, ablativo plurale, con la funzione di soggetto del verbo *evocates* per un ablativo assoluto. Questo sostantivo con la funzione di soggetto non può essere complemento oggetto diretto del verbo *conlocavit*. Il complemento di questo verbo è il pronome *eos*, al quale si riferisce anche il verbo *amisit* della frase anteriore. Quindi, la traduzione esatta della frase latina *Aurelianus imperator, evocatis extinde legionibus, in Mysia conlocavit* é la seguente: “l'imperatore Aureliano, dopo che le legioni sono state ritirate (chiamate), li ha installati < i daci> in Moesia”.

Dopo questa breve analisi delle traduzioni inesatte di Iordanes, possiamo concludere che queste trasmettono il messaggio dello storico goto: 1- in modo ambiguo (Savagner), 2 – lacunoso (Popa-Lisseanu) e 3 – erroneo (Iliescu). Iordanes dichiara, conformemente alla verità storica, che l'imperatore Aureliano ha ritirato dalla Dacia tanto le legioni, quanto una parte della popolazione civile, composta da *Daces*, che ha trasferito nella Moesia al sud del Danubio.

Ecco ora la traduzione filologica del testo di cui sopra, proposta da noi:

---

<sup>3</sup> Aricescu, valutando le osservazioni di H.Daicoviciu, respinge giustamente anche la traduzione del testo di Iordanes in tedesco, proposta da Vl. Iliescu (1972, 150), perché la considera “forzata” ed “equivoca” e propone questa traduzione: “Però, successivamente, i daci, sempre durante il regno di Traiano (proprio sotto i suoi ordini), dopo che Decebalo, il loro re, ha vinto, li ha organizzati in provincia, nelle regioni di oltre il Danubio, che hanno un milione di passi. Ma Gallienus, mentre regnava, ha perso questi (i daci) e l'imperatore Aureliano, dopo aver ritirato da lì le sue legioni, li ha installati nella Moesia e lì, in una porzione ha fondato la Dacia Mediterranea e la Dacia Ripensis e ha aggiunto la Dardania”. La versione di Aricescu é corretta, ma la sua interpretazione storica, come vedremo in seguito, é deficitaria.

“Tuttavia, successivamente, proprio durante il suo regno, Traiano, dopo che Decebalo, il re dei daci, è stato vinto, ha conquistato i daci in una provincia, nelle regioni di oltre il Danubio, che hanno un milione di passi. Ma Gallienus, mentre regnava, li ha persi (questi daci), e l'imperatore Aureliano, dopo che sono state ritirate le legioni, li ha installati, (i daci), in Moesia e, lì, in una parte ha fondato la Dacia Mediterranea e la Dacia Ripensis e ha aggiunto la Dardania”.

La nostra traduzione assomiglia alla lezione dello storico H. Daicoviciu (1972, n. 9) e alla versione proposta dall'archeologo A. Aricescu (1973, n.10).

Queste traduzioni sono state valorizzate, soltanto parzialmente nella nostra storiografia degli ultimi decenni. La versione di Vladimir Iliescu, per il prestigio dell'autore e per la sua pubblicazione sotto gli auspici dell'Accademia Rumena, ha decisamente influenzato la storiografia rumena alla fine del XX secolo. Per sostenere queste affermazioni, riproduciamo la versione recentemente realizzata da Dan Ruscu (1998, 237):

“Mais après cela, Trajan, après avoir vaincu leur roi, Décèbale, apporta sous son pouvoir dans la province les Daces dans des terres d'au-delà du Danube qui s'étendent sur mille milles. Mais Gallien pendant son règne les perdit (les Daces) et l'empereur Aurelien, après avoir retiré de là les legions, les établit en Mysie et là il organisa d'une part la Dacie Méditerranée et de l'autre la Dacie Ripensis et leur ajouta la Dardanie”.

Analizzando il testo latino di Iordanes, notiamo che lo storico goto attesta tanto la ritirata dell'esercito (*legiones*), quanto quella della popolazione civile (*daces*). Dunque, lo storiografo goto non si differenzia dai suoi predecessori latini - Eutropio, Festo, Vopisco - ma, come tutti questi storiografi romani, si riferisce tanto alla ritirata dell'esercito – *evocatis extinde legionibus* – quanto allo sgombero parziale degli abitanti dalla Dacia, indicata qui con il termine *daces < dacos*. Questo termine si riferisce sicuramente alla popolazione daco-romana dei tempi di Aureliano, perché i daci erano già diventati cittadini romani sin dall'epoca di Caracalla<sup>4</sup> e ora erano latinofoni.

<sup>4</sup> L'imperatore Caracalla ha dato la cittadinanza romana alle popolazioni romane attraverso la *Constitutio Antoniniana* (212 d. C.). Nel secolo IV d. C., nel momento della ritirata di Aureliano, dopo tre secoli dalla sconfitta di Decebalo e la conquista della Dacia, i suoi abitanti, daco-romani, erano, senza dubbio, latinofoni. C'erano enclave alloglotte, autoctoni o coloni, ma non avevano la forza di far girare indietro la ruota della storia. Per il legame tra etnia e cittadinanza in questo periodo, si veda Ch. Sasse, 1958.

Il nodo gordiano dei termini degli storici latini, riferiti alla popolazione civile daco-romana, presuppone tanto la ritirata parziale, quanto lo sgombero totale della popolazione civile. Noi optiamo per la ritirata parziale, con questa interpretazione ci differenziamo da tutti gli esegeti<sup>5</sup>, rumeni o stranieri, che hanno sostenuto, in base alle fonti letterarie, la ritirata totale della popolazione daco-romana. L’opinione di Andrei Aricescu rimane però singolare e paradossale, perché, anche se ha tradotto correttamente il testo di Iordanes e ha correlato giustamente la presentazione di Iordanes con quella degli storiografi precedenti, lui non ha legato la sua traduzione con i risultati delle ricerche archeologiche che non attestano lo sgombero totale. Ecco l’opinione di A. Aricescu (1973, 491):

“Iordanes non si è allontanato troppo, nella sua presentazione, dai suoi predecessori, così com’è stato affermato, una tradizione “buona” o “corretta”, in opposizione alla tradizione “sbagliata” o “tendenziosa”, rappresentata da Eutropius e dagli altri. Anzi, ispirata direttamente e indirettamente al testo di Festus e alla *Historia Augusta*, che, a loro volta, sono state create per trasformare le narrazioni di Eutropius, la presentazione di Iordanes rimane quella dalla quale risulta, più che dalle opere dei predecessori, l’idea che ai tempi di Aureliano ha avuto luogo *uno sgombero totale della Dacia*”.

Noi non condividiamo l’idea dello sgombero totale della popolazione civile dalla Dacia. La nostra opzione è fondata su argomenti filologici ed è confermata da dati extrafilologici. L’argomento filologico decisivo consiste nel fatto che il latino non possiede l’articolo determinativo e, quindi, i termini latini che fanno riferimento alla popolazione civile daco-romana nei testi degli storiografi latini possono trovare equivalenti nelle lingue moderne nelle forme lessicali con articolo determinativo, senza articolo o con articolo indeterminativo. Il termine *daces* di Iordanes riflette la verità storica soltanto se lo traduciamo in rumeno con una forma senza articolo: *daci*, cioè, una *parte dei daci*, o, con articolo indeterminativo, *alcuni daci*. Lo sgombero totale avrebbe dovuto

---

<sup>5</sup> La nostra traduzione conferma la traduzione di H. Daicoviciu e di A. Aricescu, ma la nostra interpretazione non accetta la conclusione dello sgombero totale della popolazione daco-romana, così come affermano tutti gli esegeti che studiano le fonti letterarie in se stesse e non in relazione alle fonti extraletterarie. La ritirata parziale della popolazione civile si basa come abbiamo già rilevato su argomenti filologici (la mancanza dell’articolo determinativo in latino) e, sicuramente, sulla concordanza con le scoperte archeologiche dell’ultimo secolo.

essere espresso dal sintagma *omnes dacos*. Nel testo latino incontriamo però, *daces*, e non *omnes dacos*, fatto linguistico che concorda con le ricerche archeologiche e numismatiche dell'ultimo secolo.

Quali erano i valori semanticci del termine *daces* (ARMBRUSTER 1969, 423-444; NISTOR 1938-1939, 335-355; STĂNESCU 1968: il significato del nome di *Dacia* nei secoli XV-XVII; BULGĂR 1982; BREZEANU 1984; BUSUIOCÉANU 1985; PRODAN 1967; SPINEI 1990; 1991, 115-131) all'epoca di Iordanes? Sappiamo che, in questo periodo, vivevano nello spazio daco del nord del Danubio popolazioni romanizzate, latinofone, ma anche gote, unni, gepidi ed altre etnie. Dunque, nel VI secolo d. C. il termine *dacus* non era più un semplice etnonimo, bensì un toponimo che aveva incorporato attraverso un legame metonimico, degli etnonimi ed era diventato un termine generico. Questo termine aveva acquistato note semantiche complesse - politiche, geografiche, demografiche - che si perpetueranno più tardi, nella storiografia europea.

Un'incursione sommaria sull'evoluzione della configurazione semanticca del termine *dacus*, dall'antichità fino all'epoca moderna, svela realta storiche molto varie.

Durante il periodo romano, il termine *Dacia* designava realta carpato-danubiane riguardanti il regno daco, e dopo la conquista romana, si riferiva alla provincia romana Dacia e questo nome veniva accompagnato da epiteti con significato geografico e amministrativo. La dominazione romana nelle provincie Dacia è finita con la romanizzazione della popolazione autoctona, fattore che spiega la formazione del popolo e della lingua rumena.

Dopo la ritirata aureliana, il termine *Dacia* non aveva più un significato politico reale. Questo significato, diffuso nel Medio Evo, verrà recuperato, più tardi, nel Rinascimento e, poi, nel secolo dei Lumi, quando sintetizzerà le rivendicazioni dei rumeni di tutte le province storiche e diventerà un simbolo della lotta per la libertà e per l'unità nazionale. Nel periodo postaureliano, una volta formato il senso politico, in contraddizione con la realtà storica, verrà però invocato da turri gli imperatori romani che lottavano per conquistare la *Dacia amissa*. Nel panegirico dell'imperatore Chlorus (296 d. C.), incontriamo la formula *Dacia restituta*, sicuramente, un' iperbole, e, più tardi, appare l'opposizione *Dacia antiqua* per *Dacia Traiana* e *Dacia Nova* per *Dacia Aureliana*. Ai tempi di Iordanes, il termine *Dacia* disegnava realtà

geografiche, non politiche o demografiche, perché in Dacia, nel VI secolo d. C., vivevano etnie diverse: daco-romani, goti, gepidi. D'altronde, nel Medio Evo, il termine indicava spazi e popolazioni che, a volte, non avevano più nessun legame con la storia reale.

L'epoca del Rinascimento purificherà, però, la sfera semantica del termine *Dacia* e ha imposto un senso concreto – geografico, politico, etnico – anche se non unitario. Gli umanisti italiani, tedeschi, polacchi, greci ecc., hanno diffuso l'origine romana dei rumeni di tutte le province storiche e si sono chiamati daci. Gli occidentali hanno diffuso la moda di chiamare le popolazioni contemporanee con il nome degli avi, così come i bizantini hanno dato ai popoli barbari nomi arcaici. La consapevolezza dell'origine etnica dei rumeni ha generato il piano dell'unità politica, già foggiato iniziato da Despot Vodă e poi, realizzato, per breve tempo, da Mihai Viteazul (Michele il Bravo).

Nel secolo dei Lumi, i rumeni sono chiamati spesso, nella storiografia, sempre daci. Allora circola per un tempo, la teoria dell'origine daca dei sassoni<sup>6</sup>. I cronisti rumeni consideravano la Dacia il territorio su cui si era formato il popolo rumeno delle tre province storiche, e la Scuola Ardelana ha trasformato la Dacia in un simbolo nelle lotta per l'unità e per l'indipendenza nazionale.

Possiamo concludere che l'evoluzione semantica del termine *Dacia* riflette *il luogo, il tempo e la cultura* della fonte che lo diffonde. La *Dacia* indica realtà geografiche, politiche ed etniche dello spazio carpato-danubiano del periodo della stesura delle fonti e comprende la storia del territorio rumeno dalla fase preromana alle ondate migratorie, e poi, senza interruzione, fino ai nostri giorni.

Dopo questa incursione sulla configurazione semantica del termine *Dacia*, torniamo a Iordanes per precisare i valori di questo termine nell'opera dello storiografo goto. Nel secolo VI d. C., il termine *Dacia* è già un termine arcaico per nuove realtà politiche ed etnografiche. Iordanes usa questo termine generico tanto per realtà contemporanee, quanto per realtà storiche accadute ai tempi di Aureliano.

Per capire pienamente la sfera semantica del termine *dacos* del periodo della ritirata aureliana dobbiamo appellarcì agli storiografi latini

---

<sup>6</sup> La teoria dell'origine dei sassoni dai daci, sostenuta da Troster, Toppeltinus e Miles, è stata combattuta e sepolta da altri studiosi (prima di tutto da Valentin Franck e Martin Opitz), già dal secolo XVII.

che hanno scritto su questo avvenimento, e, anche, dobbiamo collegare il senso filologico alle fonti storiche di natura archeologica.

Gli storici latini<sup>7</sup> che hanno scritto su questo avvenimento sono cinque: Aurelio Victor, Eutropio Vopisco e Iordanes. Gli ultimi tre, come si sa, hanno avuto quale fonte base il testo di Eutropius, fatto rilevato da termini quasi identici<sup>8</sup> riferiti alla ritirata di Aureliano.

Per capire meglio l'unità delle fonti letterarie riferite alla ritirata aurealiana dalla Dacia traiana, riproduciamo qui sotto i testi originali:

*Provinciam Daciam, quam Traianus ultra Danubium fecerat, <Aurelianu> intermisit, vastato omni Illyricum et Moesia, desperans eam posse retineri, abductosque Romanos ex urbibus et agris Dacie, in media Moesia collocavit; et est in dextra Danubio in mare fluenti, cum antea fuerit in laeva* (Eutropius, IX, 15, 1).

*Traianus Dacos sub rege Decibalo vicit et Daciam trans Danuvium in solo barbariae provinciam fecit quae in circuitu habuit decies centena milia*

<sup>7</sup> Studi sulle fonti letterarie ed extraletterarie sulla colonizzazione e sulla decolonizzazione della Dacia sono, nelle storiografia rumena, numerose. Però, non abbiamo ancora, dopo due secoli di polemica, un catalogo bibliografico analitico esauriente riferito a questo problema (invitiamo i lettori a consultare *Bibliografia istorică a României*, Bucureşti e anche la sintesi di N. Stoicescu e I. Hurdubeşiu 1984). Precisiamo che i volumi firmati da Fr. Sulzer (1781), Chr. Engel (1804) e Robert Rosler (1871) - che contestava la continuità dei rumeni nella Dacia antica - hanno generato sul piano internazionale, una disputa scientifica, piena di connotazioni politiche, sull'etnogenesi del popolo rumeno. La disputa hanno partecipato, sin dal secolo XVIII, studiosi rumeni della Scuola Ardeleana e, poi, dopo l'unificazione dei Principati Romani (1859), studiosi di tutte le province storiche (B.P. Hasdeu, A.D. Xenopol, D. Onciu, A. Philippide ecc.). E notevole il lavoro di A.D. Xenopol (1884; ristampata nel 1998; tradotta in francese, 1885). La polemica è continuata anche nel secolo XX, mobilitando storici, filologi, teologi ecc. Questi esegeti hanno arricchito con lavori importanti la bibliografia di questo problema: V. Pârvan, N. Iorga, O. Densusianu, S. Puşcariu, G. Brătianu, T. Papahagi, Th. Capidan, C. Daicoviciu, D. Marin, Al. Rosssetti, C.C. Giurescu, R. Vulpe, I.I. Russu, H. Mihăescu, D. Drăganu, Șt. Pascu, D. Prodan, A. Sacerdoreanu, D. Tudor, M. Macrea, E. Condurachi, G. Ivănescu, Vl. Iliescu, D. Protase, A. Armbruster, A. Aricescu, E. Popescu, I. Fischer, C. Poghirc, E. Cizek ecc. Ricordiamo alcune sintesi scritte da storici: N. Iorga (1934, 37-58), C. Daicoviciu (1933-1935, 201-207; 1941), G. Brătianu (1942), A. Bodor (1972; 1973, 29-40), R. Vulpe (1973, 41-58; 1973a, 5-14), N. Stoicescu (1980); si veda anche Ph. Horovitz (1932, 82-90) e C. Petolescu (1984, 188-192). Vogliamo anche menzionare sintesi realizzate da filologi: D. Marin (1943), E. Cizek (1986, 147-159), C. Frâncu (1997), C. Porghirc (1998).

<sup>8</sup> Per l'edizione di lingua (latino-rumena) dei testi degli storiografici latini, si veda G. Popa-Lisseanu (1943) e *FHDR*, II, 1970.

*passuum; sed sub Gallieno imperatore amissa est et per Aurelianum, translates extinde Romanis, duae Dacie in regionibus Moesiae ac Dardaniae factae sunt* (Rufius Festus, *Breviarium*, VIII).

*Cum vastatum Illyricum ac Moesiam deperditam videret provinciam Transdanuvianam Daciam a Traiano constitutam, sublato exercito, et provincialibus reliquit, desperans eam posse retineri, abductosque ex ea populos in Moesia conlocavit appellavitque suam Daciam quae nunc duas Moesias dividit* (Vopiscus, *Vita Aureliani*, 39,7).

*Daces autem post haec iam sub imperio suo Traianus, Decebalo eorum rege devicto, in terras ultra Danubium, quae habent mille milia spatial in provinciam redegit. Sed Gallienus eos, dum regnaret, amisit Aurelianusque imperator, evocates exinde legionibus, in Mysia conlocavit ibique aliquam partem Daciam Mediterraneam Daciamque Ripensem constituit et Dardaniam iunxit* (Iordanes, *Romana*, 217).

Facendo attenzione ai testi degli storiografici latini, notiamo che Eutropio utilizza il sintagma *abductos Romanos ex urbibus et agris*, Rufio Festo si riferisce a *translati exinde Romanis*, Vopisco ugualmente tiene conto di *abductos ex ea populos in Moesia collocavit*, e intende per *populos* l'amministrazione romana e le categorie socio-professionali ricche legate al potere politico. Il termine *Romanus* nella variante *Romanos* in Eutropio, e *Romanis* in festus è utilizzato *largo sensu* perché si riferisce tanto all'esercito quanto a una parte della popolazione civile. Vopisco dissocia però la ritirata dell'esercito – *sunlato exercitu* – dalla ritirata parziale della popolazione civile – *populos*. La stessa tradizione è seguita anche da Iordanes che scrive sulla ritirata aureliana due secoli prima. Lo storico goto si riferisce tanto alla ritirata dell'esercito – *evocatis exinde legionibus* – quanto al trasferimento di una parte della popolazione civile – *daces* – in Moesia.

Non dimentichiamo che, attraverso *Constitutio Antoniniana* (212 d. C.), la popolazione della Dacia aveva acquisito la cittadinanza romana. Quindi Iordanes usa l'etnonimo *daces* per i cittadini romani con cui intende, come anche gli altri storiografi, la popolazione civile dacoromana<sup>9</sup>. Noi consideriamo però che Iordanes si riferisca come i suoi predecessori alla ritirata limitata della popolazione dsaco-romana costituita

<sup>9</sup> Questo fatto presentato da Iordanes – la ritirata dell'esercito – ma anche della popolazione civile – è stato espresso tre decenni fa prima da A. Aricescu. Solo che Aricescu, a differenza nostra, ha optato per l'idea dello sgombero totale della Dacia (si veda *supra*).

soltanto dall' amministrazione romana e da gruppi di cittadini ricchi che hanno seguito l'esercito in Moesia<sup>10</sup>. La nostra interpretazione si basa, così come abbiamo mostrato sopra, su argomenti filologici ed extrafilologici e propone la concordanza tra tutte le fonti letterarie ed extra-letterarie. Questa interpretazione sostiene la verità storica della ritirata limitata e non totale della popolazione latinofona dei tempi di Aureliano e, implicitamente, la continuità della vita daco-romana nella Dacia traiana durante le migrazioni barbariche.

A conclusione del nostro lavoro, possiamo affermare che:

**1** Il testo di Iordanes riferito alla ritirata di Aureliano dalla Dacia è stato un banco di prova per tutti i filologi che lo hanno tradotto in una lingua moderna. La versione rumena pubblicata su *Fontes Historiae Daco-Romanae* sotto gli auspici dell'Accademia rumena è erronea e dev'essere rivista in una nuova edizione.

**2** Lo storiografo Iordanes, come anche gli altri storiografi latini che hanno scritto sulla ritirata di Aureliano dalla Dacia traiana, considera chiaramente che ha avuto luogo tanto la ritirata dell'esercito quanto il trasferimento parziale della popolazione civile nella Moesia a sud del Danubio.

**3** Questi fatti storici – la ritirata dell'esercito e la ritirata di una parte di una popolazione civile – concordano con le fonti extraletterarie – archeologiche, epigrafiche, numismatiche, linguistiche, etnografiche, ecc. – che sostengono la continuità della vita daco-romana nella Dacia postaureliana<sup>11</sup>.

**4** Lo storiografo Iordanes, come anche gli altri storiografi latini, non conferma i miti dello sgombero totale e del vuoto demografico ma neanche il mito contrario dello sgombero dell'esercito, senza una parte della popolazione civile. Iordanes dimostra solo una “decolonizzazione”

<sup>10</sup> L'interpretazione filologica dei termini che possono esprimere il carattere totale o parziale della ritirata aurealiana si incontra anche in Andrei Aricescu. Dissociando Iordanes dai suoi predecessori, Aricescu considera che i termini latini in Eutropius, in Festus e in Vopiscus lasciano il margine per un'interpretazione ambigua mentre in Iordanes si riferiscono indubbiamente a uno *sgombero totale*.

<sup>11</sup> Per le fonti extraletterarie riguardanti la continuità nella Dacia traiana si veda: V. Pârvan (1911), A. Sacerdoteanu (1936), I. Nistor (1942), D. Tudor (1942), M. Macrea (1965; 1969), D. Protase (1966), Șt. Pascu (1970), I. Barnea, O. Iliescu (1982), N. Gudea (1988), L. Bârzu, S. Brezeanu (1991), Em. Popescu (1996).

parziale della Dacia a nord del Danubio, spazio in cui la popolazione romanizzata convivrà in simbiosi con i migratori per più di un millennio<sup>12</sup>.

## BIBLIOGRAFIA

ARICESCU Andrei

1973 *Despre o recentă interpretare a izvoarelor literare privind părăsirea Daciei*, SCIV, 24, 3, p. 485-493.

ARMBRUSTER Adolf

1969 *Evoluția sensului denumirii de "Dacia". Încercare de analiză a raportului între terminologia politico-geografică și realitatea și gîndirea politică*, Studii. RevIst, XXII, 3, p. 423-444.

BARNEA Ion, ILIESCU Octavian

1982 *Constantin cel Mare*, București.

BÂRZU Ligia, BREZEANU Stelian

1991 *Originea și continuitatea românilor. Arheologie și tradiție istorică*, București.

BELLONI G. G.

1982 *Prospettive ideologiche e realtà politica in Dacia nei riflessi della monetazione romana*, in *Romanobarbarica*, VI, p. 8-23.

BODOR Andrei

1972 *Impăratul Aurelian și părăsirea Daciei*, Studia Universitatis Babeș-Bolyai, series historica, 17, 1, p. 3-16.

1973 *Emperor Aurelian and the abandonment of Dacia*, Dacoromania, I, p.29-40;

BRĂTIANU George

<sup>12</sup> Per i legami tra i daco-romani e i popoli migratori, si veda B. Luiselli, (1978), G. G. Belloni (1982), G. Piccillo (1996, 101-107: lo studioso italiano attesta attraverso citazioni tratte da Priscus l'esistenza di una popolazione latinofona a nord del Danubio ai tempi di Attila), E. Condurachi (1937, 100 sq.). La verità storica della continuità della popolazione daco-romana dopo la ritirata di Aureliano compromessa frequentemente da motivi politici è stata riconosciuta nell'ultimo secolo, indipendentemente da studiosi rumeni, da molti studiosi stranieri. Ricordiamo tra questi E. Bourciez, A. Besnier, G. Bonfante, Lorenzo Renzi, W. Wartburg, E. Gamillscheg ed altri. Per i legami tra la popolazione daco-romana e i barbari, durante le migrazioni, si veda O. Toropu (1976), D. Gh. Teodor (1978; 1981), Șt. Olteanu (1982), V. Spinei (1997), C. H. Opreanu (1998).

- 
- 1942 *Une énigme et un miracle historique: le peuple roumain*, Bucureşti.
- BREZEANU Stelian
- 1984 *Les "Daces" de Suidas. Une reinterprétation*, RESEE, XXII, 2, p. 113-122.
- BUSUIOCÉANU Alexandru
- 1985 *Zamolxis sau mitul dacic în istoria și legende din Spania*, Bucureşti.
- BULGĂR Gheorghe
- 1982 *L'Historiographie allemande (saxone) de la Transylvanie du XVII<sup>e</sup> et du XVIII<sup>e</sup> siècles sur les Daces*, in *Actes de la Transylvanie. Symposium International de Thracologie (Palma de Mallorca, 1981)*, Roma, p. 239-244.
- CIZEK Eugen
- 1986 *Les textes relatifs à l'évacuation de la Dacie et leurs sources*, Latomus, 46, p. 147-159.
- CONDURACHI Emil
- 1937 *Ausones d'Italie ou Ausones du Danube*, Buletinul Institutului de Filologie Română «Alexandru Phillipide» Iaşi, IV, p. 98-101.
- DAICOVICIU Constantin
- 1933-1935 *Problema continuității în Dacia. Precizări de ordin istoriografic*, AISC, II, p. 201-271.
- 1941 *La Transylvanie dans l'antiquité*, Bucureşti.
- DAICOVICIU Hadrian
- 1972 *Insemnări despre Dacia în legătură cu retragerea aureliană (I-II)*, Steaua, XXIII, nr.6, p 22, nr. 8, p. 23.
- DIACONESCU Traian
- 1997 *Etnogeneza romanilor. Revelatia manuscrisului lui Eutropius*, in *Omagiu prof. univ. Vasile Arvinte - 70 ani*, apparso come numero omaggio in ASUI, serie Linguistica, XLIII, p. 45-50.
- 2000 *Historia Augusta – una nuova lezione dei testi di Vopisco*, SAA, VII, p. 411-424.
- 2000a Historia Augusta. O nouă lectiune a textelor lui Vopiscus, in *Omagiu prof. univ. dr. Alexandru Andriescu-70 ani*, numero omaggio ASUI, serie Linguistica, XLVI, p. 19-27.
- 2000b *L'etnogenesi dei Romani: la testimonianza dei manoscritti di Eutropius*, Invigilata Lucernis, IX, p.155-162.
- FRÂNCU Constantin
- 1997 *Geneza limbii și a poporului român*, Iaşi.
- GUDEA Nicolae

- 
- 1988 *Din istoria creștinismului la români. Mărturii arheologice*, Oradea.
- HOROVITZ Philip  
1932 *Le problème de l'évacuation de la Dacie Transdanubienne*, Revue historique, p. 82-90.
- ILIESCU Vladimir  
1970 *Provinciam...intermisit. Zu Eutropius, IX, 15, 1*, Revue roumaine de linguistique, 15, 6, p. 597-600.  
1971 *Părăsirea Daciei în lumina izvoarelor literare*, SCIV, XII, 3, p. 425-442.  
1971a *Studiu introductiv la Historia Augusta*, Bucuresti, p. 7-27.  
1972 Evocatis extinde legionibus. Zu Iordanes, **Romana**, 217, StCl, 14, p. 149-160.
- IORGА Nicolae  
1934 *Le problème de l'abandon de la Dacie par l'empereur Aurelien*, RHSEE, I, p. 37-58.
- LUISELLI Bruno  
1978 *Sul summa temporum di Iordanes*, in *Romanobarbarica*, I, Roma, p. 84-133.
- MACREA Mihail  
1965 *Cercetări privind epoca romană în Transilvania*, AMN, II, p. 141161.  
1969 *Viața în Dacia romană*, București.
- MARIN Dumitru  
1943 *Părăsirea Daciei Traiane în izvoarele literare antice*, Buletinul Institutului de Filologie Română "A.Philippide", Iași, 10, p. 163-186.
- NISTOR Ion  
1938-1939 *Restaurarea Daciei în sintezele diplomației europene*, Analele Academiei Române, Mem.Secț. Ist, s.III, t. XXI (1938-1939), p. 335-355.  
1942 *Autohtonia dacoromanilor în spațiul carpatodunărean*, București.
- OLTEANU Ștefan  
1982 *Societatea românească la cumpăna de milenii (sec. VIII-XI)*, București.
- OPREANU Coriolan Horațiu  
1998 *Dacia Romana și Barbaricum*, Timișoara.
- PASCU Ștefan

- 
- 1970 *Voievodatul Transilvaniei*, Cluj.
- PÂRVAN Vasile  
1911 *Contribuții epigrafice la istoria creștinismului daco-roman*, București (II edizione, 1992).
- PETOLESCU Constantin  
1984 *Părăsirea Daciei în lumina izvoarelor literare*, TD, 5, 1984, p. 188-192
- PICCILLO Giusseppe  
1996 *Priscus și latinitatea dunăreană*, Analele Universității din Timișoara, XXIV-XXV, p. 101-107.
- PORGHIRC Cicerone  
1998 *Continuitatea românilor*. I (*Istoricul problemei*); II (*Critica izvoarelor*); III (*Argumente lingvistice*), Astra, 1, p. 20-22; 2, p.26-28; 3, p. 58-60.
- POPA-LISSEANU George  
1943 *Dacia in autorii clasici*, vol.I, Bucuresti.
- POPESCU Emilian  
1996 *Christianitas Dacoromanorum. Florilegium studiorum*, București.
- PRODAN David  
1967 *Supplex Libellus Valachorum*, Bucuresti.
- PROTASE Dumitru  
1966 *Problema continuității în Dacia în lumina arheologiei și numismaticii*, București.
- RUSCU Dan  
1998 *L'abandon de la Dacie Romaine dans les sources littéraires*, AMN, 35/1, p.235-254.
- SACERDOȚEANU Aurelian  
1936 *Considerații asupra istoriei românilor din Evul Mediu. Dovezile continuității și dreptul românilor asupra teritoriului actual*, București.
- SASSE Christian  
1958 *Die Constitutio Antoniniana*, Wiesbaden.
- SAVAGNER A.M. (trad. e éd.)  
1883 Iordanes, *De la succession des royaumes et des temps et de l'origine et des actes des Goths*, Paris, Garnier Freres.
- SPINEI Victor

- 
- 1990 *Semnificația etnonimelor arhaizante **daci** și **geți** în izvoarele bizantine din secolele X-XV*, in *România în istoria universală*, Iași, p. 107-127.
- 1991 *La signification des ethnonymes des Daces et des Gètes dans les sources byzantines des X-XV siècles*, in *Etudes Byzantines et postbyzantines*, București, 2, p.115-131.
- SPINEI Victor (coord.)
- 1997 *Spațiul nord-est carpatic în mileniul întunecat*, Iași.
- STĂNESCU Eugen
- 1968 *Unitatea teritoriului românesc în lumina mențiunilor externe. "Valahia" și sensurile ei (sec.XIV-XVII)*, Studii.RevIst, XXI, nr.6, p. 1105-1123.
- STOICESCU Nicolae
- 1980 *Continuitatea românilor. Privire istoriografică*, București.
- STOICESCU Nicolae, HURDUBEȚIU Ion
- 1984 *Continuitatea Daco-Romanilor în istoriografia românească și străină*, București.
- TEODOR Dan Gh.
- 1978 *Teritoriul est-carpatic în veacurile V-XI*, Iași.
- 1981 *Romanitatea carpato-dunăreană și Bizanțul în veacurile V-XI*, Iași.
- TOROPU Octavian
- 1976 *Romanitatea tîrzie și străromâni în Dacia Traiană*, Craiova.
- TUDOR Dumitru
- 1942 *Constantin cel Mare și recucerirea Daciei Traiane*, RIR, XIXII (1941-1942), nr. 4.
- VULPE Radu
- 1973 *Considérations historiques autour de l'évacuation de la Dacie par l'Aurelien*, Dacoromania, I, p. 41-58.
- 1973a *Considerații istorice în jurul evacuării Daciei de către Aurelian*, SAI, 23, p. 5-14.
- XENOPOL A. D.
- 1884 *Teoria lui Rösler. Studiu asupra stăruinței românilor în Dacia Traiană*, Iași.
- 1885 *Une énigme historique. Les Roumains au Moyen Âge*, Paris.

**Studia Antiqua et Archaeologica, VIII, Iași, 2001**

**LA PROSA D'ARTE CRISTIANA LATINA.  
NOTE INTRODUTTIVE**

MARCELLO MARIN  
(Università di Foggia)

**1. Per un approccio e una definizione.**

Chi si occupa di retorica antica, e specificamente dei rapporti fra retorica classica e retorica cristiana e fra retorica e interpretazione patristica della Scrittura, si trova frequentemente nella necessità di chiarire e contestare giudizi e pregiudizi che contraddistinguono questi ambiti di ricerca. E se da tempo assiste al graduale attenuarsi della diffusa accezione negativa della retorica (ma il mondo della scuola e l'opinione comune sembrano ancora immuni da questo recupero in positivo), solo più recentemente può avvertire significativamente riscoperto e affermato il ruolo della scuola antica, e in particolare della scuola di retorica, nella tradizione culturale del mondo cristiano: una ritrovata consapevolezza della fondamentale unità delle tradizioni scolastiche, che dall'ambito classico-profano trasmettono e prolungano a quello cristiano metodi interpretativi e generi letterari, affinati rinnovati perfezionati nell'adeguamento alla nuova, specifica realtà della Sacra Scrittura. In tale ottica, lo stesso binomio "retorica ed esegeti" – pur ancora generalmente sacrificato dalle attuali ricerche sull'esegetica patristica – inizia ad essere più serenamente recepito per comprendere modi problemi soluzioni nella formazione degli esegeti cristiani.

Ma il settore della prosa d'arte cristiana continua ad essere usualmente ignorato, al punto che, con la rarefazione delle indagini, viene meno la stessa presenza dell'espressione e assume contorni indefiniti il suo significato. E' certamente un segno dei tempi che l'espressione "prosa d'arte" sia assente nel recente *Dizionario di linguistica e di filologia, metrica, retorica*<sup>1</sup>, come già nel *Dizionario Patristico e di Antichità*

---

<sup>1</sup> Diretto da Gian Luigi Beccaria, Torino 1995 (Biblioteca Studio, 21; già edito nel 1994 nei "Dizionari Einaudi"): esiste solo una breve voce "prosa ritmica", con esempi italiani e novecenteschi, a cura di Giorgio Bertone (p. 585); per la prosa antica e medievale, scandita da clausole e *cursus*, l'A. ritiene preferibile la dizione "prosa

*Cristiane*<sup>2</sup>; ma la stessa definizione che ne offre uno studioso pur così attento come Scevola Mariotti nella *Premessa* alla traduzione italiana della *Antike Kunstprosa* di Eduard Norden appare ben più specificamente orientata a sottolinearne le finalità che a individuarne le modalità espressive<sup>3</sup>.

Proprio da Norden, in effetti, bisogna partire e da quella sua *audax iuventa* – come egli stesso ebbe a dire, con Virgilio, della sua opera – che lo spinse ad affrontare, non ancora trentenne, la prosa d’arte antica dal VI secolo a.C. all’età della Rinascenza. Si tratta, certamente, di un’opera disuguale nella trattazione dei periodi e degli scrittori, fin troppo rapida sul versante cristiano e poco sensibile a rilevare l’apporto scritturistico all’evoluzione dello stile, che oggi rivela con evidenza, tra i segni dell’età (la prima edizione è del 1898), una certa carenza sia sul piano linguistico, nell’aspetto grammaticale e in quello di storia della lingua, sia nello specifico ambito della retorica cui pure l’autore aveva dedicato particolare cura (CALBOLI 1986, 974-979; BETZ 1994, 107-127); ma che rimane ancor oggi unica nel suo genere e che ha il merito di aver riconosciuto e fissato, malgrado un qualche eccesso di rigidità e di schematizzazione, i procedimenti che individuano le caratteristiche fondamentali della prosa d’arte: le figure retoriche, in particolare le cosiddette “figure gorgiane” legate alla ripetizione di parole o di parti di parole (antitesi isocolia omeoptoto omeoteleuto paronomasia), il colore e i costrutti poetici che rendono la prosa elevata simile alla poesia, l’articolazione del periodo e le cadenze metriche che costituiscono una prosa ritmica. Meritevoli di ogni considerazione mi sembrano poi le dichiarazioni, spesso e troppo facilmente disattese dalla critica a noi più vicina, sulla profonda compenetrazione tra forma della esposizione e suo contenuto, un rapporto così intimo in tutta l’antichità che “la prosa d’arte costituisce veramente una parte essenziale della storia letteraria” (NORDEN

---

metrica”.

<sup>2</sup> Diretto da Angelo Di Berardino, Casale Monferrato, 1983-1988: utili considerazioni sui valori formali della prosa cristiana antica nella voce “clausola e cursus”, curata da A. Quacquarelli (I, cc. 704-706), che considera generatrice di incomprensioni, e comunque non chiarificatrice, la duplice denominazione di “prosa metrica” e “prosa ritmica”.

<sup>3</sup> E. Norden (1986, I, p. VII): la prosa d’arte è una “prosa consapevolmente atteggiata in modi o secondo ‘regole’ volte a provocare nell’ascoltatore e nel lettore godimento e consenso”.

---

1986, *Prefazione*, 3) e che “una storia della letteratura antica che non tenga conto dello svolgimento stilistico è così poco scientifica come una storia dello stile che non sia in stretta connessione con lo svolgimento letterario” (NORDEN 1986, *Introduzione*, 9).

Dopo Norden, un solo contributo di ampio respiro specificamente dedicato ad affrontare i problemi della prosa d'arte cristiana credo sia da ricordare, il volume che riunisce i seminari tenuti da Jacques Fontaine (1968) nel maggio 1966. Addentrandosi in un terreno troppo vasto e ancora mal esplorato (NORDEN 1986, 11), Fontaine sceglie la linea di saggi di lettura su testi significativi della prima metà del III secolo (Tertulliano, la *Passio Perpetuae*, Minucio Felice, Cipriano), in un “corpo a corpo” (NORDEN 1986, 12) con l'autore antico che solleciti le forze dell'analisi critica e tecnica e parallelamente della sensibilità e dell'immaginazione. Dichiara nel titolo stesso la propria adesione alla intuizione di fondo di Norden, la continuità di un'arte della prosa nella diversità di una evoluzione che non ne rompe la trama, dell'approccio del filologo della scuola di Bonn Fontaine segnala anche i limiti e illustra i correttivi derivati dagli studi di scuola svedese (Löfstedt) olandese (Schrijnen, Mohrmann) francese (Marouzeau, Blaise, René Braun); e da questa base filologicamente più solida procede con finezza di analisi a determinare i tratti salienti della genesi degli stili latini cristiani nelle trasformazioni e nella permanenza delle tradizioni classiche, nella assimilazione scritturistica che perviene ad impregnare lo stile, nella lenta e difficile penetrazione di uno spirito nuovo e nel graduale arricchimento di forme nuove, che evolvono impercettibilmente secondo i ritmi di una conversione continua, in relazione alla diversità dei generi, del pubblico, dei temperamenti. Consapevole della necessità di passare dai sondaggi al vero e proprio scavo, Fontaine si augurava che giovani ricercatori volessero impegnarsi in ricerche su questi temi, per verificare più puntualmente se ci sia e cosa significhi una genesi degli stili latini cristiani nel terzo secolo; in che cosa la conversione di uno scrittore di quel tempo, intervenendo sulle sue convinzioni più profonde, eserciti un influsso sulla redazione delle opere successive; in che misura e in che senso la fedeltà alla nuova fede faccia evolvere lo stile di un determinato autore (NORDEN 1986, 13). Ritengo che il voto di Fontaine sia rimasto sostanzialmente inascoltato: malgrado il buon numero di poderose monografie su temi specifici della produzione letteraria dei più rappresentativi scrittori

cristiani, ben pochi studi, note di lettura spesso raffinate ma parziali, sono stati dedicati a illustrare qualche aspetto dell'antica prosa d'arte cristiana. D'altra parte lo stesso Fontaine, ampliando il quadro cronologico delle sue indagini, ne ha più decisamente segnato la distanza rispetto all'analisi formale di Norden, cui attribuisce il limite di un approccio esterno ai testi, condotto “de manière pour ainsi dire plus visuelle et intellectuelle qu'auditive et vivante” (NORDEN 1976, 124-170, in particolare 132 ss. per i limiti del saggio di Norden); le sue ricerche, accentuando gli interessi già evidenziati sul versante dei problemi dell'estetica degli stili, della ‘mescolanza’ dei generi e dell’evoluzione dei gusti letterari, hanno così privilegiato i temi delle mutazioni della coscienza estetica nei prosatori cristiani tra i secoli III e V e delle interferenze tra prosa e poesia che caratterizzano, ad esempio nello stile oratorio di Ambrogio, una prosa poetica sensibile alla forza evocativa delle immagini e tesa tra vari piani concettuali, unificati dalla magia della parola (NORDEN 1976; idem 1977, 425-472 e discussione: 473-482).

Per l'Italia, sono le indagini di p. Accursio Francesco Memoli, uno studioso a torto dimenticato, di mons. Francesco Di Capua, di Antonio Quacquarelli ad approfondire gli orientamenti di Norden su alcuni specifici aspetti caratterizzanti la prosa d'arte. Padre Memoli, autore di uno studio sul ritmo prosaico in Venanzio Fortunato già nel 1952 (un saggio cui rende onore la prefazione di un grande Maestro, il Di Capua)<sup>4</sup>, pubblica tra il 1954 e il 1969 su diverse riviste italiane (*Aevum*, *Nuovo Didaskaleion*, *Orpheus*) numerosi articoli, dieci dei quali sono riuniti in un volume (1979): della prosa di un buon numero di autori latini (e di alcuni greci) egli indaga la struttura ritmico-musicale evidenziata dalla frequenza delle clausole ritmiche e delle *figurae* di suono e di senso (rima allitterazione paronomasia e le varie forme di parallelismo di espressione), sottolineando la natura di semipoesia della prosa d'arte e il suo ruolo intermedio tra la prosa comune e la poesia; e nel 1971 dedica specifica attenzione all'amplificazione in sinonimia e al sinatresmo (*synathroismòs*), o cumulo, enunciati sinonimici e ridondanti caratteristici della prosa di Cipriano, di grande efficacia per forza espressiva e sonorità ritmica allo scopo di

---

<sup>4</sup> Rielaborazione della tesi di laurea sostenuta all'Università Cattolica di Milano, lo studio si collega alle ricerche e ai repertori statistici che i “Patristic Studies” editi a Washington dalla Catholic University of America pubblicavano sulle clausole e sullo stile degli antichi prosatori cristiani.

---

sviluppare e rafforzare un'espressione, di rendere più evidente un'immagine o un concetto.

Dei due rappresentanti della “scuola di Bari” (MARIN 1998, 229-240), Francesco Di Capua si segnala per gli studi sulla continuità della lingua latina, della quale segue la lenta e continua trasformazione per gli sviluppi che assume con il cristianesimo, le invasioni barbariche, l'epoca medievale; approfondendo la lezione agostiniana del *De doctrina christiana*, cerca nella lingua i contenuti che trasmette e la forma che li inverte analizzando con grande attenzione e sensibilità l'ordine delle parole, l'intreccio delle varie unità che compongono il periodo, l'euritmia che si manifesta nelle variazioni della quantità e degli accenti. Per cogliere tutte le sfumature dei contenuti trasmessi, per valutare le differenze nella prosa degli *auctores*, per ascoltare i loro più intimi richiami, sceglie un ambito di indagine di notevole spessore e significato, lo spostamento della quantità e il nuovo alternarsi della quantità e dell'accento: merito specifico della sua ricerca è l'aver seguito le diverse fasi del *cursus* da Cicerone sino a Dante registrando le lente trasformazioni che il progressivo indebolimento della quantità via via determinava.

Delle migliori risultanze di Francesco Di Capua, Quacquarelli assimila i temi fondamentali, approfondendo gli aspetti della comunicazione verbale, della lettura ad alta voce, delle variazioni di tonalità in relazione alle sfumature degli stati d'animo e alle opportune *distinctiones*, delle modulazioni per *cola* e *commata*, dello sviluppo del *genus commaticum* e di quello litanico; e a tali indagini apre nuovi orientamenti con lo studio degli schemi, dei quali ha ripetutamente sottolineato la dinamica concettuale immanente alla natura umana, la forza espressiva finalizzata alla comunicazione, l'efficacia, nella *compositio* dei Padri, per il rilievo interiore degli stati d'animo.

Il contributo dei due studiosi “baresi” si colloca dunque sul versante dell’approfondimento di specifici aspetti della prosa d’arte, il fluire ritmico del periodo e le sue clausole, il ruolo delle figure retoriche in relazione al pensiero da esprimere e ai sentimenti da suscitare, piuttosto che sulla proposizione di una veduta d’insieme del fenomeno stilistico-letterario e della sua evoluzione. E lo stesso Quacquarelli, che pure già nel 1966 aveva dedicato alla prosa d’arte di Colombano un saggio di lettura, nel 1988, in un bilancio sui propri cinquanta anni di ricerca che si apriva all’esame delle prospettive, in merito alla prosa d’arte degli autori cristiani doveva

osservare che “purtroppo da un pezzo non si usa più studiare la sua essenza costitutiva perché sono sfuggiti alla critica molti elementi di giudizio che i Padri e quasi tutti gli autori del tardoantico richiedono” (QUACQUARELLI 1988, XXI; 1990, 241; 1995, 67-68, 396) e tra questi indicava quantità e accento, figure e schemi, la lettura ad alta voce secondo un ritmo che accompagna l’ordine delle parole, la struttura sticometrica propria del parlare e dello scrivere degli uomini (QUACQUARELLI 1988, XXI-XXII).

Soprattutto su due aspetti fondamentali della tecnica compositiva degli autori cristiani, la colometria e il *numerus*, gli studiosi moderni, salvo poche lodevoli eccezioni, hanno quasi abbandonato le ricerche e i contributi teorici negli ultimi decenni: non mancano singoli sondaggi su determinati autori latini per specifici aspetti della prosa d’arte, in particolare le clausole, ma sono assenti indagini di più ampio respiro, significative per impianto metodologico, e opere di sintesi, quali possiamo invece riscontrare per autori di età classica (PRIMMER 1968; CHARPIN 1977; AILI 1979; DANGEL 1982; AUMONT 1996, che hanno variamente innovato metodologia di indagine e specifico approccio al problema). In una essenziale elencazione, debbo rilevare in primo luogo la decisa prevalenza di studi sulle clausole e sul ritmo prosaico in autori cristiani latini: non infrequentemente orientati a individuare nel ritmo un criterio di autenticità della produzione letteraria di uno scrittore o uno strumento importante per la costituzione del testo, attenti a segnalare il crescente rilievo dell’elemento accentuativo nelle clausole, sono contributi specificamente dedicati ad un singolo autore, Tertulliano (UGENTI 1995, 385-408; 1995a, 241-258), Minucio Felice (MÜLLER 1992, 52-73), Cipriano (MOLAGER 1981), Lattanzio (CASEY 1978, 157-161; discussione: 162-164), Lucifero (UGENTI 1998, 301-324), Potamio (ALVAREZ 1989, 265-276), Paciano (ANGLADA 1987, 41-57; 1990, 21-43; FERRAGUT DOMINGUEZ 1990, 255-261); a questi va aggiunta una cospicua serie di indagini sulle clausole e sui ritmi accentuativi nella prosa latina tardoimperiale (sulla nascita, nelle scuole africane tra fine II e inizio III secolo, di un nuovo sistema di clausole con schema ad un tempo accentuativo e metrico, sulle clausole ritmiche interne, sulle clausole ritmiche nelle lettere agostiniane), condotte da R. G. Hall e St. M. Oberhelman (1984, 114-130; 1985, 214-227; 1986, 508-526; 1987, 258-278; STEPHENS 1986, 72-91) e più recentemente proseguite dal solo Oberhelman (1988, 136-149; 1988a, 228-242), autore di un saggio sul ritmo prosaico e sullo stile oratorio nell’omiletica del IV secolo (1991; su altri ambiti insiste S.

ALVAREZ CAMPOS 1993). Non mi resta, infine, che ricordare, sulla colometria nella prosa latina, il volume di T.N. Habinek (1985); sulla qualità della *Kunstprosa* ambrosiana, le raffinate indagini intertestuali di Antonio V. Nazzaro (1998, 313-339; 1999, 227-246), fondate sulla scansione sticometrica dei testi per una soluzione dei problemi critico-testuali e un recupero dei valori retorico-formali, esegetico-simbolici, teologico-spirituali.

Sembra pertanto di dover concludere questa essenziale rassegna di studi con la considerazione che, per una valutazione della prosa d'arte cristiana latina, siamo ancora nell'età dei sondaggi o che, addirittura, bisogna riaprire l'età dei sondaggi e invitare a una ripresa di questi studi.

## **2. Del ricorso di Agostino alla prosa d'arte.**

Ripartire da Agostino, visto che finora gli studi hanno dedicato molta attenzione al terzo secolo latino, può apparire necessario omaggio al grande teorico del *De doctrina christiana*, ma forse anche approfondimento superfluo per lo scrittore cristiano più assiduamente indagato con verifiche minuziose della sua produzione letteraria. Ma l'analisi della sua prosa d'arte offre ancora spazio per entrare più in profondità nelle sue concezioni attraverso le forme espressive prescelte.

**2.1** Prendiamo come punto di partenza il contributo di Agostino al ruolo della retorica nell'ambito del patrimonio culturale del letterato cristiano. Esamino le argomentazioni svolte all'inizio del IV libro del *De doctrina christiana*, dedicato ai problemi del *professe*, che danno chiara evidenza alla soluzione della apparente contraddizione, spesso evocata dai critici moderni, fra il dichiarato rigetto (che abbraccia quasi tutte le epoche e le correnti letterarie e filosofiche della cristianità antica) e l'accettazione pratica della retorica e dei suoi strumenti negli scrittori cristiani. Per Agostino, come già per gli autori dei secoli II e III (SINISCALCO 1985; 215-230; UGENTI 1998, 302-303), è da rifiutare non la retorica in sé, la retorica come arte o tecnica, ma quella retorica che ignora manipola stravolge la verità, che nasconde dietro ricercate elaborazioni contenuti erronei, capziosi, privi di valore e significato, allo scopo di illudere gli ascoltatori e di trascinarli ad un acritico assenso: la retorica dei sofisti, degli eretici, dei furbi adescatori. Ma il cristiano non modella la verità, che apprende dai sacri testi e alla quale conforma il proprio agire: chiamato a proclamare la buona novella, ha il dovere di formare mediante la parola che comunica la verità e di trasmettere ogni insegnamento vero e vitale mediante una

accorta opera tesa a *docere*, non a *persuadere*<sup>5</sup>; in questo impegno è pienamente giustificato che recuperi, del patrimonio degli antichi, quanto è utile ai valori che intende affermare.

Il nostro autore, dopo aver dichiarato di non aver intenzione di esporre quei *rhetorica praecepta* appresi e insegnati nelle scuole civili, perché, se hanno una qualche utilità – afferma con voluta attenuazione –, essi vanno appresi in altra sede, prosegue con un brano sull’efficacia della retorica che, contraddicendo di fatto l’attenuazione appena espressa, immediatamente e direi naturalmente si riveste della forma raffinata richiesta dall’argomento trattato:

“Nam cum per artem rhetoricam et vera suadeantur et falsa, quis audeat dicere adversus mendacium in defensoribus suis inermem debere consistere veritatem, ut videlicet illi qui res falsas persuadere conantur, neverint auditorem vel benivolum vel intentum vel docilem prooemio facere, isti autem non neverint? Illi falsa breviter aperte verisimiliter et isti vera sic narrent ut audire taedeat, intellegere non pateat, credere postremo non libeat? Illi fallacibus argumentis veritatem oppugnant adserant falsitatem, isti nec vera defendere nec falsa valeant refutare? Illi animos audientium in errorem moventes impellentesque dicendo terreat contristent exihilarent exhortentur ardenter, isti pro veritate lenti frigidique dormitent? Quis ita desipiat, ut hoc sapiat? Cum ergo sit in medio posita facultas eloquii, quae ad persuadenda seu prava seu recta valet plurimum, cur non bonorum studio comparatur ut militet veritati, si eam mali ad obtinendas perversas vanasque causas in usus iniquitatis et erroris usurpant?” (*Doctr. chr.* 4, 2, 3, pp. 252-254, Simonetti, Milano, 1994).

Il brano, incentrato sul ruolo mediano ricoperto dalla *facultas eloquii* (e quindi dall’*ars rhetorica*) di poter sostenere argomenti sia veri sia falsi, sia cattivi sia buoni, è tutto giocato sulla insistita antitesi *isti / illi*, gli assertori della falsità di contro ai difensori della verità, coloro che cercano di accreditare il falso di contro a coloro che espongono il vero, con forte rilievo per i nemici della verità, efficacemente evidenziati dallo scandito *illi* in anafora. Essi sanno percorrere tutte le strade dell’argomentazione: con esordi appropriati conquistano l’ascoltatore, rendendolo attento e arrendevole, nella *narratio* espositiva usano magistralmente brevità chiarezza verosimiglianza (sia nella presentazione

<sup>5</sup> Già Tertulliano con una esemplare *sententia* (“Veritas docendo persuadet, non suadendo docet”: *adv. Val.* 1, 4: CCL 2, 753) contrappone l’ambito dell’insegnamento cristiano, che comunica senza orpelli la verità chiara ed evidente, alla retorica deteriore degli eretici, che mira ad ammaliare e influenzare con parola cattivante.

delle finalità del *prooemium*, rendere l'ascoltatore *benivolus intentus docilis*, sia nella enunciazione delle caratteristiche della *narratio* riappare puntualmente l'intera terminologia della tradizione antica; vedi il commento di Simonetti, p. 529). I difensori della verità, invece, non sanno introdursi con un proemio ben costruito e per di più espongono in modo da annoiare l'ascoltatore, senza farsi capire e senza convincere (alla triplice caratterizzazione delle qualità espositive, indicate dagli avverbi *breviter aperte verisimiliter*, corrisponde una struttura strofica ternaria, da Agostino visibilmente preferita, i cui *cola* crescenti ricevono dalla rima un ulteriore effetto di compattezza, *ut audire taedeat, intellegere non pateat, credere postremo non libeat*). Gli amici del falso con ingannevoli argomenti possono impugnare la verità e affermare la falsità (con elegante posizione chiastica, *veritatem oppugnant adserant falsitatem*), i loro oppositori non sono capaci né di difendere il vero né di confutare il falso. I nemici della verità con le loro parole sanno smuovere e spingere all'errore gli animi degli ascoltatori atterrendoli rattristandoli rallegrandoli esortandoli col massimo impegno, con ardore e vivacità (una rapida sequenza commatica), gli altri, in difesa della verità, sonnecchiano pigri e fiacchi: e la prolungata contrapposizione fra i due concetti (falsità - verità), introdotti dalla coppia antitetica *illi / isti* che per quattro volte ritorna nell'ampio sviluppo da leggere con tono quasi concitato e impetuoso, si chiude nel contrasto finale *ardenter / frigidi*, mentre la clausola cretico-trocaica *-dique dormitent* pone armoniosamente termine ad un passo di straordinaria ricchezza ritmica, con clausole che contrappuntano non soltanto la fine dei periodi principali ma anche i *cola* che costituiscono le unità minori. A segnare ulteriormente la conclusione logico-ritmica dell'appassionata difesa di una *facultas eloquii* impegnata a battersi per la verità interviene, per quella *decentissima varietas* da Agostino stesso riconosciuta e sottolineata in Paolo (*Ibid.* 4, 7, 13 p.270), un breve periodo di due membri, il minimo possibile (*Ibidem*: "minus quam duo membra circuitus habere non possunt"), privo di andamento ritmico e giocato sulla paronomasia *Quis ita desipiat, ut hoc sapiat?*, con un accostamento già tradizionale e frequente in Agostino (SIMONETTI, 530). La conclusione, ribadita da un'ultima interrogativa (la sesta di questa pagina, a conferma dell'intento emozionale che si vuole conseguire), è che – se l'arte retorica viene utilizzata per insegnare e difendere la menzogna e far prevalere cause disoneste e infondate – anche le persone dabbene (i *boni*) devono grazie a questo studio mettersi in

condizione di *militare veritati*. L'oratore cristiano dovrà usare tutte le risorse dell'arte umana per servire la causa della verità, per renderla più accessibile, più gradita e commovente, in definitiva più feconda. Nell'unione di sapienza ed eloquenza, verità del contenuto e bellezza dello stile, è l'ideale della letteratura cristiana.

Se qui la difesa stessa del ricorso alla retorica induce Agostino ad una formulazione che fa magistralmente corrispondere l'importanza e la verità dell'argomento alla bellezza e ricercatezza dello stile, ancora più interessanti sono quei passi in cui diversi autori cristiani disprezzano e condannano l'arte classica e ogni venustà di eloquio, ma lo fanno in magnifici periodi ritmici, con piena consapevolezza e voluta intenzione di scrivere in tono elevato: alcuni di questi ha esaminato p. Memoli analizzando gli atteggiamenti e le apparenti contraddizioni degli scrittori latini di fronte alla *eloquentia* classica (MEMOLI 1979, 176-210; 1969, 114-143) e qui possiamo non occuparcene.

**2.2** Spostiamoci sul tema di fondo del libro IV del *De doctrina christiana*, che sviluppa, sulla base degli scritti retorici di Cicerone, puntualmente citati e ripresi, la triplice correlazione finalità dell'oratore / *genus dicendi* / argomento trattato: agli scopi più rappresentativi del comunicare (*docere delectare flectere*) corrisponde l'adozione di uno specifico modo espositivo (*submissum temperatum sublime*) che, nelle definizioni della retorica classica, trova puntuale applicazione in relazione all'importanza e gravità crescente dell'argomento trattato. Qui Agostino opera significative trasformazioni dell'impostazione teorica che gli proviene dall'antica tradizione<sup>6</sup>. In primo luogo, l'ambito del *delectare* viene sostanzialmente escluso dalla predicazione cristiana (*Doctr. chr.* 4, 12, 27-28, pp. 292-294)<sup>7</sup>; in secondo luogo, gli argomenti trattati dall'oratore cristiano, poiché riguardano tutti la condotta di vita dei fedeli e la loro salvezza ed insegnano quelle verità per effetto delle quali *liberamur ab aeternis malis atque ad aeterna pervenimus bona*, non possono essere etichettati secondo livelli crescenti di importanza ma sono da considerare tutti *magna* (*Doctr. chr.* 4, 18, 37, p. 310). In terzo luogo, e qui l'innovazione è decisiva e destinata a imporsi nei secoli successivi, gli esempi di eloquenza

<sup>6</sup> Per maggiori sviluppi sul tema vedi il mio *Aspetti dell'omiletica agostiniana: il pubblico*, in corso di pubblicazione per gli Atti del Convegno “L’Africa cristiana dalle origini al V secolo” (Trento, 1-2 dicembre 1999).

<sup>7</sup> Il relativo commento, pp. 549-550; v. anche *Introduzione*, pp. XXXV-XXXVI.

---

proposti per illustrare i tre generi sono ormai derivati dalla Scrittura e dagli autori cristiani.

Con l'esclusione della finalità del *delectare*, due, fondamentalmente, rimangono quindi gli scopi da perseguire per l'oratore, insegnare i temi essenziali del messaggio cristiano e smuovere ad un comportamento coerente con le nuove scelte di vita. La spiegazione dottrinale ed esegetica induce ad abbandonare una convinzione errata e provoca un cambiamento intellettuale, la sollecitazione a cambiare modo di vita insiste su fattori di ordine emozionale. Consideriamo appunto la sfera del *flectere*.

Il convincere intende ottenere l'assenso dell'ascoltatore e spingerlo all'azione: non interessa, in questo caso, la dimostrazione che è vero ciò che viene detto, è inutile che riesca gradito il modo con cui tutto ciò viene detto; quello che conta è che si insegni una cosa che va fatta, e la si insegni perché venga fatta (*Doctr. chr.*, 4, 13, 29 p. 296). La capacità di conseguire, e quasi strappare, il consenso è affidata allo stile elevato (*eloquentiae granditas*; *ibidem*: l'espressione è equivalente a *grandis eloquentia*), che non tanto si fa bello di parole ricercate e aggraziate, scelte in funzione dell'effetto esteriore del suono, quanto piuttosto esprime con forza i sentimenti dell'animo, spinto dal suo stesso impeto e dall'ardore del cuore, da commozione e grande passione: non mancano gli *ornamenta dicendi*, che però non sono intenzionalmente cercati (*Doctr. chr.*, 4, 20, 42-44 pp. 320-326).

L'esemplificazione che Agostino propone per il terzo genere, il sublime, si innalza automaticamente ad una prosa d'arte di forte valenza emozionale e di grande efficacia nelle rapide sequenze che suggeriscono gli stati d'animo offerti alla condivisione degli uditori:

“Et sicut delectatur  
si suaviter loqueris  
ita flectitur  
si amet quod polliceris  
timeat quod minaris  
oderit quod arguis  
quod commendas amplectatur  
quod dolendum exaggeras doleat  
cum quid laetandum praedicas gaudeat  
misereatur eorum quos miserandos ante oculos dicendo constituis  
fugiat eos quos cavendos terrendo proponis

---

et quidquid aliud grandi eloquentia fieri potest ad commovendos animos auditorum

non quid agendum sit ut sciant

sed ut agant quod agendum esse iam sciunt”.( *Doctr. chr.*, 4, 12, 27 pp. 292-294).

È proprio della eloquenza “grande”, trascinatrice e “patetica” nel proporre esempi gioiosi o dolorosi, compassionevoli o esecrandi, il *flectere* e *commovere animos auditorum*: e l’intero periodo – la cui compattezza, assicurata dalle riprese opportunamente diversificate o scandite da anafore, assonanze e rime, testimonia la solidarietà di intenti fra chi parla e chi ascolta – assume un andamento vibrante nei *cola* gradualmente crescenti per stemperarsi nell’antitesi finale che con l’insistito gioco sulle forme verbali *agere / scire* richiama l’attenzione sullo scopo essenziale da acquisire con tale eloquenza: agire sugli ascoltatori non perché apprendano ciò che bisogna fare, ma perché facciano ciò che già sanno doversi fare.

**2.3** In altre circostanze, nell’ambito della produzione omiletica, cambia totalmente il *modus* di elocuzione. Non mi sembra il caso, come pur è stato proposto, di distinguere due classi di sermoni contraddistinti da differente tono, semplice per istruire il popolo, elevato per celebrare la grandezza di un mistero o di un santo (FINAERT 1939, 154): ma è evidente che alcune solennità liturgiche inducono Agostino ad innalzare il tono e ad esprimersi con una eloquenza nella quale abbondano le figure e gli ornamenti di quella retorica di apparato per lungo tempo insegnata e professata. Prendiamo ad esempio il sermone 184, pronunciato un 25 dicembre<sup>8</sup>.

“Natalis Domini et Salvatoris nostri Iesu Christi, quo *Veritas de terra orta est* (*Ps* 84, 12), et dies ex die in nostrum natus est diem, anniversario reditu nobis hodie celebrandus illuxit: *exsultemus et iucundemur in eo*” (*Ps* 117, 24)<sup>9</sup>.

L’esordio, biblicamente sostenuto, è impreziosito dalla ricercata immagine *dies ex die in nostrum natus est diem*, che, richiamando il *lumen ex lumine* del Simbolo di fede, indica che la natura divina è nata alla vita terrena: insondabile mistero che rimane nascosto ai superbi. Quanto beneficio abbia portato l’umiltà di un Dio tanto sublime lo comprendono

---

<sup>8</sup> È uno degli esempi proposti nei miei *Aspetti dell’omiletica agostiniana* cit.

<sup>9</sup> *Sermo* 184, 1, 1: NBA 32/1, 2.

---

bene i fedeli cristiani, mentre non lo possono capire i cuori empi, perché *Dio ha nascosto queste cose ai sapienti e agli intelligenti e le ha rivelate ai piccoli* (*Mt 11, 25*). È la citazione evangelica che pilota l'ampio sviluppo successivo, segnato dal contrasto fra gli umili che tendono alle altezze di Dio e i sapienti di questo mondo, privi della vera sapienza:

“Teneant ergo humiles humilitatem Dei  
ut in hoc tanto adiumento  
tamquam in infirmitatis suae iumento  
pervenant ad altitudinem Dei.  
*Sapientes autem illi et prudentes*  
dum alta Dei quaerunt  
et humilia non credunt  
ista praetermittentes  
et propter hoc nec ad illa pervenientes  
inanes et leves inflati et elati  
et tamquam inter caelum et terram in ventoso medio pependerunt.  
Sunt enim *sapientes et prudentes*  
sed huius mundi  
non illius a quo factus est mundus.  
Nam si esset in eis vera sapientia  
quae Dei est et Deus est  
intellegerent a Deo carnem potuisse suscipi  
nec eum in carnem potuisse mutari  
intellegerent eum assumpsisse quod non erat  
et permansisse quod erat  
et in homine ad nos venisse  
et a Patre non recessisse  
et id eum perseverasse quod est  
et nobis apparuisse quod sumus  
et corpori infantili potentiam esse inditam  
et mundanae moli non esse subtractam” (*Doctr. chr.*).

La solennità natalizia suscita gioia, in Agostino e nei fedeli riuniti in assemblea: e anche il discorso assume forma elegante e accurata, andamento gioioso e dilettevole, pur se profonda sostanza e dottrina nutrono lo scorrere apparentemente facile delle parole. I primi quattro stichi, ben raccordati da rime ripetizioni paronomasie, slanciano la prospettiva degli umili, che hanno abbracciato l'umiltà di Dio, verso le altezze di Dio; di contro, un più ampio sviluppo chiarisce e condanna la presuntuosa sapienza (in realtà stoltezza) degli intelligenti secondo questo

mondo e culmina nel tratto finale che spiega in che cosa consista la *vera sapientia*: cinque coppie di stichi in parallelismo antitetico, contrassegnati dalla ripresa di espressioni o singoli vocaboli, unificati dall'armonioso riecheggiare delle figure di suono, illustrano nei veri sapienti la comprensione del mistero di una nascita per effetto della quale il Figlio assume ciò che non era, pur rimanendo ciò che era; viene all'umanità nella natura di uomo, senza essersi per nulla allontanato dal Padre; nasconde la sua potenza in un corpo di bambino, senza sottrarla al governo dell'universo.

Siamo in un caso che l'Agostino del *De doctrina christiana* ben conosce, le situazioni in cui occorre ripetere anche cose già conosciute, come necessariamente avviene in occasione delle grandi festività dell'anno liturgico quando alla moltitudine che per la circostanza affolla la chiesa si ripropone inevitabilmente lo sviluppo di un tema ben noto. In tal caso – osserva Agostino – si guarda non all'argomento, ma al modo con cui questo viene esposto, e ciò rientra nella sfera del *delectare* (*Doctr. chr.* 4, 10, 25 p. 290: “*delectandi gratia etiam nota dicuntur, ubi non ipsa sed modus quo dicuntur adtenditur*”): una piacevole esposizione (*pulchra dictio*), in cui i concetti fluiscono con bella armonia, espressi con le parole più appropriate (*Ibid.*, 4, 19, 38 p. 312 e 20, 40 p. 316).

## BIBLIOGRAFIA

- AILI Hans  
 1979 *The Prose Rhythm of Sallust and Livy*, Stockholm.
- ALVAREZ S.  
 1989 *El ritmo prosaico de Potamio de Lisboa (2ª mitad del s. IV)*, Euphrosyne, 17, p. 265-276.
- ALVAREZ CAMPOS S.  
 1993 *El ritmo prosaico hispano-latino (del siglo III a Isidoro de Sevilla). Historia y antología*, Santiago de Compostela (Monografías da Universidade de Santiago de Compostela, 176, Publicacións en literatura, 49).

- 
- ANGLADA A.
- 1987 "Orationis ornatus" en Paciano: la longitud de los miembros del período, Cuadernos de Filología Clásica, 20 (1986-1987). *Homenaje al profesor Lisardo Rubio Fernández*, I, p. 41-57.
- 1990 Consideraciones sobre el ritmo de la prosa de Paciano, in *Actas del I Simposio de Latín Cristiano*, Salamanca, p. 21-43.
- AUMONT J.
- 1996 Métrique et stylistique des clausules dans la prose latine. De Cicéron à Pline le Jeune et de César à Florus, Paris (Travaux de linguistique quantitative, 56).
- BETZ H. D.
- 1994 Eduard Norden und die frühchristliche Literatur, in KYTZLER, RUDOLPH, RÜPKE 1994, p. 107-127.
- CALBOLI Gualtiero
- 1986 Nota di aggiornamento, in NORDEN 1986, p. 974-979.
- CASEY St.
- 1978 "Clausulae" et "cursus" chez Lactance, in *Lactance et son temps. Recherches actuelles. Actes du IVe Colloque d'Études Historiques et Patristiques, Chantilly 21-23 septembre 1976* (édités par J. Fontaine et M. Perrin), Paris (Théologie historique, 48), p. 157-161.
- CHARPIN François
- 1977 *L'idée de phrase grammaticale et son expression en latin*, Paris.
- DANGEL Jacqueline
- 1982 *La phrase oratoire chez Tite-Live*, Paris.
- FERRAGUT DOMÍNGUEZ C.
- 1990 Simetría en las cláusulas de Paciano de Barcelona (*Epístola 1*), in *Actas del I Simposio de Latín Cristiano*, Salamanca, p.255-261.
- FINAERT J.
- 1939 *L'évolution littéraire de saint Augustin*, Paris.
- FONTAINE Jacques
- 1968 Aspects et problèmes de la prose d'art latine au III<sup>e</sup> siècle. La genèse des styles latins chrétiens, Lezioni "Augusto Rostagni", Torino.
- 1976 Prose et poésie: l'interférence des genres et des styles dans la création littéraire d'Ambroise de Milan, in "Ambrosius Episcopus". *Atti del Congresso internazionale di studi ambrosiani nel XVI centenario della elevazione di sant'Ambrogio alla cattedra episcopale*, Milano 2-7 dicembre 1974 (a cura di G.

- 
- Lazzati), I, Milano (Studia Patristica Mediolanensis, 6), p. 124-170.
- 1977 *Unité et diversité du mélange des genres et des tons chez quelques écrivains latins de la fin du IVe siècle: Ausone, Ambroise, Ammien*, in *Christianisme et formes littéraires de l'Antiquité tardive en Occident*, Genève (Entretiens sur l'Antiquité classique, 23), p. 425-472.
- HABINEK T.N.
- 1985 *The colometry of Latin prose*, Berkeley.
- HALL R.G., OBERHELMAN St. M.
- 1984A *new statistical analysis of accentual prose rhythms*, Classical Philology, 79, p. 114-130.
- 1985 *Meter in accentual "clausulae" of late imperial Latin prose*, Classical Philology, 80, p. 214-227.
- 1986 *Internal "clausulae" in late Latin prose as evidence for the displacement of metre by word stress*, Classical Quarterly, 36, p. 508-526.
- 1987 *Rhythymical "clausulae" in the letters of Saint Augustine*, Augustiniana 37, p. 258-278.
- KYTZLER B., RUDOLPH K., RÜPKE J. (hrsg.)
- 1994 *Eduard Norden (1868-1941): ein deutscher Gelehrter jüdischer Herkunft*, Stuttgart.
- MARIN Marcello
- 1998 *Bari: dagli studi di retorica patristica alla metodica interdisciplinare*, nel volume collettaneo *La letteratura cristiana antica nell'Università italiana. Il dibattito e l'insegnamento* (a cura di M.P. Ciccarese), Firenze 1998 (Lettura Patristiche, 5), p. 229-240.
- MEMOLI Accursio Francesco
- 1952 *Il ritmo prosaico in Venanzio Fortunato*, Mercato S. Severino (Salerno).
- 1969 *Diversità di posizioni e apparenti incoerenze degli scrittori latini cristiani di fronte alla 'eloquentia' classica'*, Aevum, 43, p. 114-143.
- 1971 *Studi sulla formazione della frase in Cipriano*, Napoli (Collana di Studi Classici, 13).
- 1979 *Studi sulla prosa d'arte negli scrittori cristiani*, Napoli (Studi e Testi dell'Antiquità).

---

MOLAGER Jean

- 1981 *La prose métrique de Cyprien. Ses rapports avec la prose rythmique et le "cursus"*, Revue des Études Augustiniennes, 27, p. 226-244.

MÜLLER K.

- 1992 *Rhythmische Bemerkungen zu Minucius Felix*, Museum Helveticum, 49, p. 57-73.

NAZZARO Antonio V.

- 1998 *Incidenza biblico-cristiana e classica nella coerenza delle immagini ambrosiane*, in "Nec timeo mori". Atti del Congresso internazionale di studi ambrosiani nel XVI centenario della morte di sant'Ambrogio, Milano 4-11 Aprile 1997 (a cura di L. F. Pizzolato e M. Rizzi), Milano (Studia Patristica Mediolanensis, 21), p. 313-339.

- 1999 "Ambrosiana XII. Exemplum Annae" ("Vid." 4, 21-26), in "Munera parva". Studi in onore di Boris Ulianich (a cura di G. Luongo), I, Napoli, p. 227-246.

NORDEN Eduard

- 1986 *La prosa d'arte antica dal VI secolo a.C. all'età della Rinascenza* (edizione italiana a cura di B. Heinemann Campana, con una *Nota di aggiornamento* di G. Calboli e una *Premessa* di S. Mariotti), Roma.

OBERHELMAN St. M.

- 1988 *The "cursus" in late imperial Latin prose. A reconsideration of methodology*, Classical Philology, 83, 1988, p. 136-149.

- 1988a *The history and development of the "cursus mixtus" in Latin literature*, Classical Quarterly, 38, 1988, p. 228-242.

- 1991 *Rhetoric and Homiletics in fourth-century Christian literature. Prose rhythm, oratorical style and preaching in the works of Ambrose, Jerome and Augustine*, Atlanta (American Classical Studies, 26).

PRIMMER Adolf

- 1968 *Cicero numerosus. Studien zum antiken Prosarhythmus*, Wien (Österreichische Akademie der Wissenschaften, Phil. Hist. Klasse, 257).

QUACQUARELLI Antonio

- 1966 *La prosa d'arte di S. Colombano*: Vetera Christianorum 3, 1966, 5-24; ripreso in *Saggi patristici. Retorica ed esegesi biblica*, Bari 1971 (Quaderni di "Vetera Christianorum", 5), p. 425-449.

- 
- 1988 *Cinquant'anni di ricerca: bilancio e prospettive*, Vetera Christianorum 25. *Sapientia et eloquentia. Studi per il 70° genetliaco di Antonio Quacquarelli* (a cura dell'Istituto di Letteratura cristiana antica dell'Università di Bari), Bari.
- 1990 *Appunti sulla sticometria cristiana antica*: Vetera Christianorum 27, 241-256 (ripreso in *Retorica patristica e sue istituzioni interdisciplinari*, Roma 1995, p. 67-78).
- SINISCALCO Paolo
- 1995 *Lo stile biblico nella riflessione di scrittori cristiani del II-III secolo*, Augustinianum, 35, 1995 (= *Studi sul cristianesimo antico e moderno in onore di Maria Grazia Mara*), p. 215-230.
- STEPHENS L. D.
- 1986 *Syllable quantity in late Latin “clausulae”*, Phoenix, 40, 1986, p. 72-91.
- UGENTI Valerio
- 1995 *Le clausole metriche nel “De idololatria” di Tertulliano*, in *Studi in onore di Arnaldo D'Addario*, Lecce 1995, p. 385-408;
- 1995a *Norme prosodiche nelle clausole metriche del “De idololatria” di Tertulliano*, Augustinianum, 35, 1995. *Studi sul cristianesimo antico e moderno in onore di Maria Grazia Mara*, p. 241-258.
- 1998 *Il ritmo prosastico nel “Moriundum esse pro dei filio” di Lucifero di Cagliari*, Vetera Christianorum, 35, 1998, p. 301-324.

**Studia Antiqua et Archaeologica, VIII, Iași, 2001**

**IL MEZZOGIONO D'ITALIA E LA PRIMA CROCIATA  
IN ALCUNI TESTI LETTERARI**

VITO SIVO  
(Università di Bari)

La recente storiografia ha dimostrato che la partecipazione dei Normanni d'Italia meridionale alla prima crociata fu un fatto interno alla loro cavalleria, circoscritto anzi ad alcune frange di essa, le più giovani ed irrequiete e le meno ricche, potenti e stabilmente insediate sul territorio; al contrario, gli abitanti autoctoni del Mezzogiorno d'Italia sembrano non aver nutrito grande interesse per il movimento crociato, essendo la loro mentalità sostanzialmente aliena dallo spirito di crociata, ed aperta invece all'incontro e alla tolleranza verso uomini diversi per razza e religione (FIGLIUOLO 1986, 1-16).

Tra i normanni d'Italia partiti alla volta della Terrasanta il personaggio di maggiore spicco fu senza dubbio Boemondo, figlio di Roberto il Guiscardo e della normanna Alberada, zia di Goffredo di Buonalbergo, che nel 1058 l'Altavilla ripudiò a favore di Sichelgaita, sorella di Gisulfo, principe longobardo di Salerno (PANARELLI 1999; HIESTAND 2000). In un catalogo metrico dei più famosi condottieri partecipanti alla prima crociata, databile dell'inizio del secolo XII, Boemondo viene presentato con le seguenti parole:

*Boiamundum dux Robertus Wiscardii Apulie  
Genuit potentem ducis urbis Antiochie<sup>1</sup>.*

L'Altavilla cominciò la sua avventura di pellegrino armato in Terrasanta alla fine dell'estate del 1096<sup>2</sup>, subito dopo aver appreso la

---

<sup>1</sup> Cfr. Schmuck, *Kreuzlieder*, n° 28, vv. 3-4, p. 162.

<sup>2</sup> Negli anni precedenti Boemondo aveva già preso parte a numerose azioni militari: nel marzo 1081 guidò l'avanguardia inviata dal padre Roberto contro Valona; quindi operò fra i capi dell'esercito che riuscì a conquistare Durazzo aprendosi l'accesso alla via Egnatia e all'impero d'Oriente. Ancora nella primavera del 1082 era stato comandante supremo delle operazioni militari; nel 1084, dopo un breve rientro in Italia, fu nuovamente in Albania insieme al padre e ai fratelli Ruggero, Roberto e Guido. Dopo la scemparsa del Guiscardo (1085) e i contrasti con il fratellastro Ruggero Borsa, dal 1086 ottenne il controllo del territorio pugliese ad est della linea Conversano/Taranto, mentre le campagne calabresi del 1087 gli offrirono la possibilità di diventare signore di Madia e di

notizia dell'arrivo dei primi gruppi organizzati di cavalieri che, a seguito del proclama di Urbano II (il cosiddetto “appello di Clermont”), avevano scelto la via italiana per imbarcarsi alla volta della Terrasanta (*Actes Clermont* 1997; FLORI 1999, 159 ss.; BECKER 1999: l’idea e il significato di crociata in Urbano II). La campagna militare in Oriente del normanno si protrasse, con alterne fortune, per circa un decennio, ispirata, però, più che da motivazioni religiose, da precisi calcoli politici, consistenti nella personale ricerca di spazi di conquista a danno dell’impero bizantino, quasi una replica delle imprese orientali perseguite da suo padre Roberto (PANARELLI 1999, 152-154).

I combattimenti che Boemondo sostenne contro l’imperatore Alessio Comneno sono narrati con tono epico in un’epistola metrica di 548 versi, che fa parte del *corpus* di undici lettere (tutte in distici elegiaci) dovute alla penna di Rodolfo Tortario, un monaco del famoso monastero benedettino di Fleury-sur-Loire, vissuto tra gli ultimi decenni dell’XI e i primi del XII secolo. Le epistole, indirizzate a diversi personaggi non sempre facilmente identificabili, ci sono giunte (insieme ad altre opere dello stesso autore) in un solo testimone manoscritto, il Vaticano Reginense lat. 1357 (TORTARII 1933; BAR, 1937). L’epistola in esame (la settima della raccolta), benché composta nel metro tipico dell’elegia, costituisce in sostanza una sorta di poemetto epico-storico, essendo in gran parte costruita con procedimenti poetici e retorici che sono propri del genere epico (BAR 1937, 159-199; IENAL, 1916).

Nel poemetto Rodolfo intende celebrare, in uno stile ornato, le imprese dell’eroe normanno (e dei cavalieri che combattono ai suoi ordini), senza tuttavia rinunciare a fornire un’informazione precisa degli eventi narrati. Questo scopo Rodolfo poté raggiungerlo grazie all’uso di un testo storico conservatosi in un solo testimone manoscritto (Bibl. Nat. lat. 6190) proveniente dall’abbazia di Fleury. Si tratta di una cronaca di Francia, di autore ignoto, che abbraccia il periodo compreso tra l’879 e il 1110; la parte di questa cronaca relativa all’epoca della prima crociata è stata pubblicata nel tomo V del *Recueil des Historiens des Croisades*,

---

Cosenza; nel 1089 - due anni dopo la realizzazione della *translatio* da Mira a Bari delle reliquie di san Nicola - divenne signore dell’importante città pugliese. In tal modo «l’area dei possedimenti di Boemondo risultava apparentemente coerente dal punto di vista geografico, ma soprattutto era funzionale agli sviluppi futuri della sua azione» (PANARELLI 1999, 149).

*Occidentaux*, sotto il titolo di *Narratio Floriacensis de captis Antiochia et Hierosolyma et obpresso Dyrrachio* (Paris, 1895, XCI-XCV e 356-362).

Nei tre distici iniziali Rodolfo dichiara la sua età, precisando che, quando ha cominciato a scrivere l'epistola, aveva nove lustri e già i capelli bianchi sul capo<sup>3</sup>. Subito dopo egli entra nel vivo del racconto, parlando in generale della crociata contro gli infedeli, per cui la Francia e il mondo intero hanno preso le armi contro i Turchi (vv. 7-8, ed. cit., 298):

*Tota pharetratos adversus Gallia Turcos  
Tunc, nec sola, tulit orbis at arma simul.*

Il poeta menziona quindi l'assedio di Gerusalemme e la vittoria dei crociati, il merito della quale viene attribuito soprattutto ai francesi (vv. 9-12, ed. cit., 298 ss.):

*Tunc Ihebuseos deiecit Gallica muros  
machina, contritis turribus aeriis,  
Parthicus est arcus praetenta cuspide pulsus,  
Hostis qua calles, Galle, ferire latus<sup>4</sup>.*

Immediatamente dopo si dà inizio, con un nuovo *tunc* («allora»), alla narrazione della campagna militare di Boemondo contro i Bizantini (vv. 13-18, ed. cit., 299):

*Graecorum primo tunc strenuus intulit heros  
Bella Boamundus, foedere postposito,  
A maris extremi praesentia litore cuius  
Ad Siculum gentes colligit usque fretum,  
Omnis et Oceani quae clauditur insula nostri  
Gurgitibus salsis bellica tela rapit<sup>5</sup>.*

<sup>3</sup> Cfr. vv. 1-6 (ed. cit., 298): *Bis iam bina bis exieram quinquennia, lustro / Insuper adiecto, cum rapui calamos, / Fundebam raros hebennio vertice canos, / Intempestive quos properare queror: / Nuntiat ad portam tristem consistere Parcam / Albicat humani ut caesaries capitii. Nei vv. 3-4 si riscontra una ripresa da Boezio (*Cons. I*, 1, 11): *Intempestivi funduntur vertice cani* (Bar 1937, 171).*

<sup>4</sup> A v. 11 Bar (1937, 172) segnala un recupero ovidiano (*Met. 3, 82-83 ... instantiaque ora retardat / cuspide praetenta*).

<sup>5</sup> Secondo il Bar (1937, p. 162), la confusione in cui Rodolfo incorre mettendo in successione eventi, che in realtà sono fra loro distanti di circa dodici anni, si spiega alla luce della *Narratio Floriacensis*, in cui ricorre, a poche pagine di distanza, la menzione di due serie di avvenimenti. Si fa dapprima riferimento al Concilio di Clermont: *Eodem anno [1095], papa Urbanus in Gallias venit, conciliumque maximum episcoporum et abbatum apud Clarum montem in mense novembri celebravit. In sequenti quoque anno, apud Nemausum aliud congregavit in mense iulio concilium. Adventus autem ipsius et conciliorum haec maxima causa fuit: Turci, gens infidelis, et a Christi cognitione aliena,*

Il condottiero normanno viene rappresentato come un «valoroso eroe» (*strenuus ... heros*), la cui fama ha fatto radunare attorno a lui un gran numero di combattenti, dei quali il poeta — secondo la prassi della poesia epica — propone il catalogo (vv. 19-58, ed. cit., 299-300)<sup>6</sup>. Si tratta di angli, irlandesi, spagnoli, italiani, tedeschi, francesi (soprattutto normanni, suoi compatrioti). Tutte queste migliaia di soldati (*milites e pedites*), diversi fra loro *moribus ac linguis*, si radunano *ad Bari portum* (v. 67), da cui devono imbarcarsi per raggiungere la costa orientale dell'Adriatico<sup>7</sup>.

Nei versi successivi Rodolfo si sofferma brevemente sugli aspetti logistici della spedizione, precisando l'origine degli approvvigionamenti: il legname per costruire la flotta di quattromila navi proviene dai boschi del Gargano, le greggi dalla Puglia e dalla Sicilia, il grano da Puglia, Calabria e Sicilia<sup>8</sup>. È difficile dire se questi, ed altri particolari, assenti dal testo in prosa, derivino da un'altra fonte, a noi ignota, o siano sviluppi meramente letterari di un autore, Rodolfo, che si rivela comunque informato in modo sommario sulle località della regione da cui partiva la spedizione (BAR 1937, 164).

*ad bellum vero pre omnibus Orientalibus populis vividam dextram, examen sui generis de terra incolatus emitens, Hierusalem et circumpositas longe occupaverat regiones, ita ut eius barbara feritas usque ad mare, quod Brachium Sancti Georgii vocatur, dominaretur* (ed. cit., 356B); poco oltre si precisa che il papa si rivolge soprattutto ai Francesi, *gentem Gallorum bellicosissimam*, invitandoli ad accorrere in aiuto dei cristiani di Terrasanata oppressi dagli infedeli e subito dopo sono nominati i più illustri dei condottieri crociati, fra i quali figura *Buamundus, frater Rogerii, ducis Apulie* (*ibidem*, 356E-G). In seguito il cronista racconta l'assedio e la conquista di Antiochia, di cui Boemondo diviene signore (*ibidem*, 357C-358E), e quindi il viaggio degli altri crociati verso Gerusalemme, l'assedio e la presa della città santa (*ibidem*, 358F-360G).

<sup>6</sup> Per un'analisi particolareggiata di questi versi, in cui si colgono numerosi recuperi classici, soprattutto da Virgilio e Lucano, si rinvia a Bar (1937, 172-174).

<sup>7</sup> Cfr. vv. 67-70 (ed. cit., 300): *Ad Barri portum distantia multa virorum / Moribus ac linguis milia convenient, / Infinita fuit nimirum copia quorum, Aeris ut volucres aut ut harena maris.* In questi versi Bar (1937, 174) ravvisa riecheggiamenti virgiliani, da Aen. VIII, 722-723 *Incedunt victae longo ordine gentes, / quam variae linguis, habitu tam vestis et armis*, in riferimento alle scene scolpite sullo scudo di Enea, in cui figurano i popoli sconfitti dalla Roma di Augusto.

<sup>8</sup> Cfr. vv. 71-80 (ed. cit., 300 s.): *Saltibus ingentes Garganis mille carinas / Extruxere quater, computo nec modicas: / Non abies cedrum redimit, non fraxinus ornum, / Non quercum pinus, sternitur omne nemus. / Ut fabricata fuit stetit atque in litore classis, / Remi cum velis, anchora, remigium, / Apuliae cogunt armenta gregesque bidentum, / Omne pecus Siculum, litus ad equoreum; / Apulus et Chalaber frumenta dat atque Sicanus, / Quae freta traducunt milite praeposito. Sui riecheggiamenti virgiliani e lucanei presenti in questi versi, vd. Bar (1937, 175).*

Passando poi al racconto della campagna militare vera e propria, il poeta si mantiene in sostanza fedele al racconto della cronaca in prosa, ma lo arricchisce con particolari che denunciano la sua ampia conoscenza della tecnica letteraria epica risalente a illustri modelli antichi, fra cui spiccano Lucano e Virgilio. Ad esempio, quando riferisce l'assedio di Durazzo, aggiunge una breve descrizione della piazzaforte (vv. 99-102, ed. cit., 301 s.):

*Expugnant igitur collatis viribus urbes,  
Depopulant agros, oppida diripiunt.  
Dirrachium cingunt, rupes quae cincta profundis  
Aequoribus, caelo turribus appropiat.*

Talora Rodolfo fa sfoggio della sua cultura classica, mescolando elementi mitologici con la storia contemporanea. Valga a titolo esemplificativo il caso dei vv. 111-112, dove, all'interno del lungo catalogo dei popoli che compongono l'esercito inviato dall'imperatore bizantino in soccorso degli assediati, si riscontrano allusioni alla leggenda tebana<sup>10</sup>; poco oltre, nella stessa enumerazione, tra le diverse regioni dell'impero bizantino, il nostro autore cita il monte Parnaso, recuperando forse una *iunctura ovidiana*:

*Parnasusque biceps qui perficit esse poetas  
Gratus quos alis somnus obumbrat ibi<sup>11</sup>.*

Altri espedienti retorico-stilistici, riconducibili ai modelli classici, di cui Rodolfo fa largo uso, sono i discorsi e le similitudini. Quando le truppe bizantine, guidate dal generale Patroclio (*Patroclus dux*: v. 148), stanno per assalire l'esercito normanno, è Guido, fratello di Boemondo e generale in capo, che arringa i soldati con una lunga allocuzione, intessuta di reminiscenze virgiliane e ovidiane (vv. 159-192), che però sembra ispirata da un passo della *Narratio Floriacensis*, in cui si accenna alle esortazioni che i francesi reciprocamente si scambiano muovendo all'attacco: *Adversarii denique, proelio disposito, opperiebant illos; itaque Franci, cum alacritate sese exhortantur adoriantur eos* (ed. cit., 361F; vd. Bar 1937, 165).

---

<sup>9</sup> Più scarno è invece il racconto della cronaca in prosa (ed. cit., 361D): *Hinc Graecorum pervadens imperium, urbes, municipia, villas et agros devastans, venit Dirrachium, quam obsidione cingens oppugnabat tempore multo* (Bar 1937, 164).

<sup>10</sup> Ed. cit., 302: *Martia Chadmeae miserunt semina Thebae / Viperei dentes, ensiferam segetem*. Le fonti sono Stazio, *Theb.* 3,285 e 10,613-614; Ovidio, *Met.* 3, 103 e 4, 573; e Claudio, *Cons. Stil.* 1,321 (Bar 1937, 176, n. 3).

<sup>11</sup> vv. 123-124 (ed. cit., 302): cfr. Ov., *Met.* 2, 221 *Parnasusque biceps et Eryx et Cynthus et Othrys.*

Gli effetti del discorso di Guido sul morale delle truppe non si fa attendere (vv. 193-196, ed. cit., 304 s.):

*Talibus accensus monitis, exercitus omnis,  
Armis arreptis, impetu terrifico,  
Obicibus ruptis, transit munimina valli  
Invaditque soli gramineam faciem*

e Rodolfo paragona lo slancio dei soldati crociati al Rodano impetuoso (vv. 197-200, ed. cit., 305):

*Haud aliter Rhodanus gelidas fugiendo per Alpes,  
Artatus rupis faucibus aeriae,  
Obvia propellens vasto cum murmure saxa,  
Stagnantis tumidas gurgitis intrat aquas<sup>12</sup>.*

L'atteggiamento incondizionatamente favorevole che Rodolfo mostra nei riguardi del principe normanno in tutto il poemetto, appare ancora più marcato nella parte conclusiva, in linea con l'orientamento della cronaca in prosa. Nei vv. 511-522 si riferisce che Boemondo e le sue truppe hanno conseguito una vittoria completa sul nemico bizantino: migliaia di greci sono stati uccisi, molti altri ne sono stati catturati insieme ad un grosso bottino<sup>13</sup>.

Il potente principe di Antiochia è il solo dei condottieri crociati, a cui viene dedicato un intero *Kreuzzugslied*. In trenta esametri leonini Marbodo di Rennes ha brevemente intessuto, poco dopo il 1105, l'elogio di questo personaggio<sup>14</sup>. Sin dal primo verso, che si chiude con la menzione del nome, Boemondo viene elevato al di sopra di tutti gli altri uomini del mondo (*In toto mundo non est homo par Boemundo*). Nel tessere l'encomio del condottiero normanno, Marbodo si serve qui del procedimento retorico dell'*yperoché*, che accentua l'idea di incomparabilità (*non ... par*), come in

<sup>12</sup> Nei versi si mescolano reminiscenze virgiliane e lucanee (Bar 1937, 182).

<sup>13</sup> Cfr. ed. cit., 315: *Porro Boamundus vallatus milite forti / Dissipat Argivos strage truci cuneos./ Illic Graiorum tot milia caesa virorum / Strata iacere soli prospiceres facie, / Et tot equos variis fusos in pulvere telis, / Armaque diversas tradere parta neces. Herois vires Graiae tolerare cohortes / Non potuere citae seque dedere fugae. / Inachii fugiunt, obversa premunt fugientum / Turmae victrices terga pedes et eques; / Caedunt, prosternunt, captivorumque reducunt / Agmina, ditati multiplici spolio.*

<sup>14</sup> Si tratta della *Commendatio Jerosolymitanae expeditionis*, il XXXVIII dei *Carmina varia* di Marbodo; il testo in PL 171, col. 1672 A-C. Una puntuale analisi del poemetto offre G. Spreckelmeyer (1974, 192-198), da cui ripropongo qui i motivi e le annotazioni di maggior rilievo.

un passo scritturistico si dice anche di Giuditta (Iud. 11,19): *Non est talis mulier super terram in aspectu, in pulchritudine, et in sensu verborum.* L'elogio del *miles* deve essere provato dalla menzione delle sue imprese. Perciò nel v. 2 il poeta si rivolge agli ascoltatori, precisando di voler raccontare loro solo alcuni dei *gesta* del normanno, imprese che però sono da valutare doppiamente in ragione del loro straordinario rilievo:

*De cuius gestis cognoscere pauca potestis,  
multiplicem numerum superantia pondere rerum* (vv. 3-4).

Il poeta fa qui ricorso ad un altro *topos*, quello detto *ex pluribus pauca*, che in unione con la precedente *yperoché* contribuisce ad enfatizzare il senso dell'indicibilità della *laus* di Boemondo: non è possibile riferire tutte le imprese, ma già la menzione dei *gesta* più nobili basterà per assolvere l'alto elogio espresso nel primo verso (SPRECKELMEYER 1974, 193).

Con il v. 4 ha inizio la *narratio*, che viene introdotta - per così dire - da un *topos*-verità, anch'esso pienamente finalizzato all'elogio del crociato: il poeta dovrebbe mentire, se nonassegnasse al suo eroe il primo posto, dato che questi come primo dei condottieri ha guidato i popoli d'Occidente contro i Turchi:

*Ille ducum primus, nisi falsa referre velimus,  
Commovit gentes in Turcos omnipotentes* (vv. 4-5).

Probabilmente, qui si deve intravedere un'allusione alla spedizione militare contro Costantinopoli, condotta da Roberto il Guiscardo nel 1081, alla quale prese parte anche Boemondo (BURGARELLA 1990, 39-60, in part. 57). La politica di conquista dei Normanni dell'Italia meridionale contro Bisanzio viene qui dal poeta francese inquadrata nella preistoria delle crociate, e la ripresa dei piani di conquista di Roberto Guiscardo da parte di suo figlio Boemondo può essere intesa come una crociata (SPRECKELMEYER 1974, 193, che riprende Schmuck, *Kreuzlieder*, 104).

Boemondo ha già in precedenza fornito con la sua vittoria su Costantinopoli, un esempio di come si possa con la forza conquistare il tempio<sup>15</sup>. A questo sguardo al vittorioso passato (cfr. v. 7 *olim*) segue la menzione di una sconfitta nel presente (v. 8 *nunc*). La responsabilità della vittoria non conseguita viene però ascritta alla indecisione della sua *gens*, cosicché la gloria dell'elogiato non soffre per questo alcun danno. La

<sup>15</sup> vv. 6-8: *Auctor et exemplum violentis tollere templum, / Constantinopolim, victo duce, vicerat olim; / Nunc quoque vicisset, si gens sua passa fuisset.*

<sup>16</sup> Qui la posizione di forza di Boemondo viene messa in risalto mediante la 'iunctura' *ad nutum* (SPRECKELMEYER 1974, 194).

spiegazione di questo fatto viene affidata al verso successivo (9), che mostra Boemondo come ricettore di tributi, al cui cenno persino un re ubbidisce:

*Rex tamen ad nutum pendit sibi grande tributum<sup>6</sup>.*

Dal v. 10 si passa quindi alla lotta con i «nemici selvaggi» (*hostes ... feros*), ai quali Boemondo viene contrapposto come *martius heros* (v. 10). Egli viene esplicitamente rappresentato come «aggressore» (*aggressor*), che vince Nicea e sconfigge i Turchi in combattimento. Già al v. 5 i Turchi erano stati connotati come *omnipotentes*, un epiteto altamente elogiativo, che in definitiva serve ad accrescere la fama del vincitore su un nemico in precedenza lodato. Boemondo ha guidato le sue valorose coorti fin nella città di Antiochia, impresa in cui si è dimostrato *fortissimus* (v. 13). Come traordinarie sono le sue imprese nel ruolo di cavaliere e condottiero, altrettanto eccellente è la sua condotta successiva, nell'enunciazione della quale Boemondo viene presentato nel ruolo presente di regnante. I Siriani sono al suo servizio, e i Sabei gli inviano doni. L'espressione *nova dona* (v. 14) è da intendere tipologicamente, poiché Boemondo viene qui rappresentato in una stilizzazione biblica come la realizzazione del re ideale, di cui si tratta nel Salmo 71, 10 s.: *Reges Tharsis et insulae munera offerent; reges Arabum et S a b a do n a adducent; et adorabunt eum omnes reges terrae, omnes gentes servient ei* (SPRECKELMEYER 1974, 194).

La posizione di forza di Boemondo viene ulteriormente evidenziata dal fatto che i Parti, gli Arabi e i Medi stringono un'alleanza contro di lui; anche il *rex magnificus Babylonis* (v.16), come qui viene chiamato il sultano, e l'Africa tentano di conquistarlo con doni. Boemondo viene così temuto in Oriente e in Africa (vv.14-18), nella stessa misura in cui è amato nelle città dell'Italia e nei paesi dell'Occidente. Il poeta cita solo Bari e Taranto, che festeggiano l'arrivo del principe, e termina accortamente il suo elenco con il ricorso ad una cosiddetta 'formula di fastidio':

*Ipsius adventum Barus colit atque Tarentum*

*Et quantum terrae nimis est mora longa referre* (vv. 19-20).

Il ritorno di Boemondo in Italia non significa però, per Marbodo, un 'abbandono' della Terrasanta, ma è utile alla causa: il condottiero normanno trasferisce anche in Occidente la sua valorosa impresa, durante la quale arruola soldati per i futuri *iustissima bella* (v. 22). A questo verso segue un inciso: alla lode di Boemondo si unisce ora un invito alla guerra sommamente giusta, per la quale l'Altavilla è impegnato nell'arruolamento

di truppe. I versi seguenti (23-27) possono essere intesi come una risposta all'invito lanciato da Boemondo e si inseriscono bene nell'elogio del principe:

*Debet enim plane, nisi nomen gestat inane,  
Contra gentiles pugnare deicola miles,  
Hunc Deus invitat qui bella domestica vitat,  
Illicitus Mars est, ubi non contraria pars est,  
Unius sectae nequeunt configere recte.*

Goswin Spreckelmeyer osserva che il problema del *bellum iustum* viene discusso solo in questo luogo nelle canzoni di crociata. Il punto nodale non consiste qui nel fatto che le guerre connesse con una crociata contro gli infedeli siano considerate come *iustissima bella* (v.22), ma nel fatto che come motivazione determinante che giustifichi l'arruolamento di truppe per la lotta contro gli infedeli viene indicata la soppressione dei dissidi bellicosi interni alla cristianità, che in rapporto con gli eventi in Terrasanta sono definiti *domestica bella* (v.25). Questa condanna della guerra fra cristiani era stata espressa anche da Urbano II nel suo discorso di Clermont, secondo la testimonianza di Roberto Monaco: *Cessent igitur inter vos odia, conticescant iurgia, bellula quiescant et totius controversiae dissensiones sopiantur. Viam sancti sepulcri incipite, terram illam nefariae genti auferte, eamque vobis subicite!* (SPRECKELMEYER 1974, 195 s., con ulteriori indicazioni bibliografiche).

Nella poesia la valutazione delle specie di guerra viene da Marbodo ricondotta direttamente a Dio, che da parte sua invita i cavalieri a combattere contro gli infedeli. Questo invito ha del resto carattere obbligatorio (*debet*: v. 23) per colui che si propone come *deicola miles* (v. 24). Il cavaliere viene qui così colto nel suo senso dell'onore, messo in risalto dall'uso dell'*adnominatio* collegata alla rima (*invitat...* *vitat*: v. 25); a lui possono essere concessi solo i *iustissima bella* (v. 22), consistenti nel *pugnare contra gentiles* (v. 24). Tutti gli ammonimenti contenuti nell'esortazione, Boemondo li ha già realizzati. Egli quindi può a buon diritto essere additato come *exemplum* ai cavalieri devoti:

*Istis de causis pro tot et talibus ausis  
Per totum mundum fert fama boans Boemundum,  
Et reboet mundus quia tanta facit Boemundus* (vv. 28-30).

Gli ultimi due versi si ricollegano, in una sorta di *Ringkomposition*, al v. 1, enfatizzando l'idea in esso contenuta. Non solo Boemondo è il primo uomo del mondo, ma il mondo ne ha anche conosciuto la gloria, e sa

apprezzarla, poiché in tutto il mondotisuona il suo nome per le imprese compiute. In modo significativo i due versi finali si chiudono, come quello iniziale, con la menzione del nome dell'eroe intrecciata ad una sorta di gioco allitterante e onomatopeico: *Per totum mundum fert fama boans Boemundum, / Et reboet mundus, quia tanta facit Boemundus.* Nel contempo però il poeta, attraverso un gioco etimologico nel senso della *notatio nominis*, enfatizza ancora una volta l'elogio del condottiero e ne giustifica il nome (*Boemundus, quia reboat mundus*). Così il *topos* «l'intero globo terrestre lo canta», che ricorre alla fine di questa *laus principis*, è fondato sul nome stesso dell'elogiato (SPRECKELMEYER 1974, 196).

Sappiamo che Boemondo era uomo astuto, intelligente e sensibile anche agli strumenti della propaganda (nel suo *entourage* era presente quell'anonimo normanno che ce ne ha tramandato in luce favorevole le gesta). Alla fine del 1104, per rilanciare la crociata, egli partì per l'Italia, di dove passò in Francia, rimanendovi per due anni, prima di ritornare in Oriente. Accolto solennemente dal re Filippo I, nel settembre 1105 ne sposò la figlia Costanza (PANARELLI 1999, 159). E forse, fu proprio durante quel soggiorno che lo scaltro normanno, che aveva lasciato così viva e fascinosa impressione nell'avversaria Anna Comnena, seppe guadagnarsi le simpatie e l'ammirazione dei francesi, sì da trovare anche, nel monaco benedettino Rodolfo Tortario e nel vescovo di Rennes Marbodo, due poeti pronti a contribuire alla diffusione della sua fama: promuovendone, il primo, l'immagine di *strenuus heros* e additandolo, l'altro, quale perfetto *exemplum* del *deicola miles*, a cui Dio ha affidato la missione di liberare la Terrasanta dagli infedeli.

## BIBLIOGRAFIA

### *Actes Clermont*

- 1997 *Le Concile de Clermont de 1095 et l'appel à la Croisade. Actes du Colloque Universitaire International de Clermont-Ferrand (23-25 juin 1995)*, organisé et publié avec le concours du Conseil Régional d'Auvergne, Rome.

BAR Francis

- 
- 1937 *Les épîtres latines de Raoul le Tourtier (1065? - 1114?). Étude de sources*, Paris.
- BECKER Alfons  
1999 *Urbain II et l'Orient*, in *Il Concilio di Bari del 1098. Atti del Convegno Storico Internazionale e celebrazioni del IX Centenario del Concilio* (a cura di S. Palese e G. Locatelli), Bari, pp. 123-144.
- BURGARELLA Philippe  
1990 *Roberto il Guiscardo e Bisanzio*, in *Roberto il Guiscardo tra Europa, Oriente e Mezzogiorno. Atti del Convegno Internazionale di studio. Potenza - Melfi - Venosa, 19-23 ottobre 1985* (a cura di C.D. Fonseca), Galatina (LE) 1990, pp. 39-60.
- FIGLIUOLO Bruno  
1986 *Ancora sui Normanni d'Italia alla prima Crociata*, Archivio Storico per le Province Napoletane, CIV, pp. 1-16.
- FLORI Jean  
1999 *Pierre l'Ermite et la Première Croisade*, Paris.
- Hiestand Rudolf  
2000 *Boemondo di Taranto e la I Crociata*, in *Il Mezzogiorno normanno-svevo e le Crociate. Atti delle quattordicesime giornate normanno-sveve. Bari, 17-20 ottobre 2000*, a c. di G. Musca (in corso di stampa).
- IENAL A.  
1916 *Der Kampf um Durazzo 1107-1108 mit dem Gedichte des Tortarius*, Historisches Jahrbuch der Görres-Gesellschaft, XXXVII, pp. 285-352.
- PANARELLI Francesco  
1999 *Il Concilio di Bari: Boemondo e la Prima Crociata*, in *Il Concilio di Bari del 1098. Atti del Convegno Storico Internazionale e celebrazioni del IX Centenario del Concilio* (a cura di S. Palese e G. Locatelli), Bari, p. 145-167.
- SPRECKELMEYER Goswin  
1974 *Das Kreuzzugslied des lateinischen Mittelalters*, München.
- TORTARII Rodulfi  
1933 *Carmina* (ed. by M. B. Ogle and D. M. Schullian), Roma.

**Studia Antiqua et Archaeologica, VIII, Iași, 2001**

**PRESENCES DE L'ELEMENT VIKING DANS L'ESPACE DE LA  
ROMANITÉ ORIENTALE EN CONTEXTE MÉDiterranéen**

FLORIN PINTESCU  
(Université “Ștefan cel Mare” de Suceava)

La grande expansion spatiale des Vikings est un phénomène historique bien connu des spécialistes qui en ont relevé l’importance surtout pour l’Europe occidentale (LUND 1986). En ce qui concerne l’analyse de cette expansion vers l’Europe orientale, les choses sont un peu plus compliquées, notamment à cause des disputes entre deux conceptions et écoles historiques différentes. La première, représentée par l’école historique “normandiste”, souligne l’origine nordique (*viking*) de certains chefs/fondateurs des États médiévaux des Slaves orientaux et l’influence scandinave sur ces États. Cette opinion est partagée par la plupart des historiens européens. La seconde, l’école historique “antinormandiste”, représentée surtout par des historiens russes, biélorusses et ukrainiens, cherche à diminuer d’une manière drastique le rôle scandinave dans la genèse de ces États (STENDER-PETERSEN 1953, 5; RAHBECK-SCHMIDT 1970, 10-12; PRITSAK 1981, 3-7). L’opinion de cette école a très peu d’adeptes aux rangs des historiens non slaves. Comme un prolongement à cette dispute, certains historiens considèrent que même le nom de *viking* est correctement employé seulement pour l’Ouest, et non pour l’Est de l’Europe, région pour laquelle il est préférable d’utiliser le terme de *scandinave* à la place de *viking*<sup>1</sup>.

Dans les lignes suivantes, nous chercherons à analyser succincte-

---

<sup>1</sup> “The meaning of Vikings has been shaped mainly by events in the west, so to avoid endless debates about what constitutes a „real” viking it is to preferable to use the term „Scandinavian” when discussing the east. Russia did not exist during the Viking Age, nor does the Russia of today include all the areas where Scandinavians were active – Kiev, for example is in Ukraine, and Polotsk in Belarus. „European Russia” is probably the best way of defining the entire between the Arctic and Black seas and between Poland and the Urals” (NOONAN 1997, 134).

ment les témoignages concernant l'impact de l'expansion scandinave sur la romanité orientale. Notre analyse contiendra principalement une revue des sources littéraires scandinaves qui portent sur l'espace de la romanité orientale et ses habitants, et des preuves archéologiques liées à la présence des Vikings dans l'espace roumain. Quelques problèmes de linguistique seront aussi abordés. Nous utiliserons ici le concept lancé par la sociologie américaine : la **frontière**. Dans l'acception sociologique, ce concept ne désigne pas une limite territoriale (*boundary*), mais un phénomène d'expansion historique d'un peuple ou d'un empire, d'une économie, d'une religion ou d'une idéologie. Pour conclure, nous essaierons d'entreprendre une étude empirique sur l'impact entre la **frontière** scandinave et la **frontière** de la romanité orientale.

L'histoire de l'Europe a été fort influencée par l'avancement de la **frontière** romaine. Il y a eu en particulier trois moments dans l'histoire romaine qui ont favorisé l'unification partielle de l'Europe, d'une part, et le contact de la civilisation romaine avec d'autres civilisations, d'autre part. Pour commencer, Cornelius Scipio, surnommé Africanus (236-184 av. J-C) a vaincu le célèbre Hannibal dans la seconde guerre punique. Grâce à la défaite de la Carthage, la **frontière** romaine a pu s'élargir sans obstacle jusqu'au Nord de l'Afrique, et la Méditerranée s'est transformée petit à petit en une mer interne romaine (*Mare Nostrum*). Caius Iulius Caesar (100-44 av. J-C) a conquis la Gaule et la Bretagne, en offrant ainsi à la civilisation/frontière romaine le contact avec la civilisation celtique et une ouverture vers l'Océan Atlantique. L'Empereur Marcus Ulpius Traianus (98-117 apr. J-C) a réalisé par la conquête de la Dacie la plus grande expansion territoriale de la civilisation romaine en Europe. Les populations européennes qui n'ont pas été incluses dans ce qu'on appelle *ordo romana*, et habitant dans le *barbaricum*, n'ont pas pu développer une culture supérieure écrite, une civilisation urbaine et une propre tradition d'état jusqu'au Moyen Âge. Il s'agit surtout des peuples slaves.

L'avancement de la **frontière** scandinave vers la partie est de l'Europe a remédié à cette situation. Les Scandinaves ont réussi à créer dans la Russie européenne des structures d'État et une civilisation urbaine. Dans cet espace immense (v. la note 3), pour deux raisons, les Scandinaves ont maintenu le contrôle de certaines routes commerciales et de certaines populations, plutôt que de leurs territoires. Premièrement, leur nombre était trop petit par rapport à celui des Slaves de l'Est, qui habitaient un territoire

---

très étendu. Les Scandinaves ne pouvaient pas contrôler effectivement ce territoire, faute d'un appareil bureaucratique nombreux et de moyens modernes de transport. Deuxièmement, une bonne partie de l'élite scandinave se composait de commerçants, catégorie sociale qui ne s'intéressait pas spécialement à détenir des terres et contrôler des territoires, mais qui voulait obtenir des biens mobiliers (de l'or, des marchandises, des esclaves). De toute façon, la rencontre des civilisations scandinave et slave a mené à la naissance d'une nouvelle société médiévale ayant des traits qui ne se retrouvaient pas en Europe occidentale. Ces traits ont été le résultat du commerce à grande distance pratiqué par les Scandinaves (voir par exemple la fameuse route commerciale "de chez les Varègues chez les Grecs"). Ainsi, l'Europe de l'Ouest était dirigée au Haut Moyen Âge par une aristocratie féodale, tandis qu'en Russie européenne, au moins une partie de l'élite dirigeante se composait de commerçants. Dans la même période, l'économie de l'Europe occidentale était autarcique pendant que les Scandinaves pratiquaient un commerce étendu sur de longues distances vers l'est de l'Europe. A la fin de ces considérations on peut conclure que la rencontre de deux civilisations évoluées, la romaine et la scandinave, ne pouvaient avoir que des résultats bénéfiques.

Pour ce qui est de l'influence considérable des Vikings sur l'histoire de la romanité occidentale, notamment sur la Normandie, le sud de l'Italie et de la Sicile, là où les Vikings ont créé des sites permanents, les choses sont bien connues. En revanche, les contacts entre la civilisation de la romanité orientale et la civilisation scandinave sont fort peu connus au chercheur occidental. Dans les lignes suivantes, nous présenterons au lecteur quelques données concernant le fait que les Vikings détenaient des informations sur les représentants de la romanité orientale, les Roumains.

\*\*\*

L'exceptionnelle mobilité spatiale des Scandinaves les a aidés à connaître beaucoup de régions de l'Europe orientale. Les sources nordiques médiévales enregistrent une liste assez longue de tels toponymes, que nous soumettons à l'attention du lecteur: *Bolgaraland*, *Valgaria*, *Vulgaria* - Bulgarie (METZENTHIN 1941, 13, 114, 121), *Dacia* (METZENHIN 1941, 15), *Gardar*, *Gardariki* - la Russie européenne (METZENHIN 1941, 31-32), *Grecia*, *Greka*, *Gri(k)land* - la Grèce; le Byzance (METZENHIN 1941, 36-37), *Illicius* (METZENHIN 1941, 45-46), *Macedonia*,

*Makedonii, Norindonia* (METZENHIN 1941, 67, 68, 74), *Misia, Mæsia* (METZENHIN 1941, 69-70), *Pulinaland, Polena* - la Pologne (METZENHIN 1941, 84), *Rucia, Ruscia, Russland, Rutsia* - la Russie européenne (METZENHIN 1941, 88-89), *Svíþjóð hinn mikla* - “la grande Suède”= *Gardariki* (METZENHIN 1941, 105-106), *Ungaraland* - la Hongrie (METZENHIN 1941, 112). Le toponyme *Blo(ö)kumannaland* mérite une mention spéciale: dans l’opinion de la majorité des spécialistes, il désignait une zone quelconque de la Roumanie d’aujourd’hui (METZENHIN 1941, 12-13). Les sources littéraires scandinaves du Haut Moyen Âge employaient le nom *Blakumen* ou *Blökumenn* (*Blökumaðr* au singulier) pour désigner les ancêtres des Roumains de nos temps, et *Blo(ö)kumannaland*, pour leur territoire<sup>2</sup>.

Par la suite nous allons analyser les sources historiques scandinaves qui mentionnent une population romaine à l’Est de l’Europe ou dans son aire d’habitation. Ces documents contiennent des informations qui résistent à une critique historique objective. Le nom ethnique *Blakumen* apparaît seulement dans une inscription runique de Sjonhem (Gotland, Suède) datant du XI<sup>e</sup> s. L’inscription mentionne un certain Rodfos, tué par les *Blakumen*.

**Roþuisl : auk : roþalf : þau : litu : raisa : staina : eftir : sy[ni : sina :] þria : þina : eftir : roþfos : han : siku : blakumen : i : utfaru kuþ : hielbin : sial : roþfoaR kuþ : suiki : þa : aR : han : suiu** (SVEN JANSSON 1987, 63)<sup>3</sup>.

Voici une version française de ce texte: «Rodvisl et Rodälv ont bâti ces pierres à la mémoire de leurs trois fils. Cela à la mémoire de Rodfos. Les Blakumen l’ont tué pendant une expédition. Dieu ait son âme. Dieu punisse ceux qui l’ont tué». A la suite de son analyse, B.F. Sven Jansson aboutissait à la conclusion suivante: “Quant au nom de ces gens, blakumen

<sup>2</sup> VRIES (1962, 46): “*Blökumaðr*: mann aus der Walachei”; GUDBRAND VIGFUSSON (1991, 71): „*Blöku-Menn*, m. pl., Wallachians, and *BlöKumanna-land*, Wallachia; Salmonenses (1915, 383): „*Blackmaend*: nordiske Navn paa Valacherne i Rumaenien”; FRITZNER (1954, 161): “*Blökumaðr*: person fra Wallakiet”.

<sup>3</sup> La transcription la plus autorisée de cette inscription, la suédoise, est la suivante: “Rodvisl och Rodävl de låto resa stenarna efter (sina) tre söner. Denna efter Rodfos. Honom sveko **valacker** på utfarden. Gud hjälpe Rodfos’ själ. Gud svike dem, som sveko honom” (B.F. Sven Jansson, Elias Wessén, *Gotlands Runinskrifter*, I, Texte = *Sveriges Runinskrifter*, XI, p. 265).

doit sans doute désigner les habitants de Valachie, la région la plus au Sud de la Roumanie actuelle... Le Blaku de la pierre runique peut être comparé à l'ancien mot slave *vlachu*; dans le gothlandais des débuts, la combinaison *vl-*, inconnue dans l'ancien scandinave, avait été remplacée par *bl-*. Le second élément est, naturellement, *-man*, "gens" (METZENHIN 1941, 63). L'interprétation du nom ethnique *Blakumen* a suscité un grand nombre de polémiques scientifiques, la grande majorité des auteurs interprétant *Blakumen* par Valaques, Vlaques (SPINEI 1973, 58-60; PINTESCU 1999, 23-29). Une mention intéressante sur *Blök(k)umenn* peut être trouvée dans le *Eymundar Þáttr Hringssonar*. Cette courte relation ne se retrouve que dans la version d'une *saga* du fameux roi norvégien Olaf Haraldsson (1015-1028), ultérieurement sanctifié, version conservée dans le célèbre manuscrit *Flateyjarbók*. Le mot *Þáttr*, pl. *Þaettir*, se traduit couramment -par *chapitre, partie*. En sens littéral, il signifie *courte narration (relation) indépendante* (PULSIANO 1993, 197-198). Le *Eymundar Þáttr Hringssonar* a été fixé par écrit au XIII<sup>e</sup> s., en reproduisant une variante orale plus ancienne, peut-être même du XI<sup>e</sup> s. (BRAUN 1924, 179-180). Les informations contenues dans le récit des aventures du Varègue Eymund, fils du roi norvégien Ringo de Uppland, à la cour de Iaroslav le Sage de Novgorod, ont été comparées aux informations des autres sources historiques, occidentales ou russes, et ont été trouvées généralement véridiques (FRANKLIN, SHAPED 1996, 184). A un moment donné, Eymund dévoile à Iaroslav que le frère du dynaste slave, Burizlaf (confusion du narrateur nordique entre Sviatopolk et son frère, Boris) (PINTESCU 1999, 31) est en train de préparer une armée pour lutter contre celui-ci.

"Eymundr suarar. Minna botti honum ar lata merkit en lifit ok hygg ek hann undan lomizst hafua ol verit i Tyrklande j uetr ok aetlar en aat heria a hendr ydr ok hefir hann med ser oflyanda her ok eru pat Tyrkir ok **Blökumen** (souligné par nous) ok mörg önnur il þiod" (UNGER, GUDBRAND VIGFUSSON 1862, 126). Voici une version française de ce texte: «Eymund répond: "J'ai compris qu'il s'est échappé et qu'il a passé l'hiver en Turquie. Mais maintenant il a l'intention de diriger une autre armée contre toi, car il a réuni une troupe redoutable (formée) de Turcs, Blökumen (Valaques) et beaucoup d'autres peuples cruels». Malgré certaines opinions contraires, ces *Blökumen* ont été identifiés à une population romaine habitant quelque part à l'est de l'Europe. Il existe même l'opinion que *Blökumen* représenterait la prononciation corrompue du nom des Valaques par les

Scandinaves : “Blakumanni (Blakumenn, Blakkamenn, Blökkumenn, Lokumenn)... Traditur hoc loco magnus exercitus Turcarum et Blakumannorum Gardarikiam vel Russiam invasuros fuisse. Utī Turcis (Tyrkjum, nom Tyrkir) populus hoc nomine notissimus significatur, sie Blakumannis Valachi, vel incolae terrae Blakumannorum [Valachiae] notantur *nomenque a Normannis iis datum e pronuntiatione Valachorum correpta prefectum est*”(souligné par nous) (EGILSON 1846, 81). Les études les plus récentes montrent l’existence de nombreux arguments qui plaident en faveur de l’identification des *Blökumen* à une population roumaine à l’est des Carpates (SPINEI 1973, 66-67; 1982; COOK 1986, 12; PINTESCU 1999, 33).

Le toponyme *Blokumannaland* est mentionné dans un épisode de l’œuvre célèbre de Snorri Sturlusson, *Heimskringla* (*Le Cercle du Monde*), qui contient différentes sagas des rois norvégiens. La saga de “Håkon aux épaules larges” relate en détail un épisode de l’histoire byzantine, situé plus précisément au temps d’Alexis I<sup>er</sup> Comnène (“Kirjalax”, dans la source nordique). La garde de mercenaires varègues de l’empereur mène un combat victorieux en *Blokumannaland*, contre certaines tribus païennes (*heiðinn*) (JÓNSSON 1911, 612-613: le texte complet), identifiées ultérieurement par des auteurs divers aux Coumans ou aux Petchénègues. Le toponyme *Blokumannaland* a été traduit par les éditeurs du *Heimskringla* par la *Valachie*, *Le Pays des Vlaques*, bien que les opinions contraires n’aient pas manqué (SCHÖNING, THORLACIUS 1783, 404; EGILSSON 1833, 47; STORM 1901, 780; JÓNSSON 1911, 612; SCHJØTT 1942, 605)<sup>4</sup>. En ce qui concerne l’événement de l’histoire byzantine auquel nous venons de faire allusion, les chercheurs ont émis des appréciations divergentes, en proposant son assimilation à toute sorte de combats livrés par les basileus contre les Petchénègues ou les Coumans. Ainsi, on a proposé comme dates de l’événement : **1040** (SANDAAKER 1991, 90), **1091** (SPINEI 1973a, 267-281), **1094** (GYÓNI 1956, 303-304; CIGAAR 1981, 73-74), **1114** (HOREDT 1969, 180; GYÓNI 1956, 303-304), **1122** (ELLIS DAVIDSON 1976, 191, 205; BLÖNDAL 1978, 178). Pour notre part, nous sommes d’accord avec la datation proposée par Victor Spinei: le combat de Lebunion du 29 avril, 1091, ainsi qu’avec la localisation du toponyme *Blokumannaland* quelque part au sud du Danube, dans une zone habitée par les Vlaques (SPINEI 1973a, 267-281). Nous trouvons intéressant le fait que la langue islandaise contemporaine

<sup>4</sup> V.G. Vasilievsky (1908, 366) et O. Pritsak (1981, 374) traduisent *Blokumannaland* par „Le Pays des Coumans”.

enregistre deux sens pour le mot Blökkumannaland. Au passé, ce mot signifiait “Valakía”, mais à présent il désigne seulement “Afíka” (BLÖNDAL 1922, 92; BLÖNDAL MAGNUSSON 1989, 68).

\*\*\*

Le peu de découvertes archéologiques qui pourraient attester une présence scandinave dans l'espace roumain ne se trouvent qu'en Dobroudja, région de la Roumanie, située au bord de la mer Noire. Dans ce contexte, nous mentionnons les découvertes archéologiques de Basarabi-Murfatlar et Păcuiul lui Soare (BARNEA 1962; 1963; 1968; BARNEA, BILCIURESCU 1959; DIACONU, PETRE 1969; DIACONU, POPA, ANGHELESCU 1961; 1962; ȘTEFAN, BARNEA et al. 1967). En 1957 on découvrait à Basarabi cinq petites églises datant du X<sup>e</sup>-XI<sup>e</sup> s., décorées de dragons et navires en style scandinave. Là aussi, on a découvert deux squelettes du type anthropologique nordique. Ou bien, comme le soulignait l'éminent chercheur H.R. Ellis Davidson (1976, 246): «Parmi le grand nombre de dessins, il y a quelques-uns que l'on suppose d'origine scandinave, surtout quelques figures à têtes de dragons et des corps enlacés». Sur les murs de ces petites églises on peut voir des inscriptions runiques intéressantes, pas encore déchiffrées. De toute façon, quelques experts ont été d'avis que ce sont là des “runes turciques”, apparentées à celles du type qu'on a découvert en Mongolie (AALTO 1958, *apud* BARNEA, ȘTEFĂNESCU 1971, 230). D'autres ont conclu qu'il s'agit de runes germaniques (AALTO 1958, *apud* BARNEA, ȘTEFĂNESCU 1971, 231). Les défenseurs de cette dernière hypothèse ne peuvent pas expliquer pourquoi certains signes runiques sont similaires aux runes germaniques, tandis que d'autres en sont complètement différents. Toujours à Basarabi-Murfatlar, sur un mur appartenant à un complexe funéraire situé à l'ouest de la petite église B3, est représentée un navire du type scandinave (AALTO 1958, *apud* BARNEA, ȘTEFĂNESCU 1971, 229). Le motif du labyrinthe, que l'on considère d'origine nordique, est représenté quatre fois dans les petites églises E3 et B4 (BARNEA 1963, 189-193; BARNEA, ȘTEFĂNESCU 1971, 229; DIACONU, PETRE 1969, 447). Un fragment d'épée du type viking a été découvert à Păcuiul lui Soare (DIACONU 1997, 44). Ces découvertes archéologiques peuvent être mises en rapport soit avec la fameuse route “de chez les Varègues chez les Grecs”, décrite par Constantin VII Porphyrogénète dans *De administrando imperio*, soit avec la campagne contre le Byzance entre 967-972, dirigée par le prince Sviatoslav de Kiev (957-972), au sud du

Danube. Ses militaires s'étaient fixés à cette époque-là autour des bouches du Danube. Bien que ses soldats aient été braves, ils ont été écrasés en 972 par une armée byzantine dirigée par l'empereur guerrier Jean Tzimiskes (969-972). "L'arme secrète" des Byzantins dans cette guerre a été leur excellente grosse cavalerie, invincible devant les guerriers pédestres scandinaves et slaves (cette guerre est racontée en détail dans *L'Histoire* de Léon Le Diacre: FHDR, II, 677-697, l'original grec et la traduction roumaine). En ce qui nous concerne, nous sommes tentés de lier les découvertes archéologiques de Dobroudja à cette campagne. Notre position s'appuie sur le fait que les archéologues roumains ont dernièrement localisé le célèbre Pereyaslavetz ("Le Préslav Petit"), l'endroit favori de résidence de Sviatoslav durant sa campagne au sud du Danube, à Prislava (Nufărul), dans le Delta du Danube, en Roumanie (BARASCHI 1991, I, 399-409; II, 373: la carte).

Le problème de ces découvertes archéologiques est pourtant assez compliqué à cause de leur singularité en Roumanie. C'est pourquoi, on ne peut suggérer aucune analogie avec des découvertes similaires. D'autre part, on ne saurait attribuer ce genre de découvertes à aucune population roumaine, ni aux populations nomades (les Petchénègues et les Coumans) ayant vécu avec les Roumains aux X<sup>e</sup>-XI<sup>e</sup> s. Il est inconcevable que des populations nomades de steppe (les Petchénègues ou les Coumans) ou une population sédentaire, sans traditions maritimes (les Roumains) aient utilisé dans leur art ou dans leur culte des dessins qui ressemblent d'une manière saisissante avec les dessins du type scandinave.

\*\*\*

Comme nous l'avons antérieurement annoncé, nous nous proposons de présenter une série d'opinions scientifiques concernant certaines influences scandinaves décelables dans le domaine de l'organisation militaire et dans celui de la toponymie en Roumanie. Nous allons entamer notre analyse par une étude appartenant à Ad. Stender-Pedersen. Cet auteur montre que dans les langues slaves du nord et de l'ouest, le terme *viteaz* (vaillant) dérive du terme slave *vit'azî* et/ou *vitezî*, tous les deux étant des dérivés du *víkingr*, ancien mot scandinave (STENDER-PEDERSEN 1953, 21-42: *passim*). Au Moyen Âge, un *viteaz* était le membre d'une catégorie spéciale de troupes militaires de la Moldavie et de la Valachie. Le terme *viteaz* peut être considéré l'équivalent des termes suivants, présents alors

dans les langues de l'Europe occidentale : *miles*, *caballarius*, *chevalier*, *Ritter*, *Knight* (SACHELARIE, STOICESCU 1998, 504). Actuellement, le terme désigne seulement un homme brave, vaillant. L'institution féodale roumaine des *viteji* (vaillants) est attestée pour la première fois dans un document grec de 1370, à l'endroit où est mentionné *Neagoe vitezis*, l'envoyé du voïvode Vladislav de la Valachie au Mont Athos, avec la mission d'examiner une demande d'aide faite par un monastère orthodoxe (PANAITESCU 1958, 165; LEMERLE 1945, 119). Il apparaît que le mot *viteaz* a été emprunté au slave par les Roumains, durant la période de cohabitation des deux peuples (SACHELARIE, STOICESCU 1998, 504). On ne sait rien de précis sur cette époque-là, ni à quelle langue slave a été emprunté ce mot. A l'avis d'un savant roumain, P.P. Panaitescu, le mot a été emprunté au slave commun, au moment où le *ɛ* nasal s'est diftongué, après les XIII<sup>e</sup>-XIV<sup>e</sup> s. (PANAITESCU 1958, 166). Dans un dictionnaire souvent cité (VASMER 1953, 206), on signale que “Das rumänische *viteaz* “Held” ist slavische Lehnwort... aber nicht ukrainische, wegen i (nicht y)”. Le mot *viteaz* dans les langues slaves a une longue histoire et, d'après les spécialistes, une origine scandinave. Max Vasmer résumait ainsi cette opinion: “Zweifellos ist Entlehnung von \*vitędzb aus ein germanisches wiking, altnordisch víkingr. Ein älteres \*vice'dzb konnte durch Dissimilation \*vitędz ergeben...”( VASMER 1953, 206). Des études importantes sur ce sujet ont été publiées par Ad. Stender-Pedersen (1925, 44-5; 1927, 44-5; 1953a, 21-42; 1953b, 43-63), Knut Knutsson (1930, 6-19) et M.V. Kiparsky (1934, 268-270). Le mot *viteaz* suggère d'une part, deux qualités apparentées: bravoure et héroïsme. D'autre part, grâce à l'association avec le mot *chevalier*, il a aussi un sens social et militaire à la fois. L'institution de la chevalerie a été importée de l'ouest vers l'est de l'Europe. Ad. Stender-Petersen (1953b, 55) soulignait que le sens initial du mot \*vitędzb a été très probablement celui de *chevalier*, les sens de *héros* ou de *vainqueur* s'étant ajoutés ultérieurement.

Le mot roumain *viteaz* représente un cas particulier. Il paraît que, de nos jours, les spécialistes considèrent unanimement que ce mot est un emprunt slave. Toutefois, le pluriel *viteji* de ce mot a désigné au Moyen Âge une institution roumaine qui correspondait à un modèle européen occidental. Ce fait s'explique par la position géographique de la Moldavie et de la Valachie, placées dans une zone de contact entre les civilisations slave et européenne occidentale. Les Roumains ont cohabité pour une

période avec les Slaves, mais ils se sont créé leurs propres États médiévaux sous l'influence du féodalisme hongrois de facture occidentale. Relativement à cet aspect, nous suggérons une possible ressemblance entre le mot roumain *viteaz* et le mot hongrois *vitéz*, remplacé dans les textes latin de Hongrie par *eques* = chevalier (BOGDAN 1908, 403). Notons aussi le fait que, dans les pays slaves orthodoxes, *viteaz* désignait seulement une qualité individuelle, et non une institution sociale<sup>5</sup>. Mais de toute manière, Ad. Stender-Petersen suggérait que la dérivation du mot slave \**vitedzъ* de l'ancien mot scandinave viking était un témoignage certain de l'influence culturelle nordique dans l'Est et l'Ouest de l'Europe (STENDER-PETERSEN 1953a, 42).

Les linguistes roumains ont eu deux tentatives de détecter d'autres influences possibles du scandinave dans la langue roumaine. Personnellement, nous sommes très sceptiques à l'égard de ces conclusions. Le philologue Al. Philippide a essayé de trouver une influence scandinave aux mots roumains *Baranga* et *Barangești*. Le savant Sigfús Blöndal a trouvé intéressante cette hypothèse. Voici une citation *in extenso* tirée de son œuvre (1978, 191-192) qui nous épargne tout commentaire, car les opinions du savant sont en accord avec les nôtres:

“There are a number of Varangian relics in present-day Romania, which have been investigated by A. Philippide (1916: notre note) whose principal conclusions may be noted here .The word *Baranga* is found in the connotation “old wolf who howls first of all when the wolves begin to howl” and also in the meaning «the strongest and bravest bull who leads the way when the herd moves, and is furnished with a bell»... This word appears also as a family surname, as early as the seventeenth century, and as a place-name, a village called Barangi in the district of Argeș, Olt, and Cremenarii-Moștenii; in the last one the inhabitants are called *Barangești*. There is also a Romanian jest, *Baranga flămândă*, ... “hungry Varangian”, used of hearty eaters, which is contracted to Baragladina, “gypsy”. Wheter this jocular name reached Romania from Bulgaria, or vice versa, is not certain, but the contracted form had completely lost any contact with its origin, and is now used as a sarcasm analogous to the Mod(ern) Eng(lish) *gyppo*

<sup>5</sup> Ad. Stender-Petersen (1953b, 57): “Nous avons vu que les Russes n’emploient pas le mot (*vitedzъ*, notre note) pour designer une institution sociale qui peut se définir comme propre à leur société à une époque historique ou à l’autre. Il ne se trouve pas non plus attesté en bulgare, ni en serbe comme désignation des classes sociales bulgares ou serbes. Dans les pays slaves, adhérant à l’orthodoxie byzantine, ce mot n’est jamais arrivé à être acclimaté dans le vocabulaire national”.

---

or *diddy* (didicoi). The probability or the word coming into Romanian from medieval Greek is fairly high. What is not likely is the author's original argument that Romanian produced a *b* for *v* mutation".

Eugen Lozovan cherchait à mettre en rapport les toponymes roumains *Rusca*, *Ruși*, *Ruseni*, *Rușchița* de Transylvanie avec le nom ethnique *Rus'/Rhus*, qui désignait, comme on le sait bien, les Scandinaves. Son argumentation s'appuie sur le fait que les Sachsen – une population d'origine allemande établie en Roumanie –, nomment les localités susmentionnées *Reusdörfel*, *Reusen*, *Reusmarkt*, *Reussichdorf*. L'auteur roumain montre que cette population allemande n'emploie pas dans ce cas le préfixe *Russich-* (-dörfel, -en, -markt, -dorf) qui signifie *russe*, pour désigner ces localités, car elle ne voyait pas de liaison avec le peuple russe (LOZOVAR 1963, p.120-121, n. 67). Même si l'hypothèse de l'illustre chercheur roumain est extrêmement intéressante, la linguistique indo-européenne pouvant offrir toujours des surprises, les faits historiques s'opposent à cette interprétation. On n'a aucun témoignage historique qui atteste la présence ou le passage des Varègues par la Transylvanie, auxquels la population roumaine eût pu emprunter leurs noms pour les donner à ces localités. A l'époque viking, la Transylvanie était trop loin des voies de circulation et de commerce des Vikings, et peu avantageuse pour ces guerriers aventureux, qui cherchaient à attaquer et piller les centres urbains, attirés par leurs richesses, ou à entretenir des liaisons commerciales avec les villes. Les zones rurales ne présentaient aucun intérêt pour eux. Nous mentionnons que jusqu'à l'année 1200 la vie citadine en Transylvanie était quasi inexistante.

A la fin de cette analyse, quelques conclusions s'imposent nécessairement. Les informations sur les Roumains, telles qu'elles se retrouvent dans les sources médiévales scandinaves, - il s'agit des informations qui peuvent être scientifiquement vérifiées – sont très rares. C'est la conséquence logique du fait qu'à l'époque des Vikings les Roumains étaient encore un peuple obscur, sans une civilisation urbaine, sans structures d'État propres et dont le territoire était dominé par d'autres populations: les Hongrois, les Petchénègues, les Coumans. Voilà pourquoi ils ne présentaient presque aucun intérêt pour les Vikings. Les découvertes archéologiques qui puissent certifier une présence viking dans l'espace de la romanité orientale sont fatallement très rares. Il est vrai que la fameuse route "de chez les Varègues chez les Grecs" atteignait le littoral roumain

---

aux points Selinas (Sulina), Konopas (soit l'Île St.Georges, soit la Vasière Dranov), Constantia (Constantza)<sup>6</sup> et que les troupes de Sviatoslav ont stationné aux embouchures du Danube. Ayant tous ces avantages, les Vikings auraient dû vaincre le Byzance afin d'imposer une présence stable en Dobroudja.

Il n'était pas question d'une expansion viking vers la Moldavie et la Valachie, et pour deux raisons. La Moldavie et la Valachie étaient trop loin de leurs routes commerciales et de circulation et étaient dépourvues d'une civilisation urbaine qui puissent offrir le mirage des richesses susceptibles d'exciter leur convoitise. En plus, si par absurde ils avaient eu envie de "visiter"ces contrées, ils se seraient heurtés à l'hostilité des tribus petchénègues et coumanes qui dominaient à l'époque des régions étendues de la Moldavie et de la Valachie. Le manque d'attrait des pays roumains pour les Vikings explique la pauvreté de leurs contacts avec les Vlaques /Valaques et, par conséquent, l'absence des influences scandinaves importantes dans le lexique roumain (bien que les Vlaques aient lutté à un moment donné à côté des Vikings dans l'armée byzantine, en 1027)<sup>7</sup>. Les réalités historiques exposées dans cette analyse peuvent être facilement expliquées si l'on tient compte de l'importance du concept sociologique de **frontière**. La **frontière** scandinave n'a pas eu la force démographique, militaire et économique d'établir un contact durable avec la **frontière** de la romanité orientale, se tenant à un contact marginal, limité à Dobroudja.

Traduction en français: *Corina Iftimia*  
(Université "Ştefan cel Mare" de Suceava)

---

<sup>6</sup> Constantine Porphyrogenitus, *De administrando imperio*, 1 (texte grec établi par Gyula Moravcsik, traduction en anglais par R.J.H. Jenkins), Budapest, 1949, 60-63; vol. 2, *Commentary*, London, 1962, 57.

<sup>7</sup> "Hoc ano (1027, notre note) descendit Ispo chitoniti in Italiam cum exercitu magno, id est **Russorum** (voir p. 9 sur la signification du nom ethnique Rus' (Rhos, notre note), Guandalorum, Turcorum, Burgarorum, **Vlachorum**, Macedonum aliorumque, ut caperet Siciliam. Et regium restaurata est a Vulcano catepano. Sed peccatis praepedientibus, mortuus in secundo anno Basilius imperator (Basile II le Bulgaroctone, notre note); qui omnes frustra reversi sunt." (*Annales Barensis, apud M. Gyóny* 1951, 238).

## BIBLIOGRAPHIE

- AALTO Pentti
- 1958 *Materialen zur den alttürkischen Inschriften der Mongolei, Journal de la Société finno-ougrienne*, 60, Helsinki, *passim*.
- BARASCHI Silvia
- 1991 *Unele probleme despre Proslavița*, Peuce, 10, 1, p. 399-409; 2, p. 371-375.
- BARNEA Ion
- 1962 *Les monuments rupestres de Basarabi en Dobroudja*, Cahiers Archéologiques, XIII, p. 187-208.
- 1963 *Reprezentarea labirintului pe monumentele rupeste de la Basarabi*, SCIV, 14, 1, p. 189-193.
- 1968 *Monumentele rupeste de la Murfatlar*, MagIst, 5(14), p. 38-42.
- BARNEA Ion, BILCIURESCU Virgil
- 1959 *Şantierul arheologic Basarabi*, Materiale, VI, p. 541-563.
- BARNEA Ion, ȘTEFĂNESCU Ștefan
- 1971 *Din istoria Dobrogei*, III, București.
- BLÖNDAL Sigfús
- 1922 *Islandsk-Dansk Ordbog*, 1, Reykjavik (1920-1922).
- 1978 *The Varangians of Byzantium. An Aspect of Byzantine Military History* (translated, revised and rewritten by Benedikt S. Benedikz), Cambridge University Press.
- BLÖNDAL MAGNUSSON Ásgeir
- 1989 *Íslensk Orðsíðabók*, Reykjavik.
- BOGDAN Ion
- 1908 *Documentul răzășilor și organizarea armatei moldovene în secolul al XV-lea*, Academia Română. Memoriile Secțiunii Iсториче, 2<sup>e</sup> série.
- BRAUN Friedrich
- 1924 *Die historische Russland in nordischen Schrifttum des X-XV Jahrhunderts*, in *Festschrift Eugen Mogk zum 70. Geburstag*, Halle/Saale, 1924.
- CIGAAR Krijnie
- 1981 *Flemish Mercenaries in Byzantium. Their Later History in an Old Norse Miracle*, Byzantion, Revue Internationale des Études Byzantines”, tome LI, fascicule 1.
- COOK Robert

- 
- 1986 *Russian History, Icelandic Story and Byzantine Strategy in Eymundar Þátrr Hringssonar*, Viator: Medieval and Renaissance Studies, Center for Medieval and Renaissance Studies, University of California, Los Angeles, 17.
- DIACONU Petre, PETRE N.
- 1969 *Quelques observations sur le complexe archéologique de Murfatlar (Basarabi)*, Dacia, N.S., XIII, p. 443-456.
- 1997 *Urme ale vikingilor la Dunărea de Jos?*, Dorul (Norresundby, Danemark), VII, nr. 94.
- DIACONU Petre, POPA Radu, ANGHELESCU Nicolae
- 1961 *Şantierul arheologic Păcuiul lui Soare*, Materiale, VII, p.599-607.
- 1962 *Şantierul arheologic Păcuiul lui Soare*, Materiale, VIII, p.713-721.
- EGILSSON Sveinbjörn (éd.)
- 1833 *Scripta historica islandorum de rebus gestis veterum borealium*, V, *Hafniae* (Copenhague).
- 1846 *Scripta historica islandorum de rebus gestis veterum borealium*, XII, *Index chronologicus et regesta geographica*, *Hafniae* (Copenhague).
- ELLIS DAVIDSON Hilda R.
- 1976 *The Viking Road to Byzantium*, London.
- FRANKLIN Simon, SHAPED Jonathan
- 1996 *The Emergence of Rus, 750-1200*, New York & London.
- FRITZNER Johann
- 1954 *Ordbog over Det gamle norske Sprog*, tome I, Oslo.
- GYÓNI Mathias
- 1951 *Vlahi barijskoj letopisi*, Acta Antiqua, Budapest, 1, 1-2.
- 1956 *Les variantes d'une type de légende byzantine dans la littérature ancienne islandaise*, AAAH, IV, 1-4, p. 293-313.
- GUDBRAND VIGFUSSON M.A.
- 1991 *An Icelandic-English Dictionary*<sup>2</sup>, Oxford.
- HOREDT Kurt
- 1969 *Blökumanaland și Blakumen*, ArhMold, 6, p. 179-185.
- JÓNSSON Finnur
- 1911 *Heimskringla. Nóregs konunga sogur*, København
- KIPARSKY M.V.
- 1934 *Die gemeinslavischen Lehnwörter aus dem Germanischen*, Annales Academiae Scientiarum Fennicae, XXXII, 2, Helsinki, p. 268-270.
- KNUTSSON Knut

- 
- 1930 *Zur Etymologie von slav. vitédzb,* Humanistiska Vetenskapssamfundets Årsberättelse (1929/1930), Lund, p. 6-19.
- LEMERLE Paul  
1945 *Actes de Koutlumousi*, Paris.
- LOZOVAN Eugen  
1963 *Vikings et Valaques au Moyen Âge*, Revue internationale d'onomastique, 15, 2.
- LUND Niels  
1986 *The Viking Expansion as an European Phenomenon*, in *Report on the course „The Viking Age in Europe”*, Larkollen, 3-9 August 1986, Oslo, p. 14-25.
- METZENTHIN E.M.  
1941 *Die Länder und Völkernamen im altischländischen Schrifttum*, Bryn Mawr, Pennsylvania.
- NOONAN Thomas S.  
1997 *Scandinavian in European Russia*, in P. Sawyer (ed.), *The Oxford Illustrated History of the Vikings*, Oxford University Press.
- PANAITESCU Petre P.  
1958 *Urme din vremea orânduirii feudale din țările române*, Studii și cercetări lingvistice, IX, 2.
- PHILIPPIDE Alexandru  
1916 *Barangii în istoria românilor*, Bucarest.
- PINTESCU Florin  
1999 *The Vlachs and Scandinavians in the early Middle Ages*, Oslo, Centre for Viking and Medieval Studies.
- PRITSAK Omeljan  
1981 *The Origin of Rus'*, 1. *Old Scandinavian Sources other than the Sagas*, Cambridge, Massachusetts.
- PULSIANO Philipp. (éd.)  
1993 *Medieval Scandinavia. An Encyclopedia*, New York & London.
- RAHBECK-SCHMIDT Knud  
1970 *The Varangian Problem. A Brief History of the Controversy*, in *Varangian Problems. Scando-Slavica*, Suppl. I (eds. Knud Hannestad et al.), Copenhague.
- SACHELARIE Ovid, STOICESCU Nicolae et al.  
1988 *Instituții feudale din țările române. Dicționar*, București.
- Salmonenses  
1915 *Salmonenses Konversations Leksikon*, vol. 3, København.
- SANDAAKER Odd

- 
- 1991 *Mirakelet på Pezina-vollane*, Collegium Medievale, Oslo, 4, 1.
- SCHJØTT Steinar  
1942 *Snorres kongesagaer / Snorres kongesogone*, Oslo.
- SCHÖNING G., THORLACIUS Th.S.  
1783 *Historia regum norvegicorum conscripa a Snorio Sturlae Filio*, III, Hafniae (Copenhagen).
- SPINEI Victor  
1973 *Informații despre vlahi în izvoarele medievale nordice* (I), SCIV, 24, 1, p. 57-83.  
1973a *Informații despre vlahi în izvoarele medievale nordice* (II), SCIV, 24, 2, p. 259-283.  
1982 *Moldavia in the 11<sup>th</sup> - 14<sup>th</sup> centuries*, Bucarest, 1982.
- STENDER-PETERSEN Ad.  
1925 *Gemeinslavisch vitedzb*, Minnesskrift utgiven av Filologiska Samfundet i Göteborg (= Göteborgs Högskolas Årskrift), XXX, 3, p. 44-55.  
1926 *Zur Geschichte des altslavischen vitegb*, Zeitschrift für slavische Philologie, 4, 1927, p. 44-59.  
1953 *The Varangian Problem*, in: idem, *Varangica*, Aarhus.  
1953a *Falsches über den Vikingernamen bei den Slaven*, in: idem, *Varangica*, Aarhus, p. 21-42.  
1953b *La conquête danoise de la Samlande et les vitingi prussiens*, in: idem, *Varangica*, Aarhus, p. 43-63.
- STORM G. (éd.)  
1901 *Snorre Sturlason kongesagaer*, Christiania (Oslo).
- SVEN JANSSON B.F.  
1987 *Runes in Sweden*, traduction de Peter Foote, Värnamo.
- ȘTEFAN Gheorghe, BARNEA Ion et al.  
1967 *Dinogetia*, I, București.
- UNGER Christian.R., GUDBRAND VIGFUSSON M.A. (éds.)  
1862 *Flateyjarbók*, II, Christiania (Oslo).
- VASILIEVSKY V.G.  
1908 *Varjago-russkaja i varjago-anglijskaja družina v Konstantinopolje 11 i 12 vekov*, Trudy, I, Sankt-Petersburg.
- VASMER Max  
1953 *Russisches etymologisches Wörterbuch*, I (A-K).
- VRIES Jan de  
1962 *Altnordisches etymologisches Wörterbuch*<sup>2</sup>, Leiden.

**Studia Antiqua et Archaeologica, VIII, Iași, 2001**

**REALTA', FEDE E CULTURA NELL' *ITINERARIUM*  
DI ANSELMO E GIOVANNI ADORNO (1470-1471)**

**LUIGI PIACENTE**  
(Università di Bari)

Nell'ambito della tematica generale del nostro convegno, mi è sembrato che la rievocazione di un itinerario diretto da Occidente verso Oriente fosse una scelta del tutto coerente, soprattutto se consideriamo che questo anno 2000 è un anno giubilare e quindi rievocativo di una usanza, quella del pellegrinaggio *ad loca Sancta*, che fu attiva per molti secoli e che, sia pure per occasioni particolari e in forme diverse, è presente ancora oggi.

Attraverso questa trattazione potremo constatare come nel corso dei secoli il pellegrinaggio abbia modificato le sue caratteristiche peculiari: all'inizio (già nel IV secolo) e per molto tempo fu di carattere esclusivamente religioso, ma in seguito, anche per il risveglio culturale che si ebbe tra tardo Medioevo ed età umanistica, assunse sempre di più, accanto a quelle religiose, finalità di conoscenza del mondo, di scambi commerciali e di sviluppo economico<sup>1</sup>.

Come è noto, la pratica del pellegrinaggio si inserisce nella grande rinascita spirituale che si diffuse all'inizio del secondo millennio, allorché la società medievale subì radicali trasformazioni, che consentirono a molti di intraprendere per la prima volta lunghi viaggi. Le motivazioni religiose di questi pellegrinaggi rimangono ben vive durante tutto il Medioevo,

---

<sup>1</sup> Per esempio il pellegrinaggio a Roma di Barthélémy Bonis, mercante di Montauban, del 1350, costituisce l'occasione per approntare una sorta di guida turistica per i pellegrini del Giubileo di quell'anno (FORESTIÉ 1891). Nel secolo successivo, in un itinerario verso Santiago di Compostella che un anonimo pellegrino compì nel 1477 partendo da Firenze, ritroviamo una analoga puntuale registrazione delle distanze, l'indicazione della ricettività alberghiera nei luoghi di tappa, le tasse e i pedaggi da pagare e la parità di cambio tra le monete (STOPANI 1991, 145). Anche qui, dunque, ci troviamo di fronte ad un itinerario di ricognizione nella prospettiva di futuri viaggi nella regione.

anche se in alcuni di essi già cominciavano ad insinuarsi sollecitazioni culturali più ‘laiche’, di vera e propria conoscenza del mondo, al di là delle angustie e dei limitati orizzonti del proprio villaggio.

Tra il 19 febbraio 1470 e il 4 aprile 1471 due facoltosi commercianti di Bruges, Anselmo e Giovanni Adorno, padre e figlio, compirono un lungo viaggio che li portò dal loro paese sino in terra Santa. Alla testa di un piccolo drappello di sette persone, dopo essere passati da Genova, città di origine della famiglia, e da Roma per ricevere la benedizione papale, puntarono verso sud e raggiunsero Tunisi e poi, procedendo verso Oriente, visitarono Il Cairo, il Monte Sinai, Gerusalemme e Damasco. Sulla via del ritorno sbarcarono a Brindisi e quindi, dopo aver risalito tutta la Puglia, si diressero verso Napoli, Roma, Venezia, Colonia, per rientrare infine a Bruges.

Di questo viaggio ci resta una ricca relazione redatta dal giovane Giovanni Adorno su appunti presi durante le tappe dell’ *itinerarium* e poi riordinati nei sei mesi successivi al suo rientro a Bruges. Il testo di questa sorta di ‘libro di bordo’ ci è stato tramandato dal manoscritto 330 della *Bibliothèque Municipale* di Lille, più o meno coevo della stesura dell’opera, che però non è originale dell’autore. Peraltro molti anni più tardi, nel 1510, lo stesso Giovanni Adorno sentì l’esigenza di completare i suoi ricordi di viaggio, aggiungendo altro materiale al racconto contenuto nella prima redazione del diario, evidentemente riprendendolo da annotazioni non utilizzate in precedenza. Purtroppo, però, questa seconda stesura non ci è pervenuta direttamente, ma solo in una copia che verso la metà dell’Ottocento Edmond de le Coste realizzò per motivi di studio, allorché preparava una monografia sull’argomento, poi uscita nel 1856<sup>2</sup>. Le aggiunte del 1510 si riferiscono soprattutto alla parte che riguarda l’attraversamento della penisola italiana durante il viaggio di andata e al tragitto da Roma a Bruges del viaggio di ritorno.

<sup>2</sup> *Anselme Adorno, sire de Corthuy, pélérin de Terre Sainte; sa famille, sa vie, ses voyages et son temps; recit historique.* Una copia del testo di Giovanni Adorno nella sua seconda redazione è ora presso la Biblioteca delle Facoltà Cattoliche di Lille (1 M 24), mentre il suo modello, che La Coste dichiarava appartenere alla Bibliothèque Royale di Parigi, non fu mai ritrovato. Al rientro da questo viaggio Anselmo Adorno ricoprì importanti incarichi politici e amministrativi nella sua città, ma nel gennaio del 1483 egli finì assassinato da un suo avversario politico.

---

Il resoconto degli Adorno va ben oltre la semplice cronaca di un viaggio e ci offre informazioni molto più dettagliate rispetto a quelle più comunemente note. Come osservano Heers e de Groer (1978), nella loro recente e fondamentale edizione patrocinata dall'*Institut de Recherche et d'Histoire des textes* di Parigi, in questo reportage sono evidenti gli interessi intellettuali e culturali di due persone diverse, che si fondono insieme col vantaggio di arricchire così tutta la narrazione. E' peraltro facilmente ipotizzabile che il padre, l'organizzatore e il capo della spedizione, durante le tappe del viaggio, sia spesso intervenuto sul figlio, il cronista, per suggerirgli di registrare questo o quell'aspetto della realtà di cui erano spettatori, anche nella prospettiva già prevista di far dono di quest'opera al re di Scozia Giacomo III. Poche altre relazioni di viaggio ci danno, infatti, informazioni tanto preziose sui paesi più diversi e su agglomerati urbani già in quell'epoca socialmente così complessi come Tunisi, Alessandria, Il Cairo; addirittura originali e non reperibili altrove le notizie che gli Adorno ci forniscono su Damasco - una città che in genere rimaneva ai margini dei pellegrinaggi ai Luoghi Santi - non solo relative alla descrizione di siti e di monumenti, ma anche delle condizioni socio-culturali del territorio.

Ci si pone a questo punto il problema di identificare di quale tipo sia il pellegrinaggio degli Adorno. Nella dedica dell'opera al re di Scozia (HEERS, DE GROER 1978, 30), sono gli stessi protagonisti a mettere in evidenza gli scopi e le finalità del viaggio: *in cognoscendo diversarum terrarum ac marium situs multosque hominum ritus novissime imitatus est (scil. Anselmus Adurnes) interque multas non abjectiorem propioremque sed sanctam longiorem peregrinationem adire delegit, in qua pleraque alia egregia sanctaque loca tam in Africa, Asya quam Europa permeavit.* Costituiva motivo di grande felicità per i viaggiatori dell'epoca l'occasione di poter visitare con occhio attento i Luoghi Santi di cui avevano tanto sentito parlare: si tratta, dunque, di un viaggio promosso in primo luogo da vivi interessi culturali di conoscenza del mondo, soprattutto da parte di Anselmo, ma nel contempo l'itinerario è studiato in modo tale da comprendere i più noti luoghi di culto, nonostante gli inevitabili disagi e anche i notevoli pericoli connessi con la lunghezza del percorso. L'Autore stesso dichiara che non sempre la carovana seguì le vie dirette, ma la strada fu scelta quasi esclusivamente in rapporto alla santità

dei luoghi: *non enim semper publica, vulgaria et directa itinera, sed plerumque obliqua atque magis longa, quia sancta, tenuimus* (HEERS, DE GROER 1978, 300). L'impostazione essenzialmente culturale dell'itinerario viene anche ribadita poco dopo, ancora nella dedica al re di Scozia (HEERS, DE GROER 1978, 32), dove si spiega che la narrazione del viaggio è finalizzata a far conoscere i paesi e i costumi degli uomini senza fede, perché tale conoscenza possa poi ritornare utile nella pratica dell'attività politica quotidiana.

Il testo fu suddiviso già dall'Autore in centosessantotto capitoli, correddati dalla relativa indicazione del contenuto e per una più agevole comprensione da parte di tutti, fu deliberatamente scelto uno stile umile e piano: *ordinem ex progressu nostro secundum quod gressi sumus per capitula instituere ac humili levoque stilo scribere cogitavi.* (HEERS, DE GROER 1978)

Il viaggio si svolge tra difficoltà di ogni genere, viene spesso interrotto da bande di beduini predatori che infierivano soprattutto sui pellegrini diretti ai Luoghi Santi: essi, infatti, per le esigenze quotidiane del viaggio, dovevano necessariamente portare con sé adeguate somme di danaro. Ma il timore più grave era costituito dalla continua avanzata turca, che minacciava le regioni dell'Italia meridionale e che è ben presente in molte parti del racconto degli Adorno, raggiunti ad Alessandria dalla notizia della vittoria dei Turchi contro i Veneziani il 17 luglio del 1470.

Alla metà del secolo scorso il De la Coste (HEERS, DE GROER 1978, 3) affacciò l'ipotesi che una delle finalità principali di questo itinerario (anche se -ovviamente - non espressa) fosse quella di esplorare la concreta fattibilità di una spedizione armata nei Luoghi Santi; il viaggio degli Adorno, pertanto, avrebbe avuto un ben preciso scopo 'politico', in qualche maniera 'coperto' dalle curiosità culturali dei due mercanti di Bruges. Ma è pur vero che il tema delle Crociate non è mai evocato nel corso della narrazione, né si può riscontrare alcuna somiglianza tra questo itinerario e le trattazioni finalizzate a provocare in Occidente il movimento delle Crociate. La narrazione, che ha un tono pacato e tranquillo, è invece chiaramente rivolta all'uomo del Quattrocento e tende a soddisfare le sue pressanti esigenze di conoscenza del mondo. Il viaggio non è neanche il frutto di una iniziativa collettiva, come molto spesso avveniva in epoca medievale, ma solo la realizzazione di un progetto individuale, che proprio

per questo andò incontro a tutti i disagi, i rischi e i pericoli ad esso connessi. Certamente gli Adorno si soffermano spesso a descrivere i regimi politici e le realtà amministrative dei diversi paesi visitati, ma ciò è dettato soprattutto dalla loro sentita esigenza di approfondire ogni aspetto della cultura dei popoli con cui via via venivano in contatto. Come notano ancora Heers e de Groer (HEERS, DE GROER 1978, 4), mancano nella loro opera proprio informazioni più strettamente utili ad una impresa militare, come notizie sulle forze armate, sui sistemi di fortificazione delle città e dei porti, sulle possibilità di vettovagliamento, ecc. Peraltro neanche per ciò che riguarda il commercio gli Adorno offrono indicazioni precise, per esempio sul numero degli abitanti, sui prezzi, sulle possibilità concrete di concludere affari, di modo che il loro *Itinerarium* non ha neppure una immediata utilità economica. Si tratta solo, dunque, di un viaggio alle fonti della fede, un'iniziativa personale dei due mercanti di Bruges, sottoposta a tutti i disagi che i viaggi di quell'epoca comportavano, in particolare le incertezze dei tempi e delle strade, la difficile ricerca di mezzi di trasporto adeguati, i pericoli dell'attraversamento di paesi sconosciuti e spesso ostili, con i frequenti ricatti da parte dei maggiorenti del posto, come, secondo il racconto, avvenne ad Alessandria (HEERS, DE GROER 1978, 172) e poi anche al Cairo (HEERS, DE GROER 1978, 208).

Nella presentazione Giovanni Adorno ha cura di inquadrare la sua opera nel genere letterario di riferimento e di ricostruire, risalendo fino all'antichità greca, a Platone e Pitagora<sup>3</sup>, la storia degli itinerari a sfondo culturale: tra i più noti viaggiatori egli ricorda Apollonio di Tiana, il filosofo neopitagorico vissuto nel I secolo d.C., il quale nei suoi tre lunghi viaggi si impegnò nella diffusione della dottrina di Pitagora<sup>4</sup>. Adorno ripercorre poi la straordinaria spedizione di Marco Polo fino in Cina, durata venticinque anni, ne ricorda con cura minuziosa le tappe, le regioni e le città attraversate, testimonianza sicura del fatto che egli aveva sotto gli occhi il ‘giornale di bordo’ del viaggiatore veneziano<sup>5</sup>.

<sup>3</sup> <sup>3</sup> Nonne Platonem Pictagoramque philosophos quasdam lustrasse provincias, novos adisse populos ac mari pertransisse legitur?

<sup>4</sup> <sup>4</sup> Nonne etiam Apollonius, licet magus summusque philosophus esset, Persas, Caucason, Taprobanos, Scythes, Babylonos, Caldeos, Medos, Assyrios, Syros, Parthos, Phenices, Palestinas, Arabes ac alios populos peraravit?

L'autore passa poi ad enumerare gli altri scrittori antichi che, pur non avendo viaggiato nella realtà, nelle loro opere descrissero il mondo allora conosciuto, rifacendosi alle fonti letterarie precedenti: li elenca senza alcun ordine cronologico, definendoli quasi innumerevoli (*sine numero fere*), tanto che sarebbe troppo lungo citarli tutti<sup>6</sup>. Peraltro è del tutto improbabile che le opere qui ricordate siano state utilizzate dagli Adorno come modello, da una parte per la particolare difficoltà di reperire e leggere autori greci come Tolomeo, Origene, Strabone, Dioscoride, a quell'epoca non sempre disponibili in traduzione latina, dall'altra per il fatto che quegli autori presentavano descrizioni di viaggi mai compiuti, mentre questo era un reale itinerario turistico-religioso, corredata di ampio materiale di prima mano e condotto non seguendo il percorso più breve, bensì quello che conduceva verso i luoghi santi più celebri dell'Africa, dell'Asia e dell'Europa.

Ad esempio la descrizione dell'antica città di Cartagine<sup>7</sup> mette in evidenza l'interesse degli Adorno per l'antichità classica, con il richiamo agli storici antichi che ne hanno raccontato la storia, ad un verso di Virgilio (*Aen. 1,2 Urbs antiqua fuit...*) e al primo verso dell'epitafio apocrifo di Terenzio (*Natus in excelsis tectis Carthaginis altae*). Ma in genere la descrizione della città ci appare più immaginaria che reale, poiché nella seconda metà del Quattrocento Cartagine già da tempo non doveva essere più che un villaggio (o un insieme di villaggi) da cui emergevano le rovine del suo glorioso passato. La descrizione delle mura di lunghezza superiore alle trenta miglia, in certi punti alte quaranta cubiti, e qualche volta anche più, le centinaia di archi, alcuni in rovina, altri ancora integri, sono la diretta testimonianza dell'antica potenza di quella città, probabilmente amplificata ed enfatizzata dagli Adorno per attribuire maggiore prestigio al viaggio che compivano.

<sup>5</sup> *Nonne etiam Marcus Pauli, nobilissimi animi vir optimus atque prudens...totam Asiam maiorem minoremve in xxv annis forti audacissimoque animo permeavit?*

<sup>6</sup> *Nonne et quamplures sine numero fere extiterunt qui, licet non corpore, spiritu tamen mundi diversos situs moresque hominum cognoverunt, sicut...ac multi clarissimi viri ex his extiterunt quos omnes numerare prolixum foret?*

<sup>7</sup>

*Qualis quantaque olim Carthago fuit, quamque potens quamque dives et bellicosa, contra Romanos arma semper parans, antique historie docent* (p. 96).

Si è già accennato che nel viaggio di ritorno, verso la fine dell'anno 1470, i viaggiatori arrivarono a Brindisi, risalendo poi la Puglia e toccando Ostuni, Monopoli, Mola, Bari<sup>8</sup>, Giovinazzo, Molfetta, Trani, Barletta, Manfredonia, fino a Monte Sant'Angelo sul Gargano. La visita degli Adorno in quest'ultima località ci offre l'opportunità di verificare l'esattezza della descrizione dei luoghi contenuta nell' *Itinerarium*: questa visita, infatti, avviene nel pieno del periodo della dominazione aragonese nell'Italia meridionale e, in particolare, qualche anno dopo il devastante saccheggio e alle violenze cui la città di Monte Sant'Angelo fu sottoposta nel 1461 nel corso della lotta tra Aragonesi e Angioini per la conquista del regno di Napoli. Tali soprusi furono attribuiti a Ferdinando I (Ferrante) d'Aragona, il quale però promise al papa Pio II di risarcire la Basilica micaelica del maltolto, promessa che, come vedremo, fu quasi certamente mantenuta.

C'è da premettere che, per attingere notizie storiche sull'Italia meridionale di quest'epoca disponiamo di una fonte molto autorevole, costituita dal *de bello Neapolitano* di Giovanni Pontano (PONTANO 1769, 56-58)<sup>9</sup>, nel quale l'autore, con dovizia di particolari fa il resoconto di avvenimenti cui partecipò direttamente come uomo di fiducia del re d'Aragona. Racconta dunque il Pontano che, dopo una lunga avanzata costellata da distruzioni e rapine, saccheggi e violenze, l'esercito del re d'Aragona giunse sulla costa nord del monte Gargano, sottomettendo Rodi e tutti i *castella* vicini. Quindi, dopo pochi giorni di intervallo per far riposare i soldati, in una sola notte di veloce cammino, il Re, cogliendo tutti di sorpresa, il mattino seguente si presentò ai piedi del monte con tutto il suo esercito. Tentò di ottenere la resa degli abitanti di quell' *oppidum*, ma i suoi sforzi si rivelarono vani e il terzo giorno, identificata la posizione più facile e più indifesa, irruppe in città e, dopo aver fatto strage di difensori, *effractis portis, omnis multitudo ingressa*. La città era molto

<sup>8</sup> <sup>8</sup> Dopo una particolareggiata descrizione della Cattedrale e soprattutto della Basilica di S. Nicola, Giovanni Adorno racconta che un nobile barese, che conosceva di fama suo padre, non permise che l'ospite rimanesse in un pubblico ostello, ma lo accolse con tutti gli onori nella sua casa e gli regalò un bel cavallo. La sezione pugliese del viaggio degli Adorno è stata analizzata da F. Porsia (1988, 185-196).

<sup>9</sup> <sup>9</sup> Una più recente descrizione dell'assalto alla città è in N. Tomacelli (1840, 178). Sul Pontano storico vd. Monti Sabia (1995). Cfr. anche Ciuffreda (1989, 212-221); Defilippis (1999, 147-192).

ricca anche perché ritenuta tanto sicura dalle città confinanti, che i cittadini più abbienti affidavano di nascosto i loro beni agli amici di Monte Sant'Angelo o addirittura ai religiosi, perché fossero custoditi nei luoghi sacri. Ma tutte queste precauzioni risultarono vane: infatti i templi furono profanati, i cittadini depredati e maltrattati, senza distinzione di sesso, ma le donne subirono le peggiori umiliazioni, spesso costrette a penose 'ispezioni' delle parti intime, nel sospetto che vi avessero nascosto oggetti preziosi.

Ma nei riguardi del Santuario micaelico l'atteggiamento del Re fu di grande prudenza: dopo aver preso possesso del tempio, dà disposizione che esso venga chiuso e custodito da persone fidate e poi fa redigere un inventario di tutti gli argenti e gli ori sacri di cui era lì grande abbondanza. Quindi, dopo aver consolidato la sua occupazione della città, si preoccupò che il tutto fosse riportato nel tempio, addirittura dopo un accurato ripristino degli arredi sacri nella forma che essi avevano prima che fossero fusi per farne monete. Ciò, molto probabilmente, per tener fede alla già sopra ricordata promessa fatta al papa di risarcire la Basilica dei danni ad essa arrecati.

Il racconto contenuto nell' *Itinerarium* degli Adorno riflette perfettamente le condizioni del sito ereditate dalle vicende degli anni precedenti, descritte nell'opera del Pontano: sulla sommità del monte si ergeva una cittadina difesa da un castello e da una cinta di mura all'epoca in parte distrutta<sup>10</sup>; vi era inoltre anche una chiesa *mirabilis atque stupenda*, cui si accedeva scendendo sessantaquattro scalini (attualmente gli scalini sono ottantanove, perché nel 1888 l'attuale scalinata sostituì quella angioina). La descrizione del santuario è oltremodo particolareggiata: le porte di bronzo, l'ampia grotta<sup>11</sup> con le cappelle laterali, l'altare maggiore con la retrostante fonte miracolosa, il portale d'ingresso in pietra, la foresta di alberi secolari che sovrasta la grotta con una vista incantevole sul golfo di Manfredonia e sul mare Adriatico.

<sup>1</sup> <sup>10</sup> *In summitate ipsius est civitas parva cum castro et muris cincta, modo partim lapsa* (HEERS, DE GROER 1978, 396).

<sup>1</sup> <sup>11</sup> La grotta di Monte Sant'Angelo era stata già prima ricordata dall'Adorno (p. 324), in occasione della descrizione della più grande caverna naturale nei pressi della città di Monchie in Samaria: questo dimostra come la grotta garganica fosse presa a metro di paragone per confrontarla con ambienti consimili.

Come è evidente, sia il Pontano sia gli Adorno concordano perfettamente nel testimoniare che le strutture del Santuario di Monte Sant'Angelo non furono neanche sfiorate dalle scorrerie delle soldatesche, mentre le non buone condizioni della cinta muraria di cui parlano gli Adorno non possono che essere il ricordo non troppo lontano dell'assalto aragonese del 1461, che le precarie condizioni politiche degli anni nel frattempo intercorsi non avevano permesso di ripristinare. Nel 1464, infatti, il Re aveva concesso il ducato di Monte Sant'Angelo a Giorgio Castriota Scanderberg, per ringraziarlo di aver salvato Ferrante assediato a Barletta dalle forze angioine. Tuttavia lo Scanderberg, impegnato nella guerra contro i Turchi, affidò a sua moglie Andronica Comneno quei possedimenti, ma pochi mesi dopo anch'essa dovette accorrere in Albania per assistere il marito malato. Così e mura di Monte Sant'Angelo restarono abbandonate e, almeno negli anni dal 1461 al 1470, non poterono essere ricostruite.

Jean Richard (1981, 7-10) ha sottolineato l'importanza della letteratura di viaggi nell'Occidente medievale, basata essenzialmente sulla visita dei Luoghi Santi; ai fedeli, però, si aggiungevano anche mercanti, avventurieri, missionari desiderosi di estendere le proprie conoscenze del mondo abitato. Pertanto queste situazioni così variegate non permettono di identificare un sistema uniforme di pellegrinaggio, cioè una tipologia specifica di questo 'genere letterario'; anche i lettori di queste opere non erano gli stessi e il tipo di opera varia in rapporto agli obiettivi che si propone.

In questa ricerca abbiamo cercato di mettere in evidenza le caratteristiche peculiari di questo poco noto *itinerarium* tardo-quattrocentesco, cercando di rintracciarne i suoi elementi costitutivi, i suoi obiettivi sia religiosi sia culturali, soffermandoci in particolare sul percorso pugliese del viaggio, inquadrato nella temperie storico-politica del tempo.

## BIBLIOGRAFIA

CIUFFREDA Antonio

- 
- 1989 *Uomini e fatti della montagna dell'Angelo, Monte Sant'Angelo.*
- DEFILIPPIS Domenico  
1999 *La Daunia degli umanisti*, in *Atti del 18° Convegno sulla Preistoria – Protostoria – Storia della Daunia*, San Severo, p. 147-192.
- FORESTIÉ Edouard  
1891 *Les livres de compte des frères Bonis, marchands montalbonais du XIVeme siècle*, Arch. Inst. de la Gascogne, XX-XXI, Paris-Auch (1890-1891).
- HEERS Jacques, DE GROER Georgette (éds.)  
1978 *Itinéraire d'Anselme Adorno en Terre Sainte (1470-1471)* (texte édité, traduit et annoté par J. Heers et G. de Groer), Paris.
- MONTI SABIA Liliana  
1995 *Pontano e la storia. Dal "De bello Neapolitano" all'"Actius"*, San Gimignano 1995.
- PONTANO Ioviani (Giovanni)  
1769 *Historiae neapolitanae*, Neapoli (Gravier).
- PORSIA Franco  
1988 *L'itinerario pugliese di Anselmo e Giovanni Adorno*, in "Miscellanea di studi pugliesi", 2, 1988, p. 185-196.
- RICHARD Jean  
1981 *Les récits de voyages et de pélerinages* (Typologie des sources du Moyen age Occidental, 38), Tournhout.
- STOPANI Renato  
1991 *Le vie di pellegrinaggio del Medioevo*, Firenze.
- TOMACELLI N.  
1840 *Storia del reame di Napoli dal 1458 al 1464*, Napoli.

**Studia Antiqua et Archaeologica, VIII, Iași, 2001**

**UN'OGGETTO A CARATTERE RELIGIOSO DEL XIII SECOLO  
RINVENUTO A ISACCEA**

GHEORGHE MĂNUCU-ADAMEȘTEANU,  
INGRID POLL  
(Museo Municipale di Bucarest)

Isaccea (antica Noviodunum), uno dei maggiori centri bizantini della Dobrugia, identificata da certi studiosi con Vicina, ha sempre richiamato l'attenzione degli archeologi. Gli scavi ivi svolti fino nel 1996 tramite saggi stratigrafici hanno evidenziato un consistente deposito di materiali archeologici di età romana e bizantina: oltre l'abbondante ceramica sono rinvenute migliaia di monete (tesori e scoperte individuali), gioelli e oggetti di culto, alcuni dei quali non trovano riscontri nell'ambito di questa provincia (I.BARNEA, AL.BARNEA 1984, 97-105; MĂNUCU-ADAMEȘTEANU 1983, 171-174; 1997, 119-149; TOPOLEANU 1988, 311-317).

Dal 1996 è stato iniziato un nuovo programma di ricerche: è stata tracciata una trincea magistrale, perpendicolare all'incinta meridionale – l'unica sulla quale non esisteva alcuna informazione – e attraverso l'abitato *extra muros* (BAUMANN, MĂNUCU-ADAMEȘTEANU, IACOB, PARASCHIV, MÂNĂSTIREANU 1998, 34-35; MĂNUCU-ADAMEȘTEANU 2000, 47-48).

Questo nuovo scavo ha dato l'occasione di portare alla luce un oggetto ceramico (pendaglio?) di forma triangolare all'angolo superiore arrotondato, che porta su un lato l'immagine di due santi. L'oggetto si conserva nelle collezioni del Museo Archeologico dell'Istituto de Ricerche Eco-Museologiche (ICEM) di Tulcea (inv. 44079) e presenta le dimensioni seguenti: altezza = 64 mm, larghezza = 153 mm, grossezza = 11 mm, peso = 50 gr. Il manufatto giaceva ad una profondità di m 1,40–1,53 dal livello attuale, nel riempimento di una fossa di scarico che tagliava lo strato dell'XI secolo; la fossa è attribuita, tramite parecchie monete (*stamena* deprezzatate), alla prima metà del XIII secolo.

Le investigazioni eseguite nel Laboratorio del Museo Municipale di Bucarest e all'Istituto di Fisica Nucleare "Horia Hulubei" di Măgurele hanno messo in luce la composizione chimica e mineralogica del pezzo e ne hanno identificato la tecnica di produzione.

Attraverso analisi macroscopiche, sotto la lente, RX informativa e spettrale si è potuto stabilire che l'oggetto lavorato in argilla fine all'ocra (il colore risulta dalla presenza di ossidi e di idrossidi di fero) con fini grani di quarzo inclusi. L'analisi spettrale ha evidenziato, tra altri elementi, la presenza di B, Ni, Ti, spesso associati a geli di ferro. Il miscuglio di argille e di geli di ferro è reperibile nelle zone paludose della prossimità di massivi granitici o di areali di vecchie rocche paleozoiche, abbastanza frequenti in Dobrugia.

Per quanto riguarda la tecnica impiegata nel modellamento dell'oggetto, sotto il livello di lustramento si possono distinguere due zone parallele e un'altra, chiara – liscia, che suggerisce l'esistenza di un stampo nel quale venne premuta una pasta morbida di materiale argilloso, ulteriormente asciutto tramite una leggera cottura. Le figure sono state modellate in fase di pasta morbida o semimorbida, in quanto il materiale finito non porta tracce di "scultura" ma piuttosto di levigazione. L'ipotesi trova conferma nel fatto che i lati dell'oggetto non potevano risultare che dalla lavorazione del materiale (pressione e livellamento) in fase morbida. Altrettanto, gli elementi chimici minori identificati nella composizione chimica del materiale confermano l'osservazione quanto l'origine del materiale, che sarebbe un miscuglio di geli di ferro ed argilla fine (di sorgente lacustra).

Il manufatto mostra in superficie una pellicola scura (grossozza = ca 0,5–0,6 mm) di colore bruno nerastro, la cui presenza può trovare una delle seguenti spiegazioni:

Per mettere le figure in rilievo, l'oggetto fu appositamente coperto con una pellicola di tinta più scura della base, ma simile alla stessa in ciò che riguarda la composizione; l'intervento si è consumato dopo prealabile indurimento dell'oggetto. L'ipotesi trova conferma nella presenza delle strie che potrebbero indicare l'impiego di un pennello.

Il colore più scuro è dovuto ad una cottura incompleta.

Alla fine di queste analisi si può concludere che ci troviamo di fronte ad un oggetto ceramico lavorato a stampo.

L'iconografia dei due personaggi è uguale: due busti maschili giovani, con figure nimbate e barbuti, tenendo nella mano destra un oggetto appuntato – da identificare con uno *stylus* o un coltello laminato, e nella sinistra un rotolo di pergamena; al di sopra delle teste dei due appare la *Manus Dei*. L'immagine è incorniciata da una bordatura a filo di granuli

---

compresso tra due nervature parallele. All'estremità superiore dell'oggetto si conservano resti di un'orecchietta di sospensione.

Nonostante l'assenza di ogni lettera iniziale o inscrizione, i personaggi raffigurati sono facilmente riconoscibili grazie all'iconografia inequivocabile: i santi guaritori Cosma e Damiano.

Com'è ben noto, i due nomi sono comuni a tre gruppi di martiri: due furono uccisi a Roma nel tempo di Carinus (283–285); altri due, arabi e fratelli gemelli, sono stati decapitati nel 287 sull'ordine del proconsole Lysias; i soli a non aver subito la morte per violenza sono stati i figli di Theodota.

Dopo il Concilio di Efeso (431) il loro culto, inizialmente ristretto all'ambito della Cilicia, conosce una graduata diffusione nell'intero Oriente: i due fratelli guaritori diventano i santi dottori *anargyroi* (AGNELLO 1962, 299-300; MARROU 1999, 203-204; REAU 1958, 333-335). Sotto il patrocinio dell'imperatore Giustiniano I (527-565), il quale ne ha dedicato tante chiese a Costantinopoli (dove i primi edifici del loro culto erano stati eretti già un secolo prima) e ad Antiochia, il culto dei fratelli dottori passa in Occidente: in Italia c'è la testimonianza dei mosaici nella chiesa costruita dal Papa Felix IV (526-530) e degli affreschi di Santa Maria Antiqua a Roma e di Santa Lucia a Siracusa (AGNELLO 1962, 164, fig. 177-178; GRABAR 1946, 101; IORGA, 1974, 77, 188, 194). Dei monumenti simili sono noti anche nella Francia, Germania, Spagna etc. (LEDERMANN 1996, 521-525; REAU 1958, 333-335).

Nell'ambito del territorio bizantino o di influenza bizantina si fanno notare alcuni affreschi nella Grecia, a Episkopi nel XI secolo (EVANS, WILSON 1997, 49-50, no.15) e a Mistra nel XIV (REAU 1958, 333-334), mentre altre testimonianze provvengono dal mondo slavo: a Parentum (oggi Porec, sulla costa adriatica) nella basilica costruita dal vescovo Euphrosius (DELVOYE 1976, 136), a Kastoria (DJUROVA 1988-1989, 662), la cappella della Basilica Notre Dame di Cracovia (REAU 1958, 334). In Oriente sono da ritenere gli antichi affreschi della cappella no. 28 di Baouit in Egitto (GRABAR 1946, 207, tav. L/2), datati negli secoli VI-VII, e la chiesa costruita dalla comunità italiana di Tyro (secoli XII-XIII) (CHEHAB 1979, 479-480).

Com'è ben noto le prime icone bizantine presentano i santi in atteggiamento orante, reperibile anche nel caso delle rappresentazioni di Cosma e Damiano (GRABAR 1946, 106-107, n. 1), ma dal VI-VII secolo in poi comincia a diffondersi la loro immagine arricchita dagli attributi

medicali: la scattola medicinale offerta loro da Cristo stesso oppure uno *stylus* e un libro. Il significato di protezione richiamato dalla loro immagine raffigurata su diversi oggetti – croci, icone, pendagli ecc. – viene confermato da iscrizioni che invocano la protezione di fronte alle malattie (COTSONIS 1995, 53; SANDRIN 1997, 50; VIKAN 1984, 84).

La presenza dell'immagine dei santi dottori sulle croci evoca una concezione tradizionale secondo la quale la croce stessa poteva guarire lo spirito come anche il fisico – come per esempio la croce di processione in argento di Adrianopole, datata nel X secolo (COTSONIS 1995, 52-53).

Il culto dei due fratelli sembra aver conosciuto una larga diffusione, la loro immagine ritrovandosi frequentemente su vari oggetti fino negli secoli XII-XIII: ci sono da ricordare alcuni pezzi in avorio (BANK 1985, 294-295; *Byzantine Art* 1964, 150-151, no. 37, 176-177, no. 81; DELVOYE 1965, 190-191; EVANS, WILSON 1997, 201-202, no. 138), steatite (BANK 1985, 132; 1970, 282-288, 297-298; KALAVREZOU-MAXEINER 1985, 174, no. 90); (LOVERDOU-TSIGARIDA 1997, 287-288, no. 921) o metalli preziosi (BANK 1985, 306, no. 182-183; EVANS, WILSON 1997, 80-81, no. 39). Benchè raggruppati in diverse collezioni, gran parte di questi esemplari non ha una provenienza certa; tale lacuna rende più difficile il commento sulla diffusione geografica e l'estensione cronologica del culto dei due santi dottori, Cosma e Damiano.

Nell'ambito della Dobrugia, ma anche della Romania come d'altronde in altre delle regioni circostanti (Serbia e Bulgaria), la piastrella scoperta a Isaccea rimane una testimonianza singolare concernente il culto dei due fratelli guaritori. Dal territorio della Bulgaria provengono tuttavia una piccola icona in piombo, recando l'immagine del Santo Pantaleimon (ATANASOV 1994, 47-48) (fine X - inizio XI secolo) e un oggetto in steatite ornato dalla figura del Santo Artemio (OVČAROV 1984, 63-66), entrambi godendo di una fama di guaritori paragonabile a quella di Cosma e Damiano.

Una categoria di oggetti di culto ben caratterizzati riunisce i reliquari cruciformi della Russia Kieviana i quali sono stati in uso negli XII-XIII secoli. Tra questi è da notare il tipo ornato da figure in rilievo, recando, su entrambi i lati, quattro busti disposti alle estremità. Sul dritto appare l'immagine di Cristo crucificato, mentre sul rovescio c'è l'immagine della Vergine stante. Più spesso in medaglione sul rovescio sono raffigurati i quattro vangeli; tuttavia la lettura di certe iscrizioni ha reso possibile l'identificazione dei santi impostati alle estremità laterali

della croce (Cosma e Damiano), mentre S. Pietro e S. Basilio occupano le altre due estremità (sopra = S. Pietro; sotto = S. Basilio). Una croce di questo tipo, intera (h = 85 mm), è rinvenuta a 2 –3 km sud-est dell’insediamento di Isaccea e, a base dei confronti, fu datata nel XIII secolo; è da notare l’iscrizione presente sul rovescio dell’oggetto (“Santa Vergine, aiutaci”), scritta (con alcuni errori) – da destra a sinistra - in lingua russa e usando caratteri chirilici (BARNEA 1981, 152, tav. 62). Una croce identica proviene dalla Moldavia: fu scoperta a Cândeşti, in una delle tombe del cimitero di una chiesetta lignea, oggi scomparsa (TEODOR 1975, 82–84, fig. 6, 7/1). I due manufatti completano il totale delle croci di tipo kieviano scoperte sul territorio della Romania – più di 15 esemplari - di cui la maggior parte furono trovate in Dobrugia (7 a Isaccea e 2 a Păcuiul lui Soare (MĂNUCU–ADAMEŞTEANU 1987, 285–292; SPINEI 1975, 227–242).

In quanto riguarda il tipo di croce recando le immagini dei santi Cosma e Damiano, si è pensato che si tratta di un esemplare di una serie di oggetti lavorati a Kiev alla vigilia dell’invasione mongola che minacciava la città nel 1239–1240 (momento che potrebbe spiegare l’invocazione “Santa Vergine, aiutaci” (RYBAKOV 1948, 455, 527); croci del tutto simili, provando l’uso di un’unico stampo (recando sul rovescio la stessa iscrizione retrograda, stesse dimensioni o quasi) sono rinvenute in diversi posti sul territorio della già Russia Kieviana (ALEKSEEV 1974, 212–213, fig. 4/5–6; RYBAKOV 1964, 39, no. 41). Esemplari singoli, scoperti fortuitamente, sono da notare nelle collezioni di certi musei della Bulgaria (DONCEVA–PETKOVA 1983, 122 sg.), Croazia (PAVILIÈ 1999, 159, fig. 2a–b), Ungheria (LOVAG 1971, 160, fig. 6/1a–b) e Germania (*Byzantinische Kostbarkeiten* 1977, 61, no. 113, tav. 33).

Per spiegare la presenza di tali oggetti nel Caucaso Settentrionale e lungo il fiume Volga si è pensato agli prigionieri russi caduti nelle mani dei tartari (RYBAKOV 1948, 615). Gli esemplari occidentali, trovati in aree più distanti rispetto al territorio storico della Russia Kieviana (Germania, Ungheria, Serbia) ci inducono invece a supporre l’azione di fattori economici oltre che religiosi (PERHAVSKO 1992, 206–219). Lo stesso contesto dovrebbe spiegare anche la presenza delle croci di tipo kieviano sul territorio della Dobrugia, accanto ad altri manufatti di origine russa del XII–XIII secolo - uova di ceramica invetriata, bracciali di vetro – ritrovati

---

nei centri urbani fortificati lungo il Danubio: Păcuiul lui Soare, Dinogetia-Garvăni, Isaccea, Nufărul.

In ciò che riguarda la piastrella ceramica con l'immagine dei Santi Cosma e Damiano scoperta a Isaccea, non è del tutto improbabile che rappresenti un manufatto locale ispirato ad un oggetto originare dalla Russia Kieviana. Le particolarità dell'esecuzione e l'assenza di ogni iscrizione suggeriscono una fabbrica locale (Isaccea), origine che sembra trovare sostegno nei risultati delle analisi di laboratorio.

Il contesto stratigrafico in cui è apparsa ci consente di attribuire la piastrella alla prima metà del XIII secolo: l'oggetto fu trovato nella fossa di scarico no. 31, accanto a *stamena* deprezzate, in uso nella prima metà del XIII secolo. Una datazione precoce – tramite l'attribuzione della piastrella allo strato della prima metà del XI secolo, tagliato dalla fossa no. 31 – mancherebbe di confronti contemporanei sul territorio della già Russia Kieviana, da dove provengono tutti i pezzi lavorati in materiali comuni – bronzo, pietra. Dal totale delle rappresentazioni di diversi santi su pietra, sono da notare almeno 7 raffiguranti i due santi dottori *anargyroi*, Cosma e Damiano (PORFIRIDOV 1972, 203-205); la stessa immagine è altrettanto presente su oggetti di metallo (NIKOLAEVA, ČERNETOV 1991, 77, fig. XVI/4; KOVALENKO, PUTKO 1993, 377, fig. 3/6; SEDOVA 1981, 62, fig. 20/31) o di steatite (PUTKO 1998, 311, fig. 1/3), la maggior parte di essi datando dai secoli XII-XIII.

Concludendo, possiamo affermare che la piastrella con l'immagine dei Santi dottori Cosma e Damiano è opera di un artigiano locale (Isaccea) databile nella prima metà del XIII secolo; è da notare che l'oggetto rimane singolare non soltanto nell'ambito della Dobrugia, ma anche sul territorio della Romania.

Secondo nostro avviso, le croci di tipo kieviano sulle quali sono raffigurati i busti dei due Santi dottori Cosma e Damiano scoperte a Isaccea ed a Cândești non sono da mettere in relazione con la diffusione del culto dei Santi dottori *anargyroi* nella popolazione locale; piuttosto si può supporre che esse avessero servito come semplici oggetti di culto, in quanto croci, senza alcun riferimento alla protezione dei Santi dottori Cosma e Damiano. Molto probabilmente i proprietari di tali oggetti non conoscevano il russo e, per conseguenza, non potevano leggere le iscrizioni associate alle immagini per esser in grado di individuarne i personaggi. Ciò

potrebbe spiegare ugualmente l'assenza di ogni iscrizione sulla piastrella scoperta a Isaccea.

Il rinvenimento di questo singolare oggetto a carattere cultuale fa risalire un'immagine più sfumata della vita religiosa dell'importante centro economico e politico di Isaccea nei secoli XII-XIII, rendendo più probabile la sua identità con la ormai famosa città di Vicina.

## BIBLIOGRAFIA

AGNELLO G.

1962 *Le arti figurative nella Sicilia bizantina*, Palermo.

ALEKSEEV L. V.

1974 *Mel'koe khudojžestvennoe litae iz nekotorakh zapadnorusskie zemel' (Krest i ikoni Belorusii)*, SA, 3, p. 204-219.

ATANASOV G.

1994 *Rannosrednovekovna olovna ikona sas Sf. Pantelimon*, Arheologija-Sofja, XXXVI, 2, p. 47-52.

BANK Alice

1985 *L'art byzantin dans les musées de l'Union Sovietique*, Leningrad.

1970 *Monuments des arts mineurs de Byzance (XI-XII<sup>e</sup> siècles) au Musée de l'Ermitage*, in *IX Corso di Cultura sull'arte ravennate e bizantina*, Ravenna.

BARNEA Ion

1981 *Arta creștină în România*, 2, București.

BARNEA Ion, BARNEA Alexandru

1984 *Săpăturile de salvare de la Noviodunum*, Peuce IX, 97-105.

BAUMANN Victor Heinrich, MÂNUCU-ADAMEȘTEANU Gheorghe, IACOB Mihaela, PARASCHIV Dorel, MÂNĂSTIREANU Sorin

1998 *Isaccea-jud. Tulcea*, Cronica 1997, p. 34-35.

BEER N.

1920 *Weiteren zum Kult des Heiligen Artemios*, Byzantinisch-Neugriechische Jahrbucher, Berlin, I, p. 384-385.

BOURAS L.

1979 *The Cross of Adrianopol. A Silver Processional Cross of the Middle Byzantine Period*, Athens.

*Byzantinische Kostbarkeiten*

- 
- 1997 *Byzantinische Kostbarkeiten aus Museen, Kirchenschatzen und Bibliotheken der DDR*, (Ausstellung im Bode-Museum).
- CHEHAB M.
- 1979 *Tyr à l'époque des Croisades. I-III*, Paris.
- COTSONIS John A.
- 1995 *Byzantine Figural Processional Crosses*, Dumbarton Oaks Publications no.10, Washington D. C.
- DELVOYE Ch.
- 1965 *Les ateliers d'arts somptuaires à Constantinople*, in *XII Corso di Cultura sull'arte ravennata e bizantina*, Ravenna, p. 171-210.
- 1976 *Arta bizantină*, I-II, București.
- DJUROVA Aximia
- 1988-1989 *L'intégration du monde slave dans le cadre de la communauté orthodoxe (IX<sup>e</sup>-XII<sup>e</sup> siècles). Notes préliminaires*, Harvard Ukrainian Studies, XII-XIII, p. 643-671.
- DONCEVA-PETKOVA L.
- 1983 *Krăstove enkolpioni vă Varnenskaja Muzei*, IzvVarna, 19 (34) , p. 113-124.
- EVANS Helen C., WILSON William D. (eds.)
- 1997 *The Glory of Byzantium*, The Metropolitan Museum of Art, New York.
- FARMER David Hugh
- 1999 *Dicționar al sfintilor*, București.
- GRABAR André
- 1946 *Martyrium. Recherches sur le culte des reliques et l'art chrétien antique. II. Iconographie*, Paris.
- IORGA Nicolae
- 1974 *Istoria vieții bizantine*, București.
- \*\*\* *Iskusstvo Vyzantij v sobranijakh SSSR*, vol 2. *Iskusstvo IX- XII vekov*, Moskva, 1977.
- KALAVREZOU-MAXEINER Ioli
- 1985 *Byzantine icons in steatite*, Wien.
- LEDERMANN L.
- 1997 *Côme et Damien dans les Musées Suisses*, AMN, 34/II, p. 521-525.
- LOVAG Zsuzsa L.
- 1971 *Byzantine type reliquary pectoral crosses in the Hungarian National Museum*, Folia Archaeologica, XXII, p. 143-180.
- LOVERDOU-TSIGARIDA Katia
- 1997 *Minor Art in Treasures of Mount Athos*, Thessaloniki.

- MĂNUCU–ADAMEŞTEANU Gheorghe
- 1983 *Un fragment de steatit figurat descoperit la Isaccea*, SCIVA, 34, 3, p.171-174.
  - 1984 *Elemente de cultură bizantină la gurile Dunării*, Peuce, IX, p. 375-388.
  - 1998 *Un atelier monetar dobrogean din secolul al XI-lea*, SCN, XII, p. 119-149.
  - 2000 *Isaccea-jud. Tulcea*, Cronica 1999, p. 47-48.
- MARROU Henri Irénée
- 1999 *Biserica în antichitatea târzie (303-604)*, Bucureşti.
- NIKOLAEVA T. V., ČERNETOV A.V.
- 1991 *Drevnerusskie amulet- zmeeviki*, Moskva.
- OVČAROV N.
- 1984 *Relief en stéatite de Tărgovište à représentation rare de S. Artémios*, Arkheologija-Sofja, 1984, 1, p. 63-66.
  - \*\*\* *Paleocreştinism și creștinism pe teritoriul României, secolele III-XI*, Bucureşti, 2000.
- PERHAVSKO V. B.
- 1992 *Nahodki enkolpionov na teritorij Jugoslavjei*, SA, 4, p. 206-219.
- PORFIRIDOV N. G.
- 1972 *Drevnerusskaia mel'kaja kamennija plastika i eë sjuëžety*, SA, 3, p. 201-208.
- PUTKO V., KOVALENKO V.
- 1993 *Bronzovye kresto-enkolpiony iz Kneazeei Gory*, Byzantinoslavica, LIV, 2, p. 300-309.
- RYBAKOV B.
- 1948 *Remeslo drevnej Rusii*, Moskva.
  - 1964 *Russkie datirovanye nadpisi XI-XIV vekov*, Moskva.
- REAU L.
- 1958 *Iconographie de l'art chrétien*, III, Paris.
- SANDRIN K.
- 1993 *Liturgy, Pilgrimage and Devotion in Byzantine Objects*, Bulletin of the Detroit Institute of Arts, 67, 4, p. 47-56.
- SEDOVA M.V.
- 1981 *Iuvelirnyie izdelija drevnego Novgoroda (X-XV vv.)*, Moskva.
- SPINEI Victor

- 
- 1975 *Les relations de la Moldavie avec le Byzance et la Russie au premier quart du II-e millénaire à la lumière des sources archéologiques*, Dacia, N.S., XIX, p. 227-242.

TEODOR Dan Gh.

- 1975 *Obiecte de cult din secolele XII–XIII pe teritoriul Moldovei*, Mitropolia Moldovei și a Sucevei, LI, 1-2, p.74-93.

TOPOLEANU Florin

- 1988 *Un médaillon byzantin en émail cloisonné découvert à Noviodunum*, RESEE, XXVI, 4, p. 311-317.

VIKAN G.

- 1984 *Art, Medicine and Magic in early Byzantium*, DOP, 38, p. 65-86.



Fig. 1 Piastrella ceramica, XIII secolo, rinvenuta a Isaccea.

Fig. 2 Rappresentazioni dei Santi Cosma e Damiano sulla croce in argento di Adrianopoli, X secolo (*apud* Cotsonis 1995).

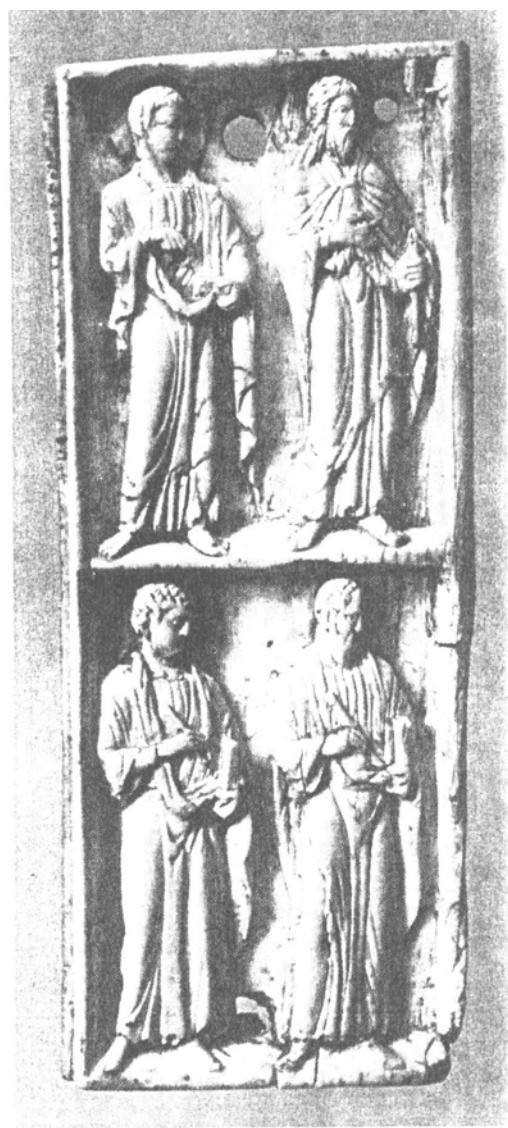


Fig. 3 Piastrella di trittico in avorio con la rappresentazione dei Santi Cosma e Damiano (*apud* Bank 1985).



Fig. 4 Piastrella in bronzo rinvenuta in Sicilia, alla rappresentazione di Theodota e dei Santi Cosma e Damiano, XI secolo (*apud* Agnello 1962).

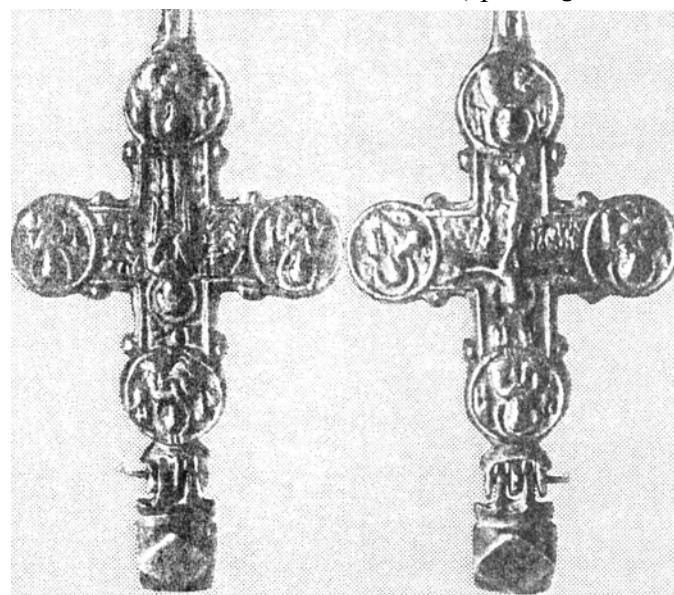


Fig. 5 Reliquario crucifirme di tipo kievjano, recando i busti dei Santi Cosma e Damiano, XIII secolo, rinvenuta a Isaccea (*apud* Barnea 1981).

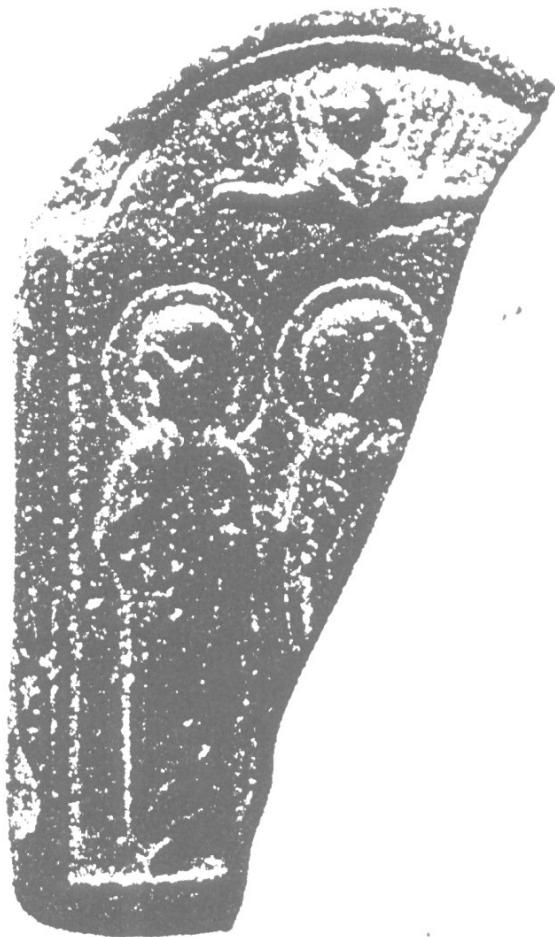


Fig. 6 Piastrella in steatite recando l'immagine dei Santi Cosma e Damiano, XII secolo (*apud* Kalavrezou-Maxeiner 1985).



**Studia Antiqua et Archaeologica, VIII, Iași, 2001**

**UN ANGELO COME AVVOCATO.  
CONFRONTI TRA LA TRADIZIONE AGIOGRAFICA  
ORIENTALE E LA LETTERATURA POPOLARE PUGLIESE**

ANNA MARIA TRIPPUTI  
(Università di Bari)

Tra i vari tratti della tradizione agiografica orientale di san Michele che sono trasmigrati in Occidente quello che maggiormente si è diffuso, radicandosi profondamente nella devozione popolare, è la fusione di quida delle anime nel difficile passaggio da questa terra all'aldilà e di "avvocato nell'ora del giudizio".

Le prime testimonianze di questa particolare funzione dell'Arcangelo si trovano nei Vangeli apocrifi, dove la guida delle anime appare come un preciso istituto affidato a Michele da Dio. Perfino san Giuseppe, ormai vecchio e prossimo alla morte, invoca il suo aiuto, come si legge nella *Storia di Giuseppe il falegname*<sup>1</sup>, apocrito in dialetto copto che si svolge come narrazione in prima persona da parte di Gesù della vita di suo padre:

*Poiché si sono compiuti i giorni della mia vita, che tu mi hai assegnato in questo mondo, ecco, ti prego, Signore Dio di mandarmi l'arcangelo Michele, perché rimagna presso di me finché la mia povera anima sia uscita dal corpo senza dolore e senza afflizione* (XIII, 2).

E poco oltre continua:

*Non permettere che l'angelo, che mi fu assegnato dal giorno in cui sono uscito dalle tue mani fino ad oggi, rivolga su di me il viso coperto di collera, lungo il percorso del cammino che farò verso di te, ma che si dimostri pacifico* (XIII, 6).

La morte viene a prendere Giuseppe accompagnata dal diavolo, pronto a ghermire la sua anima:

*Io [è Gesù che parla] volsi lo sguardo in direzione del Sud e scorsi la Morte. Essa entrava nella nostra casa, seguita da Amente [nome copto dell'Oltretomba] che è il suo strumento,*

---

<sup>1</sup> Per i Vangeli apocrifi è stata seguita l'edizione a cura di M. Craveri, Torino, Einaudi, 1969.

*e dal diavolo, accompagnato da una gran folla di satelliti rivestiti di fuoco, la cui bocca lanciava fuori fumo e zolfo. Mio padre Giuseppe volse il suo sguardo e li vide, che si rivolgevano a lui, pieni di quella collera con cui usano accendere il loro volto contro tutte le anime che lasciano il corpo, specialmente i peccatori, su cui essi scorgono anche il minimo segno. Quando il buon vegliardo li scorse in compagnia della Morte, I suoi occhi si riempirono di lacrime* (XXI, 1-3).

E a questo punto Gesù stesso invoca Michele:

*O Padre mio, [...] ti imploro per mio padre Giuseppe, opera delle tue mani, che tu mi invii un grande numero di Angeli, con Michele, il dispensatore della bontà e Gabriele, il messaggero della luce, e che essi accompagnino l'anima di mio padre Giuseppe finché non abbia oltrepassato il settimo eone delle tenebre. Che essa non debba passare per le oscure vie, terribili da transitare, per lo spavento di vedere le potenze che le occupano, la dove il fiume di fucco che scorre solleva i suoi flutti come le ondate del mare.*

*[...] Affidai la sua anima a Michele e a Gabriele, a causa delle Potenze che stavano in agguato lungo; il cammino, e gli angeli davanti a lui cantavano, finché l'ebbero consegnata al mio buon Padre* (XXII, 1, 4).

Nel Vangelo di Nicodemo Michele è preposto alla guida di tutti i giusti che Cristo ha voluto salvare dall'Inferno, Adamo, Enoch, Elia, i martiri e gli antenati:

*Egli antrò dunque in Paradiso, tenendo per mano il progenitore Adamo, che affidò con tutti I giusti all'arcangelo Michele* (Nic., IX [XXV], 1).

Il Vangelo di Bartolomeo, un testo in lingua greca dal tono popolareggiante e spesso pittoresco, offre dell'episodio una variante: è l'Arcangelo che chiede a Gesù, appena risorto, di scendere all'Ade per trarne fuori Adamo e «tutti gli altri che erano con lui» (I, 9).

Altra fonte privilegiata sono le *Apocalissi* apocrife del Nuovo Testamento<sup>2</sup>. Sostanzialmente diversi da quelli precedenti, che sono narrazioni fantasiose e tavolta fiabesche profondamente permeate di umanità, questi testi offrono una visione alienante del mondo.

---

<sup>2</sup> Per le Apocalissi, cfr. l'edizione a cura di A. Di Nola, Milano, Tea, 1993.

«Questo Cristo che viene – come Di Nola nella *Prefazione* alla sua edizione delle *Apocalissi* – si fa precedere da una totale distruzione del tempo, la quale coinvolge le stesse strutture cosmiche, gli stri, e I cieli, nella nudità di infiniti silenzi».

E da questi silenzi sono solo le voci della Vergine e di Michele a levarsi in difesa di una umanità dolente, peccatrice e già condannata all'eterno tormento.

Ma il mistero dell'aldilà, la concezione appunto apocalittica del mondo ultraterreno, la minuta suddivisione delle pene e dei castighi che questi testi presentano non passeranno invano nei secoli e dall'*Apocalissi di Paolo* all'*Inferno* dantesco il passo è breve, come è breve dall'*Inferno* dantesco alla serie di poemetti, leggende e canti popolari incentrati sul tema della morte e della salvezza. E probabilmente da quei testi derivano anche i tanti *Giudizi universali* che illuminavano le pareti delle chiese e le *Danze macabre*, che, in una società senza scrittura, avevano il compito di trasmettere attraverso la drammaticità dell'immagine il senso del giudizio finale.

Ancora una volta è Michele, scendendo dal cielo ad ali spiegate, accompagnato dalle schiere degli angeli, a chiedere pietà per le anime dei dannati, ottenendo che abbiano refrigerio dalle loro pene almeno per un giorno all'anno:

*Ora, grazie a Michele, l'arcangelo del mio patto e agli angeli che lo accompagnano, grazie a Paolo mio diletto che non voglio addolorare, grazie ai vostri fratelli che sono nel mondo ed offrono oblazioni, grazie ai vostri figli, tra i quali sono rispettati i miei precetti, e soprattutto a motivo della mia bontà, concedo a voi tutti che siete nei tormenti il refrigerio per una notte e per un giorno, nel giorno in cui risorsi dai morti. E ciò sarà per sempre.*

Di ben altro carattere, discorsivo e narrativo, assai simile ai racconti popolari, l'*Apocalisse greca della Madre di Dio*, nella quale la Vergine chiama Michele come guida personale nel suo viaggio nel mondo infernale:

*La santissima Madre di Dio voleva vedere le sofferenze del mondo infernale. Sul Monte degli Ulivi invocò il Signore Dio in questo modo: In nome del Padre, del Figlio e dello Spirito*

*Santo, discenda Michele arcangelo e mi informi dei supplizi che sono nel cielo, in terra e negli inferi.*

Benché anche questo testo elenchi un vasto e cruento campionario di pene, la figura dolce della Vergine che chiede, si informa, vuole spiegazioni alleggerisce il tono dell'atmosfera. E infine, dopo la sua ricognizione, giunta ai piedi del trono dell'Altissimo, chiede a Dio pietà per i peccatori, subito seguita dall'Arcangelo. E tanta è l'intensità della loro preghiera, che Gesù concede loro qualcosa:

*... per la preghiere di mia Maria, che tanto pianse a causa vostra e per l'amore di Michele, mio arcangelo, per la schiera dei miei santi vi concedo che nei giorni della Pentecoste cesserete dall'esser tormentati e potrete lodare il Padre, il Figlio, e lo Spirito Santo.*

Fin qui le fonti apocrife. Da esse discendono, in larga parte, tradizioni, credenze, canti e leggende popolari, sia in area orientale che in area occidentale.

In area slava Michele è il nunzio della morte e viene invocato come patrono dalle confraternite seppellitrici; è questo il motivo per cui a lui sono dedicati ossari, cimiteri e cappelle funebri, prima fra tutte la chiesa funeraria del Cremlino. Come protettore dei defunti lo invoca perfino lo zar Ivan IV, meglio noto come Ivan il Terribile, autore con lo pseudonimo di Pertenio, un immaginario santo folle, di un *Canone All'Angelo terribile*, scritto tra il 1571 e il 1571 nel corso di una lunga malattia:

*Questo è il canone all'angelo terribile, governatore e custode di tutte le creature, inviato da Dio onnipotente in aiuto di tutte le anime. Tu, misero uomo, non dimenticare l'ora della morte: canta ogni giorno in canone dell'angelo terribile, opera del folle in Cristo Partenio* (PAGANI 1999, 101).

Il "terribile" attributo dell'Arcangelo ricorda molto da vicino l'iscrizione posta al di sopra del portale d'ingresso della basilica di san Michele a Monte Sant'Angelo: *Terribilie locus est iste.*

Lo Zar peccatore ed omicida, «miserabile e colpevole», «anima offuscata dalle tenebre del male», com'egli stesso si definesce, sente prossima la morte e teme il giudizio finale. Come Giuseppe anche Ivan, dopo averlo invocato come guida, chiede all'Arcangelo di presentarsi a lui «con occhi luminosi e in letizia» per accompagnarlo al cospetto di Dio e allontanare da lui i tormenti dell'Inferno:

*Tu che annunci la morte e salvi dalla vanità del mondo,  
smettimi dinanzi al tribunale dei giusti e al cospetto di Cristo,  
e salvami dai tormenti eterni ...  
Io e te compiremo un lungo viaggio.  
Tremendo e terribile angelo,  
Fà che io non mi impaurisca  
A causa della mia debolezza. ....  
allontana da me, colpevole, quest'anima impura,  
separala da questo mio corpo,  
portala via in silenzio,  
perché con gioia mi consegni a te. ....  
Angelo santo, messaggero di Dio  
Concedimi un'ora per pentirmi dei miei peccati  
E rinnegare la mia esistenza malvagia. ....  
Amico mio carissimo, proteggimi dunque nel distacco,  
Nel momento del commiato dal mondo.  
Angelo santo, intercedi per me peccatore,  
Accompagna la mia anima durante le prove  
E proteggila da tutti i tormenti. ....  
Sii misericordioso verso tutti  
E conduci ciascuno, in un luogo di quiete.* (PAGANI 1999, 107)

Nel verso «intercedi per me peccatore» è insita, già in questo antico canone, la funzione di “avvocato presso Dio” che l’Arcangelo assumerà, soprattutto in ambito popolare.

Con questo appellativo lo invocano i pellegrini che salgono alla montagna sacra garganica nell’annuale appuntamento di maggio; e lo stesso concetto si rientra nella strofetta che conclude ciascuna invocazione della *Coroncina angelica* in onore di san Michele, preghiera dei pellegrini di oggi che ripete, in sintesi, la formula contenuta nel *Rituale romano* della *Benedictio peregrinorum*:

«Sancte Michaele Archangele, defende me in proelio ut non peream in tremendo judici».

Questo preciso istituto attribuito a san Michele è presente in tutta l’area garganica, non solo a Monte Sant’Angelo. Un esempio tra i più antichi e noti è il contrasto tra l’Arcangelo e il diavolo per il possesso di un’anima che si svolge, sotto forma di drammatizzazione, a Sannicandro:

Angelo            *O brutta faccia di Caino tendo nero!*

Demonio

*La mia spata ci chiama Ancilo Michele!  
Sott'al mio trono ti vien'a pusare;  
cu quessa spata ti voglio pricittare!  
Mi ni vaio, mi ni vaio ca haio timore!  
Ma mo ca quess'anma haio pirduto  
faccio fà diciassett'anni di tirramuto!*

(ZINGARELLI, VOCINO, 184)

Probabilmente il contrasto risente dell'antico *Capitolo* di San Michele, orazione popolare narrativa:

*San Michéle cumbatte cu nu Zifre i nu serpénde,  
cu nu grande supérbe avvelenose.  
San Michele sté sope u cile celéste  
e mmane téne re giuste velanze,  
sotte po' tene nu lufe zeférre  
da li mane so ogne àneme scanze.  
O triste a chédd'àneme ce male se guvérne,  
d'avè u paradise non c'é speranze,  
Fascime accume disce'a sacra scrittura.*

(LA SORSA 1988, III, 185)

(San Michele combatte con un demonio ed un serpente/ con un grande superbo essere velenoso/ San Michele sta sopra il cielo azzurro/ e tiene in mano la giusta bilancia/ sotto tiene un demonio con fattezze di lupo/ e dalle sue grinfie allontana ogni anima/ Triste quell'anima che male si governa/ non ha speranze di godere il paradiso/ ma facciamo come dice la sacra scrittura), cioè, invochiamo l'Arcangelo che ha il potere di salvare tutte le anime, alle quali poi dice, in tono dolce e suadente: «Vieni, anima mia a riposare».

Anche a San Marco in Lamis, dove il culto per san Michele è molto sentito, come documenta l'onomastica, l'Arcangelo è invocato come aiuto e presidio contro il demonio. In un canto popolare salva un suo devoto dai briganti, gli ridona l'uso delle gambe (segno del suo potere di guarire gli uonimi non solo dai mali dell'anima, ma anche da quelli corporali) e combatte col diavolo per la salvezza della sua anima:

*Cala San Michele dallu ciele  
Lu pija 'mbrace e lu reje all'ampede.  
- Camina pe'sa strata vulentere*

*dritte alla mia casa ad'arrevà. (CERA 1979, 129)*

(Scende San Michele dal cielo/ lo prende in braccio e lo rialza in piedi/ Cammina sicuro per questa strada/ dritto alla mia casa arriverai).

Ma è soprattutto nelle preghiere che la fusione di guida e quella di “avvocato” si fanno più tangibili, in quei colloqui a tu per tu col santo che spesso travalicano la liturgia o la arricchiscono di nuovi significati.

In una orazione, che si recita preferibilmente la sera prima di coricarsi, quando giunge la paura della morte improvvisa, quella che può avvenire nel sonno e cogliere impreparati e non in grazia di Dio, san Michele viene invocato come *compagnole*, compagno di vita a cui si possono confidare i propri segreti e i propri timori, compagno e amico fedele che viene invitata a rimanerci accanto nell’ultima agonia e ad aprirci le porte del cielo:

*Jàngèle Mechèle  
tu sei mio fedele  
nell'ultima aunìa  
cu Gesù e cu Maria.*

*Sante Mechèle Arcangele  
lu nostre cumpagnole  
quanne stégne pe muri  
Sante Mechèle non te ne jì.*

*Sante Mechèle Arcangele  
lu nostre cumpagnole  
quanne jì so morte,  
'ncèle jàpreme li porte.*

(Angelo Michele/ tu sei il mi fedele/ nell’ultima agonia/ con Gesù e con Maria/ San Michele Arcangelo/ nostro compagnuccio nostro/ quando starò per morire/ San Michele non te ne andare/ San Michele Arcangelo/ compagnuccio nostro/ quando sarò morto/ aprimi le porte del cielo).

Lo stesso concetto, in maniera più palese ed ampia, viene espresso in un’altra preghiera che i sammarchesi usano recitare per l’assistenza ai moribondi. Si tratta in realtà di un dialogo serrato e drammatico tra il devoto moribondo e l’Arcangelo:

*Sante Mechèle Arcangele l'assistènde  
dalla bocca de Ddì fu tutelate,*

*Jogge che nuua me séte de chenzolà?  
 Jàngèle, te preje e nu m'abbandunanne  
 allu tuo piède me voghie abbraccià,  
 sta lu diavele che me vo pigghià.  
 skitte che quanne lu véde me apavénte,  
 considere che cosa so le péne ardènte.*

*Jànema felicia, statte allegramènte*

*Appena che tu jsce dallu corpe*

*Purtà te voghie alli celèste corte. (GALANTE 2000)*

(San Michele Arcangelo l'assistente/ dalla bocca di

Dio fu eletto/ oggi che tocca a me verrai a consolarmi?/ Angelo, ti prego non mi abbandonare/ al tuo piede voglio aggrapparmi/ C'è il diavolo che vuole afferrarmi/ solo a vederlo mi spavento/ al pensiero di ciò che sono le pene ardenti dell'Inferno/ Anima felice, stai allegra/ che appena esci dal corpo/ ti voglio portare nella corte celeste).

La preghiera continua con la lotta tra l'Arcangelo e il demonio, la vittoria finale di Michele e le parole di benvenuto di Dio: una sorta di drammatizzazione propiziatoria, che finge il destino dell'anima che sta per trapassare.

Analoga è l'invocazione a san Michele che si usa recitare a Peschici:

*Angelo santo, mio protettore,*

*accanto ti voglio in quell'ultima ora.*

*Porgimi la mano, gran capitamo,*

*quest'anima mia, nell'aspra agonia,*

*a te chiama dal cielo, mio grande Michele!*

*Apri il volo a quest'anima fedele.*

*San Michele, costante e forte,*

*quest'anima mia, proteggila, aiutala*

*e dalle conforto, nel punto della morte! (CAMPANILE*

2000)

Ad Orsara di Puglia San Michele,

viene invocato come liberatore dai Turchi e dalla mala gente, oltre che, naturalmente, dal demonio:

*Tutt-i sante voghje chiamà,*

*ma sante Michèle cchiù de tutte;*

*Sante Michèle, ca sì putènde,*

*libere u munnu da li turche,*

*da li turche e da mala gente,  
libere a me ca sò nucènte.* (SADA, XLIII, 1, 47)

(Tutti i anti voglio chiamare/ ma San Michele più di tutti/  
San Michele, che sei potente/ libera il mondo dai turchi/ dai  
turchi e dalla cattiva gente/ libera me che sono innocente).

Il culto micalico è presente anche in altre aree della Puglia, in particolare in Terra di Bari, dove sia la toponomastica che l'onomastica documentano la tradizione. E anche in Terra di Bari San Michele è investito del compito di *avvocato*. Ne fa fede una leggenda terlizzese, intitolata significativamente *La generosità di San Michele*, pur di salvare l'anima di un suo devoto, fa tre anni di penitenza in vece sua:

*C'era una volta un uomo molto bestemmiatore, il quale però aveva un culto speciale per San Michele, ed ogni sera gli recitava una preghiera. All'età di 52 anni morì, e Dio, per le molte bestemmie che aveva detto, lo condannò all'Inferno. San Michele disse: «Signore, quest'uomo è stato mio devoto nel corso della sua vita, perciò voglio che gli salviate l'anima; faccio io la penitenza per lui, purché gli diate la gloria del Paradiso». L'Eterno accettò e gli impose tre anni di penitenza sulla terra.*

E per tre anni San Michele fa il cuoco in casa di un ricco signore, facendogli anche vincere una scommessa con i suoi amici sulla bravura dei rispettivi cuochi. Se ne va una mattina di buon'ora, lasciando un biglietto sul letto: *Io sono San Michele; ho fatto tre anni di penitenza per un mio devoto ed ora me ne torno a godere la gloria del Paradiso.* (LA SORSA 1958, 163-164).

Da questi testi, che sono naturalmente soltanto una campionatura della vasta letteratura popolare sull'argomento, emerge la figura di un Arcangelo misericordioso, estremamente sensibile ai timori e alle preghiere dei suoi devoti.

Ma, come tutti i santi che la tradizione agiografica popolare umanizza, attribuendo loro pregi e i difetti umani, anche l'angelo Michele unisce alla gernerosità un inflessibile rigore e l'aggettivo "terribile" che lo zar Ivan gli attribuisce nel suo *Canone* non è certo senza significato: come il Serafico san Francesco, sentitosi offeso, paralizza la mano del bestemmiatore e sant'Antonio di Padova fa morire il figlio del carrettiere che gli aveva negato un passaggio, così anche San Michele sa essere

vendicativo e spietato, negando ad un devoto che non lo ha sufficientemente onorato in vita il suo patrocinio di avvocato, quel patronato di stampo medievale che ne fa il suo garante nell'ora del giudizio. E nelle sue parole dure, di giudice inflessibile, sembra di riascoltare il giudizio di Cristo nell'*Apocalissi di Paolo*: «Quali opere buone avete compiuto per poter chiedere refrigerio? Chiesi acqua quando ero appeso sulla croce e mi diedero aceto con fiele. A causa del mio nome massacraron i profeti miei servi e i pii. E tutte queste cose vi davano occasione di pentimento, e voi non lo faceste».

*Sante Michele sta 'nnant'a porte du paravise  
"anim dulente, k'a fatte  
tanta témpa?  
Non aje cauzat' i povere  
Non aje vistut' i nude".*

*"Vurrie turnà a quillu munne,  
vurrie cauzà i povere  
vurrie visù li nude".*

*"A fronne, quann' è secca  
non si po' chiù rinverdì;  
sì cundannat'à l'inferne  
secula seculorumm men"* (MELILLO 1934, 23)

(San Michele sta davanti alla porta del Paradiso/ "anima dolente, che hai fatto per tanto tempo?" / "non ho calzato il povero/ non ho vestito l'ignudo"/ Vorria ritornare al mondo/ vorrei calzare il povero/ e vestire l'ignudo/ "La fronda quand'è secca/ non si può più rinverdire/ sei condannato all'inferno/ nei secoli dei secoli amen).

## BIBLIOGRAFIA

CAMPANILE A.

2000 *Peschici nei ricordi*, Foggia.

CERA R.

1979 *Canti popolari di S. Marco in Lamis*, in San Marco in Lamis, Quaderni del Sud.

GALANTE G.

2000 *Religiosità popolare a San Marco in Lamis*, Bari.

LA SORSA S.

1958 *Leggende di Puglia*, Bari.

1988 *Folklore pugliese* (a cura di A.M. Tripputi), Bari.

MELILLO M.

1934 *Leggende sacre di Volturino*, Il folklore italiano, VIII, 3-4.

PAGANI M.P.

1999 *La preghiera all'Arcangelo terribile*, Bollettino della Biblioteca di San Matteo, 2.

SADA L.

s.a. *Canti religiosi pugliesi*, Lares, XLIII, 1.

ZINGARELLI N., VOCINO M.

s.a. *Apulia fidelis*, Milano.

**Studia Antiqua et Archaeologica, VIII, Iași, 2001**

**TEMOIGNAGES EPIGRAPHIQUES SUR L'AFFRIQUEE TZ/TS  
EN LATIN ET EN THRACO-DACE**

MARIUS ALEXIANU, ROXANA CURCĂ  
(Université de Iași)

En ce qui concerne l'affriquée **tz** en roumain, cette langue présente une situation intéressante car le consonantisme des deux entités impliquées dans son génèse, le latin et le thraco-dace (langue de substrat), comprennait des affriquées. Cet article ne porte pas sur l'affriquée en roumain, ce qui constitue un autre objet de recherche (SALA 1968, STATI 1969, IVĂNESCU 1980, 126-128, etc.); il se propose d'illustrer les témoignages épigraphiques sur les affriquées concernant surtout la langue du substrat, car celles concernant le latin sont plus connues. Par exemple, Rosetti (1986, 112) montre qu'en latin la palatalisation du *t* suivi par son assibilation est notée approximativement *tz/si/s* et que *c+i* a été assibilé, ce qui a eu comme résultat la confusion de ces deux prononciations. C'est pourquoi la graphie *ci* est utilisée au lieu de *ti* et *ti* au lieu de *ci*, comme il résulte de la liste suivante:

"*terminac(iones)*, *defenicionis* (=terminationes, definitiones, *CIL* VIII 8812; 5; 6-7: Tipusuctu, Mauritanie), *observacione* (=observationem, *CIL* XIII 2405; 2-3: Lyon), *sapiensie, passiins* (=sapientiae, patiens, *CIL* XIII 2477; 4-5; 6: Ambarri, Gaule), *tersio* (=tertio, *CIL* XII 2081; 11: Vienne, Gaule), *colpacioni* (=culpatione, *CIL* XIII 2709, Autun, Gaule), *depositio* (=depositio, *CIL* XIII, 7653; 4: entre Lehmen et Gondorf, Germanie), *Inocensa* (=Inocentia, *CIL* VIII 21.751; 2-3: Alrava, Mauritanie), *Marcias* (=Martias, *CIL* XIII 2365; Lyon), *Vincenzies* (=Vincentius, Def. tab., 253; 10, 11, 16, 19, 20, 39, 41, 49, 50, 53, 341, 576, Carthage, sec. I e. n.), *Sabasianus* (=Sabbatianus, *CIL* III 2009; 6: Salonae), *Terensus* (=Terentius, *CIL* VIII 9927; 3: Tlemcen, Mauritanie), *Vonifatzia* (=Bonifatia, *CIL* VIII 23568; 2-3: Maktar, Afrique)." (ROSETTI 1986, 112). À ces exemples il faut ajouter aussi les anthroponymes mentionnés par Mihăescu (1960, 101) PERPETUTSA et par Tagliavini (1977, 193): "CRESCENTSIAN(us)", *CIL* XIV 246 de 140 après J-C, qui serait la

première témoignage connue de l'assibilation de *tj*; LAURENTSIO, CIL III 12396."

D'après les sources épigraphiques il est évident que ce phénomène, qui semblait être assez peu attesté il y a presque 70 ans (GRAUR 1936), concerne les noms (communs et propres) et les verbes (participes) et qu'il se rencontrait un peu partout dans toute la *Romania*. Il s'agit donc d'un phénomène panlatin (à partir du II<sup>e</sup> s. après J-C) et panroman (TAGLIAVINI 1977), attesté même à partir du III e s. av. J-C. Mais, pour les territoires de la Dacie et de la Scythie Mineure le redoutable spécialiste Sorin Stati (1961, 52) ne pouvait mentionner qu'une attestation directe (**Tsiernen(sis)**) et deux indirectes (*condicione*, *condicionim*). Le même auteur (1961, 62) consacre un paragraphe à la "Consoana TS (TZ)", où il se réfère aux mots **Batsini**, **Tsierna**, **Tsinnae**, **Tsiru**, **Ts(inna)**, **Tsinta**, **Tzolotus**, **Tzinta** et **Tzinto**. Il y a, selon nous, deux objections importantes à faire: d'une part, on ne peut pas mettre le signe d'égalité pour illustrer le phénomène de palatalisation suivi de l'assibilation de *t+i* en hiatus entre **Tsiernen(sis)** et **condicione**, **condicionim**, et, d'autre part, c'est curieux de donner comme exemples dans un livre dédié à la *langue latine* - ce qui est encore plus étonnant! - des anthroponymes et un toponyme qui n'appartiennent en aucun cas à l'anthroponymie et à la toponymie latines.

En ce qui concerne la présence de l' affriquée, notée par des lettres - c'est vrai, latines! - dans la langue de substrat (pour laquelle on utilise le terme conventionnel "thraco-dace": FISCHER 1985, 138-139), les linguistes roumains se réfèrent, lorsqu'ils se réfèrent, presque toujours au même toponyme (**Tsierna**), ce qui est de nature à suggérer une présence faible, sinon accidentelle, de cette affriquée. Mais le recours à l'épigraphie, y compris aux inscriptions relativement récentes de Dacie<sup>1</sup>, s'avère révélateur; l'épigraphie nous offre une autre vision sur l'amplitude de la diffusion de cette consonne, comme il résulte, évidemment, du corpus suivant:

**BATSINI**, MI<sup>2</sup> (STATI 1961, 62; DETSCHEW 1976, 46)

**BATSIO**, PA Aquincum CIL III 10414 (MÓCSY 1983, 46)

**BURTSISINIS**, MI: ISM I, 332, 157 p. C. (DETSCHEW, 1976, 88, 528)

<sup>1</sup> Nous remercions M. le Prof. Nelu Zugavu pour les renseignements bibliographiques sur les découvertes récentes de la province romaine de Dacie.

<sup>2</sup> Nous avons utilisé les abréviations suivantes: AF = Afrique; DC = Dacie; IT = Italie; MI = Mésie Inférieure; MS = Mésie Supérieure; PA = Pannonie.

- 
- MAMUTZIM**, MI, Silistra: CIL III, 7477 (DETSCHEW 1976, 284)
- TSIERNEN(SIS)**, >\***TSIERNA**, DC, Orşova: CIL III 1568 (RUSSU 1967, 102; STATI 1961, 62; STATI 1968, 54 PROTASE 1994, 36; BRÂNCUŞ 1997, 9)
- TS(INNA)**, MI, Capidava: ISM V, no. 27 (STATI, 1961, 62)
- TSINNAE**, MI, Capidava: ISM V, no. 27 (STATI, 1961, 62)
- TSIRU**, MI, Capidava: ISM V, no. 27 (STATI 1961, 62; DETSCHEW 1976, 194)
- TSINTA**, DC, Căseiu: CIL XI, 836 (STATI, 1961, 62; DETSCHEW, 1976, 497)
- TZINTA**, DC, Napoca, *Samum-Căseiu*: CIL III, 1870, 7635 (DETSCHEW 1976, 497; STATI 1961, 62; PROTASE, ZRINYI 1992, 98; PROTASE 1994, 36)
- TZINTINA**, Rome: CIL VI, 31893 e (DETSCHEW 1976, 497)
- TZINTO**, DC, Napoca: CIL XI, 836 (DETSCHEW 1976, 497; PROTASE 1994, 36; STATI 1961, 62)
- TZITA**, MI, Glava sur Isker: CIL III, 12396 (TOMASCHEK, *Die alten Thraker*, II, 2, 39; DETSCHEW 1976, 497; PROTASE 1994, 36)
- TZIT[a]**, AF, Carthage: CIL VIII, 13762 (DETSCHEW 1976, 497)
- [**Tzi]TZIA**, DC, Herepea: IDR III/3, no. 177 (PROTASE, 1994, 36)
- TZITTANI**, IT, Albigaunum: CIL V, 7793 (DETSCHEW, 1976, 497)
- TZITZIS**, MS, Naissus: CIL III, 1682 (DETSCHEW 1976, 497; PROTASE, ZRINYI 1992, 98; PROTASE 1994, 36)
- TZOD-**, DC, "zona Brad": IDR III/3, no.436
- TZOLOTUS**, DC Apulum: CIL III, 7789, IDR, III/4, no.74, III s. (DETSCHEW, 1976, 498; STATI, 1961, 62)
- ZETZI**, DC, Brâncoveneşti, II-III s. (RUSSU 1977, 95; PROTASE, ZRINYI, 1992, 96, 98)
- ZELTZIA**, DC, Micia-Vetel: CIL III, 7873 (PROTASE, 1994, 36)

Comme l'on observe, nous avons introduit dans ce corpus des anthroponymes des inscriptions de la Panonnie, de l'Italie, de Rome et même de l'Afrique (**BATSIO**, **TZITTANI TZINTINA** et **TZIT[a]**), que nous, comme les autres auteurs, les considérons "thraco-daces".

L'examen du *Nomenclator* de Mocsy et alii (1983) nous a indiqué d'autres anthroponymes comprenant des affriquées, mais l'attribution des ces anthroponymes exige des recherches ultérieures. Nous avons considéré utile à faire publier ce *supplementum* aussi:

- MUTSA**, PA (MÓCSY 1983, 196)
- MUTSIA**, PA (MOCSY 1983, 196)
- SATZOUS**, PA (MOCSY 1983, 255)

---

**TATSORIAE**, PA (MOCSY 1983, 283; MIHĂESCU 1960, 101)

**TATSORIUS**, PA (MOCSY 1983, 283)

**UTSIA**, PA (MOCSY 1983, 322)

Les spécialistes roumains ont des opinions diverses (voir sur cette question MIHĂESCU 1993, 163) quant au rôle de l'affriquée du thraco-dace. Par exemple, Brâncuș (1995, 10) considère que "très probablement, la tendance de l'affricatisation de latin parlé dans l'aire balkanique a été soutenue par une tendance similaire du substrat". Par contre, d'autres spécialistes (par exemple, FRÂNCU 1999, 51) pensent que dans ce cas le substrat n'a joué aucun rôle pour le roumain car l'affricatisation représente un phénomène panlatin et panroman, même s'il présente de diverses disparités (MIHĂESCU 1993, 163-164). Il est difficile, sinon impossible, à objecter à ces spécialistes qui invoquent l'exemple de l'italien, où l'affriquée est présente sans l'influence d'aucun substrat.

On peut quand-même tirer une conclusion sur l'existence de l'affriquée **Tz/Ts** dans le thraco-dace, une conclusion en dehors de cette controverse de longue durée et qui nous semble, à vrai dire, sans objet. On sait qu'une difficulté majeure de l'assimilation d'une langue étrangère c'est l'inexistence dans la langue native de certaines phonèmes spécifiques à la langue à assimiler. Quand les autochtons des provinces danubiennes (dont quelques-uns occupaient même des positions officielles: BOUNEGRU 1991, 102-103) ont commencé à apprendre le latin, en abandonnant progressivement leur propre langue (FISCHER 1985, 195-196), la présence de l'affriquée notée **Tz/Ts** dans leur langue a facilité, à niveau phonétique sans doute, l'assimilation de la langue de la civilisation la plus avancée de ces temps-là.

## BIBLIOGRAPHIE

BOUNEGRU Octavian

1991 *Aspekte der Romanisierung der ländlichen Bevölkerung in Scythia Minor*, Münstersche Beiträge zur antiken Handelsgeschichte, X/2, p. 89-118.

BRÂNCUȘ Grigore

1995 *Cercetări asupra fondului traco-dac al limbii române*, București.

- 
- DETSCHEW Dimiter  
1976 *Die thrakischen Sprachreste*, Wien.
- FISCHER I.  
1985 *Latina dunăreană. Introducere în istoria limbii române*, Bucureşti.
- FRÂNCU Constantin  
1999 *Geneza limbii române și etnogeneza românilor<sup>2</sup>*, Iaşi.
- GRAUR Al.  
1936 *Ts en latin*, in: *Mélanges linguistiques*, Paris-Bucureşti.
- IVĂNESCU Gheorghe  
1980 *Istoria limbii române*, Iaşi.
- MIHĂESCU Haralambie  
1960 *Limba latină în provinciile dunărene ale Imperiului Roman*, Bucureşti.  
1993 *La romanité dans le sud-est de l'Europe*, Bucureşti.
- MÓCSY Andras, FELDMANN Reinhardus, MARTON Elisabetha, SZOLAGYI Maria  
1983 *Nomenclator provinciarum Europae Latinarum et Galliae Cisalpinae cum indice inverso*, Budapest.
- PROTASE Dumitru  
1992 *Considerații privind antroponomastica traco-dacică și originea etnică a purtătorilor din inscripțiile Daciei romane*, RB, VIII, p. 35-39.
- PROTASE Dumitru, ZRINYI Andrei  
1992 *Inscripții și monumente sculpturale din castrul roman de la Brîncovenești (jud. Mureș)*, EphNap, II, p.95-110.
- ROSETTI Al.  
1986 *Istoria limbii române*, I, *De la origini pînă la începutul secolului al XVII-lea*, Bucureşti.
- RUSSU I. I.  
1967 *Limba traco-dacilor*, Bucureşti.  
1977 *Garnizoana castrului roman de la Brîncovenești (jud. Mureș) Ala I Numeri Illyricorum*, SCIVA, 28, 1, p. 93-105.  
1981 *Etnogeneza românilor, Fondul autohton traco-dacic și componența latino-romanică*, Bucureşti.
- SALA Marius  
1968 *A propos de l'apparition des affriquées roumaines*, RL, XIII, 5, Bucureşti.
- STATI Sorin

- 1961 *Limba latină în inscripțiile din Dacia și Scythia Minor*, București.
- 1969 *Consonantismul*, in: *Istoria limbii române*, vol. II, București.
- TAGLIAVINI Carlo  
1977 *Originile limbilor neolatine. Introducere în filologia romanică*, București.

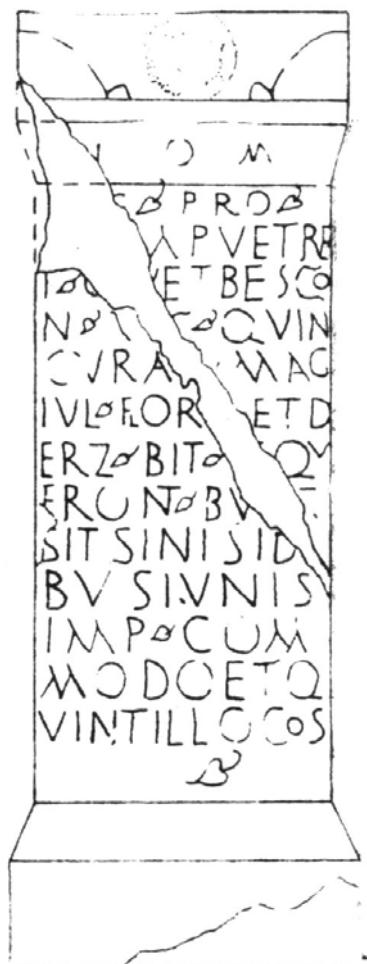


Fig. 1. Autel votif de Histria –  
vicus Quintionis

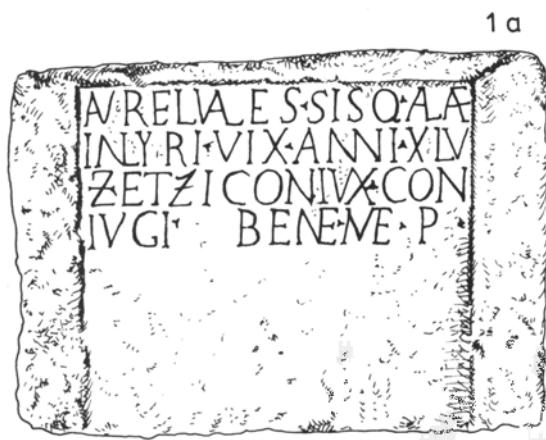


Fig. 2. Camp romain de Brâncovenești.  
Inscription funéraire pour Aurelius  
Vale(n)s, dédiée par son épouse, etzsi

## **Studia Antiqua et Archaeologica, VIII, Iași, 2001**

### **CHRONIQUES**

#### **L'ACTIVITÉ SCIENTIFIQUE DE LA CHAIRE D'HISTOIRE ANCIENNE ET D'ARCHÉOLOGIE (1998-2000)**

Lucrețiu Mihailescu-Bîrliba

Après la réorganisation (1998) du Séminaire d'histoire ancienne et d'archéologie (SHAA) en Chaire d'histoire ancienne et archéologie (CHAA), le SHAA a continué à fonctionner, par l'activité de la Chaire et de ses laboratoires archéologiques.

La nouvelle chaire a reçu parmi ses membres le sous-assistant Vasile Cotiugă, qui a occupé ce poste par concours au février 2000, tandis que Lucrețiu Mihailescu-Bîrliba a été promu assistant au février 1999. En septembre 1999, toujours par concours, Nicolae Ursulescu est devenu professeur à la même chaire; Octavian Bounegru et Nelu Zugravu ont obtenu les postes de maître de conférences au février la même année.

Après les élections de décembre 1999, à partir de janvier 2000 le nouveau chef de la CHAA est M le prof. dr. Nicolae Ursulescu.

En 1999, N. Zugravu a reçu le prix "Vasile Pârvan" de l'Académie Roumaine, pour son livre *Geneza creștinismului popular al românilor* (*La genèse du christianisme populaire chez les Roumains*), Bucarest, 1997.

L'année suivante, V. Spinei a reçu le Prix de l'Association des Maisons d'Éditions de Roumanie au Marché international du Livre de Bucarest pour son livre *Marile migrații din estul și sud-estul Europei din secolele IX-XIII* (*Les grandes migrations de l'est et du sud-est de l'Europe aux IX<sup>e</sup>-XIII<sup>e</sup> siècles*), Iași, 1999.

En 1998, V. Spinei, membre fondateur du Centre d'Études Byzantines de Iași, a été élu directeur pour l'intégration culturelle.

Le 13 mai 2000, la Faculté d'Histoire a rendu hommage aux professeurs Mircea Petrescu-Dîmbovița et Marin Dinu, à l'occasion de leurs anniversaires (85 et, respectivement, 75 ans). Les membres de la CHAA ont présenté officiellement le volume-hommage (le VII<sup>e</sup> no. de notre revue SAA), dédié aux deux professeurs.

#### **I. Manifestations scientifiques organisées par la CHAA**

**A. Communications des membres de la CHAA**

- **27.05.1999:** Lucrețiu Mihailescu-Bîrliba et Nelu Zugravu ont présenté les communications *L'esclave impérial Achilleus et sa famille* et, respectivement, *Orthodoxisme et arianisme au Bas-Danube*.
- **29.10.1999:** le Symposium consacré à l'anniversaire de 30 ans d'activité du SHAA, organisé dans le cadre des *Journées de l'Université de Iași*. Les professeurs Mircea Petrescu-Dîmbovița (membre de l'Académie Roumaine), Marin Dinu et Mihail Vasilescu ont présenté l'historique du Séminaire. Les principaux résultats des recherches archéologiques effectuées par les membres du Séminaire et leurs collaborateurs ont été présentés par: M. Petrescu-Dîmbovița, M. Dinu, A. László, V. Spinei, N. Ursulescu, D. Boghian, N. Bolohan, L. Mihailescu-Bîrliba et V. Cotiugă.
- **10.12.1999:** le Symposium *Radu Vulpe (1899-1982). L'anniversaire de 100 ans de la naissance*. Après la parole du salut de la part du doyen de la Faculté, le Prof. Ioan Ciuperca, ont présenté des communications Mircea Petrescu-Dîmbovița, Mihail Vasilescu, Nicolae Ursulescu, Dan Monah, Marin Dinu, Silvia Teodor, Attila László, qui ont évoqué la personnalité, l'activité et l'œuvre du grand professeur et archéologue, surtout pour la période passée à Iași (1939-1945), où il a mis les fondements de l'étude de la Préhistoire à l'Université. La manifestation a été marquée par la présence de nombreux professeurs, chercheurs et même des anciens disciples de Radu Vulpe.
- **20.12.1999:** Lucrețiu Mihailescu-Bîrliba, *La démographie de la population d'origine servile dans les provinces romaines d'Ilyricum*.
- **15.03.2000:** Lucrețiu Mihailescu-Bîrliba, *Expédition archéologique roumaine en Turquie et en Syrie (13.01.2000-31.03.2000)*.
- **29.03.2000:** Nicolae Ursulescu a soutenu la conférence *Les divinités énéolithiques d'Isaia (dép. de Iași)*.
- **11-17.09.2000:** Iași et Tulcea: le III<sup>e</sup> Colloque roumaino-italien *Parallèles historiques et culturelles entre la romanité orientale et le sud d'Italie de l'Antiquité au Haut Moyen Âge* (voir la chronique du colloque).

**B. Invités de la CHAA**

- **24.05-1.06.1999:** Prof. Dr. Rodolfo Striccoli (Département des Sciences de l'Antiquité de l'Université de Bari) et Prof. Dr. Marcello Marin (Département d'Études Classiques et Chrétiennes de l'Université de Bari) ont eu des rencontres avec les membres de la CHAA, dans le cadre du programme *Socrates*.
- **12-17.11.1999:** à l'invitation de Lucrețiu Mihailescu-Bîrliba, Prof. Dr. Jean Andreau (École des Hautes Études en Sciences Sociales - Paris) a rencontré les professeurs de la CHAA.
- **28.05-5.06.2000:** Prof. Dr. Rodolfo Striccoli (Université de Bari) a présenté des leçons à la CHAA, dans le cadre du programme *Socrates*.

- **10-17.07.2000:** Prof. Dr. Marcello Marin (Université de Bari) a visité la CHAA, dans le cadre du même programme.
- **23-26.08.2000:** Dr. Alexander Rubel (Université de Konstanz) et un groupe d'étudiants de la même université ont visité la CHAA, après avoir participé aux fouilles archéologiques d'Argamum (dép. de Tulcea), dirigées par Lucrețiu Mihailescu-Bîrliba.

## II. Participations des membres de la CHAA aux manifestations scientifiques

### A. *Manifestations scientifiques nationales*

- **2.10.1998.** Session du Musée National de Bukovine, Suceava: V. Spinei, *Répères concernant la formation du peuple roumain*.
- **16.10.1998.** Session du Musée "Iulian Antonescu" de Bacău: V. Spinei, *Les débuts de la vie urbaine dans les territoires roumains extra-carpathiques*.
- **25.10.1998.** La session scientifique de la FHI (à l'occasion des *Journées dè l'Université de Iași*): D. Gh. Teodor, *Quelques considérations concernant la dynamique de l'habitation dans l'espace situé entre les Carpates et le Dniestr aux VI<sup>e</sup>-XI<sup>e</sup> s. av. J-C.*
- **27.10.1998.** Session de l'ICEM Tulcea: V. Spinei, *Nouvelles données concernant l'histoire des Coumans*.
- **29.10.1998.** Session *Pontica* du Musée d'Histoire Nationale et d'Archéologie de Constanța: D.Gh. Teodor, *Précisions concernant l'histoire de l'espace du nord du Bas-Danube dans la deuxième moitié du I<sup>r</sup> millénaire ap. J-C*; V. Spinei, *Problèmes actuels de l'archéologie du Moyen Âge*.
- **26-27.11.1998.** Session de communications du Musée National d'Histoire de la Roumanie de Bucarest: N. Ursulescu, *La néolithisation du territoire de la Roumanie en contexte sud-est européen et anatolien*.
- **11-12.12.1998.** Symposium *Culture et civilisations dans les Carpates Orientaux par la suite de nouvelles découvertes archéologiques*, Sf. Gheorghe: N. Bolohan, *Les recherches archéologiques de Dochia - lieu dit "La Perdele"*.
- **11.12.1998.** Session de la Faculté d'Histoire de l'Université "Babeș-Bolyai", Cluj-Napoca: D.Gh. Teodor, *Les tombes princiaires du V<sup>e</sup> s. à l'est des Carpates*.
- **16.12.1998.** Session *Le patrimoine culturel du département de Buzău et sa valorisation nationale*, Buzău: D.Gh. Teodor, *Populations et cultures aux IV<sup>e</sup>-VI<sup>e</sup> s. dans les régions à sud et à l'est des Carpates*.
- **17.12.1998.** Session Junimea, Maison "Pogor" de Iași: V. Spinei, *La réédition de l'oeuvre de Gh. Brătianu*.
- **28. 01.1999.** Session du Musée "Iulian Antonescu" de Bacău: V. Spinei, *L'évolution des villes médiévales du Sud-Ouest de la Moldavie*.
- **5.05.1999.** Session Junimea, Maison "Pogor" de Iași: V. Spinei, *Gh. Brătianu, répères biographiques*.

- 
- **18.05.1999.** Symposium du Musée National de Bukovine, Suceava: V. Spinei, *L'univers des carreaux de poêle du Moyen Âge de Moldavie*.
  - **28.05.1999.** Session du Musée “V. Pârvan” de Bârlad: V. Spinei, *Le problème de la genèse de la ville de Bârlad*.
  - **28.05.1999.** Société des Sciences Historiques, Bârlad: V. Spinei, *Considérations concernant l'histoire médiévale de la ville de Bârlad*.
  - **30.06-4.07 1999.** XXXIII<sup>e</sup> Session nationale des rapports archéologiques, Vaslui: N. Bolohan, *Recherches archéologiques de Dochia. La campagne 1998*; L. Mihailescu-Bîrliba, *Les fouilles archéologiques d'Argamum (1997-1998)*; V. Spinei, *Les fouilles de Siret (1996-1998)*.
  - **8.10.1999.** *Les Journées Académiques*, Institut d'Archéologie de Iași: V. Spinei, *Les rapports des Roumains avec les Coumans aux XI<sup>e</sup>-XIII<sup>e</sup> siècles*; V. Spinei, *Les résultats des fouilles de Iași-Centre d'Affaires* (en collaboration).
  - **13.12.1999.** Session de communications du Musée National d'Histoire de la Roumanie de Bucarest: N. Ursulescu, Vicu Merlan, *Le site précucutenien d'Isaiia, dép. de Iași*; V. Spinei, *Renseignements sur les Roumains d'Oguzname*.
  - **15.12.1999.** Symposium *50 ans de la fondation de l'Institut d'Archéologie de Iași*: A. László, *La recherche concernant le premier Âge du Fer*.
  - **27.05.2000.** Session *2000 ans de christianisme*, Bârlad: D.Gh. Teodor, *Deux millénaires de christianisme dans les régions extra-carpatiques de la Roumanie*.
  - **02.07.2000.** Session du Musée de Vaslui: V. Spinei, *Étienne le Grand et les relations internationales de son époque*.
  - **27.07.2000.** Session du Musée d'Histoire de Buzău: D.Gh. Teodor, *Le christianisme au nord du Bas-Danube d'après les découvertes archéologiques*.

#### **B. Manifestations scientifiques internationales**

- **26-28.09.1998.** *Rei Cretariae Romanae*-Kongress, Selçuc-Efes (Turquie): O. Bounegru, *The Concept of Sigillata. Regionalism or Integration?*
- **19-24.10.1998.** Le deuxième Colloque roumaino-italien *Romanità orientale e Italia meridionale dall'Antichità al Medioevo: paralleli storici e culturali*, Université de Bari. A. László, M. Vasilescu, N. Ursulescu, N. Zugravu, N. Bolohan (de la CHAA), M. Alexianu et I. Nica (Faculté des Lettres de Iași) y ont participé (voir la chronique du colloque dans SAA, VI, 1999, p. 245-249).
- **17.11.1998.** Session du Musée d'Histoire Nationale, Chișinău (Rép. de Moldavie): D.Gh. Teodor, *L'espace situé entre les Carpates et le Dniestr aux V<sup>e</sup>-X<sup>e</sup> s.*
- **21.03.1999.** Symposium *Stella Orientalis* pour la promotion des études helléniques en Roumanie, Iași: M. Vasilescu, *Le pharaon Sesostris, les Thraces, les Scythes et les Colchidiens (Herodote, II, 102-111)*; N. Bolohan, *La Grèce et la Roumanie. Liens culturels transbalkaniques à l'Âge du Bronze*.

- **27.05.1999.** Session organisée par la Chaire d'Archéologie et d'Histoire Ancienne de l'Université d'État de Chișinău (Rép. de Moldavie): A. László, *Quelques problèmes du Hallstatt ancien à l'est des Carpates*; N. Ursulescu, *Une variante de statuette anthropomorphe du type Cucuteni-Tripolye*.
  - **10-14.06.1999.** La VI<sup>e</sup> Session de la Commission mixte roumaino-ukrainienne d'histoire, Tchernowtzy (Ukraine): M. Petrescu-Dîmbovița (co-président de la Commission), *Quelques considérations concernant les habitats et les habitations de l'aspect Ariușd-Cucuteni du complexe d'Ariușd-Cucuteni-Tripolie*; D. Gh. Teodor, *Découvertes chrétiennes des IV<sup>e</sup>-XI<sup>e</sup> s. dans les régions de l'est des Carpates*; V. Spinei, *Les petits croix-encolpion à l'image des saints Boris et Gleb dans les régions du Bas-Danube*.
  - **26-30.09.1999.** 2<sup>nd</sup> International Interdisciplinary Colloquium *The Periphery of the Mycenaean World*, Lamia (Grèce): A. László, *The Periphery of the Mycenaean World: the Lower Danube and Northern Aegean World from the Bronze Age to the Early Iron Age. Cultural Interrelations: A Short Review*; N. Bolohan, *An Essay Concerning the Trans-Balkan Relations During the Middle and Late Bonze Age*.
  - **24.04.2000.** Journée d'Études organisée par l'Université Libre Internationale de Chișinău: V. Spinei, *Confusions et interprétations tendancieuses dans l'histoire médiévale des Roumains*.
  - **16-18.05.2000.** La VII<sup>e</sup> Session de la Commission mixte roumaino-ukrainienne d'histoire, Neptun: M. Petrescu-Dîmbovița, *Quelques considérations concernant les relations de l'Âge du Bronze entre les civilisations de l'espace carpato-danubien-pontique et celles de la zone nord-pontique*; D. Gh. Teodor, *Importations chrétiennes romaino-byzantines au nord du Bas Danube*.
  - **20-22.05.2000.** Second International ROCT-Conference *The Economy of the Roman Pottery. Approaching Exchange Patterns and Mechanisms*, Université Catholique de Louvain: O. Bounegru, *Dépôts céramiques clos de Pergame: les citernes*.
  - **22-28.05.2000.** 4<sup>th</sup> International Colloquium of Funeral Archaeology *Funeral Practices as Forms of Cultural Identity*, Tulcea: A. László, *Pratiques funéraires et cultures archéologiques. Les coutumes d'enterrement des populations du Bas Danube au début de l'Âge du Fer (la nécropole de Foltești, dép. de Galați)*; N. Ursulescu, *Certaines données sur le rite funéraires au début de l'Âge du Fer dans le nord de la Moldavie. Les découvertes de Präjeni (dép. de Botoșani)*.
- 12-14.09.2000.** ΣΤ' Επιστημονική Συναντησην για την Ελλενιστική Κεραμική, Volos (Grèce): O. Bounegru, *Hellenistic Tableware Production in the Eastern Mediterranean. The Production Centres of Pergamon and Sagalassos*.

### **C. Bourses et voyages de documentation**

- **1.10.1997-31.03.1999.** O. Bounegru a été boursier de la *Fondation Alexander von Humboldt*; dans cette période, il a préparé un ouvrage, *Die Feinkeramikproduktion des Töpfereizentrums von Pergamon-Kestel in hellenistischer Zeit*, sous la direction du Prof. Dr. Ulrich Sinn, directeur à l'Institut für Klassische Archäologie de Würzburg.
- **février-mars 1999.** L. Mihailescu-Bîrliba a bénéficié d'une mobilité doctorale (financée par l'Agence pour la Francophonie) à l'École des Hautes Études en Sciences Sociales de Paris, où il a continué à travailler pour sa thèse, concernant les esclaves et les affranchis dans les provinces illyriennes.
- **1.04.1999-1.05.2000.** O. Bounegru a été boursier de l'Université Catholique de Louvain, dans le cadre du département *Sagalassos Archaeological Research Project* (dirigé par Prof. Dr. M. Waelkens). Son thème de recherche a été *The Ceramic Manufactories of Pergamon and Sagalassos. An Archaeological and Archaeometrical Evaluation*.
- **18.04.-2.05.1999.** A. László a effectué un stage de documentation à l'Université de Liège (Service de Préhistoire), dans le cadre du programme *Socrates*. Il a soutenu la conférence *Techniques de construction et rituels de fondation dans l'aire de la civilisation Cucuteni-Tripolye*.
- **1.06.-25.06.1999.** M. Vasilescu a été invité à l'Université de Bari, où il a présenté un cycle d'exposés sur les *Doriens et Mycéniées en Crète*.
- **juin 1999.** V. Spinei a effectué un stage de documentation à l'Université de Konstanz.
- **octobre 1999-mai 2000.** N. Zugravu a bénéficié d'une bourse IKY (Le Fond National des Bourses, offertes par le gouvernement de la République Grecque), offerte par la Grèce à l'Université d'Athènes pour participer aux cours de langue et de civilisation grecque. N. Zugravu a effectué une documentation dans la bibliothèque de l'École française d'archéologie à Athènes.
- **16.01. 2000.** En qualité d'invité de la *Römisch-Germanische Komission des Deutschen Archäologischen Instituts* à Frankfurt am Main (invitation faite par le directeur, Prof. Dr. S. von Schnurbein), O. Bounegru a présenté la communication *Die Töpfereiliste aus dem Ketostal bei Pergamon: eine Parallel zur "bordereaux d'enfournement" aus La Graufesenque*.
- **24.01. 2000.** O. Bounegru a soutenu, au Séminaire d'Histoire Ancienne de l'Université de Marburg, la conférence *Die westliche Pontosraum und seine Handelsbeziehungen während der römischer Kaiserzeit (I-3 Jh. n. Chr.)*, par la suite d'une invitation du Prof. Dr. H.-J. Drexhage (Université de Marburg).
- **18.02. 2000.** En tant qu'invité chez le *Deutsches Archäologisches Institut* (Berlin), par le Prof. Dr. H. Kyrieleis, O. Bounegru a présenté la conférence *Die pergamenische Keramik-Industrie im Mittelmeerraum*.

- **avril-mai 2000.** M. Vasilescu a bénéficié d'une bourse de recherche à Athènes, offerte par le Ministère de l'Éducation Nationale de la Grèce. Le thème de recherche a été *L'epos grec et la colonisation éolienne*.
- **avril-mai 2000.** V. Spinei a effectué une documentation à l'Institut Archéologique Allemand de Berlin (*Deutsches Archäologisches Institut*) et à la Commission d'Archéologie Générale et Comparée de Bonn (*Komission für Allgemeine und Vergleichende Archäologie*).
- **2-15.04.2000.** A. László et N. Ursulescu ont été invités (dans le cadre du programme *Socrates*) à l'Université de Bari, où ils ont soutenu une série de cours aux étudiants. A cette occasion, ils ont présenté, le 12 avril, les communications *I complessi di culto nella civiltà Precucuteni nel quadro del neolitico sud-orientale europeo* (N.Ursulescu) et *La fine dell'età del bronzo e l'inizio dell'età del ferro nel Basso Danubio e le relazioni con il mondo mediterraneo* (A. László).
- **1.05.-30.09.2000.** O. Bounegru a été de nouveau boursier de la *Fondation Alexander von Humboldt*. Il a travaillé à la redaction de l'ouvrage *Der Pontos- und der Ostmittelmeerraum im Rahmen der Handelsbeziehungen Roms. Eine epigraphisch-papyrologisch vergleichende Analyse (1-3 Jh. n. Chr.)*, sous la direction du Prof. Dr. H.-J. Drexhage, directeur à l'Institut für Alte Geschichte de l'Université de Marburg.
- **30.04.-11.05.2000.** N. Bolohan a effectué un stage documentaire à Liège, dans le cadre du programme *Socrates*. Il a soutenu la conférence *Aperçu général sur les habitats fortifiés (première Âge du Fer) de la partie orientale de la Roumanie*.
- **mai-juin 2000.** L. Mihailescu-Bîrliba a été invité par Prof. Dr. Jean Andreau en qualité de maître de conférences associé, à l'École des Hautes Études en Sciences Sociales de Paris. Il a présenté la conférence *Les fouilles archéologiques d'Argamum (Dobroudja)*.
- **8-20.06.2000.** M. Vasilescu, en qualité d'invité de l'Université de Bari, a présenté un cycle d'exposés sur *Le mythe grec et la préhistoire du sud de l'Italie*.
- **28.06.-3.07.2000.** À l'invitation du Prof. Dr. J. Speigl (*Katholisch-Theologische Fakultät der Universität Würzburg*), N. Zugravu a présenté un cycle d'exposés sur l'histoire des débuts du christianisme dans l'espace roumain.

### III. Fouilles archéologiques des membres de la CHAA

**1) Dochia** (dép. de Neamț). Objectif: l'habitat de l'Âge du Bronze. Équipe: Neculai Bolohan (CHAA), étudiants FHI. En dépit de la période très courte de fouilles, on a pourtant réussi à refaire les profiles d'est et d'ouest des

carrées 1-9. Les recherches ont confirmé la stratigraphie obtenue dans les années précédentes.

**2) Isaiia-Balta Popii** (com. de Răducăneni, dép. de Iași). Objectif: l'achèvement des fouilles dans la zone de la construction de culte appartenant à la culture Précucuteni (II<sup>e</sup> phase), où on avait découvert dans les campagnes antérieures (1996 et 1998) plusieurs complexes de caractère rituel. Équipe: Nicolae Ursulescu (CHAA), Vicu Merlan (doctorant à la FHI), Adrian Felix Tencariu (absolvent de la FHI). On a déterminé les limites et l'orientation de deux constructions superposées et l'appartenance des pièces de culte à l'une de deux phases de construction. Le récipient qui contenait un véritable "Panthéon" (21 statuettes féminines et 21 statuettes à tête mobile, masculines), ainsi qu'un collier de 42 perles en argile, appartenait à l'étape plus nouvelle. On a saisi les traces de deux autres habitations précucuteniennes et de l'une appartenant à la culture de la céramique rubannée. On a fouillé six fosses (cinq précucuteniennes et une de IV<sup>e</sup> siècle ap. J-C, appartenant à la culture Sântana de Mureș) et un four pour la céramique, avec une fosse et un tunnel pour l'alimentation à combustible. La datation du four est incertaine (probablement de la période moderne).

**3) Jurilovca** (l'ancien *Argamum*, dép. de Tulcea). Objectif: le secteur "Falaise Est". Équipe: Lucrețiu Mihailescu-Bîrliba (CHAA), Alexander Rubel (assistant à l'Université de Konstanz), Lorand Deszpa (chercheur à l'Université de Konstanz), Cecilia Stoian (absolvente de la FHI), Iulia Rîmniceanu, George Hânceanu, Ionuț Sidor, Daniela Badiu, Bogdan Nedelcu, Roberta Păun (étudiants de la FHI), Daniel Dietrich, Florian Arnegger, Andreas Fröse, Tobias Meyer, Urs Döbbele (étudiants à l'Université de Konstanz), Ines Meyer (étudiante à l'Université de Heidelberg). On a continué la recherche du rempart de la cité. Les résultats des fouilles confirment les recherches déroulées en 1997 et 1998: le rempart a connu deux phases de reconstruction, dont une correspond aux informations de Procopius (*De aedificiis*).

**4) Siliștea** (com. de Români, dép. de Neamț). Objectif: l'habitat fortifié appartenant à l'Âge du Bronze Moyen (la culture de Costișa). Équipe: Neculai Bolohan (CHAA), Elena Munteanu (absolvente de la FHI), Gh. Dumitroaia (Musée de Piatra Neamț). Le site est située à la "frontière" des aires des civilisations Monteou et Costișa, entre les rivières Siret et Bistrița. L'habitat est important par la structure du système défensif et par les artefacts découverts.

**5) Siret** (dép. de Suceava). Objectif: le site fortifié situé au lieu-dit *Dealul "Ruina"*. Équipe: Attila László (CHAA), I. Mareș et B. Niculică (Musée de Suceava). On a continué les recherches dans le site fortifié appartenant à la culture Gáva-Hólihrady.

**6) Târgu Frumos** (dép. de Iași). Objectif: l'habitat précucutenien du lieu-dit *Baza Pătule*. Équipe: Nicolae Ursulescu, Vasile Cotugă (CHAA), Dumitru Boghian (Université de Suceava), Lăcrămioara Istina (Musée d'Histoire de Bacău,

en 2000), étudiants des Universités de Iași et de Suceava. Les fouilles ont été effectuées dans les secteurs A et D de l'habitat appartenant à la III<sup>e</sup> phase de la culture Précucuteni. La fosse no. 26 (du secteur A) a été presque complètement exploré: il s'agit d'un complexe de culte, puisqu'on y a déposé les restes d'une cérémonie magique. Ici, on a également saisi le rapport stratigraphique avec la fosse d'enclos. Dans le secteur D, on a accompli l'investigation de l'habitat no. 11, avec une plate-forme en argile (6 x 4,5 m), bâtie sur une structure des poutres, délimitée par un cadre en bois; on a aussi découvert, près de l'âtre, un grand autel antropomorphe peint. On a exploré le tronçon final (de l'est) du fossé d'enclos. En 2000 on a commencé à investiguer une nouvelle habitation (no. 12), appartenant à la deuxième étape d'habitat de cette agglomération. On a découvert huit fosses de détritus (nos. 27-34). En 1999, on a effectué deux sections dans les secteurs B et E, afin de savoir la situation stratigraphique dans le sud du site (le secteur B), aussi bien que le trajet (secteur E) du fossé d'enclos entre les zones A et D. Le trajet a été partiellement détecté par la méthode de la résistivité du sol (entreprise par le physicien Nicoleta Sorloaica).

## V. Liste de publications des membres de la CHAA

### Neculai Bolohan

1. *Catalogul expoziției "Cultură și civilizație din Carpații Răsăriteni în lumina noilor descoperiri arheologice"*, Sfântu Gheorghe, 1998 (en collaboration).
2. *Coutumes funéraires des Carpes entre le monde romanisé et l'est de l'Empire romain*, Quaderni di "Invigilata Lucernis", 9, 2000, p. 93-103.
3. *Cross cultural relations within the Balkans during the Middle and Late Bronze Age*, SAA, VII, 2000, p. 307-317.
4. *Cercetările arheologice de la Dochia. Campania anului 1998*, in *Cronica 1998*, 1999, p. 37-39.
5. *Cercetările arheologice de la Dochia. Campania 1999*, in *Cronica 1999*, 2000, p. 34-35.

### Octavian Bounegru

1. *Das "Monumentum Ephesenum" und die Abgrenzung des histrianischen Zollgebietes. Versuch einer Parallel*, in H. Friesinger, F. Kriezinger (éds.), *100 Jahre Österreichische Forschungen in Ephesos. Akten des Symposiums Wien 1995*, Wien, 1999, p. 87.
2. *Carl Schuhhardt et les débuts de la recherche archéologique en Roumanie*, SAA, VI, 1999, p. 183-192.
3. *Stage de recherche à l'Institut d'Archéologie Classique de Würzburg (Allemagne)*, SAA, VI, 1999, p. 245-250.

- 
4. *Der westliche Pontosraum und seine Handelsbeziehungen in der römischen Kaiserzeit*, MBAH, XIX, 2, 2000, p. 109-121.
  5. *Töpfereiliste aus Pergamon*, Istanbuler Mitteilungen, 50, 2000, p. 273-283.
  6. *Tryblion: pot ou plat?*, in Al. Avram, M. Babes (éds.), *Civilisation grecque et cultures antiques périphériques. Hommage à Petre Alexandrescu à son 70<sup>e</sup> anniversaire*, Bucarest, 2000, p. 185-195.
  7. *Aptera, Apsynthos, Aquileia, Aquilonia, Aquincum, Aquinum, Arabeta, Arabissos, Aracha, Aradena, Arados*, in M. Zahariade (éd.), *Lexicon of the Greek and Roman Cities and Place Names in Antiquity Ca. 1500 BC-Ca. AD 500*, fasc. 5, Amsterdam, 2000, p. 777-799.
  8. *Aragos, Araithyrea, Arake, Araplos, Araxa, Arbela, Arbela, Arbion, Arkades, Archaiopolis, Archandupolis, Archelais, Ardistema, Ardyion, Areopolis, Arethusa, Argilas, Argos, Argustana, Argyrra, Argyria, Arkaseia, Arkasine, Arkonessos, Aris, Arisba, Arnissa, Arsada, Arsameia, Arsamosata, Arsinia, Arsinoe, Arsinoites Nomos, Artakana, Artake, Artemison, Arykanda*, in M. Zahariade (éd.), *Lexicon of the Greek and Roman Cities and Place Names in Antiquity Ca. 1500 BC-Ca. AD 500*, fasc. 6, Amsterdam, 2000, p. 810-935.
  9. *The Concept of Sigillata. Regionalism or Integration?*, in *Rei Cretariae Romanae Fautorum Acta* 36, Abingdon, 2000, p. 279-283 (en collaboration).

### Vasile Cotiugă

1. *La civilisation Starčevo-Criş à l'est des Carpates et ses rapports culturels et chronologiques avec l'espace intracarpatisque*, SAA, VII, 2000, p. 131-156.
2. *Târgu Frumos- Baza Pătule*, in *Cronica* 1997, 1998, p. 77-78 (en collaboration).
3. *Siret. Așezarea medievală*, in *Cronica* 1998, 1999, p. 108 (en collaboration).
4. *Târgu Frumos-Baza Pătule*, in *Cronica* 1999, 2000, p. 106-107 (en collaboration).
5. Compte-rendu à S.A. Luca, *Așezări neolitice pe valea Mureșului (I). Habitatul turdășean de la Orăştie-Dealul Pemilor (punct X2)*, *Alba Iulia*, 1997, SAA, V, 1998, p. 221-225 (en collaboration).
6. Compte-rendu à E. Comşa, *Viața oamenilor din spațiul carpato-danubiano-pontic în mileniile 7-4 î.Hr.*, *București*, 1996, SAA, V, 1998, p. 230-232.
7. Compte-rendu à I.Gh. Hâncu, *Străvechi monumente din Republica Moldova, Chișinău*, 1996, Arheologia medievală, II, 1998, p. 233-234.
8. Compte-rendu à S.A. Luca, *Liubcova-Orniță. Monografie arheologică*, *Târgoviște*, 1998, SAA, VI, 1999, p. 196-201.
9. Compte-rendu à M. Udrescu, L. Bejenaru, C. Hrișcu, *Introducere în arheozoologie*, *Iași*, 1999, SAA, VI, 1999, p. 224-228.

**Attila László**

1. *Sur le début du Néolithique de la Roumanie. Quelques considérations concernant la période "Protostarčevo*, in *Préhistoire de l'Anatolie. Génèse de deux mondes. Actes du Colloque international, Liège, 28 avril-3 mai 1997*, I, ERAUL 85, Liège, 1998, p. 175-191.
2. *Zur präskythischen Periode des Karpatenbeckens*, in *Archaeology of the Bronze and Iron Age. Experimental Archaeology, Environmental Archaeology, Archaeological Parks. Proceedings of the International Archaeological Conference, Százhalombatta (Hungary), 3-7 October 1996*, Budapest, 1999, p. 125-132.
3. *Zur Herkunft des Streitmesser mit akinakes-förmigen Griff*, in *Transilvanica. Archäologische Untersuchungen zur ältesten Geschichte des süd-östlichen Mitteleuropa. Gedenkschrift für Kurt Horedt*, Internationale Archäologie, Studia Honoraria, Bd. 7, Verlag Marie Leidorf GMBH, Rahden/West., 1999, p. 215-218.
4. *Mozsolics Amália (1910-1977). In memoriam*, Erdélyi Múzeum, LXI, 1999, 1-2, p. 148-150.
5. *O aşezare a culturii Gáva în hotarul municipiului Sf. Gheorghe (Raport preliminar)*, Acta, I, 1998 (1999), p. 171-172.
6. *Un tip de obiect de bronz, de origine nord-pontică, descoperit în Moldova Centrală*, in *Studia in honorem Ion Niculiță*, Chișinău, 1999, p. 85-91 (en collaboration).
7. *La fin de l'Âge du Bronze au Bas Danube et le monde mycénien. Relations et chronologie*, in *E perifereia tou mykenaikou kosmou. Proceedings of the 1<sup>st</sup> International Interdisciplinary Symposium "The Periphery of the Mycenaean World, Lamia, Greece, 25-29 September 1994*, Lamia, 1999, p. 27-33.
8. *Sf. Gheorghe - Cartierul Simeria*, in *Cronica 1998*, 1999, p. 105.
9. *Siret-Dealul Ruina*, in *Cronica 1998*, 1999, p. 107-108 (en collaboration).
10. *Istoria societății primitive (Preistorie generală)*. O introducere, cours, Iași, 1999.
11. *Introducere în arheologie*, cours, Iași, 2000.
12. *L'Italie et la région du Bas-Danube à la fin de l'Âge du Bronze et au début de l'Âge du Fer. Esquisse d'une synchronisation chronologique*, in *Romanità orientale e Italia meridionale dall'antichità al medioevo. Paralleli storici e culturali. Atti del 2<sup>o</sup> Convegno di studi italo-romeno (Bari, 19-22 ottobre 1998)*, Quaderni di "Invigilata Lucernis", 9, Bari, 2000, p. 53-60.
13. *Le Professeur Mircea Petrescu-Dîmbovîja à son 85<sup>e</sup> anniversaire*, SAA, VII, 2000, p. 1-20.
14. *Some Data on House-Building Techniques and Foundation Rites in the Ariușd-Cucuteni Culture*, SAA, VII, 2000, p. 245-252.

- 
15. Zoltán Székely (1912-2000). *In memoriam*, Angustia, V, 2000, p. 291-292.
  16. Compte-rendu à Al. Vulpe, *Die Kurzschwerter, Dolche und Streitmesser der Hallstattzeit in Rumänien*, München, 1990, Dacia, N.S., 40-42, 1996-1998, p. 502-504.

#### **Lucrețiu Mihailescu-Bîrliba**

1. *Les relations sexuelles patrons-affranchies dans les provinces romaines du Moyen et du Bas Danube*, RIS, II-III, 1997-1998, p. 17-25.
2. *Le statut social des affranchis en Dacie par rapport à leur statut juridique: les affranchissements et les héritages*, ArhMold, XXI, 1998, p. 213-216.
3. *L'augustalité et les affranchis en Dacie romaine*, SAA, VI, 1999, p. 93-98.
4. *L'activité scientifique du Séminaire d'histoire ancienne et d'archéologie (1997-1998)*, SAA, VI, 1999, p. 228-240.
5. *L'esclave impérial Achilleus et sa "famille"*, AMN, 37, 1999, p. 229-233.
6. *Les esclaves et les affranchis impériaux sous le Haut-Empire romain: aperçu général sur leur statut social*, SAA, VII, 2000, p. 393-398.
7. *Curs de epigrafie latină*, Iași, 2000.
8. *Cercetările arheologice de la Jurilovca. Sectorul SIG (Incinta greacă). Campania 1999*, in *Cronica 1999, 2000*, p. 52 (en collaboration).
9. *Cercetările arheologice de la Jurilovca. Sectorul Faleză est. Campania 1999*, in *Cronica 1999, 2000*, p. 52-53.

#### **Mircea Petrescu-Dîmbovița**

1. *Trușești. Monografie arheologică*, București-Iași, 1999, 812 p. (en collaboration).
2. *Avant-propos*, Interacademica, I, 1999, p. 5-6.
3. *Quelques considérations concernant les habitats et les habitations de l'aspect ARIUŞD-CUCUTENI du complexe d'ARIUŞD-CUCUTENI-Tripolie*, Interacademica, I, 1999, p. 13-19.

#### **Victor Spinei**

1. *Marile migrații din estul și sud-estul Europei în secolele IX-XIII*, Iași, 1999.
2. N. Iorga, *Istoria românilor*, t. V (édition coordonnée par Gh. Buzatu et V. Spinei), București, 1998.
3. *Chestiunea Dunării în cadrul creației istoriografice a lui N. Iorga*, in N. Iorga, *Chestiunea Dunării*, Iași, 1998, p. 5-75.
4. Gh. Brătianu, *Marea Neagră. De la origini pînă la cucerirea otomană*, II<sup>e</sup> édition (étude introductory, notes et bibliographie par V. Spinei, trad. M. Spinei), Iași, 1999.
5. *Basil Munteanu: accederea spre catedra universitară*, Analele Brăilei, S.N., III, 3, 1999, p. 269-276.

6. *Retrospecție a universului mirific al cahelor*, in P. V. Batariuc, *Cahle din Moldova medievală (secolele XIV-XVII)*, Suceava, 1999, p. 7-9.
7. *Arheozoologia românească la ceasul sintezelor*, in M. Udrescu, L. Bejenaru, C. Hrițcu, *Introducere în arheozoologie*, Iași, 1999, p. 9-11.
8. B. Munteanu, *Istoria literaturii franceze. Clasicismul* (édition préparée par V. Spinei; en collaboration), Aalborg, 2000, 2 volumes.
9. *Lăcașele de cult din Basarabia într-o nouă prospectare*, in V. Ghimpu, *Biserici și mănăstiri medievale în Basarabia*, Chișinău, 2000, p. 7-12.
10. Compte-rendu à Gh.I.Brătianu, *Cuvinte către români* (éd. I.Toderașcu), Iași, 1996, Revista istorică, S.N., 8, 1997, 11-12.
11. Compte-rendu à D. Teicu, *Banatul montan în evul mediu*, Timișoara, 1998, SAA, VI, 1999, p. 216-219.
12. Compte-rendu à E.M. Constantinescu, *Memoria pământului dintre Carpați și Dunăre*, Buzău, 1999, Arheologia medievală, III, 2000, p. 303-305.

#### Dan Gh. Teodor

1. *Fibules byzantines des V<sup>e</sup>-VII<sup>e</sup> siècles dans l'espace carpato-danubien-pontique*, in *Études Byzantines et post-Byzantines*, III, 1997 (1999), p. 69-92.
2. Prof. dr. Alexandru Andronic - necrolog, AMM, XV-XX, 1999, p. 406-416.
3. *Quelques considérations concernant l'évolution de la civilisation locale des V<sup>e</sup>-VII<sup>e</sup> siècles ap. J-C dans les régions extracarpates*, SAA, VI, 1999, p. 99-114.
4. *Aspects ethno-démographiques de la continuité à l'est de Carpates pendant les V<sup>e</sup>-XII<sup>e</sup> siècles ap. J-C*, Interacademica, I, 1999, p. 59-64.
5. *Eminescu și etnogeneza românească*, Crisana Antiqua et Mediaevalia, I, 2000, p. 28-42.
6. *Observations concernant l'archéologie du I<sup>er</sup> millénaire après J-C au Bas Danube*, SAA, VII, 2000, p. 425-438.
7. *Două milenii de creștinism în regiunile extracarpatiche ale României*, in *2000 ani de creștinism*, București, 2000, p. 15-22.
8. *Descoperiri creștine din mileniul I d. Hr. în nordul Dunării*, in *Priveghind și lucrând pentru mânăuire*, Iași, 2000, p. 205-216.
9. *Contribuții la cunoașterea obștii sătești din mileniul marilor migrații*, Carpica, XXVIII, 1999 (2000), p. 103-108.
10. *Cuvânt înainte*, in K. Lockyear, T. J. Sly, V. Mihailescu-Bîrliba (éds.), *Computer Applications and Quantitative Methods in Archaeology - Iași 1996*, Birmingham, 2000, p. 13-14.
11. *Cuvânt înainte*, in G. Custurea, *Circulația monedei bizantine în Dobrogea (sec. IX-XI)*, Constanța, 2000, p. 7-9.

Nicolae Ursulescu

- 
1. *Incepiturile istoriei pe teritoriul României*, Iași, 1998, 200 p. (édition revue: 1999).
  2. *Istoria veche a României. Preistoria*, cours, Iași, 1999, 54 p.
  3. *Contribuții privind neoliticul și eneoliticul din regiunile est-carpatice ale României*, Iași, 2000, 388 p.
  4. *Variantes locales dans le cadre de la civilisation de Starcevo-Criș de l'espace Carpates-Dniestr*, AMM, XV-XX, 1993-1998, p. 30-31.
  5. *Courants culturels d'origine anatolienne dans le Néolithique Balkano-Carpatique*, in M. Otte (éd.), *Préhistoire d'Anatolie. Genèse de deux mondes. Actes du colloque international*, Liège, 28 avril-3 mai 1997, ERAUL 85, Liège, 1998, p. 193-213.
  6. *Principalele rezultate ale cercetărilor arheologice din aşezarea precucuteniană de la Târgu-Frumos (jud. Iași). II*, Codrul Cosminului (S. N.), III-IV (13-14), 1997-1998, p. 1-42 (en collaboration).
  7. *O variantă de statuetă antropomorfă cucutenian-tripoliană*, in *Studia in honorem Ion Niculiță*, Chișinău, 1999, p. 46-53.
  8. *Decapajul mecanic în arheologie: utilizări și limite*, Codrul Cosminului (S. N.), V (15), 1999, p. 211-214.
  9. *Nouvelles données concernant la représentation de la coiffure dans la plastique de la civilisation Cucuteni-Tripolye*, SAA, VI, 1999, p. 1-10.
  10. *Une nouvelle voie de raccord chronologique entre l'Énéolithique de la Roumanie et le Néolithique tardif de l'Italie*, in *Romanità orientale e Italia meridionale dall'antichità al medioevo. Paralleli storici e culturali. Atti del 2º Convegno di studi italo-romeno (Bari, 19-22 ottobre 1998)*, Quaderni di "Invigilata Lucernis", 9, Bari, 2000, p. 15-30.
  11. *Vechimea reprezentărilor antropomorfe masculine în Neo-Eneoliticul României*, AMM, XXI, 1999-2000, p. 30-39.
  12. *Unele date privind ritul funerar la începutul Hallstattului în nordul Moldovei, în lumina descoperirilor de la Prăjeni (jud. Botoșani)*, in *Funeral Practices as Forms of Cultural Identity (Bronze and Iron Ages). 4<sup>th</sup> International Colloquium of Funeral Archaeology*, Tulcea, 2000, p. 71-73.
  13. *Neolitzarea teritoriului României în context sud-est european și anatolian*, CercArh, XI/1, 1998-2000, p. 283-298.
  14. *La Roumanie de Sud-Est - zone d'interférence et de fusions culturelles à la fin du Néolithique et à l'aube de l'Énéolithique*, CercArh, XI/1, 1998-2000, p. 317-320.
  15. *Cariera universitară a doi universitari ieșeni: Demetrio și Meluța Marin*, AȘUI, seria Istorie, 42-43, 1996-1997 (2000), p. 203-213.
  16. *Les premières représentations masculines dans le Néo-Énéolithique de la Roumanie*, SAA, VII, 2000, p. 207-219.

17. *Târgu Frumos-Baza Pătule, jud. Iași*, in *Cronica 1998, 1999*, p. 120-121 (en collaboration).
18. *Târgu Frumos*, in *Cronica 1999, 2000*, p. 106-107 (en collaboration).
18. *Visite de documentation à Liège*, SAA, VI, 1999, p. 241-242.
19. *Le deuxième Colloque roumaino-italien. Bari, 19-24 octobre 1998*, SAA, VI, 1999, p. 245-249.
20. *Le Professeur Dinu Marin à son 75<sup>e</sup> anniversaire*, SAA, VII, 2000, p. 21-28.
21. Compte-rendu à *P. Roman, Al. Păunescu, Ostrovul Corbului*, București, 1996, SAA, VI, 1999, p. 193-196.

#### **Mihail Vasilescu**

1. *Curs de istorie antică. Partea I. Istoria Orientului*, Iași, 2000.
2. *Curs de istorie antică. Partea a II-a. Istoria Greciei și a Romei*, Iași, 2000.
3. *Dori e Micenei in Creta*, in *Romanità orientale e Italia meridionale dall'antichità al medioevo. Paralleli storici e culturali. Atti del 2<sup>o</sup> Convegno di studi italo-romeno (Bari, 19-22 ottobre 1998)*, Quaderni di "Invigilata Lucernis", 9, Bari, 2000, p. 61-92.

#### **Nelu Zugravu**

1. *Erezii și schisme la Dunărea Mijlocie și de Jos în mileniul I*, Iași, 1999, 161 p.
2. *Roma. Politică și aculturație. Introducere la problema romanizării*, vol. I, Iași, 294 p.
3. *Deux notes de géographie ecclésiastique. I. "Les Tomitains" de Walafrid Strabus; 2. L'Évêché des Avares*, CercIst (S. N.), XVII/1, 1998, p. 151-161.
4. *Tradiție și influențe la începuturile contactelor româno-slave*, in *Istorie și tradiție în spațiul românesc*, IV, 1998, p. 69-79.
5. *Locuri sfinte și de pelerinaj la Dunărea Mijlocie și Inferioară*, Europa XXI, 7-8, 1998-1999, p. 15-27.
6. *Saint Nicolas chez les Roumains. Quelques considérations*, in *Romanità orientale e Italia meridionale dall'antichità al medioevo. Paralleli storici e culturali. Atti del 2<sup>o</sup> Convegno di studi italo-romeno (Bari, 19-22 ottobre 1998)*, Quaderni di "Invigilata Lucernis", Bari, 2000, p. 163-171.
7. Compte-rendu à *C. Preda (coord. științ.)*, *Enciclopedia arheologiei și istoriei vechi a României*, II (D-L), București, 1996, AIIX, 35, 1998, p. 197-204 et TD, 19, 1998, 1-2, p. 223-230.
8. Compte-rendu à *D. Gh. Teodor, Meșteșugurile la nordul Dunării de Jos în secolele IV-XI d. Hr.*, Iași, 1997, AIIX, 35, 1998, p. 237.
9. Compte-rendu à *I. Mitrea, Așezarea din secolele VI-XI de la Izvoare-Bahna. Realități arheologice și concluzii istorice*, Piatra Neamț, 1998, AIIX, 36, 1999, p. 227-228.

10. Compte-rendu à *Igor Corman, Contribuții la istoria spațiului pruto-nistrean în epoca Evului Mediu timpuriu (sec. V-VII d. Chr.)*, Chișinău, 1998, AIIX, 36, 1999, p. 206-208.

## **Studia Antiqua et Archaeologica, VIII, Iași, 2001**

**RODOLFO STRICCOLI, PROFESSEUR D'HONNEUR DE  
L'UNIVERSITÉ "AL.I.CUZA" DE IAȘI**

Au mois de juillet 2001, le Sénat de l'Université "Al.I.Cuza" de Iași, à la proposition du Département d'Histoire Ancienne et d'Archéologie et du Conseil Professoral de la Faculté d'Histoire, a décerné le titre de *professeur d'honneur* au Monsieur Rodolfo Striccoli, professeur titulaire à la Chaire de Préhistoire et Protohistoire au Département des Sciences de l'Antiquité de l'Université de Bari.

La décision du Sénat a été fondée sur l'activité perséverante du M. le Professeur Rodolfo Striccoli d'établir et de développer un ample programme de collaboration scientifique et didactique entre les départements de spécialité (archéologie, antiquité, études classiques) des deux Universités. En tant que gérant de ce programme de la part italienne, M. le Professeur Striccoli a apporté en permanence une contribution décisive au maintien, à un haut niveau, des échanges réciproques des professeurs et des étudiants, à l'organisation de quelques manifestations scientifiques d'intérêt commun et pour la publication de ces résultats.

Les mérites scientifiques et humains du M. le Prof. Rodolfo Striccoli ont été mis en évidence dans les paroles adressées par le Président de l'Université, le Professeur Dumitru Oprea et le Doyen de la Faculté d'Histoire, le Professeur Ioan Ciupercă, à la séance solennelle du Sénat de l'Université, le 22 novembre 2001, quand on a décerné le titre. A cette occasion, au-delà des membres du forum universitaire, ont participé aussi des professeurs des Facultés d'Histoire et de Lettres engagés dans le programme de collaboration roumaino-italien.

Le lendemain, le Professeur Striccoli a présenté un cours sur les problèmes actuels de la Préhistoire italienne, entendu avec un intérêt à part par de nombreux étudiants et professeurs de la Faculté d'Histoire.

On reproduit de suite la *Laudatio*, adressée au Monsieur le Professeur Rodolfo Striccoli par le Doyen de la Faculté d'Histoire dans la séance solennelle.

*Nicolae Ursulescu*

## LAUDATIO

*E' un grande onore per me pronunciare questa Laudatio della personalità e dell'attività del professor Rodolfo Striccoli, titolare della Cattedra di Preistoria e Protostoria del Dipartimento di Scienze Archeologiche dell'Università degli Studi di Bari, Italia, da oggi anche professore onorifico dell'Università "Al. I. Cuza" di Iasi.*

*Il professor Striccoli è diventato, negli ultimi anni, una personalità molto conosciuta dagli storici e archeologi dell'ambiente accademico di Iasi, grazie agli impegni sostenuti e continui che ha intrapreso per stimolare e diversificare la collaborazione scientifica e didattica tra le nostre Università.*

*Docente di grande prestigio e notorietà presso l'Università di Bari, il professor Striccoli è, allo stesso tempo, uno specialista riconosciuto nel campo dello studio della preistoria e protostoria europea, soprattutto per quanto riguarda il sud dell'Italia. A seguito di perseveranti indagini archeologiche, ha introdotto nel circuito scientifico informazioni di grande importanza e novità relative a quest'area, che hanno contribuito all'ampliamento dell'orizzonte della conoscenza dei periodi lontani della storia. Autore di più monografie e di decine di studi, pubblicati in riviste italiane e di altri paesi, presente con relazioni a prestigiose manifestazioni scientifiche, il professor Striccoli ha arricchito notevolmente la conoscenza delle epoche del neolitico, del bronzo e del ferro, preoccupandosi allo stesso tempo di assicurare ai risultati della sua ricerca un'ampia apertura interdisciplinare, attraverso collaborazioni con specialisti di vari campi. Egli trasmette la stessa direzione moderna di ricerca anche ai suoi numerosi studenti, anche attraverso i corsi che tiene presso la Scuola dottorale di specializzazione in archeologia, nell'ambito dell'Università di Bari, alla fondazione della quale ha contribuito nel 1993.*

*Nel 1991, quando ha conosciuto ad un convegno internazionale alcuni rappresentanti dell'insegnamento archeologico dell'Università di Iasi, ha manifestato un sincero desiderio di stabilire rapporti durevoli di collaborazione con la nostra Università. In questo senso ha contribuito decisivamente, attraverso tenaci impegni ulteriori, alla conclusione di un accordo, prima provvisorio, poi definitivo, di collaborazione scientifica e didattica tra la Facoltà di Lettere dell'Università di Bari, d'una parte, e il Seminario di Archeologia e la Sezione di lingue classiche dell'Università "Al. I. Cuza", dell'altra parte. La convenzione si è concretizzata in scambi reciproci annuali di professori e studenti, a partire dal 1994. Gli scambi si sono*

---

*estesi con l'inclusione di questa collaborazione nel programma europeo Socrates, il che ha permesso a più studenti della nostra Facoltà di specializzarsi in problemi della preistoria e della storia classica nel grande centro universitario del sud Italia. In qualità di coordinatore di questo programma e della Convenzione di collaborazione scientifico-didattica con l'Università "Al. I. Cuza", il professor Striccoli segue da vicino, con assiduo impegno personale, la realizzazione di una atmosfera più propizia alle persone che arrivano a Bari per studi o documentazione.*

*Allo stesso tempo, il professor Striccoli, conoscitore in dettaglio della preistoria e dell'archeologia rumena, presenta regolarmente i risultati di queste ricerche nell'ambiente accademico barese e italiano. In più, il professore tenta di specializzare alcuni dei suoi studenti in questo campo. Edificatrice in questo senso è stata la sua presenza, insieme agli studenti, in più siti archeologici rumeni come l'insediamento della cultura Precucuteni di Tîrgu Frumos, l'impressionante fortezza del Hallstatt di Dochia (Neamt) e l'investigazione dei due tumuli giganteschi di Movileni (Iasi). Nell'estate di quest'anno, il professor Rodolfo Striccoli ha partecipato, con conferenze di grande interesse, ai corsi della Scuola estiva internazionale per archeozoologia, organizzata dalle Facoltà di Biologia e Storia dell'Università di Iasi.*

*I risultati di questa collaborazione hanno assunto una forma superiore attraverso l'istituzionalizzazione del Convegno biennale rumeno-italiano, con il tema "Paralleli storici e culturali tra il sud dell'Italia e la romanità orientale nell'Antichità e all'inizio del Medioevo", di cui hanno avuto luogo, fino al presente, tre edizioni (1996 e 2000 a Iasi, 1998 a Bari), con la partecipazione di numerosi specialisti dei due centri universitari e di altri invitati da istituzioni di insegnamento e ricerca. I convegni si sono concretizzati nella pubblicazione, finora, di due volumi comprendenti gli Atti di questa manifestazione scientifica, mentre il terzo volume sarà finalizzato in breve tempo. Nella preparazione e nello svolgimento in buone condizioni delle edizioni di questo convegno, come anche nella pubblicazione dei lavori, il professor Striccoli ha avuto un ruolo essenziale, la collaborazione con lui essendo, in questo senso, un vero modello. Si deve particolarmente notare lo sforzo del professor Striccoli di facilitare i contatti professionali e umani tra i colleghi di Iasi e gli universitari di Bari, ma anche quelli di Lecce e Foggia. Questo suo sforzo ha lasciato un'impronta indelebile nelle coscienze dei colleghi coinvolti, concretizzata, più di una volta, tanto nei soliti rapporti di informazione e collaborazione scientifica, quanto in veri sentimenti di amicizia, a volte anche di fratellanza.*

*Il professor Striccoli non ha risparmiato alcuna fatica affinché in Italia, a Bari, gli universitari di Iasi beneficiassero di tutte le facilità offerte da un'istituzione d'insegnamento superiore attrezzata a standard europei, e affinché potessero ampliare il più possibile la loro conoscenza dell'ambiente accademico barese, della vita culturale*

*italiana in generale e dell'impressionante patrimonio storico-culturale, archeologico e architettonico della pittoresca regione Puglia.*

*Per dare ancora maggiore consistenza alla collaborazione con l'Università di Iasi, il professor Striccoli è stato sempre presente, con studi di sintesi di alto livello scientifico, nella pagine della rivista *Studia Antiqua et Archaeologica*, pubblicata dal Seminario di Archeologia e Storia Antica dell'Università "Al. I. Cuza". Si deve ancora sottolineare, come un'iniziativa originale, la contribuzione del professor Striccoli, insieme al professor Ursulescu, alla realizzazione di un glossario archeologico rumeno-italiano e italiano-rumeno, per facilitare l'accesso diretto agli studi specializzati rumeni e italiani. Per la sua particolare contribuzione all'aumento del prestigio scientifico di questa pubblicazione, è stato eletto membro d'onore del collegio di redazione della rivista, nella quale, a seguito dei suoi sforzi, hanno pubblicato articoli più scienziati italiani, soprattutto di Bari.*

*Inoltre, il professor Rodolfo Striccoli ha dimostrato il valore delle sue particolari qualità didattiche anche attraverso le conferenze sostenute davanti agli studenti e ai professori della nostra Facoltà, che hanno attirato l'interesse dell'uditore tanto per la scienza dell'esposizione, quanto per il loro ricco contenuto scientifico e di idee.*

*Vogliamo particolarmente sottolineare che, al di là dell'aspetto concreto delle sue iniziative e dei risultati raggiunti per quanto riguarda il suo rapporto con i colleghi e amici rumeni, non è stato difficile notare che il professor Striccoli è animato dal principio direttivo – di grande apertura – di contribuire alla conoscenza e all'arricchimento reciproco, al ritrovamento delle due culture – italiana e rumena – con le stesse radici ma con destini talmente diversi.*

*Ciò che ha particolareggiato e colorito affettivamente – possiamo dire – il legame con l'Università di Bari, se lo si paragona ad altre relazioni, è stata la visione del professor Striccoli, piena di saggezza e senza gli aspetti a volte formali che hanno forse governato altri rapporti. Per il professore e l'uomo Rodolfo Striccoli la collaborazione scientifica è quasi vuota di ogni senso se non viene raddoppiata da una vera amicizia.*

*Gli elementi finora menzionati, come anche la reale prospettiva del rinforzamento e della diversificazione dei rapporti con l'importante centro universitario del sud Italia, hanno costituito soltanto alcuni dei solidi argomenti che sono stati alla base della decisione del Senato di conferire il titolo di "Professore onorifico" al professor Rodolfo Striccoli, un vero amico dell'Università "Al. I. Cuza" in particolare e della Romania in generale.*

Traduction: Gabriela Dima



Fig. 1. Le Doyen de la Faculté d'Histoire présente au cours de la séance du Sénat de l'Université "Al. I. Cuza" Iași la *Laudatio* pour le Professeur Rodolfo Striccoli.



Fig. 2. Le Président de l'Université, Prof. Dumitru Oprea, confère le titre de *Professeur d'honneur* de l'Université de Iași au Professeur Rodolfo Striccoli.



Fig. 3. Le Professeur Rodolfo Striccoli pendant la cérémonie.

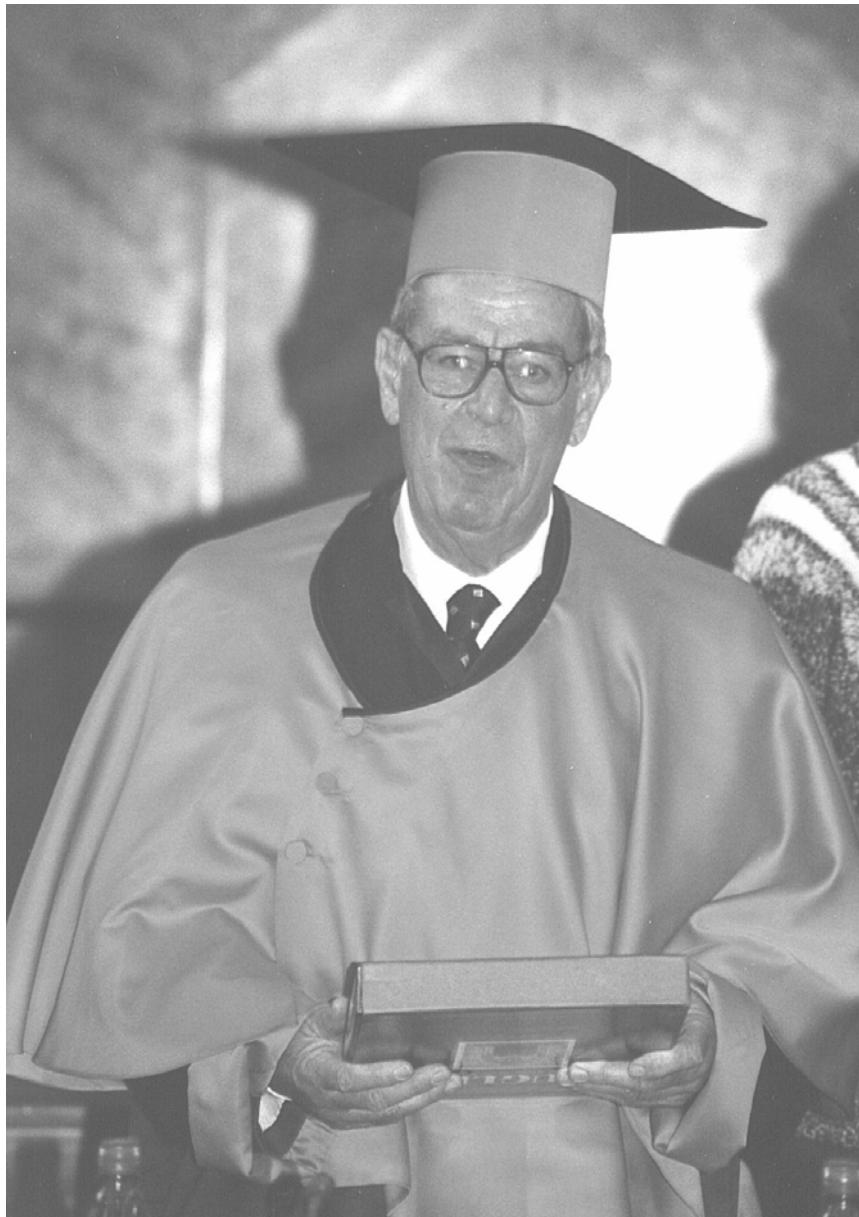


Fig. 4. Le Professeur Rodolfo Striccoli adresse ses remerciements pour le titre décerné.



Fig. 5. Le Doyen de la Faculté d'Histoire, Prof. Ioan Ciupercă, félicite le Prof. Rodolfo Striccoli pour le titre de *Professeur d'honneur* de l'Université de Iași.



Fig. 6. Le Professeur Rodolfo Striccoli au milieu des collègues des



